

LE GUIDE
DE
L'ÂME EN RETRAITE

PAR LE PÈRE JACQUES NOUET

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

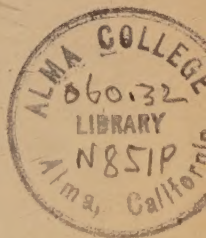
NOUVELLE ÉDITION

Revue et mise dans un ordre nouveau

PAR LE PÈRE HENRI POTTIER

DE LA MÊME COMPAGNIE.

TOME TROISIÈME



PARIS

VICTOR PALMÉ, ÉDITEUR

25, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 25.

1873.

30153

NANTES, IMPRIMERIE JULES GRINSARD, SUCC^R DE M. CHARPENTIER.

LE GUIDE

DE

L'ÂME EN RETRAITE

SIXIÈME RETRAITE

POUR ACQUÉRIR LA PAIX DU CŒUR PAR LE
RÈGLEMENT DES PASSIONS.

POUR LA VEILLE DES EXERCICES.

Figurez-vous que votre ange gardien vous conduit en esprit dans un profond désert où il n'y a que Jésus-Christ, la bienheureuse Vierge et vous, pour y passer ces jours de retraite en leur sainte compagnie, loin de toutes les créatures, comme si elles n'étaient point, afin de ne vaquer qu'à Dieu et à votre perfection.

Représentez-vous qu'à votre arrivée Notre-Seigneur vous dit ces amoureuses paroles : *Votre cœur est-il droit comme le mien ?*

Là-dessus voyez ce que vous lui pouvez répondre; puis vous tournant vers la bienheureuse Vierge, priez-la qu'elle vous obtienne la grâce d'entreprendre généreusement cette solitude, pour retrouver votre cœur, qui s'est égaré parmi les

créatures, pour le reformer sur le modèle du cœur de son Fils, pour le faire rentrer dans ses desseins, dans ses pensées, dans ses affections, et pour le remettre en Dieu, qui est son centre et le lieu de son repos.

Pour profiter des exercices spirituels, il n'est pas nécessaire de faire un effort violent sur l'imagination, pour s'appliquer à la méditation; l'adresse et la douceur y servent plus que la force. Qu'une porte soit bien fermée, c'est en vain qu'un homme se tourmente pour l'ouvrir à coups de poings et de pieds; un enfant avec la clef qu'il tournera adroitement, l'ouvrira sans peine en moins de rien.

Le secret est d'agir beaucoup du cœur, de mettre la foi en exercice, de s'appliquer les choses que l'on considère, pour la fin que l'on se propose, et surtout d'être dans un grand abandon de soi-même, pour faire ou quitter ce que Dieu fera connaître, avec une ferme résolution d'y donner tous ses soins, et de s'y employer de tout son pouvoir.

PREMIER JOUR.

LE RÈGLEMENT DES DÉSIRS.

Figurez-vous que Jésus-Christ vous demande quels sont les désirs de votre cœur, pouvez-vous dire: Je ne veux que Dieu et mon salut; tout le reste m'est indifférent. Pensez-y bien.

MÉDITATION I.

I. POINT.

Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel (1) ? Dieu seul. Je veux Dieu; je ne veux que Dieu.

(1) Ps. 72. 25.

Considérez qu'il n'y a rien dans le ciel qui soit souverainement aimable et désirable que Jésus-Christ. Tout mon bonheur sera de le voir, de l'aimer et de le posséder dans l'éternité : tout le reste se rapporte à lui. C'est pour l'amour de lui que les saints vivant encore ici-bas, prennent tant de plaisir à regarder le ciel ; c'est lui que leur cœur y va chercher, c'est après lui qu'ils soupirent. Donnez, mes frères, la liberté à mon âme de regarder le ciel et non pas la terre ; laissez-lui prendre sa route pour aller à mon Seigneur Jésus, qui est tout mon bien et le seul objet de mes désirs, disait saint Martin en mourant à ses disciples, qui le priaient de se tourner, pour prendre un peu de soulagement. Est-ce là votre disposition, âme chrétienne ? Pouvez-vous dire que ce n'est pas tant le paradis que le Dieu du paradis que vous cherchez ? que vous voulez Jésus-Christ, et que vous ne voulez que lui ? Elevez donc votre esprit jusqu'au trône de sa divine majesté ; perdez de vue les plus hautes intelligences, et dites à votre aimable Sauveur : *Eh ! Seigneur, qu'y a-t-il au ciel que je désire, sinon vous* (1) ? Vous êtes ma béatitude, vous êtes le centre de mes désirs, en vous est tout ce que je veux.

II. POINT.

Que voyez-vous sur la terre qui soit digne de vous, que Jésus-Christ ? Tout notre bien en cette vie consiste à connaître Jésus crucifié, toute notre sagesse à l'aimer, toute notre gloire à le servir (2). C'est une béatitude anticipée que d'être convaincu de ses grandeurs, de le goûter, de l'imiter et de se transformer parfaitement en lui. C'est pour lui que notre cœur a été formé, et sa capacité est si grande, que lui seul peut la remplir. Comme Dieu il est la béatitude de notre âme, et comme homme il est la béatitude de nos sens. Les

(1) Ps. 72. 25. — (2) Joan. 17. 3.

anges mêmes ont été créés pour son service ; il leur commande, et ils lui obéissent. Qu'y a-t-il donc sur la terre qui lui soit comparable ? Oh ! qu'heureuse est l'âme qui met son bonheur à être crucifiée avec Jésus-Christ, et tout son contentement à être humiliée et anéantie pour l'amour de lui, afin de lui être semblable.

III. POIT.

Jésus-Christ n'est pas seulement le but et la fin de nos désirs, il est encore le moyen pour y parvenir (1). Il est le terme et le chemin tout ensemble, et c'est par Jésus que l'on parvient à Jésus. La difficulté n'est pas dans la fin, mais dans les moyens ; la fin est agréable, mais les moyens sont difficiles dans l'exécution. Il arrive souvent que les créatures qui ont été créées comme moyens pour nous porter à Dieu, deviennent des pièges pour nous en détourner ; mais l'amour de Jésus-Christ est un moyen infailible pour arriver à notre fin, qui renferme tous les autres, et nous donne la grâce de bien en user. On trouve en lui un assemblage, un trésor de toutes sortes de grâces et de biens spirituels. Il n'y a donc proprement que lui qui nous soit nécessaire, c'est notre unique besoin, nous avons tout en lui, lui seul nous suffit ; il ne faut donc chercher que lui (2). Que cherchez-vous dans le monde, et que pouvez-vous y trouver qui le vaille ou qui l'égale en beauté, en noblesse, en magnificence et en grandeur ? Au prix de lui tout le reste n'est que vanité, que faiblesse et que mensonge. Quittez, quittez tout pour le chercher uniquement. Approchez-vous de lui, vous y trouverez lumière pour le connaître, attrait pour l'aimer, force pour le suivre et l'imiter. Ainsi soit-il.

(1) Ps. 72. 26. — (2) Ps. 33. 6.

MEDITATION II.

Voyez si vous pouvez dire véritablement ces paroles : *Je ne veux que mon salut et ma perfection*. Ce second désir doit suivre et accompagner le premier, parce que la gloire de Dieu et la perfection de l'homme ne se doivent, ni même ne se peuvent jamais séparer. Ce désir doit avoir trois conditions : 1° Il doit être grand et généreux ; 2° constant et persévérant ; 3° doux et tranquille.

I. POINT.

Le désir de notre perfection doit être grand et généreux, parce que les grandes choses ne s'obtiennent que par de grands désirs ; et la raison est que jamais nous ne vaincrons les grandes difficultés qu'il faut essayer pour en avoir la jouissance, si les ardents et véhéments désirs qui les précèdent ne nous donnaient le courage et la générosité nécessaires pour les obtenir ; et le sujet pourquoi nous sommes si lâches dans la poursuite de la vertu, c'est que nous n'avons que de petits et faibles désirs de notre perfection ; et cependant il n'y a rien de plus grand et de plus important que l'affaire de notre salut.

II. POINT.

En second lieu, ce désir doit être constant ; et pour cet effet il faut qu'il soit semblable au mouvement des choses naturelles. Le soleil fait sa course sans intermission, et bien que ses démarches soient imperceptibles, on ne laisse pas de reconnaître son progrès par ses effets et par la lumière qu'il nous communique. La pierre jetée en haut descend par un mouvement rapide et sans interruption vers son centre, et

plus elle approche de la terre, plus son mouvement est impétueux. De même le désir que nous devons avoir de Dieu et de notre perfection, doit être non-seulement continu, mais il doit être de plus véhément, redoublé et croissant à mesure que nous avançons dans la vie, et que nous approchons de la mort, où nous devons fondre, et nous élancer en Dieu qui est notre centre, comme la pierre se précipite et tombe de raideur en terre, qui est le sien. Ce désir bannira de nous la tiédeur et le relâchement au service de Dieu.

III. POINT.

Il faut, en troisième lieu, que ce désir soit doux, paisible et modéré, ce qui ne détruit point ce que nous venons de dire de son ardeur, qui combat la lâcheté; vu que cette modération dont nous parlons ne tend qu'à calmer les empressements et les saillies de la nature, pour établir l'âme dans une parfaite liberté et tranquillité d'esprit; parce qu'un désir violent afflige le cœur, et est souvent inutile. Il y a de certains esprits trop vifs, qui s'empressent et voudraient avoir acquis toute la perfection en un jour. D'où vient que quand ils n'avancent pas comme ils souhaitent, ils se refroidissent et perdent cœur. Ce n'est pas ainsi qu'il faut faire. La perfection doit être longtemps désirée, demandée et attendue, et la seule persévérance l'obtient. Vous désirez, par exemple, l'humilité; lorsque vous aurez combattu fortement un an durant contre son contraire, que vous aurez pleuré et gémé devant Dieu pour l'obtenir, que vous aurez supporté avec amour et patience les mépris et les humiliations, quand elles auront fait de grandes et profondes plaies dans votre cœur, et que vous les aurez ressenties vivement, et portées en silence avec agrément et acceptation volontaire, ce sera pour lors que vous recevrez de Dieu le grand don de l'humilité. Chaque chose a son temps : celui de la semence est autre

que celui de la récolte. La précipitation gâte tout, mais la persévérance fait tout.

MÉDITATION III.

Moyens de régler et de modérer ses désirs.

I. POINT.

Il y a quatre moyens de modérer et de régler nos désirs. Le premier est de les mesurer à l'éternité, et de n'en admettre aucun qui n'ait du rapport à cette fin. C'est par là qu'on discerne les désirs de la nature et de la grâce. Le terme de ceux-là c'est la vie présente ; le terme de ceux-ci c'est la vie éternelle.

Quand donc il s'élève quelque désir dans votre cœur, accoutumez-vous à prendre cette règle, et dites en vous-même : De quoi peut me servir ce désir pour l'éternité ? Si vous trouvez qu'il peut vous y conduire, laissez-le croître ; sinon anéantissez-le à l'heure même comme inutile ou nuisible à votre salut éternel. Il est vrai que tous les désirs du cœur humain, bien qu'on n'y fasse pas réflexion, tendent à l'éternité, et qu'ils y aboutiront finalement comme à leur terme ; mais ce sera d'une manière bien différente : les uns vont à l'éternité malheureuse, les autres à l'éternité bienheureuse. Pour laquelle travaillez-vous ? Eh ! qui voudrait mettre le pied dans le chemin de l'enfer, s'il y pensait sérieusement ? C'est néanmoins par ce chemin que vont tous les désirs de l'amour-propre. Le désir est la clef du cœur ; s'il est mauvais, il ouvre la porte au démon qui s'en rend le maître. Si donc vous aspirez à l'éternité bienheureuse, étouffez promptement tout désir qui n'y va pas, et qui peut vous conduire

à l'autre. Vous êtes enfants de Dieu, héritiers présomptifs de la couronne du ciel ; prenez donc des sentiments dignes du ciel, et ne dégénérez point des hautes pensées et des généreux désirs des enfants de Dieu, disait le père Balthazar à ses disciples.

II. POINT.

Le second moyen de modérer nos désirs est de les ajuster au bon plaisir de Dieu, afin que tout plie sous sa sainte volonté ; car il en est jaloux, comme les rois de leur couronne. De là vient qu'il choque si souvent nos inclinations, quoiqu'elles nous semblent bonnes, parce qu'il se plaît à faire mourir notre amour-propre, afin de régner seul dans notre cœur, et véritablement il est juste qu'il en use de la sorte ; car il appartient à sa sagesse de nous marquer le degré de sainteté auquel il nous appelle, et les moyens pour y arriver. Nous devons aller les prendre dans son cœur, parce que si nous les prenions dans nos inclinations, ils seraient peut-être cause de notre perte. Ce serait donc une grande folie de vouloir nous gouverner nous-mêmes, pendant qu'il lui plaira nous faire cet honneur de prendre notre conduite. Mais pour faire usage de cette salutaire pratique, il faut la réduire en acte, quand l'occasion s'en présente. Par exemple, vous êtes malade, et vous désirez la santé pour rendre service à Dieu et au prochain, ou pour vaquer à votre emploi ; vous devez dire en vous-mêmes : A la vérité cela me semble bien souhaitable ; mais si Dieu ne le veut pas ? Vous désirez la délivrance d'une tentation fâcheuse et importune ; mais si Dieu ne le veut pas ? Vous voudriez avoir plus de loisir pour vous adonner à l'oraison ; mais si Dieu ne le veut pas ? Il est le maître, et dans cette simple vue il faut abîmer tous vos désirs dans cette divine volonté, et demeurer paisible et soumis.

III. POINT.

Le troisième moyen de modérer et de vaincre nos désirs est de les réduire tous à l'unité. *Un à un*, disait le bienheureux frère Gilles, compagnon de saint François. Vraiment trop est avare, à qui Dieu ne suffit pas. Je trouve tout en Dieu ; pourquoi donc aller chercher dans la multiplicité des créatures ce que je puis rencontrer dans l'unité du Créateur ? Pourquoi abandonner celui qui est tout, pour courir après le néant ? Pourquoi quitter la source, pour chercher le ruisseau ? Dieu est mon centre, hors duquel je ne puis être heureux ni content. Si je ne veux que Dieu, si je demeure dans mon centre, j'y trouverai ma conservation, ma force, mon repos et l'accomplissement de tous mes désirs. Toutes les lignes de la circonférence se réunissent dans le centre, et se divisent à mesure qu'elles en sortent. Unissez-vous étroitement à Dieu, tous ces désirs déréglés qui déchirent votre cœur se réuniront, se calmeront, se perdront heureusement dans ce centre, et s'y retrouveront avec avantage en se perdant.

IV. POINT.

Le dernier moyen de modérer nos désirs est de voir leur inutilité, et le désordre qu'ils causent dans une âme, quand ils ne sont pas subordonnés à la volonté de Dieu. Nous n'aimons les choses créées hors de Dieu que par aveuglement ; si vous vous donniez le loisir de considérer combien elles sont vaines en elles-mêmes, vous seriez bientôt maître de vos sentiments et de vos désirs. Pour désirer beaucoup de choses avec plus d'empressement, en avez-vous plus tôt la jouissance ? Si vous les obtenez, en êtes-vous plus heureux ? et quand il vous en reviendrait quelque contentement, combien

de temps durera-t-il ? Le remords de votre conscience qui lui succédera bientôt, ne vous fera-t-il pas payer au double ce vain plaisir que vous avez pris hors de Dieu ? Je veux que vous n'en ayez point de remords, et que vous ne soyez point troublé dans sa jouissance ; enfin il faut mourir : eh ! que vous serez malheureux s'il dure jusque-là ! O malheureuse âme qui demeure attachée à la créature jusqu'à la mort ! de quelles craintes et de quels déplaisirs sera-t-elle saisie à ce funeste moment ? Que sera-ce donc après la mort , quand il faudra paraître devant Dieu ? Que cette pensée est effroyable ! et qu'il est vrai qu'il n'y a rien de plus malheureux qu'un cœur qui trouve un faux plaisir, un vain repos hors de son souverain bien ! O mon Sauveur ! délivrez-moi de ce malheur, car vous êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité. Qu'y a-t-il au ciel ou sur la terre qui soit désirable, sinon vous ?

SECOND JOUR.

LE RÉGLEMENT DES TRISTESSES ET DÉPLAISIRS.

Figurez-vous que Jésus-Christ vous demande quels sont les déplaisirs de votre cœur ; pouvez-vous dire : *Rien ne m'attriste que le péché et l'offense de Dieu ?*

Saint Augustin se sert de trois considérations pour nous émouvoir à pleurer nos péchés, savoir, la colère de Dieu, la grandeur et la multitude de nos péchés, et Jésus-Christ crucifié, qui est celle qu'il faut choisir pour l'entretien de cette journée. Fixez donc vos regards sur ce divin objet, et y attachez votre cœur, afin de faire pleurer vos yeux, et de vous mettre dans la disposition de pouvoir dire au Fils de Dieu avec vérité et sincérité : *Mon cœur est navré et brisé de douleur de vous avoir fait mourir par mes péchés.*

MÉDITATION I.

I. POINT.

Les premières larmes que la vue de Jésus-Christ crucifié doit tirer de nos cœurs, sont des larmes de compassion. Toutes les créatures ont pris le deuil et ont gémi à la mort du Fils de Dieu : serions-nous bien insensibles dans cette désolation générale de la nature, vu nommément que c'est notre père, notre roi, notre époux et notre Dieu qui meurt, et qui meurt pour nous et en notre place. La marque de la prédestination d'une âme est d'avoir de la tendresse pour Jésus-Christ mourant.

II. POINT.

Les secondes larmes sont de contrition. La vue de la croix est capable de nous donner une profonde tristesse et une parfaite douleur de nos péchés. Si un enfant avait donné un coup de poignard dans le sein de son père, et lui avait ôté la vie, toutes les fois qu'il regarderait ce poignard, cette seule vue ne serait-elle pas suffisante pour le faire fondre en larmes, et pour renouveler sa douleur et son repentir ? C'est l'effet que doit produire dans nos cœurs le regard du crucifix. Mettez-vous donc aux pieds de Jésus-Christ en esprit de foi, et lui dites : *Mon Seigneur, vous m'avez donné la vie, et moi je vous l'ai ôtée ; vous avez guéri toutes les plaies de mon cœur, et je vous ai fait toutes les plaies de votre corps ; c'est moi qui suis la cause de toutes vos douleurs.* Certainement cela est affligeant, et il n'est pas possible qu'une âme, si peu qu'elle aime Jésus-Christ, ne soit percée du regret de

l'avoir offensé, le contemplant dans le pitoyable état où ses péchés l'ont réduit.

III. POINT.

Les troisièmes larmes sont de consolation. Ne croyez pas que la vue de Jésus-Christ crucifié soit onéreuse. Si elle afflige l'esprit d'un côté, elle le réjouit et console de l'autre. Ce regard est doux et remplit le cœur de suavité et d'une sainte espérance ; d'autant que l'objet sur lequel il s'arrête est souverainement aimable et délectable, même au milieu des souffrances et de la mort. N'est-ce pas dans le sang du Fils de Dieu que se trouve le remède à tous nos maux et la source de tous nos biens ? Sa croix n'est-elle pas un trésor et une source inépuisable de grâces ? Pourquoi donc, âme chrétienne, êtes-vous triste ? pourquoi vous troublez-vous ? Espérez en Dieu votre Sauveur, et ne craignez rien du côté du monde.

MÉDITATION II.

Sur ces paroles de saint Paul : *N'attristez point le Saint-Esprit*, qui nous fourniront des motifs pour exciter en nous la douleur des péchés véniels, et le regret de les avoir commis.

I. POINT.

Le péché mortel chasse le Saint-Esprit de notre âme, nous privant de sa grâce et nous rendant ennemis de Dieu ; mais le péché véniel l'attriste. Saint Anselme, expliquant ces paroles, dit que le Saint-Esprit ne s'attriste pas en lui-même, n'en étant pas capable, parce qu'il est la joie et la béatitude essentielle, mais bien dans la personne de ses amis, les fai-

sant prier avec des gémissements inénarrables. C'est lui qui fait pleurer les saints aux pieds des autels, et leur fait demander à Dieu miséricorde pour vous et pour tous les pécheurs. C'est la marque d'une bonne âme de ressentir les fautes qui se commettent contre son époux, soit par elle, soit par les autres, d'autant que cette douleur vient d'amour ; et c'est le Saint-Esprit, l'amour substantiel et personnel, qui allume cette flamme dans le cœur, et qui cause cette tristesse et ce regret dans l'âme.

II. POINT.

En second lieu, le Saint-Esprit est dit s'attrister pour le péché véniel, en tant que, s'il était capable de tristesse et d'affliction, le péché véniel serait suffisant pour lui en donner une infinie ; et bien qu'il ne soit pas susceptible de tristesse et de fâcherie en lui-même, il nous fait néanmoins ressentir les effets de son courroux, comme s'il les ressentait. Quand un homme a reçu une injure d'un autre, il en ressent la pointe, et son ressentiment le porte incontinent à la vengeance. Quand vous péchez, vous faites injure et outrage au Saint-Esprit ; et bien qu'il n'en ressente pas la blessure et les atteintes, il ne laissera pas de s'en venger tôt ou tard. Sainte Catherine de Sienne ayant vu, par une lumière extraordinaire, ce que c'était que le péché véniel, ne s'étonnait plus que l'enfer et le purgatoire étaient tels qu'ils sont, vu que l'enfer est pour punir le péché, et le purgatoire pour le purifier. Oh ! qu'une âme éclairée des pures lumières de Dieu a bien d'autres sentiments que les nôtres !

III. POINT.

Non-seulement le Saint-Esprit s'attriste dans les saints, mais il s'attriste de plus en nous-mêmes, qui que nous

soyons, par les soustractions qu'il nous fait porter de ses grâces et de ses visites et consolations intérieures. Il y a tel péché véniel pour lequel Dieu vous refusera toute votre vie les grâces spéciales qu'il vous eût données en abondance. Vous vous étonnez de vos sécheresses à l'oraison, et vous vous plaignez de ce que vous y êtes vides de bons sentiments, durant que les autres y reçoivent le don de contemplation. C'est par votre faute que vous n'êtes pas traité comme elles : vos lâchetés, vos infidélités et vos rechutes dans les péchés véniels en sont la cause. Vous avez donc tout sujet de craindre, mais jamais vous n'en avez de vous désespérer. Vos fautes sont réparables par le moyen d'une profonde humilité, d'une vraie repentance, d'une parfaite confiance en la bonté et aux mérites du Sauveur, et d'une grande haine et aversion de tout péché, si léger qu'il paraisse, qui vous le fasse éviter avec tout le soin possible.

MÉDITATION III.

Quatre moyens pour adoucir toutes nos tristesses et déplaisirs.

I. POINT.

Le premier est de comparer les peines que nous endurons avec celles que nos péchés méritent. Qui est la personne qui n'ait jamais souillé son innocence baptismale d'aucun péché mortel ? Cela est bien rare, et néanmoins un seul mérite la peine éternelle d'enfer ; et quand même elle aurait toujours conservé la grâce, elle n'a pu éviter tous les péchés véniels qui méritent les peines du purgatoire, incomparablement plus affligeantes que toutes celles de cette vie. Qui osera

donc se plaindre en faisant sérieusement cette réflexion ? C'est ce qui a fait dire à saint Augustin : *Qu'il faut combattre le péché par la peine, et la peine par le péché.* Lorsque nous sommes tentés de pécher, il faut nous prémunir et nous défendre par la crainte de la peine qui suit le péché ; et lorsqu'il est commis, et que nous en souffrons la peine, il faut la porter généreusement en vue de la punition beaucoup plus grande que le péché mérite.

II. POINT.

Le second moyen est de faire la comparaison de nos souffrances avec celles de Jésus-Christ. Elles nous paraîtront si légères, lorsque nous les pèserons avec les siennes, que tous nos chagrins, plaintes et murmures cesseront au plus tôt ; et bien loin de nous en affliger, nous les recevrons de sa main avec action de grâces, comme une participation de sa croix et comme une marque de sa miséricorde sur nous.

III. POINT.

Le troisième est de les comparer aux souffrances des saints. L'exemple d'un saint Antoine, d'un saint Hilarion et de tant d'autres devrait nous faire rougir de honte ; car enfin c'étaient des hommes comme nous ; nous servons le même Dieu, nous prétendons à la même gloire, et nous participons à la même grâce qu'eux ; et cependant quelle différence d'eux et de nous ; ils se réjouissaient dans leurs peines, et nous nous attristons dans les nôtres ; ils les cherchaient avec beaucoup de courage, et nous les fuyons avec beaucoup de lâcheté.

IV. POINT.

Le quatrième moyen est de les comparer avec la récompense qui nous est promise et qui nous attend. Nos peines

sont d'un moment, et ce moment bien pris opère en nous un poids de gloire éternelle. Comparez ce moment avec cette éternité, et vous consolez dans cette espérance, laquelle suffit pour adoucir toutes les amertumes et tous les déplaisirs de cette vie. Que la maladie ne vous attriste point, c'est un purgatoire d'amour et de miséricorde. Que les peines d'esprit ne vous abattent point; aimez vos peines et vous ne souffrirez plus. Du moins tâchez de rendre vos souffrances utiles et méritoires, par une acceptation volontaire; puisqu'il est nécessaire que vous souffriez, changez cette nécessité en vertu.

TROISIÈME JOUR.

RÈGLEMENT DES CRAINTES.

Figurez-vous que Notre-Seigneur vous demande quelle est la crainte de votre cœur; pouvez-vous dire : *Je ne crains que la disgrâce et la perte de Dieu ?* -

MÉDITATION I.

Celui qui craint Dieu ne présume de rien.

I. POINT.

Il ne présume rien de Dieu, bien qu'il en espère et attende tout. Il y a deux sortes de craintes : une mauvaise, qui est la mondaine, laquelle nous perd; et une bonne, qui est celle de Dieu, laquelle nous sauve. Celle-ci est de deux sortes : la

première procède de l'espérance, et nous fait craindre de perdre Dieu; la seconde naît de la charité, et nous fait appréhender de déplaire à Dieu et de l'offenser; mais il y en a une troisième qui est composée de deux, et est le propre des saints et des grandes âmes. Elle leur donne non-seulement une crainte de perdre Dieu et de lui déplaire, mais de plus un profond respect et une intime révérence devant Dieu, de la présence duquel elles sont toutes pénétrées, sa grandeur étant un poids qui les accable, les opprime et les anéantit. Ce sont ces âmes qui portent Dieu dans la pointe de l'esprit par une lumière subtile, vive et pénétrante qu'il leur donne de ce qu'il est, et qui produit en elles trois vues : la première, de la grandeur et majesté de Dieu, qui les jette et abîme dans leur néant, et leur imprime le sentiment d'un indicible respect. C'est ce qui a fait marcher plusieurs saints tête nue dans les campagnes, par révérence et par hommage à la divine majesté, qu'ils voyaient partout d'une vue sublime et par une secrète et intime impression de sa présence en tout lieu. La seconde vue est de la profonde sagesse de Dieu, qui leur donne une estime et vénération de toutes ses conduites. La troisième est celle de sa rigoureuse justice, qui leur imprime une crainte et une appréhension profonde de ses jugements et de ses vengeances, dont le seul souvenir les fait trembler et plier sous le faix de la colère de Dieu, qu'elles portent et soutiennent. Saint Thomas d'Aquin était possédé de cet esprit, lorsqu'il entendait les coups du tonnerre. Qui est celui qui ne craindrait Dieu, puisqu'il est si terrible en ses œuvres, terrible en ses conseils et terrible en ses jugements?

II. POINT.

Celui qui craint Dieu ne présume rien de soi dans l'exercice des bonnes œuvres. La crainte de Dieu donne à l'âme trois autres vues au regard d'elle-même, qui l'empêchent de

présumer et d'attendre rien d'elle. La première est celle de son inutilité. Dieu n'a que faire de nous, nos services ne lui sont point nécessaires, et quoi que nous fassions, nous sommes toujours serviteurs inutiles, ne faisant que ce que nous devons faire. La seconde est de son incapacité. Nous ne pouvons rien sans Dieu, et toutes les puissances et facultés de notre âme et de notre corps sont impuissantes à tout d'elles-mêmes. C'est Dieu qui fait tout en nous et par nous. La troisième est de son indignité. Nous ne méritons rien et ne sommes propres qu'à gâter et empêcher l'œuvre de Dieu en nous.

III. POINT.

Celui qui craint Dieu ne présume rien de soi dans le péril et dans les attaques de ses adversaires. Nous devons toujours être sur nos gardes, et penser que Dieu nous dit incessamment à l'oreille du cœur cette parole de l'Évangile : *Veillez*. Il faut continuellement nous défier de nos ennemis et nous prémunir contre leurs attaques, parce qu'ils ne dorment jamais, et qu'ils sont toujours en embuscade pour nous nuire. Pourriez-vous vous reposer en assurance, si vous aviez un serpent à vos talons prêt à vous piquer et à vous mordre, ou un lion à vos côtés prêt à vous dévorer ? C'est ainsi qu'est le démon pour vous perdre. Défiez-vous donc de lui, et vous confiez en Dieu seul.

MÉDITATION II.

Celui qui craint Dieu ne néglige rien.

I. POINT.

Premièrement, il ne néglige point les petites imperfections, parce qu'il a une délicatesse de conscience qui le rend sensible aux moindres fautes. Il y a des âmes basses et roturières qui ne font cas et n'ont du ressentiment que des péchés mortels ou des gros péchés véniels; mais les âmes nobles et parfaites ont un sentiment exquis et divin des moindres fautes, dont elles portent une plaie au cœur qui les fait pleurer et gémir devant Dieu. Tout porte coup dans leur esprit.

II. POINT.

Secondement, celui qui craint Dieu ne néglige point les petites dévotions. Il les estime et les pratique avec une actuelle application et attention à Dieu. Il fait excellemment ses plus menues pratiques de piété, comme de dire l'*Angelus*, l'*Ave Maria*, quand l'horloge sonne, et autres prières semblables. Saint Ignace paraissait tout en feu comme un séraphin à la bénédiction de table. Cette fidélité et attention d'esprit dans toutes les petites dévotions est le propre caractère des grandes âmes qui sont toujours unies à Dieu; c'est ce qui donne une impression merveilleuse de sainteté à toutes leurs actions, même les plus légères; c'est ce qui les distingue des âmes du commun, lesquelles s'appliquent et font attention aux actions grandes et importantes en elles-mêmes,

comme la messe, la sainte communion, etc. Mais pour les autres plus petites, elles les négligent et n'en tiennent compte.

III. POINT.

Celui qui craint Dieu ne néglige point les petites mortifications, tant intérieures qu'extérieures. Nous nous portons volontiers aux grandes mortifications et pénitences, et souvent c'est la nature et non la grâce qui nous fait faire cette recherche, parce que tout ce qui est grand porte éclat et excellence avec soi, et c'est ce que l'amour-propre nous fait désirer. Mais les petites mortifications bien prises, surtout les intérieures, sont d'une grande considération devant Dieu, à raison qu'elles humilient notre nature et la font mourir. Et c'est de cette humiliation et de cette mort que se tire le mérite d'une âme, et la gloire qu'elle rend à Dieu.

IV. POINT.

Celui qui craint Dieu ne néglige point les petites occasions qu'il lui envoie de pratiquer la vertu. Il s'applique à tout, afin de faire bon usage de tout, et ne laisse échapper aucun moyen de s'avancer à la perfection. Quiconque ne négligera point ces choses, arrivera infailliblement et bientôt à une grande sainteté, parce que c'est sur ces quatre points que roulent toutes les actions ordinaires de notre vie.

MÉDITATION III.

Celui qui craint Dieu ne se trouble de rien.

I. POINT.

La crainte de Dieu empêche le trouble de la crainte servile de l'enfer. Cette crainte est défectueuse quand elle est toute seule, mais elle est bonne quand elle est accompagnée de la crainte du péché. Le feu est à redouter, mais l'offense de Dieu l'est encore davantage. Il faut craindre la coulpe, parce que c'est un mal; mais il faut accepter et embrasser la peine, parce que ce peut être un grand bien. Saint Antoine disait : *Je ne crains point Dieu, mais je l'aime*, c'est-à-dire qu'il chérissait même les punitions de sa justice vengeresse.

II. POINT.

La crainte salutaire de Dieu ôte tous les troubles de l'âme en bannissant la crainte mondaine, qui redoute plus la peine que la coulpe, et qui ne feint point par un respect humain, ou pour éviter une petite confusion ou un mal temporel, de commettre un péché et de déplaire à Dieu.

III. POINT.

Elle bannit aussi de l'âme la crainte nocturne, qui est le propre des scrupuleux, et qui les met dans les ténèbres, dans l'inquiétude et dans le trouble intérieur qui leur offusque l'esprit, et les empêche d'avancer dans les voies de Dieu. La sainte crainte est tranquille, et non pas inquiète comme la leur; le remède à leur mal est de se soumettre et d'obéir.

IV. POINT.

Il y a une quatrième crainte qui est le propre des âmes lâches, et qui s'appelle humaine et puérile; laquelle leur fait fuir et redouter tout ce qui est pénible et assujétissant. Mais la crainte de Dieu bannit toutes ces répugnances naturelles, et rend une âme forte et généreuse pour agir et pour patir.

QUATRIÈME JOUR.

RÈGLEMENT DE L'AMOUR.

Figurez-vous que Jésus-Christ vous demande quel est l'amour de votre cœur? quelle est sa pente et son mouvement? Pouvez-vous dire : *Dieu seul est l'objet de mon amour?*

Il faut supposer trois vérités : la première, que le cœur humain ne peut non plus être sans amour que sans mouvement; la deuxième, que son amour doit être un amour de choix et d'élection, d'autant qu'il est libre et raisonnable; toutes choses tendent à leur centre, les unes par inclination et mouvement naturel, comme les pierres; les autres par instinct, comme les bêtes; il n'y a que l'homme seul qui s'y porte par raison; la troisième, que le véritable amour est toujours dominant sur tous les autres amours. Si c'est l'amour de Jésus-Christ qui règne dans notre cœur, il faut qu'il absorbe et fasse périr tous les autres; que si c'est l'amour de la créature, il détruira celui de Jésus-Christ. Cela présumé, je dis qu'il y a quatre motifs pour nous porter à aimer Jésus-Christ : son aimable beauté, la douceur de son entretien, ses grandes et admirables actions, et les précieux dons qu'il nous a faits.

MÉDITATION I.

I. POINT.

Il n'y a rien de plus aimable et de plus ravissant que la beauté de Jésus-Christ : premièrement, parce qu'elle est l'objet des complaisances infinies du Père éternel; secondement, elle fait la joie et la béatitude des anges, et suffit pour extasier et ravir tous les saints une éternité tout entière; troisièmement, parce que son âme est une parfaite copie de son original, qui est Dieu, la beauté essentielle; quatrième-ment, parce que son sacré corps étant la demeure de cette belle âme, il en reçoit tous les traits et les divins rejaillissements. Qu'est-ce donc que Jésus-Christ? Selon sa divinité, c'est la beauté par essence; et selon son humanité, c'est le chef-d'œuvre du Saint-Esprit.

II. POINT.

Il n'y a rien de plus doux et de plus charmant que l'entretien de Jésus-Christ. Le Sage dit que sa conversation n'a point d'amertume, et sa parole produit dans l'âme quatre merveilleux effets : 1. Elle l'enflamme; comme il arriva aux disciples d'Emmaüs. 2. Elle attendrit et amollit la dureté du cœur. Une seule de ses paroles le fait fondre, et suffit pour le faire rendre à tout ce qu'il veut, comme il paraît en saint Paul au point de sa conversion. 3. Elle remplit le cœur de délices et de consolations. L'épouse dit que son cœur s'est fondu et dilaté de joie aussitôt que son bien-aimé a parlé. 4. Elle unit et transforme l'âme en Jésus-Christ, et la fait devenir une même chose avec lui.

III. POINT.

Il n'y a rien de plus grand et de plus admirable que les actions de Jésus-Christ ; la gloire de ses œuvres est incomparable. Qu'a-t-il fait ? il a gagné le ciel, il a ouvert le paradis et fermé l'enfer, il a fait des miracles et des prodiges, et le tout pour notre amour.

IV. POINT.

Il n'y a rien de plus rare et de plus précieux que les dons et les bienfaits de Jésus-Christ. Quelles sont ses libéralités ? quels sont les biens qu'il nous a faits et ceux qu'il nous prépare ? Il nous a aimés et il a pensé à nous une éternité, et il y veut penser et nous aimer une éternité. Il nous veut faire riche de ses richesses, glorieux de sa gloire et bienheureux de sa béatitude même.

MÉDITATION II.

Combien faut-il avoir d'amour pour Jésus-Christ ? Il serait plus facile de répondre combien il faudrait de rayons pour faire un soleil, de gouttes d'eau pour faire une grande mer, de grains de sable pour faire son rivage, et de feuilles d'arbres pour faire une forêt, que de dire combien il faut d'amour pour aimer Jésus-Christ autant qu'il est aimable, parce qu'il a des amabilités infinies, et chacune de ces perfections a des attraites et des charmes qui demanderaient un amour infini pour l'aimer suffisamment et dignement. Cela supposé, je dis que nous pouvons aimer le Fils de Dieu de quatre sortes d'amours : 1° de complaisance ; 2° de bienveillance ; 3° d'estime et d'appréciation ; 4° d'aspirations et de soupirs.

I. POINT.

Toutes mes complaisances sont pour Jésus-Christ. Trois raisons doivent exciter et produire en nous cette complai-

sance. La première, c'est que nous sommes ses sujets et il est notre roi. Nous devons donc nous baigner de joie, et nous ravir dans la vue de ses grandeurs, de ses richesses et de ses perfections. Ce mouvement est naturel à un vassal pour son prince. La deuxième est qu'il a été humilié et anéanti pour nous, et son exaltation est la récompense de son abaissement. Quelle joie et quelle complaisance ne devons-nous pas en avoir si nous l'aimons ? La troisième est l'alliance très-étroite que nous avons avec lui ; car c'est notre frère, notre père, notre ami, notre tout, et tout notre bien vient de lui. Ne devons-nous donc pas entrer dans des transports au seul souvenir de ses grandeurs, et prendre part à tout ce qui le touche par une intime jouissance, puisque lui-même nous touche de si près ?

II. POINT.

Toutes mes affections et bonnes volontés sont pour Jésus-Christ. 1. Il faut aimer le Fils de Dieu d'un amour de bienveillance, par un zèle de sa gloire et du salut des âmes qu'il a rachetées au prix de son sang. 2. Procurer qu'il soit connu, aimé et servi par nous et par toutes les créatures, autant qu'il nous est possible.

III. POINT.

Toutes mes estimes sont pour Jésus-Christ. Il faut l'aimer d'un amour appréciatif par préférence à toutes choses. C'est notre trésor dont la conservation nous importe infiniment ; lui seul nous doit être cher, le reste ne nous doit rien être. Saint Paul méprisait toutes choses comme la boue, afin de le gagner. Perdons tout, à la bonne heure, pourvu que nous l'ayons. C'est cet ami dont parle l'Écriture, quand elle dit : *Bienheureux est celui qui a trouvé un ami*. Faisons donc

choix et élection de cet ami préférablement à tous les autres ; car il est le véritable et seul ami fidèle, et tout ce qui n'est point Jésus-Christ nous est ennemi.

IV. POINT.

Tous mes soupirs et mes vœux sont pour Jésus-Christ. Il faut aimer le Fils de Dieu d'un amour aspiratif, soupirant après lui et ne respirant que lui, par des élans d'amour et des oraisons jaculatoires qui soient autant de dards et de flèches pour percer le cœur de Dieu, et pour embraser le nôtre.

MÉDITATION III.

Trois liens qu'il faut rompre pour nous unir au Fils de Dieu.

I. POINT.

Le premier lien est celui de l'habitude au péché et à l'imperfection. Chacun a la sienne prédominante, qu'il faut connaître et combattre.

II. POINT.

Le second lien est la passion et l'affection aux créatures. Dieu est jaloux de notre cœur, il veut l'avoir tout entier, et ne peut souffrir sa division. De plus, l'amour de la créature et toute attache hors de Dieu souille l'âme et ternit la pureté de cœur. Un petit filet d'affection désordonnée est capable d'empêcher son union avec Dieu qui est infiniment pur. Voici quatre marques pour reconnaître si notre affection est

dérégulée ou non. La première, si nous en sentons des reproches intérieurs à l'oraison. La deuxième, si nous craignons qu'on la voie et qu'on la sache. La troisième, si nous ne voulons point subir la conduite, et demander direction aux supérieurs ou directeurs sur ce sujet. La quatrième, si cette affection nous engage et nous captive, liant notre cœur et notre esprit à la personne que nous aimons, en sorte qu'elle nous ôte la liberté de penser à Dieu. C'est pour lors qu'il faut rompre, et il ne faut souffrir en nous la moindre chose qui nous empêche d'être continuellement occupés de Dieu. Que si nous avons quelque pensée ou liaison à la créature, il faut que ce soit Dieu même qui nous y applique.

III. POINT.

Le troisième lien est l'attache à nous-mêmes, à nos commodités, à notre honneur, à notre jugement et à nos intérêts. Il faut que l'amour de Notre-Seigneur rompe toutes ces attaches, et nous mette dans la parfaite liberté des enfants de Dieu, qui consiste à ne tenir à rien, pour mieux tenir à Dieu, et être tout à Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME JOUR.

RÈGLEMENT DE L'ESPÉRANCE.

Figurez-vous que Jésus-Christ vous demande quel est l'appui et le soutien de votre cœur ? en qui est-ce qu'il a mis sa confiance ? Pouvez-vous dire : *J'espère tout de Dieu ; je n'attends rien des créatures ?*

MÉDITATION I.

De la sainte espérance.

I. POINT.

La vie d'une âme chrétienne est une vie d'attente. Demandez-lui où elle porte ses espérances, elle vous répondra : Je mets toute ma confiance en Dieu ; il est mon unique support ; j'espère tout de lui. Telle doit être votre espérance ; vous ne devez point y mettre d'exception ni de réserve. Vous devez premièrement attendre de lui le pardon de toutes vos offenses, et dire en vous-même : Jusqu'à présent j'ai commis beaucoup de fautes, mes péchés surpassent le sable de la mer ; mais nonobstant j'espère tout de Jésus-Christ. Sur quoi est fondée cette grande espérance ? Sur quatre fondements inébranlables : 1. Sur sa miséricorde, qui est infinie. Tous les péchés des hommes mis ensemble ne sont qu'une petite goutte d'eau en comparaison de cette grande mer. Faites donc un amas de tous les vôtres, et les jetez et abîmez dans cette immensité. 2. Sur la noblesse et la générosité de son cœur. C'est le propre d'un grand courage de pardonner volontiers, et de faire grâce à un ennemi vaincu et humilié. Jetez-vous donc aux pieds de Jésus-Christ avec un cœur contrit et un esprit abattu et anéanti, et vous le gagnerez aussitôt. 3. Sur son pouvoir qui n'a point de bornes. Si vous aviez un médecin qui pût guérir infailliblement toutes sortes de maladies, n'auriez-vous pas une grande espérance de guérir en usant de ses remèdes et suivant ses ordonnances ? Ne vous affligez donc point, Jésus-Christ est un médecin tout-puissant et tout bon. Il peut vous guérir, et il le désire. Fiez-vous en lui, il vous fera miséricorde. 4. Sur les mérites de sa passion et sur

la vertu de son sang. Vous pouvez lui dire : Seigneur, vous m'avez donné tous vos mérites, et vous m'avez fait un bain de votre sang. Je viens laver les taches de mon âme dans ce précieux bain, et acquitter mes dettes avec le prix de vos souffrances. Ce serait vous faire tort que de me défier de vous. En vérité, votre espérance peut-elle être mieux fondée?

II. POINT.

Secondement, vous devez espérer de la bonté de Dieu toutes les grâces nécessaires pour vous acquitter de vos devoirs. Il est vrai que je n'ai point fait de progrès dans la perfection, devez-vous dire, et que par mes infidélités je me suis bien éloigné du degré de sainteté que Dieu m'a marqué. Quand je considère l'état de mon âme, je ne sais où j'en suis; j'ai beaucoup de chemin à faire, et peu de force; beaucoup de dangers à éviter, et peu de lumière; beaucoup de travaux à souffrir, et peu de patience : mais nonobstant j'espère tout de Jésus-Christ. Nous n'avons pas encore fait le premier pas pour correspondre à la grâce de notre vocation, qui est de nous quitter nous-mêmes. Nous nous sommes laissés aller à des infidélités et à des relâchements honteux ; en un mot, nous sommes sortis des voies de Dieu pour suivre les nôtres; mais il n'en faut pas demeurer là, il faut y rentrer, et pour cet effet attendre tout de la bonté de Jésus-Christ et de sa grâce. Il est dit que l'épouse montait du désert appuyée sur son bien-aimé. Faites comme elle, appuyez-vous sur lui, afin de sortir de vous-même et vous élever à Dieu. N'entrez jamais en découragement pour vos faiblesses, et ne dites point qu'elles vous empêchent d'avancer en la vertu. Jésus-Christ est un géant, attachez-vous à lui, vous irez à grands pas et vous ferez beaucoup de chemin en peu de temps. Le Fils de Dieu, dit un saint abbé (1), est toujours devant nous, pour

(1) Petrus collensis.

nous donner l'exemple ; à côté de nous pour nous soutenir, de peur que nous ne nous lassions en le suivant, et derrière nous pour nous empêcher de tomber. Son sacré Cœur est notre trésor, et notre confiance en est la clef. Puisez dans ce Cœur tout ce qui vous manque, et vous sachiez qu'autant que vous aurez de confiance en Jésus-Christ, autant vous aurez de part à ses richesses.

III. POINT.

En troisième lieu, vous devez espérer de Dieu tout ce qui est nécessaire pour parvenir à la félicité des saints, et dire en vous-même : Quand je jette les yeux vers le ciel, et que je vois la béatitude qui m'attend, et mon maître qui m'appelle, je suis obligé d'avouer que je ne mérite pas cette gloire ; car je suis indigne de tout ; mais nonobstant j'espère tout de Jésus-Christ. Ces paroles semblent contradictoires. Je ne mérite rien, et j'espère tout ; néanmoins elles ne le sont pas, bien au contraire, moins une âme attend d'elle, plus elle reçoit de Dieu. Nous devons donc espérer le paradis, et n'entrer jamais en de vaines craintes que Dieu nous abandonne. Il est toujours prêt de sa part à nous secourir au besoin. Premièrement, parce qu'il nous a créés pour nous sauver, et non pas pour nous perdre. Il aime tout ce qu'il a fait, et n'a en aversion pas une de ses œuvres, dit l'Écriture. Secondement, il s'est fait homme pour les hommes. Comment donc voudrait-il les perdre ? Troisièmement, il est mort pour leur donner la vie, il n'a donc pas envie de les damner. O mon Sauveur ! mon bonheur est entre vos mains, et vous me commandez de l'espérer de votre bonté. Je serais bien misérable de me perdre moi-même, faute d'obéir à un commandement si doux. O mon Dieu ! vous êtes mon espérance. Je suis sûr que votre grâce ne me manquera pas au besoin ; mais je vous prie, par votre infinie miséricorde, que je ne manque jamais à votre grâce,

MÉDITATION II.

Du saint désespoir qui consiste à retrancher toutes les espérances humaines et mondaines.

Saint Grégoire-le-Grand dit que nous devons toujours vivre entre l'espérance et la crainte : parce que le trop d'espérance va à la présomption, et la trop grande crainte au désespoir. Néanmoins il faut prendre aujourd'hui une règle toute contraire, et passer d'une sainte espérance à un saint désespoir, qui nous ôte tout l'appui que l'amour-propre recherche dans les créatures.

I. POINT.

Je n'attends rien de la créature. Oh ! que cette vérité est importante ! qu'elle est grande ! qu'elle est haute, et qu'elle est consolante ! La première chose, dit saint Augustin, que j'ai apprise dans la sainte Église, c'est de ne point m'appuyer sur les créatures. Pourquoi cela ?

1. Parce que la créature n'est que faiblesse, elle ne peut me faire de bien ; elle est faible en ses pensées, en ses conseils, en ses désirs ; ses pensées sont inutiles, ses conseils frivoles, ses désirs sans effet. Pourquoi donc m'appuyerais-je sur un faible roseau qui rompra sous ma main, en danger de me faire tomber dans le précipice ?

2. Parce que toutes les choses créées ne sont que mensonge ; il n'y a point de vérité infallible qu'en Dieu ; les promesses de la créature sont fautives, ses caresses trompeuses, ses inclinations changeantes et intéressées. S'il faut en juger par moi-même, je trouve en sondant le fond de mon cœur, que mon fait n'est que déguisement. Je ne promets que pour avoir, je ne caresse que par intérêt, je n'aime que

pour mon plaisir. Je dois croire qu'on me traitera tout de même.

3. Parce que la créature n'est que misère. Si j'entre dans son amitié et dans sa confiance, si je me lie à elle, dès lors je m'oblige à partager ses déplaisirs aussi bien que ses plaisirs ; j'entre dans ses aversions aussi bien que dans ses inclinations. Il faut que je reçoive tous ses sentiments, toutes ses plaintes, tous ses chagrins ; que je la supporte partout, que j'entre en querelle pour elle, qu'en épousant ses affections j'épouse aussi ses défauts ; que je m'aveugle pour me rendre semblable à elle, et comme ses misères sont infinies aussi bien que ses vices, je deviens par là également misérable et vicieux.

Quels biens puis-je attendre qui puissent contrepeser les maux que je viens de dire ? Un petit plaisir fade et insipide, une enflure d'esprit, un néant qui demeure en terre, qui vient de terre et qui retourne en terre. M'approchera-t-elle de Jésus Christ par ses éloignements ? me mènera-t-elle au ciel par un chemin contraire ? me fera-t-elle plus heureux par ses misères ? Oh ! qu'il est vrai qu'il n'y a point d'attente à la créature ! Que nous avons grand sujet de dire avec le saint homme Job : *Desperavi* ; je n'espère plus rien ; je n'attends plus rien des créatures, je renonce à leur appui : *Desperavi*. Quand Dieu veut faire un grand saint, une des premières choses qu'il fait, est de renverser toutes les espérances humaines, afin qu'il ne s'appuie que sur le Tout-Puissant.

II. POINT.

Je n'attends rien de moi-même, ni de mon industrie. Nous sommes encore plus proches de nous-mêmes que des créatures ; mais il faut nous quitter aussi bien qu'elles, car nous n'avons plus de force pour nous soutenir. Ne dites point : Je ne dépends de personne, je ne me soucie ni des uns ni des

autres, je m'en passerai bien ; ces discours de hauteur sont mal fondés. Sur quoi pouvez-vous établir cette présomptueuse confiance ?

1. Est-ce sur l'excellence de votre être ? Écoutez ce que dit Job étant sur son fumier (on apprend là ce que l'on est) : *Putredini dixi pater meus es, mater mea et soror mea, vermi-bus*. Ne vous vantez point tant, on sait bien qui vous êtes, on connaît votre extraction : votre père, c'est le néant, votre mère, c'est la pourriture, vos frères et vos sœurs sont des vers. Quel sujet avez-vous de vous enorgueillir ? Vous n'avez de vous-même que le néant, et il était impossible que vous en sortissiez, si Dieu ne nous en eût tiré. Qui vous eût reconnu là parmi les autres ?

2. Est-ce sur votre pouvoir ? Hélas ! que nous pouvons peu de chose ! et ce peu même n'est pas de nous. Je ne puis rien sans Dieu, non pas même ouvrir les yeux. S'il retire tant soit peu son concours, toutes mes actions sont interdites. Comment donc mettre ma confiance en mes pouvoirs ? O desseins téméraires ! ô folles entreprises !

3. Est-ce sur votre vertu ? Si vous vous connaissez bien , vous direz sincèrement : Je ne vaux rien, tout le dehors de ma vertu n'est qu'un masque, et le fond n'est rien. Êtes-vous meilleur que les saints qui avaient ces sentiments ? Saint Ignace disait qu'il n'était qu'un ulcère d'où coulait continuellement le pus et l'ordure. Et moi, qui ne suis que péché, je m'en ferai accroire ? Dès lors que je donne lieu à cette présomption, je deviens méchant et criminel, et je perds toutes les vertus que je pourrais avoir acquises avec la grâce de Dieu.

4. Est-ce enfin sur votre adresse, sur votre esprit et sur votre prudence ? C'est là sur quoi plus ordinairement on fait fonds, et sur quoi on s'appuie davantage. On croit conduire les choses avec tant d'industrie et avec tant d'artifices ; on fait jouer tant de petits ressorts ; on mène si sourdement ses

petits desseins, qu'enfin on en vient à bout, et là-dessus on s'applaudit et on est bien satisfait. O prudence mondaine ! ô esprit politique, que tu es peu de chose !

Où peut aller cette sagesse humaine ? où peuvent voler ces aigles ? Que prétendent ces beaux esprits qui se moquent des simples, et qui se font gloire de les tourner comme il leur plaît. Prennent-ils l'essor bien haut ? Un vain honneur, une fumée de vanité, un fantôme, un rien : voilà où aboutissent leurs intrigues. Ô malheureux desseins ! ô folle conduite ! ô frère appui de l'industrie humaine ! ô sagesse incarnée ! soyez ma lumière, soyez mon guide, soyez mon unique appui ; ruinez et détruisez en moi tout ce qui peut nourrir ma présomption. Je n'espère rien de moi, et j'ai sujet de tout craindre de la faiblesse de mon esprit et de la malice de mon cœur.

III. POINT.

Je n'attends et ne prétends rien de Dieu que Dieu même ; je ne désire point de révélations, d'extases, de visions et d'autres pareilles grâces qui sont extraordinaires. Je les crains plutôt et m'en estime indigne. J'aime le paradis ; mais je me repose sur mon Sauveur de ma béatitude, et pour moi je ne pense qu'à le servir pour l'amour de lui-même. Pour mon salut, il est mieux entre ses mains que dans les miennes ; j'espère qu'il me fera miséricorde ; je n'attends point non plus de douceurs ni de consolations sensibles. Il ne faut point le servir pour cela, non plus que pour les récompenses temporelles. Quelque dégoût que nous ressentions à son service, il ne faut jamais quitter l'oraison. Il faut attendre à la porte de sa miséricorde, et y demeurer tant qu'il lui plaira. C'est assez qu'il nous voie et qu'il nous souffre en sa présence. Il est vrai que le cœur de l'homme a besoin d'appui, et qu'il a de la pente à le chercher dans la sensibilité de la grâce ; mais après tout, il ne faut pas s'y attacher. C'est un avantage,

si vous en usez bien, mais c'est un désavantage si vous en abusez souvent ; cette sensibilité est un effet de la nature, et ce qui ne vient que de la nature n'est point vertu ; par conséquent on ne doit pas s'y fier. Il n'est pas pourtant nécessaire de vous embarrasser là-dessus ; vous pouvez croire bonnement que ce que vous sentez vient de Dieu, et pourvu que vous ne vous y attachiez pas et que vous ayez soin de vous mortifier, vous pouvez vivre en repos. Mais quand même ces douceurs viendraient de Dieu, l'amour-propre ne laisse pas d'y prendre grande part. Vous le faites jeûner, pour ainsi dire, en vous sevrant sagement des plaisirs du monde qui sont ses aliments ordinaires ; et comme il est affamé, il prend sa nourriture où il peut, quoiqu'elle ne lui soit pas si naturelle, car il veut vivre ; mais comme ses mains sont des mains de harpie, il souille tout.

C'est à vous d'y prendre garde ; sondez bien votre cœur, voyez si vous cherchez Dieu, ou si vous vous cherchez vous-même ; car si vous ne cherchez que votre consolation, si vous en faites l'aliment de votre amour-propre, si vous vous y complaisez ; en un mot, si vous vous cherchez vous-même, vous vous trouverez peut-être, mais à votre préjudice. Dieu vous ôtera la manne, vous soustraira toutes vos consolations, et vous traitera comme il fit le prophète Jonas. Pour consoler ce prophète, qui avait quelque confusion d'avoir prêché la destruction de Ninive, il fit croître autour du lieu où il était couché, un grand lierre qui faisait un bel ombrage. Jonas s'en réjouit, et dans ce doux plaisir il s'endormit. A son réveil, un petit ver ayant rongé la racine du lierre, le soleil battant à plomb dessus, le dessécha, ce qui l'affligea tellement qu'il commença à se plaindre et à s'ennuyer de vivre.

C'est là l'image de la faiblesse de l'homme. Tant que vous avez un peu de verdure, un attrait, une douceur, oh ! que de joie ! rien ne vous coûte, vous dormez là tout à votre aise. Mais sitôt que Dieu vous sèvre du sensible, tout est perdu.

Apprenons, apprenons à servir Dieu en esprit et vérité, en esprit et charité, en esprit et humilité, en esprit relevé infiniment au-dessus des sens.

Cette disposition met l'âme dans une pureté et dans un dégagement admirables, lui ôtant toute propriété et tout appui créé, soit au ciel, soit sur la terre, et la délivrant du soin et de la pensée d'elle-même pour le temps et pour l'éternité. Ne pensez donc plus à vos intérêts, et Jésus-Christ y pensera. Oh ! que votre sort est bien mieux en ses mains que dans les vôtres !

MÉDITATION III.

De la sainte présomption qui surpasse toutes les forces de la nature.

I. POINT.

J'espère *par-dessus mes forces*. Si nous ne pouvons rien de nous-mêmes, nous pouvons tout en Jésus-Christ. C'est pourquoi quand Dieu demande quelque chose de nous, ou que l'obéissance nous y engage, bien qu'elle nous paraisse au-dessus de nos forces, et qu'elle tende à la ruine de toutes nos inclinations, il faut passer par-dessus toutes nos répugnances et impuissances, et dire avec saint Paul : *Je puis tout en celui qui me fortifie* (1).

II. POINT.

J'espère *par-dessus tous mes mérites*. Bien que nos péchés nous rendent indignes de toutes les grâces, et qu'il soit vrai

(1) Phil. 4. 13.

que nous ne méritons rien, cette vue ne nous doit pas abattre, mais seulement humilier, pour prendre un nouveau courage et une plus vigoureuse espérance en la bonté de Jésus-Christ. Si, pour obtenir quelque grâce de Dieu, vous attendez que vous la méritiez, vous ne l'aurez jamais. Un pauvre qui voudrait attendre qu'il ne fût plus indigent pour recevoir l'aumône d'un riche, n'en serait-il pas frustré par son extravagance ?

III. POINT.

J'espère par dessus toute espérance. Ce point est de très-grande conséquence pour certaines âmes qui se trouvent quelquefois à un tel point d'obscurité et de peine, que tout leur intérieur est renversé. Elles ne voient au fond de leur esprit qu'un chaos et une confusion épouvantable, sans trouver de moyen pour sortir de cet état ; ce qui leur cause de petits désespoirs de revoir la lumière du ciel, et de jouir jamais de la paix du cœur. Elles ne voient aucune apparence de recouvrer ce qu'elles ont perdu, mais bien au contraire, comme il leur semble, toutes les apparences de leur ruine, Dieu et les créatures conspirant à les faire souffrir. C'est dans cette disposition qu'elles doivent animer leur confiance, et dire avec une courageuse résolution : J'espère en Jésus-Christ contre toute attente et malgré toutes mes frayeurs. Lorsque Job, dans la dernière extrémité de sa misère, s'écriait : *Desperavi*, j'ai perdu toute espérance, cette parole de désespoir n'était pas à l'égard de Dieu, mais seulement à l'égard des créatures. Aussi dit-il après, parlant de Dieu qui exerçait sa patience d'une manière si merveilleuse : Quand même il me ferait mourir, j'espérerai toujours en lui. C'est ce que nous devons dire après lui dans ces états de privation. Plus je suis délaissé, plus j'ai de confiance : moins d'évidence, plus d'espérance (1).

(1) Job. 13. 5.

SIXIÈME JOUR.

RÈGLEMENT DES PENSÉES.

Figurez-vous que Jésus-Christ vous demande quelles sont vos pensées, quelle est l'occupation de votre cœur ? Pouvez-vous dire : *Je ne m'occupe que de Dieu ou des choses qui le regardent ?*

MÉDITATION II.

Il faut donner à notre cœur et à notre esprit un objet qui l'occupe, il faut le fixer et arrêter en Dieu, comme en son centre, et pour cet effet, lui proposer quatre vues dont il doit être toujours rempli et pénétré.

I. POINT.

La première vue, c'est Dieu dont il ne faut jamais perdre la présence. Nous devrions nager dans l'immensité divine, comme le poisson dans l'eau. L'aigle expose ses petits au soleil, pour voir s'ils en peuvent supporter la lumière : que s'ils clignent les yeux, il les rejette aussitôt et les abandonne. La vraie marque d'une âme prédestinée est de pouvoir soutenir la vue de Dieu, marcher toujours en sa présence, et arrêter sur lui seul ses regards. Il faut pour cet effet, suivant les paroles du Prophète, *oublier notre peuple et la maison de notre père* ; c'est-à-dire, perdre le souvenir de nous-mêmes et de toutes les créatures, pour n'être plus occupés que de Dieu. Une âme peut être appliquée en plusieurs manières à cette divine présence. La première, par un souvenir simple et par

une vue générale et confuse, qui tient l'âme attentive et attachée à son souverain bien, toute tranquille et pleine de respect, d'amour et de joie devant lui. La deuxième, par une lumière distincte des perfections de Dieu, comme de sa bonté, de sa providence, de sa justice, ou de quelque autre semblable, dont une âme sera toute pénétrée et occupée l'espace de plusieurs jours, avec des transports, des complaisances et des sentiments de joie indicibles. La troisième, par aspiration et par élévation de l'âme à Dieu souvent réitérée et par de fréquents souvenirs de sa présence, accompagnés de plusieurs actes et affections intérieures, qu'on appelle oraisons jaculatoires.

II. POINT.

La seconde vue procède de la première, et c'est celle de notre néant et de nos péchés. C'est ce que saint Augustin demandait à Dieu, lorsqu'il lui disait : Seigneur, que je me connaisse, et que je vous connaisse ; que je vous aime, et que je me haïsse moi-même. Saint Bernardin dit que la bienheureuse Vierge ne perdait jamais son néant de vue, parce que c'était là où Dieu l'avait trouvée, et où elle avait trouvé Dieu. Ne sortons jamais du nôtre, tenons-nous-y toujours abîmés, et qu'il soit toujours devant nos yeux. Dieu veut voir en nous un grand vide afin d'y être seul, et d'y trouver une grande capacité pour la remplir de ses grâces. Il n'attend que cela pour nous combler de ses bénédictions. A la vue de notre néant, il faut joindre celle de nos péchés, et bien qu'elle soit fâcheuse et que la nature la redoute, il ne faut toutefois jamais l'oublier. Les grâces et les faveurs de Dieu nous enflent, et quelquefois nous perdent, quand elles sont reçues avec trop d'avidité et d'ivresse ; mais le souvenir de nos péchés est un contrepoids qui nous abaisse. Le péché est un avorton monstrueux, dit saint Bernard, qui nous poursuit sans cesse, et nous dit par reproche : C'est toi qui m'as

fait, je suis ton ouvrage; ce que nous ne pouvons entendre sans confusion.

III. POINT.

La troisième vue est celle de notre mort, dont la pensée salutaire est le remède de tous nos maux, la source de tous nos biens et le principe de toutes les bonnes œuvres des saints ; c'est ce que veut dire saint Paul par ce passage : *La mort opère en nous, et la vie en vous* (1) ; c'est-à-dire que la pensée de la mort fait agir puissamment les âmes saintes. Elles sont toujours occupées du souvenir de leur fin, qui donne le branle et le mouvement à toutes leurs actions, là où celles qui s'en oublient ne sont mues que par l'amour de la vie présente. Nous ne devrions jamais passer aucun jour sans y penser sérieusement, et sans dire plusieurs fois en nous-mêmes : *Il faut mourir, il faut mourir*.

IV. POINT.

La quatrième vue est celle du paradis et de notre bien-heureuse éternité. Si nous aimons bien Jésus-Christ, nous n'oublierons jamais cette céleste patrie où il nous attend. Là où est ton trésor, là est ton cœur et ta pensée. Jamais on n'a encore vu un vieillard oublier son trésor, bien qu'il perde la mémoire de tout le reste. Si le Fils de Dieu est le nôtre, nous ne l'oublierons jamais, et nous oublierons tout ce qui ne le regarde point.

(1) 2 Cor. 4. 12.

MÉDITATION II.

Souvenirs qu'il faut effacer de notre cœur.

I. POINT.

Le premier est le souvenir et la pensée du monde, il ne lui faut donner aucun accès dans notre esprit, ni dans notre cœur; il faut le bannir de telle sorte, que nous puissions vivre comme s'il n'y avait que Dieu et nous. Pour cet effet, lorsque nous conversons avec les hommes, avant d'entrer dans les compagnies, il est important de mettre quelque milieu entre eux et nous qui nous sépare, comme la crainte de Dieu, l'amour de Jésus-Christ et le désir de notre perfection.

II. POINT.

En second lieu, il faut oublier les déplaisirs et les ressentiments naturels contre le prochain, et combattre généreusement les petites froideurs, et les aversions qui pourraient nous rester, comme directement opposés à l'esprit de Jésus-Christ et à l'oraison, en laquelle Dieu se comporte ordinairement avec nous, comme nous nous comportons avec les autres, ainsi que nous le lui demandons tous les jours dans l'oraison dominicale; ce qui mérite une sérieuse réflexion.

III. POINT.

Le troisième souvenir qu'il faut oublier, est celui des soins inutiles et superflus, lesquels pour l'ordinaire ne servent qu'à nous rendre plus misérables, d'autant qu'ils nous

troublent et inquiètent sans aucun fruit, Dieu n'y donnant pas sa bénédiction et nous laissant agir tout seuls. Ce n'est pas qu'il faille tout quitter là et demeurer dans l'oisiveté; non, il ne faut pas quitter notre emploi, mais bien l'empressement dans notre emploi.

IV. POINT.

Enfin, il faut quitter le souvenir des pensées inutiles, et oublier toutes ces puérilités et ces petites enfances où nous mettons souvent notre divertissement, comme indignes de l'esprit de Jésus-Christ, qui est un esprit sérieux, duquel nous devrions toujours être possédés. Saint Thomas disait d'ordinaire, qu'il reconnaissait une personne imparfaite à deux choses. La première, quand elle aimait la raillerie, les jeux et les paroles de plaisanterie. La seconde, quand elle souffrait avec peine les avertissements et les humiliations.

MÉDITATION III.

Moyen de fixer notre esprit volage, et d'arrêter toutes nos inconstances.

Les anges sont ordinairement distingués en esprits assistants et servants. Ceux-ci sont employés pour le bien des élus et pour la garde des hommes; ceux-là assistent continuellement devant le trône de Dieu, comme ses courtisans. Ce sont les quatre derniers, savoir, les Dominations, les Trônes, les Chérubins et les Séraphins, dont les propriétés nous marquent quatre moyens de fixer notre esprit en Dieu, et de l'arrêter en sa présence.

I. POINT.

Le propre caractère des Dominations est de dominer et régir les autres anges qui leur sont inférieurs; et le premier

moyen pour acquérir ou obtenir le don de la présence de Dieu, c'est d'avoir un grand empire sur nos passions; car de leur dérèglement vient notre dissipation et notre oubli de Dieu et de sa sainte présence, qui ne peut compatir avec une âme emportée, et qui se laisse gourmander de ses affections désordonnées.

II. POINT.

Le caractère des Trônes, c'est la paix et la stabilité; et le second moyen de jouir de la présence de Dieu, c'est le repos et la tranquillité d'esprit, et l'établissement de la paix dans notre cœur et de notre cœur dans la paix; car c'est le lieu et la demeure de Dieu (1). Or, l'assujétissement de toutes nos passions sous l'empire de la grâce, nous donnera ce calme, et notre âme n'étant plus agitée par leur violence, jouira du bien de la paix et goûtera Dieu présent en elle avec des suavités inexplicables.

III. POINT.

Le caractère des Chérubins, c'est la sagesse; et le troisième moyen de régler nos pensées, pour ne perdre jamais Dieu de vue, est d'avoir une douce mais sérieuse attention et présence d'esprit en toutes nos actions, tâchant autant qu'il est possible, de n'en pas faire une sans une actuelle application à la bien faire dans l'esprit de Jésus-Christ, et dans un doux regard de Dieu, sans violence et sans effort.

IV. POINT.

Le caractère des Séraphins, c'est l'amour; et le quatrième moyen pour avoir toujours Dieu présent, est de l'aimer ardemment, d'autant que le propre de l'amour est d'attacher

(1) Ps. 75. 3. :

le cœur et l'esprit à l'objet aimé; par conséquent celui qui aime parfaitement Jésus-Christ, n'a point de peine à penser en lui; il en a un perpétuel et délicieux souvenir; il n'a plus besoin de règle ni d'art pour se tenir en sa présence, l'amour qui le possède est le maître qui l'enseigne et qui le règle, il porte partout son image empreinte dans le fond de son âme; c'est pourquoi il n'a garde de l'oublier.

SEPTIÈME JOUR.

RÈGLEMENT DE LA JOIE.

Figurez-vous que Jésus-Christ vous demande quelle est la joie de votre cœur; pouvez-vous dire : *Ma joie est de souffrir pour Dieu; les joies du monde me sont des croix, et les croix sont mes délices?*

MÉDITATION I.

Qu'il faut apprendre à souffrir sans consolation.

I. POINT.

Dieu veut que vous appreniez à souffrir sans consolation (1); tantôt Dieu vous laissera dans la sécheresse, tantôt vos frères vous exerceront; et ce qui est encore plus, vous deviendrez souvent pénible à vous-même, sans pouvoir être ni délivré ni soulagé de vos peines par aucun remède. Cette leçon est difficile, il la faut apprendre de Jésus-Christ. Allez

(1) Lib. 2 de Imit. Christi, c. 12.

donc premièrement le trouver au jardin des Oliviers, pour lui tenir compagnie dans la solitude. Il vous apprendra à vous souffrir vous-même, et à supporter toutes les répugnances de la nature. Il n'entre aucune pensée dans son esprit, qui ne lui cause de l'ennui et qui ne le mette à l'agonie. Il pourrait s'en défaire absolument, s'il voulait user de son pouvoir; mais il ne le veut pas, pour vous enseigner à souffrir vos peines d'esprit, vos chagrins, vos mauvaises humeurs et la désolation intérieure toute pure. Oh! que ce calice est amer, mais qu'il est salutaire! *Je le prendrai, Seigneur, de votre main, et je bénirai votre saint Nom* (1).

II. POINT.

Contemplez-le, en second lieu, attaché à la colonne sous les mains et les coups de ses ennemis. Il ne se présente rien devant lui qui ne l'afflige. Il est tout couvert de plaies, et personne n'en a pitié. Chacun lui jette la pierre, chacun le persécute, et lui qui a tant d'amour pour tous les hommes, est néanmoins l'objet de la haine publique et de l'exécration de son peuple. Ne vous plaignez plus du mauvais traitement de vos persécuteurs; ne dites plus que vous êtes sans support, et que tout le monde vous abandonne, vous ne serez jamais plus délaissé que Jésus-Christ, ni plus universellement persécuté.

III. POINT.

Montez, en troisième lieu, sur le Calvaire, et voyant votre Sauveur pendant en croix, écoutez ces plaintes amoureuses qu'il adresse à son Père : *Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous délaissé!* En ce pitoyable état il porte la colère

(1) Ps. 115. 13.

de Dieu irrité contre les pécheurs, pour vous apprendre à vous abandonner à la justice divine, lorsqu'il vous semble qu'elle vous châtie avec un excès de rigueur, et qu'il n'y a plus de ressource dans l'extrémité du mal que vous souffrez. O Dieu des vengeances, que votre main est pesante, quand elle se fait sentir à une âme désolée ! Eh ! Seigneur, si vous me délaissez en cette vie, et si vous avez résolu de me priver de toute consolation, au moins je vous conjure de ne m'abandonner point dans l'éternité.

MÉDITATION II.

Qu'il faut apprendre à trouver sa consolation dans la souffrance.

I. POINT.

Préparez-vous à souffrir des afflictions, et croyez qu'elles vous tiennent lieu de très-grandes consolations (1). On n'apprend point cette sublime science par la lumière de la sagesse humaine, mais par la lumière de la sagesse éternelle. Si vous voulez donc trouver de la consolation dans la croix, il faut la prendre de la main de Jésus-Christ, et non pas de la main des créatures, ni de votre amour-propre. Les croix qui viennent de l'amour-propre sont dures, cruelles, et néanmoins inutiles. Vous cherchez l'estime des hommes, et vous n'en recevez que du mépris qui vous mortifie sensiblement ; vous ambitionnez un office où vous avez beaucoup de peine et peu de succès. C'est une croix de l'amour-propre qui n'a point de mérite ; il n'y a rien pour l'éternité. On la souffre sans consolation, sans honneur et sans fruit. J'ai pitié des âmes

(1) Lib. 2 de Imit. Christi, c. 12.

du purgatoire qui souffrent sans mérite ; mais au moins elles honorent la justice de Dieu par leur soumission , et elles ont cette consolation que leur salut est en assurance. J'ai compassion des âmes vertueuses qui souffrent quelquefois dès cette vie des peines étranges sans aucune consolation ; mais si elles souffrent sans consolation , elles ne souffrent pas sans mérite. Il n'en est pas de même des peines que l'amour-propre nous cause ; c'est un purgatoire sans mérite , c'est un martyre sans consolation et sans fruit : malheur à ceux qui prennent la croix de sa main. Il ne faut pas aussi la prendre de la main des créatures ; souvent nous avons la vue basse , nous rejetons nos maux sur les créatures , comme si elles en étaient la cause , soit qu'elles y pensent ou qu'elles n'y pensent pas ; nous perdons le fruit de la croix quand nous la prenons de la sorte , et nous n'y trouvons point de solide consolation. Vous dites , c'est un tel qui m'a fait cette peine et qui m'a procuré cette disgrâce ; vous n'allez pas assez haut , vous ne montez pas à la source , et voilà pourquoi cette vue ne vous donne que de l'indignation et du murmure. Si vous vous souveniez que c'est Jésus-Christ , le meilleur de tous les pères et le plus doux de tous les amis , qui vous présente cette croix , qui vous donne une fleur de ses épines , une pierre précieuse de sa couronne , un des clous de sa passion pour gage de son amour , vous porteriez votre peine plus facilement , vous y trouveriez de la consolation et vous y auriez plus de mérite. Or , cela est véritable , n'en doutez point. Assurez-vous que cette croix vient du ciel. Vous en accusez les créatures , et c'est votre divin époux qui vous l'envoie.

II. POINT.

Si vous voulez apprendre à trouver de la consolation dans la croix , adressez-vous à la bienheureuse Vierge ; demandez-lui l'épée de douleur qui perça son cœur sur le Calvaire.

Cette épée c'est l'amour qu'elle portait à son Fils; autant elle avait d'amour pour lui; autant elle avait de douleur. Si vous aimez Jésus-Christ crucifié, son amour vous fera souffrir; car il faut donner du sang pour avoir l'amour divin. Mais ce même amour qui fait la plaie la guérit, parce que celui qui aime Dieu ardemment, n'a pas de plus grande joie ni de plus grand désir que de souffrir. Les éléments ne pèsent point dans leur centre: mettez la croix de Jésus Christ dans le centre de votre cœur, elle vous semblera légère, quelque pesante qu'elle soit. Si vous la portez à regret, ou vous avez peu d'amour pour Dieu, ou l'amour de Dieu se fait peu sentir à votre cœur.

III. POINT.

On n'apprend point à trouver la consolation dans la croix, pendant qu'on tient encore à la terre d'affection et de pensée. Si vous voulez porter la croix avec joie, aimez-vous pour le ciel, aimez-vous pour l'éternité. Persuadez-vous qu'il n'y a rien pour vous ici-bas; que votre vie est une vie d'attente: tout pour l'avenir, rien pour le présent; ici le travail, là-haut la récompense. Si vous étiez bien convaincu de cette vérité, toutes vos croix ne seraient que des fleurs. L'abbé Apollonius ne pouvait souffrir qu'un serviteur de Dieu, un disciple de Jésus fût triste, parce qu'il estimait que c'était une chose indigne d'un homme qui espère le paradis et qui travaille pour l'éternité bienheureuse. Si votre ange gardien vous avait apporté cette bonne nouvelle, que vous êtes du nombre des prédestinés, pourriez-vous contenir votre joie? S'il vous avait dit seulement: Marchez avec assurance, vous êtes en bon chemin, n'auriez-vous pas bien de la consolation? Or, la croix est la marque assurée de votre prédestination et le droit chemin du ciel. Marchez donc avec allégresse par cette voie; portez de bonne grâce cette livrée des élus; aimez-vous pour le ciel, aimez-vous pour l'éternité; tout ce que vous

souffrirez pour la rendre heureuse vous semblera fort doux et fort léger.

MÉDITATION III.

Qu'il faut apprendre à préférer les souffrances aux consolations, et les adversités aux prospérités de cette vie.

I. POINT.

C'est ici la science des saints, que vous devez apprendre de leurs sentiments et de leurs exemples. Premièrement donc, les saints regardent les prospérités et les adversités avec indifférence, et les reçoivent avec un même visage, parce que ce sont des moyens que Dieu leur donne pour le servir, qui ne sont aimables et désirables, que selon qu'ils sont conformes à sa sainte volonté, et qu'ils nous peuvent être utiles pour avancer sa gloire et notre propre salut. Je sais bien que ce sentiment est fort élevé au-dessus de la nature et de l'opinion qu'elle nous fait prendre des biens et des maux; mais il faut la corriger, et regarder plutôt le goût de Dieu que le nôtre. Si le médecin suivait le goût du malade, ne le perdrait-il pas? n'est-il pas plus raisonnable que le malade suive l'avis du médecin? Quand Dieu nous abandonne à nos désirs, c'est signe qu'il nous juge désespérés. Ne vaut-il pas mieux qu'il nous ordonne des potions amères, que de nous laisser mourir faute de remèdes? Ne suivons donc pas nos sens au jugement du bien et du mal, mais la raison et la volonté de Dieu. Les esclaves du monde sont toujours dans l'une de ces deux extrémités, de joie ou de tristesse, parce qu'ils jugent du bien ou du mal selon leurs passions; mais les serviteurs de Dieu ont toujours un visage égal. Dans la prospérité, ils

louent la miséricorde de Dieu ; dans la mauvaise fortune, ils honorent et bénissent sa justice ; et parce que l'une est égale à l'autre, ils conservent aussi une parfaite égalité d'esprit.

II. POINT.

Le sentiment des saints ne s'arrête pas là. Bien loin de se réjouir dans la prospérité, ils entrent dans une sainte appréhension de leur salut ; qui leur donne occasion de s'humilier et de s'anéantir devant Dieu. La raison est qu'ils regardent les biens périssables du monde comme un piège, où la plupart des hommes se prennent, comme un écueil où ils font naufrage, comme un lien avec lequel le démon les attire dans le péché, et les y retient sans peine, comme un doux poison qui les fait mourir, et enfin comme une marque de réprobation qui fait voir par expérience que, comme les biens du ciel sont le partage des saints, ceux de la terre sont souvent le partage des pécheurs que Dieu efface du livre de vie. De là vient qu'ils tremblent quand ils sont dans l'honneur et dans l'estime des hommes, ou même dans l'abondance des consolations divines et des faveurs célestes, craignant que ce ne soit la récompense du peu de bien qu'ils font ; et, tout au contraire, quand Dieu leur envoie des afflictions temporelles, ils se réjouissent comme d'une grâce singulière qui leur est faite, en les traitant comme son Fils, et leur faisant porter ses livrées et celles de tous les élus. Ce désir de se rendre conformes à Jésus-Christ crucifié les emporte et les embrase tellement, qu'ils ne voudraient pas être sans peine et sans douleur, parce qu'ils croient qu'ils seront d'autant plus aimés de Dieu, qu'ils souffriront davantage pour son amour. Quand est-ce que vous les imitez, et que vous arriverez à ce point de perfection, de préférer les souffrances à toutes les consolations humaines et à toutes les prospérités de la terre ? Jusqu'à ce que vous y soyez parvenu, vous ne serez point propre à contempler par-

faitement les choses du ciel et à vous unir avec Dieu. « Rien ne vous sera plus salulaire et plus agréable à Dieu que de souffrir volontiers pour Jésus-Christ. Et si cela était en votre choix, vous devriez plutôt souhaiter d'être affligé pour Jésus-Christ que d'être comblé de consolations, parce que vous deviendriez ainsi plus semblable au Sauveur et à tous les saints (1). »

III. POINT.

L'estime que les saints font des souffrances et la préférence qu'ils leur donnent dans leur cœur par-dessus toutes les consolations, fait que si la divine Providence les épargne et ne leur offre point d'occasion de souffrir pour son amour, ils en cherchent eux-mêmes et se crucifient par leurs propres mains, tant ils sont persuadés que notre mérite et notre progrès en la vertu ne consistent pas dans la joie et les goûts spirituels, beaucoup moins encore dans les consolations humaines, mais dans l'humble souffrance des plus grands maux, et que s'il y avait un état plus avantageux pour le salut des hommes que celui de la croix, Jésus-Christ nous l'aurait appris par ses paroles et par son exemple. Et cependant, c'est cet état de croix et de souffrance qu'il propose dans l'Evangile à tous ses disciples, en disant : *Si quelqu'un veut venir après moi qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive* (2). O mon âme ! considérez ces paroles, fermez toutes les portes de vos sens pour écouter ce que le Seigneur votre Dieu daigne vous apprendre. Comment couronnera-t-il votre patience, si vous n'avez rien qui vous fasse de la peine ? Comment serez-vous ami de Jésus-Christ souffrant, si vous ne voulez souffrir aucun mal ? Toute la vie de Jésus-Christ n'a été qu'une croix et un martyre, et après cela

(1) Lib. 2 de Imit. Christi, c. 12. n. 14. — (2) Lib. 2 de Imit. Christi, c. 12 ; et c. 1.

vous chercherez du repos et de la joie ? Souffrez avec Jésus et pour Jésus, si vous voulez régner avec Jésus. Quand vous serez parvenu jusqu'à ce point de trouver la souffrance douce, et de la goûter pour l'amour de Jésus-Christ, croyez alors que vous serez vraiment heureux, et que vous aurez trouvé le paradis en terre (1).

HUITIÈME JOUR.

Après avoir réglé les principaux mouvements de notre cœur, et les avoir mis dans une parfaite harmonie, ce qui nous reste aujourd'hui est de trouver les moyens de le garder. Cela dépendra de trois importantes maximes, dont l'exacte et soigneuse pratique est nécessaire à la garde du cœur. La première est qu'il ne faut y rien laisser entrer qui puisse troubler notre repos intérieur. La seconde, qu'il n'y faut rien laisser entrer qui puisse blesser ou affaiblir notre union avec le prochain. La troisième est qu'il n'y faut rien laisser entrer qui puisse blesser notre union avec Dieu.

Figurez-vous donc que Jésus-Christ vous dit ces paroles toutes saintes et divines : *Gardez votre cœur avec tout le soin possible, parce que c'est la source de la vie* (2).

Répondez-lui : *Seigneur, soyez vous-même le gardien de mon cœur ; car si vous ne le gardez vous-même, tous mes soins seront vains et inutiles* (3).

(1) Ibid. — (2) Prov. 4, 23. — (3) Ps. 126. 1.

MÉDITATION I.

Première maxime. — Il ne faut rien laisser entrer dans notre cœur qui puisse troubler notre paix intérieure.

I. POINT.

Il y a quatre vertus nécessaires pour conserver la paix intérieure. La première est la force d'esprit. Ce n'est que notre faiblesse qui nous trouble dans les événements fâcheux. Nous nous abattons trop tôt pour les choses de néant, parce que nous les faisons valoir dans notre esprit plus qu'elles ne méritent. Cela vient de ce que notre entendement est sujet à l'erreur et à l'illusion en cette vie, parce que la lumière et la connaissance de la vérité n'est en sa plénitude que dans le ciel. Les plus grands saints sont sujets à plusieurs petites tromperies et abus, Dieu le permettant ainsi, afin que nous ne nous fions point en nous-mêmes. Les animaux les plus furieux sont les plus ombrageux. L'aspic s'élance au seul mouvement de l'ombre, et le taureau entre en fureur à la seule vue de l'écarlate ; de même nous nous passionnons souvent pour des ombres et des apparences. O mon Sauveur ! soyez ma lumière : *Celui qui vous suit ne marche point dans les ténèbres.*

II. POINT.

La force de courage est la seconde vertu requise pour avoir la paix. Cette force consiste dans une générosité de cœur, accompagnée d'une invincible patience pour souffrir tous les ennuis et toutes les contrariétés qui nous arrivent, sans plainte ni murmure. Il est vrai qu'il y a beaucoup de

consolations et de douceurs dans le service de Dieu, mais aussi il y a beaucoup de croix, et à moins d'un grand courage pour les soutenir, il n'est pas possible qu'on ne succombe. Il ne faut point s'en étonner, c'est une nécessité indispensable ; le souverain, l'unique et universel remède à tous nos maux, tels qu'ils soient, c'est la patience et l'abandon à la providence de Dieu (1).

III. POINT.

L'humilité est le troisième moyen pour conserver la paix, et pour en goûter la douceur. *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*, nous dit le Fils de Dieu ; *prenez mon joug sur vos épaules, et vos âmes trouveront le repos*. Deux choses nous troublent d'ordinaire, et nous causent de l'affliction : les peines du corps et celles de l'esprit. Pour les premières, on ne s'en plaint pas volontiers, au contraire, on les cache, car cela passerait pour une lâcheté ; mais pour les secondes, comme les mépris, les rebuts, les contrariétés, on en témoigne son sentiment, comme d'un grand tort qui nous est fait. L'humilité anéantit tout cela, et nous donne le repos, nous mettant dans notre centre qui est le néant. Chaque chose est contente quand elle est à sa place et en son propre lieu. Voilà le nôtre où nous trouverons le calme et la cessation de nos inquiétudes, par l'amortissement de tous les mouvements imparfaits de la nature corrompue.

IV. POINT.

La quatrième vertu nécessaire pour la paix est une grande modération et discrétion, ce qui va bien loin et comprend beaucoup de choses. Premièrement, la diminution des désirs.

(1) Ps. 29. 6,

Il faut en avoir peu et point du tout, s'il était possible, à la réserve de celui d'être tout à Dieu; car la multiplicité trouble et embarrasse l'âme. Secondement, la modération des bons desirs par le retranchement de toute anxiété et empressement intérieur. Troisièmement, ne point s'embarrasser d'affaires et de trop d'occupations; cela étouffe l'esprit de Dieu, si ce n'est que l'obéissance vous les impose. Oh! pour lors, embrassez ce fardeau, il ne vous nuira point, et tombez à la bonne heure sous la croix, comme Jésus-Christ: il connaît vos forces, il voit bien vos faiblesses, comme son Père voyait les siennes; mais de vous-même ne faites point trop de desseins et d'entreprises. Vous n'avez qu'une unique affaire, c'est de vous unir à Dieu et de vous appliquer à l'oraison. Adonnez-vous à l'amour divin plutôt qu'à la science. Vous aimez mieux être un chérubin en lumière qu'un séraphin en ardeur, et cependant, l'un vous est nuisible et vous retarde d'aller à Dieu, et l'autre vous en approche et vous est beaucoup plus utile.

MÉDITATION II.

Deuxième maxime. — Comme il est très-important de ne rien laisser entrer dans notre cœur qui trouble notre repos intérieur, il est de même très-important de n'y rien laisser entrer qui blesse et qui altère la charité du prochain.

PREMIER PRÉLUDE. — Demandez à Notre-Seigneur ce qu'il désire de vous au sortir de ces exercices, et pensez qu'il vous répond: *Entr'aimez-vous les uns les autres, on connaîtra par là si vous m'aimez.*

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Donnez-lui votre cœur pour y mettre le feu de son divin amour, qui vous porte à aimer parfaitement le prochain.

I. POINT.

Entre les motifs qui nous obligent à la charité du prochain, les uns regardent chacun de nous en particulier, les autres regardent le corps dont nous faisons une partie, les autres le chef qui nous gouverne, savoir Notre-Seigneur Jésus-Christ. Pourquoi pensez-vous qu'on recommande tant la charité ? C'est parce que la blesser, c'est blesser le Fils de Dieu au plus tendre de son cœur, et en la chose du monde qui lui est la plus sensible, qui est son testament et sa dernière volonté. Mes apôtres, dit-il, *je vous donne un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés* (1). On connaîtra par là que vous êtes mes disciples, si vous vous entr'aimez mutuellement ; c'est par là qu'on connaîtra si vous avez le véritable esprit du christianisme, et si vous êtes tout à Dieu. Hors de là, penser plaire à Jésus-Christ, c'est se tromper. Voilà le seul commandement de Notre-Seigneur ; il ne nous en a point donné d'autre ; mais il a renouvelé et perfectionné celui-ci. Voyez, je vous prie, de quelle industrie il a usé pour nous porter à l'union et à la concorde. Sachant que nous avons un esprit national et qu'on aime ceux qui sont d'un même royaume, il a comparé son Église à un royaume, afin de nous unir tous sous un même roi. Et comme il arrive souvent des soulèvements entre les provinces d'un même royaume, il l'a aussi comparée à une ville dont nous sommes tous citoyens ; et d'autant qu'il se fait des partialités en une ville, et que des familles divisées mettent parfois toute une ville en combustion, il a voulu nous assembler en une maison, et il appelle ainsi son Église. Entr'aimez-vous, nous dit-il, comme domestiques d'une même famille ; et parce que parmi les domesti-

(1) Joan. 13. 26.

ques il y a assez aisément de la division, il veut que nous soyons tous frères, comme n'ayant qu'un même père, qui est Dieu, et une même mère, qui est l'Église. Et d'autant que par malheur on voit encore des querelles entre les frères, pour nous lier plus étroitement il veut que nous vivions comme membres qui composent un même corps, duquel il est le chef. A-t-on jamais vu, si ce n'est en des frénétiques, que les dents déchirassent le corps ? Il n'est rien plus étroitement uni que les membres d'un même corps ; néanmoins, comme un membre peut se pourrir, en sorte qu'on est contraint de le couper, pour cela Notre-Seigneur veut que nous soyons un même cœur et un même esprit. Et trouvant encore cet inconvénient que le cœur se partage en divers désirs, et que l'esprit se combat lui-même par divers desseins, il a pris enfin le modèle de notre union dans le cœur de son Père, afin de nous ôter toute excuse et tout prétexte de division. *Soyez tous une même chose, comme je ne suis qu'un avec mon Père* (1). Et pour montrer combien il a cela à cœur, afin de nous y engager plus doucement, il nous promet, dans l'Évangile, que s'il trouve seulement deux personnes de bon accord, il sera au milieu d'elles, et qu'elles obtiendront tout ce qu'elles demanderont.

Après cela, qui voudrait lui refuser ce qu'il exige de nous avec tant de bonté, et garder encore quelque froideur ou quelque aliénation contre son prochain ? Pesez cette vérité : Dieu ne vous écoutera pas si vous rebutez votre frère ; il vous sera dur et impitoyable si vous l'êtes aux autres. Quand un prince, dans quelque différend entre ses officiers, leur dit : Mettez votre intérêt entre mes mains, donnez-le moi, personne n'ose le lui refuser ; on tient à grand honneur qu'il se mêle de l'accord. Donnez donc à Jésus-Christ ce tort, ce déplaisir qu'on vous a fait ; il vous le demande, ne le lui refusez

(1) Joân. 17. 11.

pas ; il y va de sa gloire et de sa satisfaction, il y va de l'intérêt du corps dont vous faites une partie. De là dépend son honneur, son bien et sa perfection. Jamais les lois ne sont mieux observées que quand tous les particuliers s'entr'aident et conspirent ensemble au service divin. Tout va bien mieux quand la charité est dans sa vigueur, de même que les membres sains sont mieux disposés à faire leurs fonctions. Et comme il ne faut qu'un membre disloqué pour troubler ou même interdire l'action de tous les autres, aussi ne faut-il qu'une petite plaie, une aversion de quelque mécontent, pour nuire à toute sa communauté et y mettre le désordre. Il fait en cela ce que Lucifer fit dans le ciel, il va inquiéter les autres, et leur porter le poison dans le cœur. Abraham faisant son sacrifice, ne partagea point les oiseaux, mais seulement les animaux terrestres, parce que les oiseaux n'ont pas de venin. Les âmes vraiment vertueuses, qui ne respirent que le ciel, n'ont point de venin ni de mauvaise impression à donner aux autres ; si quelqu'une a reçu du mécontentement, le feu de la charité le consume et en fait un sacrifice. Au contraire, c'est la marque d'un esprit terrestre de répandre le venin partout, et de troubler le concert d'une maison. Oh ! que la division est un grand mal ! oh ! qu'elle est fatale aux communautés ! oh ! qu'elle est encore préjudiciable aux particuliers ! car en perdant la charité nous perdons tout. Depuis qu'un sentiment d'aversion prend empire dans notre cœur, nous perdons toutes les vertus, la patience, la douceur, la justice, la piété, l'oraison, la familiarité avec Dieu, et nous éloignant de lui, nous tombons en toutes sortes de péchés. Car, comme dit le bien-aimé disciple : *Celui qui demeure en la charité demeure en Dieu, et Dieu en lui.* Écoutons donc Notre-Seigneur, qui nous dit : *Manete in dilectione mea.* Demeurons en son amour, demeurons pour l'amour de lui en la charité du prochain, et puisqu'il en est si jaloux, puisque tout notre bien en dépend, puisqu'il y va de notre salut, que

jamais il ne sorte rien de nos cœurs qui puisse tant soit peu l'altérer.

II. POINT.

Considérez quelle doit être cette concorde et cette parfaite charité entre les chrétiens ? Jésus-Christ nous l'apprend par ces paroles : *Père saint, gardez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient uns comme nous* (1). La très-sainte Trinité, qui est la plus belle compagnie qui puisse être, a des lois toutes d'amour, qui doivent régler notre charité.

Premièrement, entre les personnes divines il y a unité de pensées, de sentiments et de desseins. N'ayons donc point de sentiments contraires, ne soyons point attachés à notre propre sens, ne disputons point par paroles pour soutenir nos jugements ; quittons volontiers nos pensées, pour prendre celles des autres, et faisons-nous gloire de leur céder pour conserver la charité et l'uniformité d'esprit et de conduite.

Secondement, entre les divines personnes il y a unité de cœur et d'inclination. Le cœur de Dieu est l'amour personnel et subsistant, qui unit le Père et le Fils ; leur inclination est la même, parce qu'ils n'ont tous trois qu'une même volonté. N'ayons donc plus d'affections contraires, ni d'intérêts particuliers. Je vois une inclination en mon frère qui n'est point contre le devoir, je quitterai la mienne pour suivre la sienne : si je suis obligé de refuser ce qu'il désire, ce sera sans rebut, je me dégagerai le plus doucement que je pourrai. C'est une règle de prudence de ne rien demander qu'on ne puisse nous donner, et une règle de conscience de ne rien refuser de ce que nous pouvons accorder.

En troisième lieu, entre les divines personnes il y a unité de paroles ; Dieu ne produit qu'un Verbe, il ne dit qu'une

(1) Joan. 17. 11.

seule parole, et quand le Saint-Esprit nous parle au cœur, il ne nous parle que du Verbe, et ne nous inspire que le sentiment du Père et du Fils, c'est la même parole de l'un et de l'autre, parole sainte, parole amoureuse, parole qui porte la vie dans nos âmes et les nourrit à l'immortalité. Pour donc conserver la paix et l'union entre nous, ayons égard à modérer notre langue ; que tous nos discours soient saints, sérieux et charitables ; fuyons la raillerie, la dispute et les paroles piquantes, nous souvenant de ce que dit saint François de Sales, que les abeilles laissent en piquant l'aiguillon dans la plaie, mais qu'elles ne l'y laissent jamais sans mourir.

Il n'y a chose au monde plus difficile, ni de plus grand fruit qu'une conversation bien faite ; c'est pourquoi avant d'y entrer il faut demander au Saint-Esprit, qui est la langue du Père et du Fils, qu'il règle la nôtre pour parler utilement, et ne point faillir.

Enfin, entre les divines personnes il y a une parfaite unité d'actions ; jamais elles ne se séparent, jamais elles ne se contrarient ; toutes trois concourent aux mêmes ouvrages. Ayons donc un grand soin de ne traverser jamais nos frères dans leur emploi, mais plutôt de les aider et de contribuer de tout notre pouvoir à leur satisfaction. Si nous demeurons constamment dans cette sainte union, nous serons invincibles et nous ferons peur aux démons. Saint François vit un jour les esprits malins qui tâchaient de trouver entrée dans sa maison et ne pouvaient y réussir, jusqu'à ce que deux religieux, par leur contestation, leur ouvrirent la porte. Otons cet esprit brouillon, ce démon de division, c'est lui qui ouvre la porte aux autres. Si nous sommes bien unis, nous serons forts comme une armée rangée en bataille. Si nous sommes désunis, si nous faisons de petits partis qui nous séparent du commun, nous nous affaiblirons, nous nous perdrons et nous en perdrons beaucoup d'autres avec nous.

III. POINT.

Pour trouver les moyens de conserver la charité et la concorde parfaite, il faut les prendre sur les vertus que nos anges tutélaires pratiquent pour nous conduire au ciel.

La première est l'humilité. Votre ange est du dernier ordre, et est bien aise que les séraphins et les autres soient au-dessus de lui. Il pourrait conduire un roi et un royaume, néanmoins il est aussi content de vous garder, comme si c'était le plus glorieux emploi du monde; la plupart de nos petites aliénations viennent du défaut d'humilité : on a un peu de jalousie, on se fâche d'être au-dessous des autres; qu'a-t-on quand on est au-dessus? Mais qui est-ce qui est au-dessous, et qui est-ce qui est au-dessus? Celui qui est le plus humble, qui se met sous les pieds de tous, qui cède à tous; en un mot, qui se fait le plus petit devant les hommes, pour être le plus grand devant Dieu.

La seconde vertu est la sagesse. Notre ange exerce une prudence merveilleuse à gouverner notre humeur, il s'accommode à notre tempérament et à notre disposition avec une grande adresse. Pour l'imiter étudiez-vous, mais sans curiosité, à connaître votre prochain, pour tâcher de lui complaire et de trouver la porte par où il faut entrer dans son cœur pour le gagner à Dieu. Ne choquez point ses inclinations, ne faites rien qui puisse l'affliger; c'est grande prudence, et un bon moyen de conserver l'union.

La troisième est la sincérité et la bonté avec laquelle notre ange nous conduit. Il n'use pas de ruse avec un esprit rusé, il n'apprend point à faire le mal en nous le voyant faire. Il est de certains naturels malins qui se plaisent à jeter la pierre sans montrer le bras, c'est le poison des communautés. Il faut agir tout autrement. Bien loin de nuire, nous devons obliger tout chacun, et dire comme ce prince appelé les

délices du monde, quand nous aurons passé la journée sans faire plaisir à personne : J'ai perdu ma journée.

Enfin, usons de douceur pour supporter les défauts du prochain, comme notre ange supporte jusqu'à l'excès nos manquements, nos ingratitude, nos dérèglements. Combien y a-t-il d'âmes qui n'ont jamais pensé à leur ange gardien ? tel lui a fait mille outrages, et n'en a jamais reçu que du bien. Quelle patience ! Ayons un amour semblable, amour de tendresse, de patience et de douceur entre nous. Pour Dieu, ne laissons jamais entrer l'amertume en notre cœur pour quoi que ce soit. Saint Jérôme rapporte une belle sentence de Notre-Seigneur, qu'il avait reçue par tradition : *Mes enfants, n'ayez jamais de joie au cœur quand vous verrez la charité tant soit peu altérée.* Dès que vous aurez donné lieu à quelque froideur, prévenez-vous l'un l'autre pour rallumer ce beau feu ; prenez des sentiments honorables de tous. Entr'aimez-vous, conservez l'union ; et quand vous voyez quelque petite division entre vos frères (quoique ce ne soit pas votre faute), n'ayez point de joie que vous n'en ayez obtenu le pardon par vos prières et par vos larmes, de même que les enfants bien nés pleurent quand leur père est fâché contre quelqu'un de la maison (1).

Au nom de Notre-Seigneur, que la paix demeure avec vous, et qu'elle veille toujours à la garde de vos cœurs, comme le chérubin à la garde du paradis terrestre. Je prie Dieu, qui est un Dieu de paix, de vous faire la grâce de vous y maintenir toujours. Ainsi soit-il.

(1) Phil. 4. 7.

MÉDITATION III.

Troisième maxime. — Il ne faut rien laisser entrer dans notre cœur, qui puisse affaiblir le désir de notre perfection, et nous empêcher d'être tout à Dieu.

I. POINT.

Il y a des pensées dont il faut prémunir notre esprit contre toutes les difficultés qui pourraient s'opposer à notre dessein : la première, que c'est Jésus-Christ qui nous présente son joug, lui qui est le plus doux de tous les hommes, le meilleur de tous les pères, le plus aimable de tous les époux et le plus débonnaire de tous les maîtres. Il n'a garde de nous imposer un joug insupportable. La peine que nous ressentons ne vient pas de ce que nous ne pouvons, mais bien de ce que nous ne voulons pas le porter. Rendons-nous donc à lui; recevons le joug de la croix de sa main, et en même temps donnons-lui notre cœur qu'il veut avoir, c'est notre bien. Quand nous sommes à nous-mêmes, nous sommes à un mauvais maître.

II. POINT.

La seconde pensée que nous devons prendre, c'est que non-seulement le Fils de Dieu nous donne son joug, mais il nous aide de plus à le porter, tant par son exemple que par sa grâce, accompagnée de son onction et de ses consolations intérieures qui adoucissent toutes nos amertumes. Ceux qui fuient la croix sont les plus malheureux, parce qu'elle les suit partout malgré eux; mais ceux qui l'embrassent de bon cœur, trouvent en elle leur félicité. Les ailes qui semblent charger et appesantir les oiseaux, les élèvent et leur donnent

le vol; et la croix, qui paraît nous accabler sous son poids, est ce qui nous porte jusqu'à Dieu et nous met au-dessus de toutes choses, si nous en faisons bon usage.

III. POINT.

La troisième pensée se tire de l'exemple des saints, qui ont tous porté le joug du Fils de Dieu, sans jamais renoncer à leur généreuse entreprise. Il faut donc qu'à quelque prix que ce soit, nous soyons de leur compagnie, suivant Jésus-Christ et portant sa croix avec eux. Pour cet effet, figurons-nous trois sortes de personnes, dont les premières tiennent à la main une croix de cristal tout enrichie de perles, qui ne leur sert que d'ornement; les secondes en portent une d'argent sur leurs épaules, qui est plus pesante, mais néanmoins qui est très-belle et émaillée de toutes sortes de pierres précieuses; les troisièmes en traînent une de fer ou de plomb, avec bien de la difficulté à raison de sa pesanteur, mais cependant avec bien de la générosité.

Les premières nous représentent certaines âmes pures et innocentes, qui portent la croix de la religion avec une indigne allégresse, et qui n'ayant contracté aucune mauvaise habitude, n'ont peine à rien et trouvent facilité à tout.

Les secondes nous en désignent d'autres qui ont encore plusieurs imperfections et mauvaises habitudes à combattre, et qui trouvent beaucoup de peines et de difficultés dans la vie religieuse; malgré cela elles se surmontent généreusement; et quoique leur croix soit pesante, elle ne laisse pas d'être riche et belle par les généreux actes des vertus qu'elles pratiquent, et par les glorieuses victoires qu'elles remportent sur elles-mêmes.

Les troisièmes, qui portent une croix de fer, sont à la vérité dignes de compassion, car ce sont de pauvres âmes malades qui souffrent de toutes parts, et du côté de Dieu, et de celui

des créatures ; qui n'ont ni goût ni plaisir à rien, et qui sentent de la peine à tout ; mais malgré cet état, elles ne laissent pas d'être courageuses et de traîner leur croix du mieux qu'elles peuvent, avec persévérance dans le service de Dieu. Voyez, je vous prie, en quel rang vous êtes et dans lequel vous voulez être ; mais sachez que de quelque côté que vous vous rangiez, il faut souffrir ; c'est une loi indispensable.

Trois avis pour la sortie des Exercices.

Le premier, avoir un grand recueillement et ne point se laisser aller à la dissipation d'esprit, où la nature se porte volontiers après une grande retenue.

Le deuxième, faire un véritable changement de vie par une parfaite rénovation intérieure.

Le troisième, persévérer constamment dans le bien commencé, sans se laisser aller aux relâchements accoutumés.

SEPTIÈME RETRAITE

POUR SE RENOUVELER DANS L'ESPRIT DE LA PERFECTION, ET DANS LA GRACE DE LA VOCATION RELIGIEUSE.

PREMIER ENTRETEN

DU PREMIER JOUR.

La fin de la vocation religieuse.

Maxime. — Je suis venu en religion pour vivre de la vie des saints.

PREMIER PRÉLUDE. — Se représenter le paradis rempli de saints comme un modèle de la vie religieuse.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demander à Dieu qu'il nous fasse connaître l'excellence de notre vocation, et en renouveler l'estime.

I. POINT.

Il faut être saint sur la terre avant que de l'être dans le ciel. La vie présente est une béatitude commencée, la vie future une béatitude consommée. Les saints apprennent sur la terre ce qu'ils doivent faire dans l'éternité. C'est la fin pour laquelle ils sont créés ; c'est la volonté de Dieu. C'est pour cela que Jésus-Christ est venu dans le monde ; c'est à quoi

tendent toutes les grâces du ciel. O l'heureux emploi ! ô le noble exercice d'apprendre à vivre comme les saints ! Oh ! quel bonheur que Dieu m'ait choisi pour une aussi divine occupation ! Quoi donc, tous mes jours ici-bas seront à lui ? Oh ! quelle félicité !

II. POINT.

Il n'y a point de lieu où l'on ait plus d'avantage pour la sainteté que dans la religion. C'est l'école de toutes les vertus. Le Saint-Esprit en est le maître et le directeur qui inspire l'amour divin ; le Fils de Dieu en est le premier modèle et le guide de l'éternité. Il n'y a rien dans cet heureux état qui ne porte à la perfection. La solitude, le loisir, la grâce de la vocation, les règles, les bons exemples : tout y est saint, tout y respire un certain air du paradis. Oh ! quel bonheur ! oh ! que je dois estimer cette faveur ! Qu'ai-je fait pour obliger Notre-Seigneur à m'en gratifier ?

III. POINT.

Le monde, d'où Dieu m'a tiré par une grâce spéciale, est une idée et une école de l'enfer. L'enfer est un lieu de ténèbres, de peines et de péchés. Le monde a ces trois maux ensemble. Les péchés y sont sans nombre, les peines y sont sans fruits, les ténèbres sans remèdes. Quel moyen d'y vivre sans péché ? puisqu'on n'y aime que soi-même, qu'on n'y cherche que son plaisir, et qu'on y fait son Dieu de la créature. Quel moyen d'y vivre sans peine ? puisque tout y est en désordre, et que la peine est inséparable du crime. Quel moyen d'y vivre sans ténèbres ? puisque Dieu n'y est point connu et la vérité en est bannie. Oh ! quelle différence de la vie du monde et de la vie religieuse : dans le monde peu se sauvent, et la plupart se damnent ; dans la religion peu se damnent, et la plupart se sauvent. Oh ! je veux désormais avoir

le monde en horreur, et bénir Dieu incessamment de m'avoir délivré de cet enfer anticipé ! O Seigneur, que tous les saints m'aident à vous louer et à vous remercier de m'avoir tiré de cet effroyable abîme ! Oh ! quand vous aimerai-je comme les bienheureux ? Quand est-ce que je commencerai à embrasser sérieusement la sainteté ?

PRATIQUE.

1. Demandez-vous souvent, comme saint Bernard : Pourquoi suis-je venu dans la religion ? Pour être saint, pour apprendre à vivre comme les saints.

2. Renouvelez souvent ce bon propos : Je veux vivre saintement, quoi qu'il m'en coûte, et tendre à la perfection de toute l'étendue de mes forces.

3. Soupirez de temps en temps vers la Jérusalem céleste, et dites avec ardeur : O mon Dieu, que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel !

4. Ne faites rien d'indigne de votre vocation, et quand vous serez tenté de quelque imperfection, dites en vous-même : Les saints feraient-ils cela ? cette action est-elle digne d'une âme qui est appelée à la couronne du ciel, et qui vit dans le paradis de la religion ?

DEUXIÈME ENTRETEN

DU PREMIER JOUR.

La fin de la vocation religieuse.

Maxime. — Je suis venu en religion pour être tout à Dieu comme les saints.

PREMIER PRÉLUDE. — Entrer en esprit dans le ciel, et considérer les saints heureusement abîmés en Dieu.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demander un désir ardent d'être tout à Dieu, et réclamer le secours des saints.

1. POINT.

La béatitude des saints est d'être tout à Dieu, et de n'être qu'à lui. Ils sont tout à Dieu, et ne sont qu'à lui par estime, par amour et par obéissance, n'agissant que pour Dieu. O l'honorable emploi ! Demandez-leur ce qu'ils font, ils vous répondront : tout pour Dieu ; ce qu'ils aiment : rien que Dieu ; à quoi ils pensent : à Dieu seul. La raison est que Dieu remplit toutes leurs puissances, il n'y saurait entrer autre chose. Ils sont tout pleins de Dieu ; il les possède absolument.

C'est en cela que consiste leur bonheur, car qui est tout à Dieu peut s'assurer que Dieu est tout à lui. Donnez-lui tout, il se donnera tout, et vous trouverez en lui de quoi contenter tous vos désirs : vous serez plein de gloire, de plaisirs, de richesses. Tel est le bonheur des saints qui vivent contents du bien infini qu'ils possèdent, infiniment élevés au-dessus du monde et de tous les biens créés qui ne sauraient leur donner

le moindre sentiment d'amour, tant ils sont remplis de l'estime de Dieu. Hélas ! qu'il fait bon dans le ciel, et qu'on y apprend bientôt à mépriser la terre !

II. POINT.

La fin de ma vocation est d'aspirer à ce bonheur. Il n'y a lieu dans le monde où l'on soit plus à Dieu que dans la religion. Le cœur est à Dieu par l'obéissance, le corps par la pureté, les biens par la pauvreté, la mémoire par le souvenir continuel de Dieu, toutes nos actions par une totale consécration, toutes nos personnes par amour. De telle sorte que si vous n'êtes tout à Dieu, c'est votre faute, c'est une grande faute, c'est une espèce de sacrilège. Ensuite, une âme religieuse étant toute appliquée à Dieu, est élevée au-dessus du monde, assise dans un trône d'où elle voit toutes les créatures à ses pieds, si petites et si méprisables qu'elle ne daigne pas y penser · voilà la grandeur où vous êtes. Vous avez tout le monde sous vous, et, en effet, rien n'est digne de vous, hors Dieu. Le servir et l'aimer, c'est votre partage, c'est votre empire.

Entrez dans cette pensée avec des sentiments de joie, d'étonnement et d'admiration. Considérez que vous êtes entre les mains de Jésus-Christ comme un dépôt, comme son trésor, comme son temple, et pesez tous les motifs qui vous obligent indispensablement d'être à lui. Il vous a donné l'être ; il vous a donné sa vie et son sang ; il vous promet une couronne. O cœur humain, comment peux-tu te partager ?

III. POINT.

L'état des mondains est tout contraire. Ils ne sont point à Dieu, et tout au plus ils n'y sont qu'à demi. Le cœur des mondains est divisé en mille objets. Il n'est point possible

qu'ils aiment Dieu. Et s'ils ne sont pas à Dieu par amour, à qui sont-ils? Ils ne sont qu'à eux-mêmes, à leurs plaisirs et à leurs intérêts. Ils ne sont pas à eux-mêmes, ils ne se possèdent pas ; ils sont esclaves de ce qu'ils aiment et de ce qu'ils craignent. Qui n'est à Dieu qu'à demi n'y est point du tout. Quelle plus horrible servitude que la leur, ils dépendent de toutes les créatures ; semblables en cela aux réprouvés qui sont attachés avec des chaînes de feu dans les enfers. Oh ! quelle grâce que Dieu vous a faite, de rompre une si malheureuse chaîne, et de mettre votre cœur en liberté ! Donnez-vous de garde d'avoir d'autre attache qu'à Jésus-Christ, et d'autre servitude que celle de son amour.

PRATIQUE.

1. Sondez souvent votre cœur pour voir s'il n'est point partagé.

2. Allez au-devant de vos inclinations, et arrachez de bonne heure les petites racines qui l'attacheraient aux créatures, si vous les laissiez croître.

3. Dites souvent avec saint François : Mon Dieu et mon tout ; et avec l'épouse : *Dieu est à moi, et moi à lui.*

4. Voyez souvent si votre cœur n'est point encore dans le monde, ou si le monde n'est point encore dans votre cœur. Pesez tout à cette balance : Mes sentiments sont-ils tous à Dieu et dans le mépris du monde et de moi-même ?

TROISIÈME ENTRETEN

DU PREMIER JOUR.

La fin de la vocation religieuse.

Maxime. — Tout m'est indifférent ; je n'estime rien que ce qui me porte à Dieu.

PREMIER PRÉLUDE. — Se figurer notre bon ange qui nous élève au ciel sur un chariot de feu, comme Elie.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demander à Dieu, par l'entremise des saints, une haute indifférence, indépendance et empire sur les créatures.

I. POINT.

Les saints sont extrêmement relevés sur les créatures par indépendance, par suffisance, par dégagement et par empire, qui sont les quatre degrés qui élèvent leur trône.

1. Ils sont affranchis de toutes les misères du monde, misères du corps, misères de l'âme. Ils ne sont point sujets à tant de faiblesses qui nous humilient, à tant de fâcheux accidents qui nous attristent, à tant de maladies qui nous tourmentent, à tant de maux qui nous accablent en cette vallée de larmes.

2. Ils sont dans une parfaite suffisance, plénitude et surabondance de toutes choses ; ils n'ont besoin de personne, ils ne manquent de rien.

3. Ils sont dégagés et détrompés du monde, parce qu'ils sont dans la lumière qui leur découvre la grandeur de Dieu, et le prix qu'ils doivent faire de toutes choses.

4. Ils ont un empire et un domaine merveilleux sur les

créatures. Ils peuvent en disposer à leur gré en leur commandant, en faisant des miracles, en chassant les démons. Après cela, ne faut-il pas s'écrier : O mon Dieu, vos amis sont trop honorés, leur empire est trop puissamment affermi ! Ne vous vient-il point une sainte jalousie de leur bonheur, un dégoût du monde et un désir de la mort ?

II. POINT.

L'état religieux est en ce point un crayon du paradis.

1. Il est vrai qu'il y a des croix dans la religion, il y a des souffrances ; mais il ne les faut point appeler misères, parce qu'on les aime, et après avoir épousé Jésus-Christ couronné d'épines, on met sa joie et son bonheur à souffrir par amour. S'il arrive quelque maladie ou quelque disgrâce à un mondain, il en est au désespoir. Mais une personne religieuse en tire avantage, et en use si bien, que ses peines lui servent pour enrichir son diadème.

2. Pour les besoins, on se passe de mille choses dont ceux du monde ne peuvent se passer. Ils ont besoin de serviteurs, de train, d'équipage, de biens et de cent autres choses ; en sorte que plus ils sont grands, plus ils sont dans l'indigence. Une âme religieuse n'a besoin que de Dieu. Elle dit comme ce riche pauvre dont parle Taulère : Je ne sais ce que c'est que bonne et mauvaise fortune ; je me passe de tout. J'aime mon Dieu, c'est tout mon trésor. Je n'ai besoin ni de vie, ni de forces, ni de santé ; je n'ai besoin que d'un bon cœur pour aimer Dieu ; je n'ai besoin que de Dieu et de ce qui me porte à Dieu.

3. Que dirai-je des fausses maximes du monde, et des erreurs dont l'âme religieuse est dégagée ? Pour connaître les défauts d'un tableau, il faut être dans un juste éloignement. Eloignez-vous du monde, vous en connaîtrez aussitôt les vanités et les tromperies. Heureux l'état du religieux à qui

Dieu donne la vraie sagesse pour discerner le bien d'avec le mal, l'utile d'avec l'inutile et le nuisible !

4. Enfin , les religieux ont un merveilleux empire sur les créatures, qui consiste dans le bon usage qu'ils en font, suivant cette règle considérable de saint Ignace, que les choses créées n'ont qu'une bonté relative en tant qu'on les rapporte à Dieu. D'où il suit que tout ce qui est dans le monde peut nous perdre, et tout peut nous sauver selon le bon ou le mauvais usage qu'on en fait. Et voilà le bonheur de la religion. C'est qu'on y apprend à se servir de tout pour aller à Dieu et s'avancer à la perfection. Etes-vous bien instruit dans cette pratique ? Avez-vous acquis une forte résolution d'embrasser ce qui est plus contraire à la nature, et d'arracher de votre cœur ce qui lui est plus agréable, pour ne point mettre obstacle au pur amour de Dieu ?

III. POINT.

Le monde est bien éloigné de cette haute élévation d'esprit. On peut dire, en vérité, que tous ces beaux esprits du siècle, tous ces grands de la terre ne sont que des esprits faibles et des âmes serviles, liées au monde par quatre chaînes : l'estime, la confiance, l'amour des créatures et le respect humain, pires mille fois que toutes les chaînes de l'enfer qui ne sont que les peines du péché , et celles-ci en sont les causes. Ne sont-ils pas bien misérables ?

PRATIQUE.

1. Accoutumez-vous à vivre dans un saint et généreux mépris des créatures. Faites-en souvent des actes. Vanité des vanités, tout n'est que vanité, hormis d'aimer et servir Dieu.

2. Faites-vous gloire de pouvoir vous passer de plusieurs choses, non-seulement des superflues, mais de celles même qui vous paraissent nécessaires.

3. Etablissez-vous dans une haute indifférence à la vie et à la mort, à la santé et à la maladie, au mépris et à l'honneur, aux commodités et aux inconvénients.

4. Apprenez à régler vos désirs, à désirer peu de choses, à les désirer peu, à ne les désirer que pour Dieu et pour votre perfection.

PREMIER ENTRETIEN

DU DEUXIÈME JOUR.

Sur l'impeccabilité des Saints.

Maxime. — Plutôt la mort que le péché.

PREMIER PRÉLUDE. — Figurez-vous d'un côté la mort, accompagnée de ce qu'il y a de plus terrible dans le monde, et de l'autre le péché, et faites un acte de foi qu'il vaudrait mieux souffrir toute sorte de maux que de commettre le moindre péché.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demandez à Dieu un désir sincère de ne perdre jamais sa grâce, et de plutôt mourir que de l'offenser.

I. POINT.

Une des béatitudes des saints est qu'ils sont assurés de ne perdre jamais la grâce de Dieu, parce qu'ils sont impeccables. Ce bonheur incomparable procède de trois principes : 1. de la claire vue de Dieu ; 2. de l'amour béatifique ; 3. et de la protection divine, dont le premier leur fait voir à nu les beautés et les bontés de Dieu ; en sorte qu'ils sont nécessités de l'aimer toujours et de vouloir tout ce qu'il veut. Le second remplit leur cœur de cet amour nécessaire avec tant de plénitude, qu'il n'y laisse plus de vide pour la créature. Le troi-

sième éloigne toutes les occasions du péché et leur en ôte tous les moyens. Ajoutez à cela l'union très-étroite qu'ils ont avec Jésus-Christ, qui les soutient comme une ferme colonne, et les empêche de tomber ; de même, par quelque sorte de proportion , que sa sainte humanité devient impeccable par l'union qu'elle a avec sa personne divine.

O l'heureux état, où l'âme peut dire : Grâces à Dieu , je ne pécherai plus ! Oh ! que cette heureuse impeccabilité des saints me fait d'envie ! oh ! que le danger où je suis à tout moment de tomber m'afflige ! Hélas ! on peut bien, avec la grâce de Dieu, éviter tous les péchés mortels ; mais pour tous les péchés véniels, qui peut s'en exempter ? Oh ! que cela me fait trouver la vie pénible !

II. POINT.

L'état religieux a cet avantage qu'on y offense beaucoup moins Dieu que dans le monde ; on connaît mieux ses perfections infinies ; on l'aime davantage, et dès qu'on manque, la conscience crie , et cela pèse sur le cœur. On est loin des occasions, on n'a point de mauvais exemples qui perdent presque tous les gens du monde. Si nous y étions, je ne sais si nous aurions plus de force qu'eux. Mais en religion, c'est une nécessité, pour ainsi dire, de bien vivre, on y est engagé comme par honneur. Ajoutez à cela les appuis et soutiens que Dieu vous donne, voyant que vous avez tout quitté pour lui ; car il n'a garde de se laisser vaincre en amour et en fidélité. Il a trop de désir de vous sauver et de vous rendre heureux comme lui.

Faites éclater ici votre cœur en reconnaissance vers Dieu. Concevez une aversion et une horreur du péché, plus grande que tout ce que l'on peut craindre ici-bas, et même dans les enfers. Aimez cette sainte maison qui ne souffre point d'ennemis de Dieu. Gardez-vous bien d'y laisser entrer le péché.

Soyez jaloux de son honneur et de la gloire de votre divin époux.

III. POINT.

Tous ces avantages ne sont point pour les âmes lâches, ce bonheur n'est que pour les ferventes. Un religieux tiède dans le service de Dieu, tombe aisément dans le péché et dans la disgrâce de Dieu. Sa mesure est plus courte, sa damnation plus grande. A mesure qu'il se relâche, il perd la vue et le souvenir de Dieu : il se refroidit dans le désir de lui plaire, il quitte les exercices de dévotion, il s'épanche et se dissipe en des amitiés dangereuses. Et ainsi la nature corrompte reprend ses forces et fait revivre les inclinations mauvaises qui n'étaient pas bien éteintes. N'êtes-vous point dans ce pitoyable état ? voyez en quoi ; et si vous y êtes, pleurez et faites résolution d'en sortir.

PRATIQUE.

Evitez soigneusement les plus légères offenses. On ne vient pas tout à coup aux grands désordres.

Ne vous relâchez jamais des exercices spirituels ; c'est quitter les armes quand on est au milieu du combat.

Ayez un grand respect pour la majesté de Dieu, et craignez ses jugements impénétrables.

Défiez-vous de vous-même. Le premier des anges est tombé dans le ciel, et le premier des hommes dans le paradis terrestre. La religion n'est pas un lieu plus assuré. Le péché y peut entrer, si vous ne prenez garde à vous.

DEUXIÈME ENTRETEN

DU DEUXIÈME JOUR.

De l'esprit de pénitence.

Maxime. — Je pleurerai mes péchés tous les jours de ma vie.

PREMIER PRÉLUDE. — Figurez-vous Adam banni du paradis, qui pleure à la vue de ce lieu de délices qu'il a souillé de son crime, et qu'il a perdu par sa faute.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demandez à Dieu la grâce de concevoir un éternel regret de vos offenses, et un véritable esprit de componction.

I. POINT.

Une des béatitudes des saints est qu'ils sont exempts de peine aussi bien que de coulpe. Et toutefois ils porteront dans l'éternité le souvenir perpétuel de leurs offenses, et en conserveront la haine et la détestation ; de sorte qu'on peut dire qu'ils seront en quelque façon en état de pénitence perpétuelle, mais d'une pénitence amoureuse et agréable, qui a tout le bien de la pénitence et n'en a pas la peine.

Grande consolation pour nous. Le ciel n'est pas seulement la demeure des innocents, mais encore des pénitents. Il n'est pas seulement pour les anges qui n'ont jamais péché, il est ouvert aux pécheurs pénitents.

Puissant motif pour me faire aimer la pénitence ; car si elle triomphe dans le ciel, pourquoi ne la ferai-je pas régner sur la terre ? La porte de l'innocence n'est plus pour moi, je n'oserais plus espérer d'entrer par là dans le ciel. Il faut donc que je frappe sans cesse à celle de la pénitence. Je le veux,

et je ne me lasserai jamais de haïr mon péché, puisque les saints le haïront dans toute l'éternité.

II. POINT.

Le paradis terrestre de la religion ressemble en ceci au paradis céleste.

1. L'entrée en l'état religieux est un baptême qui efface la peine avec la coulpe, et néanmoins c'est un état de perpétuelle pénitence, qui ne perd jamais ni le souvenir de ses offenses, ni le regret de les avoir commises, ni le désir de les punir; mais je ne sais comment il arrive que les larmes et les pénitences lui sont plus douces que toutes les délices de la terre.

2. Oh! que la religion a d'avantage sur le monde en ce seul point! Dans le monde, beaucoup de péchés et peu de pénitences; dans la religion, peu de péchés et beaucoup de pénitences; dans le monde, beaucoup de dettes, peu de satisfactions; dans la religion, peu de dettes et beaucoup de satisfactions. Dieu en enrichit ses trésors, et quoique les mérites de Jésus-Christ fassent le fonds principal des indulgences, les satisfactions surabondantes et les pénitences des âmes religieuses ne laissent pas d'y entrer. Les plus innocentes sont ordinairement les plus austères. Enfin, dans le monde, beaucoup de peines et de misères, peu de véritables pénitences utiles et méritoires; dans la religion, tout au contraire, peu de peines et beaucoup de pénitences. La confession y est douce et facile, la contrition amoureuse, la satisfaction aisée à faire, parce qu'on n'y fait tort à personne, ou le tort est bientôt réparé. Ainsi la pénitence en religion est, comme en paradis, glorieuse et triomphante. O miséricorde infinie de mon Dieu! de m'avoir fait un bain de son sang dans la confession, et rendu si facile ce qui est si difficile dans le monde. Quel bonheur d'être en un lieu où l'on peut,

quand on veut, se laver dans ce bain précieux, et conserver par là la pureté de son cœur !

III. POINT.

Il n'y a que les fervents religieux à qui la pénitence soit facile, supportable et douce. C'est un joug très-dur et très-pesant pour les lâches, d'autant que Dieu les prive de ses consolations, et fait tarir cette onction de suavité qui adoucit les mortifications et les rigueurs de la pénitence.

PRATIQUE.

Accoutumez-vous à pratiquer des actes de mortification et de componction ; soyez toujours en état de pénitence ; ne laissez pas légèrement les pénitences extérieures, puisque c'est la vérité, qu'il n'y a point eu de saint qui n'ait été ennemi de son corps, et plus encore de l'amour-propre.

Triomphez courageusement de la peine que vous donne la confession, s'il arrive que vous y sentiez de la répugnance. Ne vous en retirez pas pour la difficulté, c'est souvent une illusion du démon, souvent un effet d'orgueil secret, souvent une punition du relâchement, souvent c'est pusillanimité ; mais, de quelque part que cela vienne, c'est toujours un grand mal et un grand obstacle au salut.

TROISIÈME ENTRETEN

DU SECOND JOUR.

De l'Enfer.

Maxime. — Les religieux qui vivent mal seront plus damnés que les autres.

PREMIER PRÉLUDE. — Voyez dans l'enfer toutes sortes de personnes consacrées à Dieu, soit ecclésiastiques ou religieuses.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demandez à Dieu la fidélité à son service.

I. POINT.

La béatitude des saints a pour propriété l'assurance qu'ils ont de ne le perdre jamais, et de ne jamais déchoir de leur félicité, qui est une seconde béatitude dans la béatitude même.

De là vient qu'ils regardent l'enfer avec un saint étonnement, pleins de respect pour la justice de Dieu, qui punit le péché d'une peine éternelle; avec un admirable calme et tranquillité, se voyant assurés de n'y tomber jamais; avec une reconnaissance infinie envers la pure bonté de Dieu, auquel ils ont cette obligation, et non pas à leurs mérites ni à leur fidélité; avec une tendre compassion du danger où nous sommes au milieu des tentations du diable et des faiblesses de la nature corrompue. Entrez dans tous ces sentiments, mais ajoutez-y la crainte des jugements de Dieu et de l'éternité malheureuse.

II. POINT.

Vous possédez ce bonheur des saints dans la religion, si vous êtes fervent ; car vous avez sujet d'espérer que vous ne tomberez jamais dans cet abîme de malheurs, pourvu que vous soyez fidèle à votre vocation. Vous êtes, grâces à Dieu, en lieu d'assurance, et vous avez un gage de votre prédestination très-sensible et très-solide. Les grâces de Dieu ne vous manquent point, sa providence veille sur vous d'une manière spéciale. Vous avez moyen de vous faire un grand saint, et il n'y a point de doute que Dieu ne vous ait destiné un trône plus élevé dans le ciel qu'aux séculiers. Il y a engagé sa promesse ; et depuis que vous vous êtes de grand cœur donné à Jésus-Christ, sachez que Jésus-Christ s'intéresse pour vous. Courage ! il vous prend sous sa protection, et ne demande rien de vous, sinon que vous lui soyez fidèle. Fidèle à la grâce, pour ne commettre jamais aucune offense de propos délibéré ; fidèle au mouvement du Saint-Esprit, qui vous conduira sûrement avec une admirable douceur, si vous voulez l'écouter et le suivre.

III. POINT.

Je ne dis pas que les religieux tièdes et lâches seront sauvés ; car je suis certain qu'ils sont en péril de damnation éternelle ; qu'il est plus difficile qu'ils se sauvent que les mondains et les grands pécheurs, et néanmoins que leur damnation sera plus grande, et qu'ils seront plus sévèrement punis. La raison est qu'ils sont obligés, pour se sauver, d'arriver au degré de perfection que Dieu leur a marqué ; et comme Dieu demande d'eux plus de sainteté que des autres, il leur est plus difficile de l'acquérir, leur tièdeur les privant des grâces qui leur adouciraient leur peine, en sorte qu'ils

sont égaux aux séculiers pour la soustraction des grâces, et toujours ils sont plus obligés qu'eux à la sainteté, et par conséquent, s'ils y manquent, ils seront plus rigoureusement châtiés.

PRATIQUE.

1. Servez Dieu plus par amour que par crainte de l'enfer.
 2. Craignez l'enfer cependant, mais craignez-le parce qu'il vous privera de Dieu et de son saint amour pour une éternité.
 3. Il y a une place qui vous attend dans le ciel ; il y en a une dans l'enfer dont vous êtes menacé. Montez souvent en celle-là ; descendez souvent en celle-ci durant votre vie, afin de n'y tomber pas après votre mort.
-

PREMIER ENTRETEN

DU TROISIÈME JOUR.

De la bonne mort.

Maxime. — J'aime la mort, mais je crains le péché qui l'accompagne.

PREMIER PRÉLUDE. — Représentez-vous la mort tenant en ses mains un miroir fidèle qui vous exprime l'horreur du péché et la beauté de la vertu.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demandez à Dieu la grâce de connaître le bonheur et l'assurance des fervents religieux à l'heure de la mort, et la frayeur des tièdes, et d'en renouveler souvent la pensée.

I. POINT.

Une des prérogatives de la béatitude des saints, c'est l'immortalité. Jugez, par l'assurance qu'ils ont de ne mourir

jamais, de quel œil ils regardent la mort. Les martyrs la regardent comme un sacrifice qu'ils ont offert à la divine majesté. Les pénitents, comme un précipice qu'ils ont évité, semblables aux voyageurs échappés fraîchement d'une horrible tempête, qui regardent les flots de la mer avec assurance dans le port. Les innocents la regardent comme un triomphe qui a commencé leur gloire ; mais tous ensemble la voient d'un œil victorieux, comme la fin de tous leurs maux et le commencement de tous leurs biens. Quelle félicité de posséder une vie si contente, si délicieuse et si pleine de gloire, et être assuré de ne la perdre jamais !

II. POINT.

Le fervent religieux participe à ce bonheur. Il est vrai qu'il s'en trouve quelques-uns, même des plus parfaits, qui témoignent de la crainte à ce moment, et cela par des conduites particulières de Dieu ; mais pour la plupart ils voient venir la mort avec un visage gai, parce qu'elle leur apporte les nouvelles de leur immortalité. Ce n'est pas tant une mort qu'un commencement de vie éternelle. Un bon religieux, à l'heure de la mort, est sans inquiétude du passé, parce qu'il a bien vécu, et qu'il a fait pénitence, et qu'il a quitté de bon cœur toutes les choses de la terre, sans crainte de l'avenir, parce qu'il voit le paradis ouvert et la couronne de gloire qu'on lui va mettre sur la tête. La crainte de l'enfer ne l'étonne pas, parce qu'il en a éteint les feux par ses larmes. Ses péchés ne lui font point de peur, parce qu'il les a vaincus. Les anges le consolent, l'espérance le soutient ; non qu'il s'appuie sur ses mérites, mais sur la bonté de Dieu. Ses frères l'encouragent par leur présence, par leurs prières et par leurs sermons. Les saints l'invitent au ciel, tout le paradis l'attend, la bienheureuse Vierge l'assure et le protège. Jésus-Christ, par-dessus tout, est sa joie et sa force, parce que

comme c'est au besoin que l'on reconnaît les vrais amis, lui qui est l'ami du monde le plus fidèle et le plus doux, n'a garde d'abandonner une âme qui s'est abandonnée à lui et qui a tout quitté pour l'aimer uniquement. Oh ! que la mort des saints est douce ? oh ! qu'elle est précieuse et désirable !

III. POINT.

Le religieux qui est lâche ne peut espérer cette faveur : la mort lui représente dans un miroir fidèle la vanité de ses desseins, l'inutilité de ses travaux, l'horreur de ses sacrilèges, le nombre infini de ses crimes, l'aveuglement de son esprit, la perte qu'il a faite de la gloire, la colère du juge qui l'épouvante par ses menaces, les démons qui l'attendent, l'invalidité de sa pénitence, et le sépulcre où il va ensevelir pour jamais ses espérances. Oh ! quel regret pour lors d'avoir mal vécu ! oh ! qu'il voudrait, mais en vain, avoir embrassé la pénitence ! oh ! quel désespoir de n'avoir plus de temps pour réparer cette faute ! Heureuse l'âme qui s'établit dans la ferveur ! qu'elle évite de maux et se procure de biens !

PRATIQUE.

1. Vivez comme vous voulez mourir ; telle vie, telle mort.
2. Ne vous assurez jamais, et prenez chaque jour comme le dernier de votre vie.
3. Allez à la communion comme pour recevoir le viatique, et faites votre testament.
4. Faites tous vos examens et vos confessions, comme si vous alliez rendre compte à Dieu.
5. Prenez quelque jour du mois pour penser à la mort, et pour faire encore mieux, faites que toute votre vie soit une disposition à la mort.

DEUXIÈME ENTRETEN

DU TROISIÈME JOUR.

De la joie et de la ferveur de la dévotion.

Maxime. — Rien ne coûte à qui aime ardemment.

PREMIER PRÉLUDE. — Figurez-vous deux bandes de religieux qui suivent le Fils de Dieu, dont les uns portent leur croix avec allégresse, les autres la trainent avec regret.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Voyez de quel parti vous êtes, et demandez à Dieu l'esprit d'amour et de ferveur.

I. POINT.

Une prérogative des saints est la facilité et le plaisir qu'ils prennent dans le ciel à la pratique de l'amour divin ; en sorte que tout ce qui nous est pénible en cette vie à l'égard de la vertu, leur est facile et agréable. Ils pardonnent les injures avec joie, ils aiment cordialement ceux qui les offensent. Ils s'appliquent à Dieu sans contrainte, ils ne se lassent point de l'honorer, de l'aimer, de le louer, de le servir.

La raison est qu'ils n'ont point de passions dérégées, ni de combats et de tentations, ni d'erreurs et de fausses lumières, ni de faiblesses du corps, ni de résistance et de révolte de la partie inférieure qui s'oppose à la vertu.

Quel bonheur si j'avais la facilité des saints dans les exercices de piété ! Mais, après avoir admiré cette prérogative des bienheureux, souvenez-vous que ce n'est pas tant la facilité de la vertu qu'on doit priser, que la vertu même. La facilité ne nous sanctifie pas, c'est la fidélité et le courage avec le-

quel nous pratiquons les bonnes œuvres. Portez-vous-y donc constamment, soit que les exercices spirituels vous soient faciles ou difficiles, si vous voulez acquérir la sainteté.

II. POINT.

L'état religieux est une image du paradis en ce qui regarde l'amour et la pratique de la vertu, quand la ferveur y est grande. On y voit des âmes ferventes qui portent leurs peines joyeusement, qui n'ont point de difficulté à pratiquer les exercices de la vie régulière, qui ne se peuvent rassasier de mortifications, et qui n'ont de peine qu'aux choses qui sont douces à la nature, ayant une aversion extrême pour les plaisirs des sens. O le grand bien que celui d'une véritable ferveur d'esprit ! On y arrive par quatre degrés, qui sont comme quatre états différents : de force, de lumière, de jouissance et de transformation. Priez Dieu qu'il vous élève jusqu'au plus haut.

III. POINT.

C'est une chose déplorable que d'être sous la discipline religieuse sans ferveur. O âmes religieuses, souffrez que je vous montre l'état pitoyable où vous êtes quand vous avez perdu le goût de Dieu, et que vous vous abandonnez aux inclinations de la nature.

1. Vous ne vivez que d'opinion.
2. Vous ne vivez que par passion.
3. Votre vie n'est que légèreté, inconstance, changement perpétuel. On ne sait comment vous prendre.
4. Votre vie n'est qu'un chagrin perpétuel et un enchaînement de vices et d'imperfections. C'est un miracle que la bonté de Dieu vous souffre. Vos supérieurs gémissent, quoiqu'ils dissimulent charitablement leur douleur, attendant le

coup de la grâce. Hélas ! si tous étaient comme vous, comment Dieu serait-il servi, et quelle religion serait-ce ? Ah ! quittez cette vie misérable ; donnez ce contentement aux anges qui pleurent sur votre misère ; donnez cette satisfaction à Jésus-Christ, qui vous tend les bras de la croix, et vous demande si un Dieu qui vous a tant aimé mérite d'être servi si lâchement.

PRATIQUE.

1. Ne vous rebutez point des difficultés, elles passeront et vous en aurez plus de mérite. -

2. Prenez de bonnes habitudes, et de bonne heure. Oh ! qu'il est difficile de se défaire des mauvaises ; c'est un miracle fort rare.

3. Surtout soyez fidèle, réglé et ponctuel aux exercices de dévotion. Sans la dévotion, il n'y a point de ferveur, il n'y a point de contentement en religion.

TROISIÈME ENTRETEN

DU TROISIÈME JOUR.

Du royaume de Jésus-Christ.

Maxime. — Je veux vivre et mourir avec Jésus-Christ, et sous la douceur de son empire ; je ne m'en séparerai jamais.

PREMIER PRÉLUDE. — Regardez Jésus-Christ comme le Roi des cœurs, suivi de tous les saints qui lui rendent une parfaite soumission, mais particulièrement des vierges qui suivent l'agneau partout où il va.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Jetez-vous à ses pieds, et priez-le de vous faire la grâce de ne vous séparer jamais de lui.

I. POINT.

Une des prérogatives des saints est d'être toujours en la compagnie de Jésus-Christ, et de vivre sous la douceur de son empire ; car il est le Roi des cœurs. Considérez le bonheur et les avantages des sujets d'un si grand Monarque.

1. Dans le royaume de Jésus il n'y a point de pécheurs, ni de criminels ; tous ses sujets sont saints. Il n'est rien de plus doux ni de plus efficace pour acquérir la sainteté que son amour.

2. Dans le royaume de Jésus il n'y a point de pauvres, tous ses sujets sont riches ; car il est leur trésor, en qui sont toutes les richesses du ciel et de la terre ; et bien loin de les fouler, il les comble de gloire, d'honneur et de biens.

3. Dans le royaume de Jésus-Christ il n'y a point d'esclaves, tous ses sujets sont rois ; ils ont pour sceptre l'empire sur leurs passions, pour leur pourpre royale la charité, pour leur trône la fermeté dans la vertu, et pour diadème la lumière de gloire.

4. Dans le royaume de Jésus il n'y a point de malheureux ni de mécontents, tous ses sujets sont pleinement satisfaits et ils n'ont rien à désirer. Aussi l'aiment-ils si ardemment, que le ciel sans lui serait un enfer, et l'enfer avec lui leur serait un paradis. Voulez-vous vivre heureux et content ? aimez Jésus-Christ et ne vous plaignez jamais que de ne l'aimer pas assez. O l'heureuse et douce plainte ! Dans le monde chacun se plaint de n'être pas aimé ; mais, dans la religion, un bon cœur ne se plaint que de n'avoir pas assez d'amour pour Jésus-Christ.

II. POINT.

Les religieux ont un avantage fort semblable à celui des saints, car ils sont fort près du Fils de Dieu. Il les serre

étroitement sur son cœur, et eux réciproquement lui témoignent plus d'amour, sans comparaison, que ceux du monde. C'est dans la religion qu'il règne, c'est là qu'il est fidèlement servi et obéi, c'est là qu'il a de bons amis. Ne voulez-vous pas être du nombre ? n'êtes-vous pas résolu de vivre et de mourir avec lui et pour lui ? Vous le devez sans doute : beaucoup de raisons vous y obligent. 1. Il ne désire rien tant ; 2. il n'est venu sur la terre que pour gagner nos cœurs ; 3. il est souverainement aimable ; 4. il est infiniment aimant, il vous chérit au delà de tout ce qui peut se dire. Pouvez-vous après cela lui refuser votre cœur, trouvant en sa personne tous les motifs, tous les charmes et tous les attraits de l'amour ?

III. POINT.

Pour être des amis et des sujets du Fils de Dieu, deux qualités vous sont nécessaires : la première, une estime incomparable de sa personne avec un amour très-tendre et très-ardent qui ne soit point partagé. L'avez-vous ? comment le peut-on acquérir ? pensez-y. La seconde est un courage héroïque pour le suivre partout ; car les âmes lâches ne sont pas propres pour lui. Sondez votre courage. Demandez à votre cœur ce qu'il peut avec la grâce de ce Sauveur. Demandez-lui : Qui vive ? Est-ce Jésus-Christ qui règne en vous ? est-il le maître et le roi de ce cœur ? en est-il l'ami ? en est-il l'époux ? en est-il le tout ? faites-le voir par les effets.

PRATIQUE.

1. Ne parlez jamais qu'avec respect de Jésus-Christ.
2. Que ce soient vos délices de vous entretenir avec lui.
3. Donnez-lui des preuves de votre amour de temps en temps, par de petites mortifications de vos sens, et de votre esprit.

4. Quand on vous dit qu'il veut quelque chose de vous, ou qu'il vous fait lui-même connaître ses volontés, il les faut accomplir ou mourir en la peine.

5. Ne vous étonnez point des attaques de vos ennemis ; si Jésus-Christ est pour vous, qui peut vous nuire ? Son amour est fort comme la mort : *Fortis ut mors dilectio*.

PREMIER ENTRETEN

DU QUATRIÈME JOUR.

Sur le vœu de pauvreté.

Maxime. — Trop est avare à qui Dieu ne suffit.

PREMIER PRÉLUDE. — Regardez Jésus-Christ comme le trésor des pauvres qui le possèdent dans le ciel.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demandez-lui un amour tendre pour la sainte pauvreté.

I. POINT.

Un des privilèges des bienheureux est que Dieu est tout leur trésor, en sorte qu'ils sont très-riches et très-pauvres : très-riches, parce qu'ils ont tout en Dieu ; très-pauvres, parce qu'ils n'ont rien hors de Dieu. Il n'y a donc point de lieu où la sainte pauvreté règne plus parfaitement que dans le ciel.

Elle règne dans l'adorable Trinité ; car tous biens sont communs entre les divines personnes, jusqu'à l'être et à l'essence de la divinité. Il n'y a point de créature qui n'ait son être et son essence propre et particulière. En Dieu l'essence et la nature divine sont un bien commun aux trois

personnes qui n'ont rien en propre chacune à part, sinon leurs propriétés personnelles.

Elle règne en Jésus-Christ, qui est le roi de tous les pauvres. Jamais personne n'a tant quitté que lui. Jamais personne n'a tout quitté si franchement et si amoureusement. Nous naissons tous et nous mourons tous pauvres par nécessité ; mais Jésus-Christ est né pauvre et est mort pauvre par son choix, parce qu'il l'a bien voulu. Enfin, jamais personne n'a été pauvre d'une manière si divine et si merveilleuse. Les uns sont pauvres par le malheur de leur naissance, les autres par disgrâce de fortune, les autres par vertu ; mais Jésus l'est par vertu et par miracle.

Elle règne en tous les saints. Ils ne possèdent rien qu'en commun ; ils ne possèdent rien que Dieu ; ils sont dans un parfait dénûment des créatures ; mais que leur dénûment est riche ! Ils ont en Dieu un trésor inépuisable, où se trouvent trois grands avantages : 1. Ils sont pleinement contents de lui ; hors de lui ils ne désirent rien. 2. Ils ne dépendent point des créatures, ils n'en ont point besoin. 3. Ils trouvent toutes les créatures en Dieu. Heureuse l'âme qui peut dire : Dieu est tout mon trésor ! Je trouve en Jésus-Christ tous mes besoins.

II. POINT.

Dieu est le trésor unique des religieux aussi bien que des saints. Ils quittent et vendent tout pour le posséder ; ils respectent la pauvreté comme leur reine, parce qu'elle a régné dans le cœur de Jésus-Christ et de la bienheureuse Vierge. Ils l'aiment tendrement comme leur mère, pour laquelle les enfants bien nés ont plus de tendresse. Ils la gardent précieusement comme le gage et le prix du royaume des cieux.

Ils s'en glorifient comme du plus riche ornement de leur âme. Ils ne veulent rien de superflu ; et si le nécessaire leur

manque, ils en bénissent Dieu dans le secret de leur cœur. Ils n'affectent point d'avoir ni commodités, ni amis, ni crédit, ni reconnaissance de leurs services. Ils se déchargent de tout cela comme d'un fardeau, obligeant Dieu par là de prendre soin d'eux par lui-même et par ceux qui les conduisent de sa part.

Etablissez-vous dans ces sentiments, et tenez pour certain que Dieu se donnera à vous si vous êtes vraiment pauvre, comme il s'est autrefois donné à la pauvreté dès sa naissance.

III. POINT.

La pauvreté religieuse a de grands avantages, aussi bien que celle des saints. 1. Elle est toujours contente, parce qu'elle est sans soins et sans désirs. 2. Elle est la mère des belles connaissances et des lumières du ciel. 3. Elle est l'école des vertus. 4. Elle est reine du ciel et de la terre. 5. Elle est l'épouse de Jésus-Christ. 6. Elle est fille de Dieu, de qui elle porte l'image, et en reçoit toutes les faveurs et caresses.

PRATIQUE.

1. Aimez la pauvreté plus que tous les biens de vos parents, plus que toutes les couronnes.

2. Tâchez d'en ressentir les effets, et d'en porter les livrées.

3. Il est messéant à un religieux de prendre garde si ses habits sont bien faits, si son linge est propre, sa chambre commode, la nourriture bonne.

4. Aimez la pauvreté partout, jusqu'aux maladies, jusqu'à la mort.

DEUXIÈME ENTRETIEN

DU QUATRIÈME JOUR.

Du vœu de chasteté.

Maxime. — Dieu me plaît, hors de Dieu tout plaisir ne m'est qu'amertume.

PREMIER PRÉLUDE. — Regardez Jésus-Christ comme le roi des cœurs, suivi des saints, et particulièrement des vierges.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demandez-lui l'amour de la pureté.

I. POINT.

Un des privilèges des saints est qu'en voyant Notre-Seigneur ils trouvent dans sa vue une source de joie inépuisable; car la souveraine beauté de cet époux céleste est telle qu'elle produit des effets merveilleux dans les cœurs.

1. Il est impossible de la voir sans l'aimer nécessairement et souverainement. 2. Il est impossible de la voir sans être saint. La vue des beautés profanes souille le cœur; mais la vue de la beauté de Jésus-Christ le sanctifie. 3. Il est impossible de la voir sans être bienheureux; car la vue de Dieu fait toute la félicité des anges et des hommes. 4. Il est impossible de la voir sans lui devenir semblable. Les anges, en la voyant, deviennent si beaux et si lumineux, qu'un seul de ces bienheureux esprits, s'il entraît dans le globe du soleil, répandrait cent fois plus de lumière sur la terre que ce bel astre. Une sainte, qui avait vu des anges, disait que la beauté d'un seul serait capable de guérir tous les malades, et d'essuyer toute la tristesse des misérables. Que sera-ce donc de

la beauté de Jésus-Christ ? 5. Il est impossible de la voir si on a la moindre tache : il n'y a que les âmes parfaitement purifiées qui soient dignes de la voir. Si bien qu'en sortant du monde, si l'on a les moindres taches, il faut demeurer dans les effroyables flammes du purgatoire, jusqu'à ce qu'elles soient effacées. Oh ! qu'heureuse est donc l'âme religieuse qui embrasse la chasteté, qui la dispose et la rend digne de contempler la beauté du divin époux ! Heureux ceux qui ont le cœur pur, ils verront un jour ce visage plein d'attraits, ce beau soleil qui s'éclaire de ses propres lumières, et qui se pare de la beauté même par essence (1). Ils le verront de plus près que les autres, avec plus de clarté et de plaisir : les mortifications qu'ils auront pratiquées, seront autant de vives sources de joie et de délices inestimables.

II. POINT.

S'il y a des personnes à qui Dieu découvre et fasse connaître sa beauté en cette vie, ce sont celles qui vivent comme des anges dans la religion. Il aime par dessus tout les vierges. Il est né d'un père vierge, il a choisi une mère vierge ; il demeure dans le Saint-Sacrement pour y recevoir les vierges, tant la pureté lui plaît. Et il ne faut pas s'en étonner. 1. La pureté et la sagesse ont une étroite alliance ; elles se présentent toutes deux à un grand saint (2) pour l'épouser, comme étant inséparables. 2. La pureté est la beauté inviolable des âmes, dit saint Bernard. 3. La chasteté a ce privilège de rétablir le paradis sur la terre. Après que l'arbre de vie en a été arraché par le péché, il a fallu, dit saint Thomas, y planter la chasteté, pour retracer l'image de la béatitude du ciel. Et saint Jérôme dit que lorsque Jésus-Christ vint au monde, son premier soin fut de réunir des vierges, afin

(1) Math., 5. — (2) Saint Grégoire de Nazianze.

qu'étant adoré dans le ciel par des esprits purs, il fût pareillement aimé sur la terre par des âmes pures comme des anges. Que d'obligation à Dieu, pour vous avoir mis en ce nombre ! vous ne reconnaîtrez jamais assez cette grâce.

III. POINT.

Considérez les faveurs que Dieu fait aux âmes pures. 1. La chasteté religieuse est suivie pour l'ordinaire d'un grand don d'oraison. 2. Elle est accompagnée d'une grande paix, parce qu'elle n'a point le cœur partagé, ni par suite bourrelé d'inquiétudes. 3. Elle est formidable aux démons, qui n'ont point de plus fortes armes pour nous combattre que les plaisirs. 4. Elle est même souvent victorieuse de la mort, qui n'ose toucher quelquefois à un corps chaste, quoique déjà caché et enfermé dans le tombeau qui est sa prison.

PRATIQUE.

1. Gardez-vous de toute familiarité, sous prétexte même de piété, et beaucoup plus de civilité.

2. Gardez soigneusement vos sens, et les yeux entre tous les autres.

3. Aimez l'humilité et la mortification : être chaste sans cela, c'est un rare miracle.

4. Soyez toujours bien occupé. La pureté est une vertu généreuse, guerrière, agissante, qui fuit l'oisiveté, la délicatesse et l'amour-propre.

5. Veillez sur vos pensées et sur les affections de votre cœur.

TROISIÈME ENTRETEN

DU QUATRIÈME JOUR.

Sur le vœu d'obéissance.

Maxime. — Je fais tout ce que je veux, ne voulant rien que ce que Dieu veut.

PREMIER PRÉLUDE. — Comme à la méditation précédente.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demandez l'esprit d'obéissance.

I. POINT.

Une des prérogatives de la béatitude des saints est qu'ils font tout ce qu'ils veulent, et ne veulent rien qui ne soit saint. Cette prérogative vient de l'union de leur volonté avec celle de Dieu. Ils ne veulent que ce que Dieu veut; et la volonté de Dieu est toute-puissante et toute sainte.

Elle triomphe de la résistance et de la force de tous ses ennemis; rien ne s'y peut opposer, ni au ciel, ni sur la terre, ni sous la terre. J'ai beau me tourmenter, la volonté de Dieu s'accomplira sur moi, il ne se fera que ce qu'il lui plaira; et s'il n'accomplit pas sa volonté par douceur et par miséricorde, il l'accomplira par justice.

Elle triomphe de la faiblesse des créatures, et les élève au-dessus de leurs forces, et même de leurs inclinations naturelles, par une puissance d'obéissance et de soumission à ses ordres.

Elle donne à l'eau du baptême la force d'ouvrir le paradis, à la parole d'un homme de remettre les péchés, au feu de rafraîchir, à l'eau de brûler et embraser, etc.

Elle triomphe de la liberté des cœurs, sans la gêner et sans la forcer; car, comme il a formé nos cœurs de ses mains, il en connaît tous les ressorts, et sait bien par où il les faut prendre pour y entrer et vaincre leur rébellion.

Parmi ces pouvoirs infinis de la volonté de Dieu, il n'a qu'une seule impuissance, qui est de ne pouvoir faillir; mais c'est le plus haut point de sa gloire, que sa volonté ne soit pas seulement bonne par une heureuse nécessité, mais qu'elle soit la règle de tout le bien qui se fait dans le monde.

Or, les saints participent à toutes ces perfections par la conformité de leur volonté avec celle de Dieu. Ils ont pouvoir sur les démons, ils ont pouvoir sur les créatures insensibles, ils ont pouvoir sur les cœurs, et c'est par leur entremise que se font la plupart des conversions des plus grands pécheurs. Il n'y a qu'une chose qu'ils ne peuvent faire, c'est le péché, aussi ne le peuvent-ils vouloir; et c'est le haut point de leur bonheur, auquel vous pouvez aspirer toute faible que vous êtes. Si vous êtes bien soumise à la volonté de Dieu, vous aurez empire sur les ennemis de Dieu; les créatures serviront à votre avancement, et Dieu même fera vos volontés, et les rendra toutes saintes; mais si vous vous éloignez de lui, tout vous contredira, et votre volonté sera également impuissante, criminelle et malheureuse.

II. POINT.

C'est proprement dans la religion que règne la volonté de Dieu, et cela par l'obéissance; car nous sommes assurés que tout ce qui part de l'obéissance est volonté de Dieu, laquelle est toujours accomplie. Dieu nous parle par nos règles et par nos supérieurs, et nous devons prendre toutes leurs paroles pour des oracles. Le Fils de Dieu nous en a donné l'exemple; le Saint-Esprit nous y porte par ses inspirations. Oh! quel bonheur d'être assurés de faire les volontés de Dieu! Oh!

quelle consolation aux vierges de suivre l'agneau partout où il va, et d'avoir un si bon guide pour leur conduite ! Oh ! quelle félicité d'être assurés que la grâce et la lumière du Saint-Esprit ne nous manqueront jamais si nous sommes dans l'obéissance. Dieu voulant consoler Jérusalem, après lui avoir fait mille promesses avantageuses, comprend tout en un mot, lui disant : *Votre nom sera ma volonté en elle* (1). Heureuse religion qui jouit de ce bonheur, et où la volonté de Dieu est ponctuellement et parfaitement accomplie.

III. POINT.

Les fruits de l'obéissance sont incomparables.

1. Qui est obéissant est content, qui ne l'est pas est en trouble. Le trouble est dans son jugement, le trouble dans sa volonté, le trouble dans ses passions ; le trouble est dans son corps, qui n'obéit point à l'esprit quand l'esprit désobéit à Dieu.

2. Qui obéit est hors de prise aux tentations du diable ; qui n'obéit pas est le jouet des démons et de leurs illusions.

3. Qui est obéissant entretient la paix et le bonheur de la religion ; qui ne l'est pas trouble le repos de la communauté, et ôte aux autres la paix qu'il ne peut posséder lui-même.

PRATIQUE.

1. Soyez bien aise que tout ce qui vous regarde soit connu aux personnes par lesquelles Dieu vous gouverne.

2. Ne faites rien sans leur aveu : ce qui n'a pas l'approbation de l'obéissance n'a pas la bénédiction du ciel.

3. Faites passer l'obéissance jusque dans la volonté et dans l'entendement : aimez tout ce qu'elle veut, approuvez

(1) Is. 62, 4.

tout ce qu'elle ordonne. Ne vous persuadez jamais que vous n'êtes pas aimé, qu'on ne sait pas vos dispositions, qu'on ne vous considère pas. Ne jugez point des intentions des supérieurs, n'ayez point de désirs ni de desseins secrets, soyez indifférent à tout ce qui n'est point manifestement contre Dieu.

PREMIER ENTRETEN

DU CINQUIÈME JOUR.

De la solitude et de la vie cachée.

Maxime. — Il n'y a que Dieu et moi dans le monde.

PREMIER PRÉLUDE. — Figurez-vous que vous êtes dans le désert avec le Fils de Dieu environné des anges, qui le servent au défaut des hommes.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demandez-lui l'amour de la solitude et de la vie cachée.

I. POINT.

Le paradis est une solitude, c'est un beau et grand désert. 1° Les saints y sont séparés de la compagnie des pécheurs ; ils n'ont plus de commerce avec les mondains ; le bon grain est séparé de la paille. O le grand avantage ! 2° Les saints ne regardent que Dieu dans toutes les créatures , et ne voient les créatures qu'en Dieu. O le grand secret pour la perfection ! 3° Ils sont dans la même liberté que s'il n'y avait que Dieu et eux dans le monde. Les affaires, les emplois, les troubles et les désordres des hommes ne les divertissent point de Dieu. 4° Les saints ont le bien de la solitude sans en avoir le mal. Dieu

est seul par la singularité de sa nature, seul par la singularité de son pouvoir, seul par la singularité de ses divins attributs; mais il n'est pas néanmoins solitaire, à cause de la pluralité des personnes divines qui composent la plus belle compagnie qui puisse être. De même les saints sont seuls, parce qu'ils sont séparés du monde; mais ils ne sont pas solitaires, parce qu'ils sont en la plus grande et la plus sainte compagnie du monde, qui est celle de Dieu et des anges; si bien qu'ils ont heureusement ensemble les avantages de la solitude et de la compagnie. O l'heureuse solitude! ô l'heureuse compagnie! ô les doux entretiens! ô l'admirable et agréable commerce! Oh! qui pourrait goûter les délices d'une si sainte conversation!

II. POINT.

Tel est le bonheur du religieux. Il est dans la religion comme dans un désert; mais ce n'est pas un désert fâcheux et stérile : ce désert est un paradis. 1^o Que font les saints dans le paradis? Ils contemplent Dieu tout paisiblement, ils l'aiment souverainement; ils le goûtent délicieusement; ils le louent éternellement. Le religieux trouve tout cela dans sa cellule et dans le cœur : repos, amour, délices et louanges de Dieu sans fin. Les saints ne sortent jamais du paradis qu'avec désir et assurance d'y rentrer. Qu'une religieuse est heureuse d'être obligée à la clôture! plus heureuse de l'aimer! mais très-heureuse de se contenter de l'entretien avec Dieu; de vivre comme s'il n'y avait que Dieu et elle; de vivre comme si elle n'était point, et qu'il n'y eût que Dieu seul; de s'oublier des créatures, de s'oublier soi-même, et se tenir toute recueillie en Dieu. Une personne qui est dissipée n'est jamais sainte; jamais elle n'a de solides vertus. Les hommes ne nous apprennent que ce qu'ils savent, et ils ne savent que du mal et de la vanité.

III. POINT.

Si la solitude de la religion est un paradis, le parloir est souvent un enfer. C'est un grand désordre quand on prend des sentiments contraires ; qu'on craint la solitude comme l'enfer, et qu'on fait son paradis du parloir. Il arrive quelquefois qu'on a de la peine et du dégoût dans sa cellule ; mais ce n'est pas l'esprit qui s'ennuie. On voudrait bien y demeurer , y lire de bons livres, y prier avec ferveur, alors la peine qu'on souffre est un purgatoire amoureux où Dieu purifie notre cœur. Mais quand c'est l'esprit qui s'ennuie , ce n'est plus un purgatoire, c'est un état fort semblable à celui des réprouvés. Donnez-vous de garde de ce malheur. Aimez votre cellule ; et si vous y sentez de l'ennui , aimez à souffrir cette peine pour témoigner que vous êtes tout à Dieu.

PRATIQUE.

Avis importants pour les parloirs.

1. Fuyez tant que vous pourrez le parloir, si la nécessité, ou la charité, ou l'obéissance ne vous y oblige.
2. Quand vous y allez, mettez un milieu entre vous et le monde. Ce n'est pas assez d'une grille ; le monde est subtil au possible. Son esprit y entrera, si vous ne lui opposez la crainte de Dieu et le souvenir de la mort et de l'éternité.
3. Quand vous y êtes, parlez peu, tenez de bons discours et ne permettez pas que les séculiers s'en retournent qu'avec édification et désir de bien vivre.
4. Quand vous en sortez, faites réflexion sur les fautes que vous y avez commises : les complaisances mondaines, la dissipation d'esprit, l'afféterie, les privautés, les sentiments, l'attachement, les façons de parler molles, mondaines et étudiées.

5. Enfin, ne rapportez rien de profane du dehors au dedans. Etouffez dans l'oubli toutes les sottises du siècle; n'en parlez point avec les autres; n'y pensez point vous-même, et ne vous en occupez point.

DEUXIÈME ENTRETIEN

DU CINQUIÈME JOUR.

Du silence.

Maxime. — Quand Dieu parle au cœur, il faut que tout soit en silence.

PREMIER PRÉLUDE. — Figurez-vous Jésus-Christ dans le désert, au milieu des anges qui le servent en silence.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Priez-le qu'il calme votre cœur, et qu'il impose silence à vos passions et à votre langue.

I. POINT.

Le silence, qui est une vertu si noble et si nécessaire aux religieux, est merveilleusement bien gardé dans le paradis. Le silence consiste à ne point parler aux créatures; car pour parler à Dieu on ne rompt point le silence. Il est toujours permis de lui parler, si ce n'est que, par une manière plus sublime, la créature se taise pour écouter Dieu (1).

Les saints donc gardent : 1° le silence d'esprit, ne s'occupant d'aucune pensée des créatures; 2° le silence de cœur n'ayant ni attache, ni complaisance, ni aversion pour les créa-

(1) I. Theg. 3, 9.

tures : 3° le silence de l'imagination, ayant effacé toutes les images des créatures. Lors même que leurs corps seront ressuscités, verront de leurs yeux les beautés du monde, leur vue sera divinisée ; Dieu seul paraîtra et éclatera dans tous ces objets et dans toutes les créatures. Ce seront autant de miroirs qui le leur représenteront ; 4° le silence de la langue ; les saints ne viennent point parler en terre que rarement et très-peu, et par miracle, et de choses très-nécessaires ; 5° le silence d'action ; de même qu'en édifiant le temple de Jérusalem on n'entendit pas un seul coup de marteau, dans la Jérusalem céleste il n'y a point de bruit ni de tumulte ; tout y est dans le calme et dans la tranquillité ; 6° enfin le silence d'extase ; car ils sont attentifs à écouter Dieu, qui produit son Verbe et qui respire son amour, étant au fond de leur cœur.

Réflexion. O cœur humain, à quoi t'amuses-tu quand tu ne parles point à Dieu ? O imagination, que tu es coureuse et babillarde ! ô langue, que tu t'échappes souvent ! Oh ! combien de fois contre la défense de mon Dieu, ai-je réveillé son épouse pour verser dans son sein mes petites inquiétudes ! Quand un roi parle, tout le monde est en silence. Où est donc mon respect en la présence du roi du ciel ? O mon ange, vous entendez toutes mes paroles indiscretes, mes murmures, mes railleries ; retenez mon libertinage.

II. POINT.

Tous les bons religieux font un grand état du silence, et le gardent soigneusement, prenant pour modèle Jésus-Christ, maître de toutes les vertus, et surtout du silence. On pourrait demander pourquoi l'on nous recommande tant le silence, puisque Dieu nous a donné une langue pour interprète de notre cœur, afin qu'il se décharge ? Mais je réponds qu'on me

dise pourquoi Notre-Seigneur , qui est la parole éternelle de son Père , a si peu parlé durant sa vie ?

1. Il a gardé un silence de sagesse dans le sein de sa mère et dans la crèche, pour nous apprendre cette maxime de la prudence chrétienne, que c'est une grande discrétion de savoir se taire et parler en son temps. Nous sommes tous pris par la langue. Nos ennemis nous surprennent par là, et tirent avantage de nos paroles; les curieux tirent nos secrets par la langue; les démons nous captivent en la déchaînant sous prétexte de liberté. Oh ! qu'un coup de langue fait de mal.

2. Il a gardé un silence de force et de constance dans sa passion. Il ne s'est plaint qu'une fois à son Père. Plaignez-vous à Dieu, cela vous est permis; mais vous plaindre des créatures aux créatures ! oh ! jamais, si ce n'est à celle qui tient la place de Dieu. Pilate admira le silence de Jésus-Christ, et connut par là qu'il y avait quelque chose de divin en sa personne. Quand je vois une religieuse qui se tait aux injures et aux mépris : Oh ! dis-je, il y a là quelque chose de Dieu. La peine que nous avons à garder le silence vient de notre faiblesse.

3. Il garde dans le Saint-Sacrement un silence d'amour. Imitiez-le en cela ; taisez-vous, de peur de blesser la charité ; taisez-vous, de peur de blesser votre mère, qui est la religion dans la prunelle de l'œil. Ne gardez pas le silence seulement par crainte de correction, mais de peur de déplaire à Dieu.

4. Enfin, il gardera dans le ciel éternellement un silence de gloire. Il n'appartient qu'au Père éternel de parler. Le Fils est le terme de sa locution. Sa gloire est de recevoir ; la gloire du Père de donner et de parler ; votre gloire et votre béatitude sont d'écouter.

III. POINT.

Le silence est une marque de prédestination et un gage de la béatitude.

1. En gardant le silence, vous évitez presque tous les vices. Vous ne le pouvez rompre, que le principe, ou la fin, ou le sujet de vos entretiens ne soit défectueux.

2. En gardant le silence, vous conservez et souvent même vous pratiquez toutes les vertus.

3. En gardant le silence, vous vous disposez à l'union et à l'entretien avec Dieu dans l'oraison. Voulez-vous y exceller, fuyez, gardez le silence et la paix.

4. Enfin, en gardant le silence, vous faites d'une maison religieuse une image du paradis, où tout est en paix et en ravissement. Tenez pour certain que tant que le silence sera bien gardé dans la vôtre, l'observance y fleurira, et Dieu y versera de continuelles bénédictions.

TROISIÈME ENTRETIEN

DU CINQUIÈME JOUR.

Sur l'humilité.

Maxime. — Il n'y a point de petits offices dans la maison de Dieu.

PREMIER PRÉLUDE. — Représentez-vous le Fils de Dieu dans le désert, servi des anges, qui s'estiment bien honorés de lui rendre ce service.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demandez l'esprit d'humilité pour vous affectionner aux choses basses pour l'amour de Jésus-Christ.

I. POINT.

Un des privilèges des saints dans le ciel est qu'ils ne sont point oisieux, et que tous s'emploient au service de Dieu avec un contentement admirable ; surtout le service que les anges rendent à Jésus-Christ est digne de considération.

1. Le nombre de ces bienheureux esprits est prodigieux. Saint-Thomas dit qu'il y a plus d'anges dans le ciel qu'il n'y a de corps dans ces bas éléments, de pierres, d'arbres, de plantes et d'animaux.

2. Leur diversité n'est pas moins merveilleuse ; pas un ne ressemble à l'autre. Ils sont tous différents d'espèce.

3. Dans cette diversité d'espèce il y a aussi inégalité d'emplois. Les uns sont à l'entour de Dieu, les autres servent sa sainte humanité, les autres président au gouvernement des cieux, les autres à la conduite des hommes, les autres à la conservation des plus basses créatures.

4. Mais ce qui est ravissant, c'est qu'ils font aussi volontiers les plus petits offices que les plus grands, et les plus vils que les plus honorables. Celui qui garde un pécheur est aussi content que s'il gardait un saint ; et ceux qui sont autour des rois ne sont pas plus satisfaits que s'ils assistaient des esclaves, parce qu'ils ne regardent que la volonté de Dieu, et ils la trouvent partout où il les met. Hélas ! quelle confusion pour nous, si nous ne nous humilions, et si nous ne nous contentons de notre emploi ! Si ces esprits bienheureux écoutaient leur lumière naturelle, ne pourraient-ils pas dire : Pourquoi m'obliger à garder ce pécheur endurci qui méprise tous mes conseils et qui est indigne de mes soins ? Mais non, c'est assez que Jésus-Christ le leur commande ; il n'y a rien de petit dans la cour de ce grand roi. Et nous ne rougirons pas après cela de vouloir être considérés, tenir

notre rang, faire distinction des charges, et murmurer si on nous donne des offices que nous pensons être au-dessous de nous.

II. POINT.

Les bons religieux servent Dieu comme les anges. Ils ne sont jamais oisieux ; mais jamais ils ne s'emploient plus volontiers que dans les plus petits offices, parce qu'il y a plus de Dieu et moins de propre intérêt.

Quand je considère les supérieurs qui sont élevés dans les charges, j'ai pour eux un grand sentiment de l'honneur et du respect qui leur sont dus, une grande joie de me voir entre les mains de mon Dieu, qui me gouverne par eux, et une douce et amoureuse reconnaissance du soin qu'ils prennent pour moi. Mais, en même temps, j'ai beaucoup de frayeur et de compassion pour leur personne ; de frayeur pour le danger où ils sont, étant responsables du salut de tous leurs sujets ; de compassion pour la pesanteur de leur charge. Oh ! qu'ils ont à souffrir de nos faiblesses, de nos ombrages, de nos légèretés, de nos défauts ! Je conclus de là que dans la religion nous devons préférer la dépendance et l'obéissance au commandement, et les petits offices aux plus grands. Jésus-Christ n'est pas venu au monde pour commander, mais pour servir ; et nous ne venons pas en religion pour y chercher notre élévation, mais notre abjection et notre humiliation (1). Quoi ! pour avoir vécu plus longtemps dans ma profession, en serai-je moins humble ? ne dois-je pas, au contraire, profiter tous les jours en cette sainte vertu ?

III. POINT.

La religion est comme l'échelle de Jacob ; les anges y montent en descendant, et descendent en montant. Quand

(1) Ps. 83. 41.

l'obéissance vous applique aux offices honorables, montez-y, mais que ce soit en descendant et rabaissant votre orgueil, en vous tenant toujours la personne la plus indigne et la plus imparfaite, en vous persuadant que vous êtes là pour servir les autres. Si l'on vous destine aux bas offices, descendez-y, mais en montant et élevant votre cœur par la plus pure intention de plaire à Dieu. Le propre d'un grand cœur est d'être au-dessus de toutes les charges par modestie, et au-dessous de tous les mépris par humilité. Pesez cette profondeur et cette hauteur. Être au-dessus de toutes les grandeurs, quelle hauteur ! être au-dessous de tous les abaissements, quelle profondeur !

PRATIQUE.

Adressez-vous aux neuf chœurs des anges pour obtenir une parfaite humilité. Demandez aux anges qu'ils vous impêtrent la grâce de ne mépriser jamais personne ; aux archanges, de vous laisser conduire sans peine ; aux vertus, de vous reconnaître indigne de toutes les faveurs extraordinaires de Dieu, et de faire un bon usage des communes ; aux puissances, de vous défier de vous-même, et de connaître que vous êtes la faiblesse même ; aux principautés, de ne vous élever jamais contre vos supérieurs ; aux dominations, de n'ambitionner jamais les charges ; aux trônes, de ne perdre jamais le respect que vous devez à la présence de Dieu et du Saint-Sacrement, qui fait son trône de votre cœur ; aux chérubins, de ne vous aveugler point jusqu'à méconnaître vos misères et les miséricordes de Dieu ; aux séraphins, de vous anéantir par amour, et ne respirer que la gloire de Dieu. Cherchez toujours le plus bas lieu ; c'est le plus sûr, c'est le plus avantageux, c'est le plus honorable qui vous approche plus près de Jésus-Christ.

PREMIER ENTRETIEN

DU SIXIÈME JOUR.

De la présence de Dieu.

Maxime. — Dieu me voit.

PREMIER PRÉLUDE. — Représentez-vous l'immensité de Dieu, qui est partout et qui voit tout, comme un soleil qui éclaire tout de sa lumière.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demandez-lui la grâce de vivre perpétuellement en sa présence.

I. POINT.

L'un des plus grands privilèges de l'état des bienheureux, est qu'ils ne perdent jamais la vue de Dieu; et comme ils sont bienheureux par cette vue, ils portent partout avec eux leur paradis. Le rayon qui éclaire la terre et qui descend jusqu'à nous, ne laisse pas d'être uni au soleil; il est attaché à sa source. Jésus-Christ porta le paradis jusqu'aux enfers lorsqu'il y descendit. Et quand les anges viennent ici-bas, en sortant du ciel ils ne quittent pas Dieu. Il est partout; partout ils le voient et jouissent de son adorable présence. Que cette pensée est douce pour les justes, qui ne craignent rien tant que de perdre Dieu! Qu'elle est terrible pour les pécheurs, qui fuient ses yeux, et qui n'appréhendent rien tant que de le trouver et de paraître devant lui!

II. POINT.

Ce privilège appartient aussi à l'état religieux; car il est plus aisé à une âme qui est dégagée du monde, de vivre en

la présence de Dieu et de se souvenir souvent de lui, qu'aux mondains qui sont occupés à tant d'autres choses et n'ont jamais le loisir de penser à Dieu. Cette présence de Dieu est suivie de trois grands biens. Le premier est la joie et l'assurance; car que peut craindre une âme qui n'entreprend rien que dans la vue de Dieu, qui reçoit tout de sa main et qui croit l'avoir pour sa défense? Le second est la ferveur; car qui peut être lâche, se souvenant qu'il travaille en la présence de Dieu? Le troisième est la modestie et le recueillement intérieur. Une âme sainte par ce moyen porte toujours sa béatitude dans son cœur, en quelque emploi qu'elle soit, mais surtout à l'oraison. Oh! qu'heureuse est l'âme qui peut dire avec David : *J'avais toujours Dieu devant les yeux* (1). O le puissant motif pour vivre dans l'innocence et dans la ferveur! Dieu me voit. O la douce consolation! Dieu sait tous mes besoins.

III. POINT.

Les réprouvés sont directement opposés aux bienheureux; car ils portent leur enfer partout. Tels sont aussi les religieux lâches et tièdes. Ils portent partout leur mauvais cœur, qui est pire que l'enfer, étant privés et de la vue et du souvenir de Dieu; ensuite de quoi ils tombent comme des aveugles de précipice en précipice, et sont toujours agités et bourrelés d'inquiétudes. Dieu ne leur paraît que comme il paraît aux damnés, ainsi qu'un juge inexorable, parce qu'ils ont perdu le goût de son service et de son amour en vivant dans un continuel bannissement de cœur et épanchement d'esprit. Quelle joie puis-je avoir, disait Tobie, étant privé de la vue de la lumière de Dieu? Oh! que je plains ceux qui perdent la solide dévotion! Ils ont la peine de porter le joug de la religion, et n'en ressentent pas l'onction. Ils ne jouissent jamais de la douceur de la manne céleste, et sont néanmoins toujours

dans le désert. Oh ! le pitoyable état d'être dans un perpétuel éloignement de Dieu !

PRATIQUE.

1. Elevez votre cœur de temps en temps par des oraisons jaculatoires.

2. Ne blessez point votre imagination par une application trop forte. Il y a une présence de Dieu par voie de lumière ; une autre par présence d'esprit et par application à bien faire ce que l'on fait. Ces deux dernières présences sont plus propres à tous les bons religieux ; les autres sont des grâces particulières que Dieu fait à qui il lui plaît. Exercez-vous en celles-ci avec douceur et humilité.

3. Souvenez-vous quand vous faites quelque chose en cachette, et que vous craignez qu'on ne le sache, que Dieu le sait, et que c'est en vain que vous cachez ce qu'il vous reprochera quelque jour, et qu'il fera connaître aux yeux de l'univers à votre confusion.

DEUXIÈME ENTRETEN

DU SIXIÈME JOUR.

De la charité et de l'amour de Dieu et du prochain.

Maxime. — Tout par amour.

PREMIER PRÉLUDE. — Représentez-vous Dieu comme un grand feu, qui environne tous les saints du paradis et les remplit sans les consumer.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demandez la grâce de faire tout par amour.

I. POINT.

Le plus grand bonheur des saints est qu'ils aiment Dieu sans cesse, sans relâche, sans intermission, sans mesure et sans partage, et que cet amour est l'âme de toutes leurs actions ; car ils font tout par amour. Demandez à un bienheureux quel est le principe, la fin, le motif, la règle de toutes ses actions, il vous dira que c'est le pur amour pris sur le modèle de Dieu, qui s'aime souverainement, infiniment, uniquement. C'est cet amour qui règne dans leurs cœurs avec un empire absolu, et qui les gouverne en toutes choses.

Leur entendement est tout plein des lumières de l'amour, sans aucunes ténèbres.

Leur volonté est toute pleine des vives flammes de l'amour.

Leur appétit irascible est rempli des forces de l'amour, mais d'un amour agissant et vigoureux.

Leur appétit concupiscible est rempli des joies et des délices de l'amour.

De là vient qu'ils ne font rien qu'avec un souverain contentement et une sainteté parfaite, parce que la sainteté ne consiste pas tant à faire beaucoup, qu'à faire tout avec beaucoup d'amour. Oh ! que la vie des saints est admirable ! Leur vie n'est qu'un pur amour : *Nulliformis, omniformis, uniformis, deiformis*, comme dit saint Bonaventure. 1. *Nulliformis* ; car leur amour est sans attache aux créatures, ils ne les considèrent qu'en Dieu ; ils les voient toutes couvertes des rayons de la divinité, rien ne leur plaît, rien ne les touche que Dieu. 2. *Omniformis* ; leur amour prend toutes sortes de formes, et par une sainte contradiction, ils peuvent dire : Rien ne me plaît, rien ne me choque ; j'embrasse le bien de toutes les créatures ; je suis tout à tous, je m'abaisse aux petits, je console les affligés ; je soutiens les faibles, je m'ac-

commode à tous, et je supporte tout. 3. *Uniformis* ; dans cette grande variété, leur amour n'a pourtant qu'une forme, c'est-à-dire une grande inégalité, parce qu'ils ne regardent que Dieu, ils ne veulent que Dieu et le trouvent partout. 4. *Deiformis* ; leur amour est déiforme, il va jusqu'à les transformer en Dieu. Ils aiment Dieu comme Dieu s'aime ; il y a cette différence qu'ils ne l'aiment pas autant qu'il est aimable ; mais s'ils le pouvaient ils le feraient. O mon cœur, que ne brûles-tu de cet amour ? tu le peux, et tu as cet avantage qu'il est en ton pouvoir de croître tous les jours en amour. Oh ! qu'heureuse est l'âme qui aspire sans cesse au pur amour, qui est martyre de ce désir, qui se plaint de n'avancer point, et qui croit néanmoins sans le connaître.

II. POINT.

L'amour divin est banni du monde, et s'il est encore sur la terre, c'est dans la religion. C'est là qu'une bonne âme n'ayant plus d'attache à la créature, peut dire en ses actions : Tout pour Dieu, tout par amour ; rien par coutume, rien par crainte ou par respect humain, rien par force ni à regret. Mais avouons à notre confusion, que dans l'état même religieux le pur amour est fort rare. Il n'y a que Dieu qui s'aime autant qu'il le mérite. Cela n'est pas étrange ; le fini ne peut pas égaler l'infini. Il n'y a que les saints qui aiment Dieu autant qu'ils peuvent, sans en pouvoir être divertis et sans se pouvoir relâcher. Nous ne pouvons atteindre ici-bas à ce degré de perfection. Le pur amour, propre de cette vie, est d'aimer Dieu sans égal et sans mélange d'aucune affection déréglée. Hélas ! qu'il y en a peu qui le fassent. Peu de religieux vivent sans erreur et sans tromperie ; il reste toujours quelques fausses opinions. Peu vivent sans de petits desseins ; il faut venir à son compte, et si on ne réussit pas on est inconsolable. Peu vivent sans attache et sans de petites liaisons ;

peu vivent sans de petites faiblesses. Nous avons tous quelque faible par où le démon nous attaque, quel est le vôtre? est-ce le point d'honneur? est-ce la lâcheté? est-ce la tendreté sur vous. Enfin, il y a peu de religieux qui n'aient, comme dit saint Augustin, quelque chose à quoi ils se plaisent. Notre amour est tombé du ciel, il se ressent de sa chute, il est malade, il lui faut un lit de repos. Hélas! ce n'est pas ici le temps du repos! Portez votre lit (1), ne vous y couchez pas. Réglez cette curiosité, arrêtez cette impétuosité naturelle, modérez cette petite complaisance, le ciel sera le lieu de votre éternel repos.

III. POINT.

Le religieux privé du pur amour est misérable. Qui ne cherche point Dieu se perd absolument. Qui cherche quelque chose avec Dieu, se donne bien de la peine et n'en retire aucun fruit. Apprenons donc à purifier notre amour : premièrement en retranchant le superflu, comme le sculpteur qui veut achever une excellente figure. Voyons chaque jour, à l'examen du soir, si nous avons ôté ou refusé quelque chose à notre amour-propre. Secondement, en ajoutant tous les jours quelque trait au tableau de notre perfection. Aujourd'hui, imitant l'amour fervent de saint Pierre; demain, l'amour tendre du bien-aimé disciple; une autre fois l'amour humble et soumis d'un saint Alexis; une autre fois l'amour chaste et discret de sainte Catherine. Troisièmement, en nous approchant de Dieu par l'oraison et la communion; car c'est le cachet du pur amour qu'il faut appliquer et imprimer sur notre cœur, comme le cachet sur la cire. C'est un grand malheur quand une âme quitte l'oraison ou qu'elle se retire de la communion. Il y faut aller avec respect, mais

(1) Marc. 9. 11.

non pas s'en séparer. Les bienheureux entrent dans la gloire par les plaies de Jésus-Christ, qui sont les sources de leur béatitude ; les bonnes âmes entrent par ces mêmes plaies dans le sanctuaire du pur amour, et y reçoivent les douaires, non du corps glorifié, mais d'un cœur crucifié.

TROISIÈME ENTRETIEN

DU SIXIÈME JOUR.

De la vie de l'esprit.

Maxime. — Tout par esprit.

PREMIER PRÉLUDE. — Représentez-vous le chariot de gloire du prophète Ézéchiel, qui est conduit et animé par l'esprit de vie qui était dans les roues, et le portait impétueusement sans retourner en arrière.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demandez la grâce de vivre avec esprit intérieur, et de ne suivre que les mouvements de cet esprit.

I. POINT.

Considérez l'excellence de la vie de l'esprit.

1. La vie de l'esprit est élevée au-dessus des sens. Qui donne la liberté à ses sens, n'y peut pas prétendre.

2. Au-dessus de l'esprit humain. Il n'y a point d'homme qui puisse atteindre à sa noblesse. Elle surpasse la raison qui est souvent fautive.

3. Au-dessus de l'esprit angélique. Les anges ne peuvent vivre de cette vie que par des forces surnaturelles.

4. Au-dessus de la vie de grâce, considérée purement en elle-même en tant qu'elle est fondée seulement en la grâce

sanctifiante et dans l'exercice des vertus théologales et infuses.

5. Au-dessus même de la vie de gloire, considérée sans rapport aux mérites de Jésus-Christ. Quoique ce soit une vie d'une sainteté consommée, couronnée et jouissant de son centre et de son souverain bien, néanmoins ce n'est pas encore la vie de l'esprit en toute son excellence. Qu'est-ce donc que cette vie de l'esprit dans toute sa noblesse et dans le plus haut point de sa gloire? C'est un rejaillissement et une participation de la vie théandrique de Jésus-Christ, et un écoulement de l'esprit qui le conduit; en sorte que cette admirable vie a deux rapports tout divins, l'un à Notre-Seigneur et l'autre au Saint-Esprit. Le Saint-Esprit en est le principe qui anime la vie d'un bon religieux, en tant qu'il est l'esprit de Jésus, envoyé par cet Homme-Dieu comme un fruit de sa passion, et donné à l'âme chrétienne pour lui communiquer la vie et les vertus de Jésus-Christ. Oui, le même esprit qui a travaillé à notre rédemption, travaille aussi à notre sanctification; et comme il a fallu que le Saint-Esprit survînt et descendit sur la sainte Vierge pour former Jésus-Christ dans son sein, de même il a fallu qu'il vînt encore sur nous pour nous inspirer le désir de la religion, et nous faire vivre de la vie de Jésus. D'où il s'ensuit que lorsqu'une âme se laisse conduire par cet esprit, elle devient un autre Jésus-Christ par ressemblance et conformité. Sa vie est la vie de Jésus, son humilité, son silence, sa modestie, ses vertus sont les vertus de Jésus-Christ. O vie admirable, quand est-ce que vous régnerez en mon âme! Esprit de Jésus, quand animerez-vous mon cœur volage et inconstant, afin que je mène une vie conforme à la vie de Jésus?

, II. POINT.

Les saints dans le ciel et les bons religieux sur la terre, vivent de la vie de l'esprit, je dis de l'esprit de Jésus-Christ,

avec cette différence que les saints vivent de l'esprit de Jésus glorifié, et les religieux de l'esprit de Jésus crucifié. Dans l'état de la gloire, les corps glorieux sont parfaitement soumis à l'esprit, parce qu'ils suivent la condition de l'âme et participent à son bonheur; mais dans l'état de la religion, la chair combat contre l'esprit, parce qu'ici-bas l'âme suit la condition du corps, et est sujette à ses faiblesses. Si bien que le bonheur des religieux n'est pas d'être exempts de combat, mais de vaincre la résistance de la chair, et d'empêcher que le corps n'engloutisse l'esprit et le rende tout sensuel et charnel. Il ne faut pas croire qu'une personne qui entre en religion, perde à l'instant toutes ses inclinations sensuelles; mais elle trouve un fonds de grâce pour les combattre, mais elle trouve l'esprit de Jésus qui anime et fortifie le sien, et qui l'élève au-dessus des sens et de soi-même par un amour extatique et violent. Je dis violent et extatique, car qui veut vivre en esprit, il faut qu'il se fasse violence; et pour se faire violence il faut sortir de soi-même; car c'est une maxime certaine, qu'une cause n'agit point contre soi-même pour se combattre et pour se vaincre. Il faut que les deux hommes qui sont en nous se séparent, et que l'homme spirituel s'élève au-dessus de l'homme sensuel, afin que le plus fort agisse, et que le plus faible souffre. Pesez bien ces trois mots : sortir de soi-même, s'élever au-dessus de soi, et se faire violence. Voilà trois choses absolument nécessaires pour la vie de l'esprit; voilà l'extase des extases, que je prise plus que tous les ravissements et les vols d'esprit.

III. POINT.

Un religieux qui n'est point spirituel est une chimère et un fantôme. Il vaudrait beaucoup mieux qu'il ne fût point en religion. Son cœur n'est point religieux, il est tout mondain et tout profane. Faites réflexion sur vous, et tremblez

si vous êtes de ce nombre. *Ceux qui se conduisent par l'esprit de Dieu sont enfants de Dieu*; ceux qui se gouvernent par l'esprit du monde et de la nature ne sont pas enfants légitimes. Mais si vous voulez vivre de la vie de l'esprit, faites état de sortir hors de vous-même par un amour extatique et violent; et pour en venir à la pratique, prenez ces trois extases de Jésus-Christ pour votre modèle. 1. *Extase d'action*; car il a quitté son repos pour travailler à notre salut. Oh! rendons-lui extase pour extase, peine pour peine; il est raisonnable. 2. *Extase de passion*; car il est sorti du centre de sa béatitude, prenant un corps passible pour endurer les tourments de la mort. Souffrez donc volontiers les peines d'esprit et de corps qu'il vous envoie; c'est un exercice de charité pour les autres, et de patience pour vous. 3. *Extase d'affection*; l'ami s'oublie de soi-même, et passe dans son ami par pensée et par amour; mais Jésus-Christ fait encore plus, il passe par effet en nous, en nous donnant son corps et son sang pour vivre en nous et s'unir étroitement à nous. Oubliez-vous donc vous-même pour penser à lui, pour l'aimer et le servir à jamais. Amen.

PREMIER ENTRETEN

DU SEPTIÈME JOUR.

De l'Election.

Maxime. — Connaître les voies de Dieu sur nous, et le trait de sa grâce.

PREMIER PRÉLUDE. — Représentez-vous Jésus-Christ comme le guide de l'éternité qui s'offre à vous pour vous conduire.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demandez-lui la grâce de connaître sa conduite sur vous, et le trait de sa grâce.

I. POINT.

Considérez que la fin des exercices est de connaître ce que Dieu veut présentement de vous, afin d'avancer dans ses voies, ou d'y rentrer si vous en êtes sorti. Cela présupposé, entrez dans cette grande vérité, que toutes les voies de Dieu sont bonnes, droites et saintes, mais qu'elles ne sont pas toutes indifféremment pour tous. Les uns sont conduits par la crainte, les autres par l'amour, les autres par le désir de plaire à Dieu, les autres par le zèle de sa gloire, les autres par la conformité avec la volonté de Dieu.

Il est vrai que les commandements de Dieu sont des voies communes pour tous les fidèles, les constitutions et les règles pour tous les religieux d'un même ordre; mais outre cela chacun de nous a sa conduite particulière et un chemin qui lui est marqué.

Adorez la divine Providence qui daigne prendre un soin spécial et particulier de vous, et s'appliquer à votre salut, comme s'il n'y avait que vous au monde. Aimez et reconnaissez la bonté de Jésus qui vous a mérité par sa mort le trait de grâce qui vous conduira sûrement au ciel (1). Oh! que cette pensée est douce!

II. POINT.

Considérez que ces voies et ces conduites de Dieu sont secrètes, et qu'il faut beaucoup d'application et de lumière de Dieu pour les connaître. Elles sont secrètes dans leur principe, parce que nous ne savons pas les raisons que Dieu a de nous mener par ce sentier plutôt que par un autre. Elles sont

(1) Gal. 2. 20.

secrètes dans leur fin, car souvent nous ne savons pas ce qu'il prétend, et souvent il nous mène par des voies qui nous semblent contraires à notre perfection, et même à notre salut, quoiqu'en effet elles ne le soient pas. Elles sont secrètes en elles-mêmes, soit parce qu'elles sont fort sublimes et fort élevées au-dessus de nos sens, soit parce qu'étant ainsi élevées, elles demandent une grande attention et un grand soin pour étudier les desseins de Dieu sur nous. Et c'est ordinairement ce qui nous manque. Nous négligeons ses lumières et ses inspirations, nous les dissimulons, nous ne les voulons pas connaître. Entrons dans une sainte et profonde confusion de notre négligence, voyant que Dieu prend tant de soin pour nous, et que nous en prenons si peu. Reconnaissons le besoin que nous avons de ses lumières, soyons bien aises d'en dépendre, demandons-les-lui avec humilité, confiance et amour.

III. POINT.

Considérez que c'est dans l'oraison que Dieu nous départ plus particulièrement, plus ordinairement et plus abondamment ses lumières, pour connaître le degré de vertu qui nous est plus nécessaire, et le vice que nous devons combattre. Mais surtout il nous éclaire dans la retraite et dans les exercices, parce que c'est là que nous sommes mieux disposés et plus dégagés des créatures, des embarras et des tracasseries qui nous empêchent de nous appliquer à lui.

Or, les moyens dont il se sert pour nous faire connaître ses voies, sont ou extraordinaires ou ordinaires.

Les extraordinaires sont les révélations, les visions, les paroles intelligibles, les miracles et autres faveurs pareilles, qu'il ne faut pas attendre présomptueusement, mais plutôt nous en estimer indignes.

Les ordinaires regardent la volonté ou l'entendement, ou

l'un et l'autre ensemble. La volonté, lorsque Dieu nous favorise de ses consolations, d'une abondance de larmes, d'une ferveur considérable, d'une forte impulsion qui nous porte à quelque chose. L'entendement, lorsqu'on se sert du discours et de la raison éclairée de la foi pour se résoudre. L'un et l'autre, quant tout cela se joint ensemble.

La pratique consiste : 1. A se mettre devant Dieu, et puis dire : Que voudrais-je avoir fait à l'heure de la mort ? Quel conseil donnerais-je à un autre, s'il me consultait ? 2. A sonder son intérieur, voir les sources des défauts plus ordinaires que l'on commet, les comparer l'une avec l'autre, en choisir une qui nous presse le plus, et qui a de plus mauvaises suites. 3. Chercher les remèdes et les moyens plus propres pour s'en défaire et pour acquérir la vertu contraire ; en conférer avec le directeur, et se tenir à son avis, après lui avoir exposé l'état de son âme avec sincérité et simplicité.

DEUXIÈME ENTRETIEN

DU SEPTIÈME JOUR.

De l'Élection.

Maxime. — Entrer dans les voies de Dieu, et suivre le trait de sa grâce après l'avoir connu.

PREMIER PRÉLUDE. — Comme à la méditation précédente.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demandez à Dieu la grâce d'entrer dans ses voies, et de suivre sa conduite. -

I. POINT.

Après avoir reconnu les voies de Dieu sur nous, il y faut entrer avec une haute estime de sa conduite.

Il faut que chacun de nous fasse un grand état de sa voie; qu'il prise toutes les choses dans lesquelles il se trouve par l'ordre de Dieu, son emploi, son office, ses talents, ses dispositions de corps et d'esprit, les accidents fâcheux ou agréables qui lui arrivent, parce que c'est le chemin de son salut.

Il faut qu'il se donne tout à Jésus-Christ, qui est son guide dans cette voie, pour s'y appliquer uniquement, sans regarder celle des autres, qui est bonne à leur égard, mais qui serait dangereuse pour lui.

Enfin, il faut qu'il reçoive toutes les dispositions que Jésus-Christ fait de lui avec honneur et révérence; qu'il les regarde avec des yeux de respect, comme des choses saintes et divines; qu'il les touche avec des mains pures et religieuses, comme l'on fait des vases sacrés; qu'il les accepte avec une soumission absolue, comme des arrêts d'une sagesse infinie, avec une simple foi, les yeux clos comme des mystères, des secrets célestes, des ouvrages d'amour et de bonté qui passent la capacité de son esprit.

II. POINT.

Entrant dans les voies de Dieu, il faut joindre l'ardeur du désir à l'estime.

On ne fait rien de grand sans de grands désirs. Tous les saints, pour arriver à la sainteté, en ont premièrement conçu de très-ferventes résolutions. C'est par là qu'ils ont commencé, poursuivi et achevé. Le désir est le talent qui est donné aux saints pour profiter, c'est une semence de la grâce,

c'est un fonds de vocation. Le premier désir de perfection n'est pas tant une vertu qu'un don de Dieu, une grâce que Dieu proportionne à l'emploi où il nous destine. Il donna à saint Ignace un grand zèle de sa plus grande gloire, parce qu'il le voulait employer au salut des âmes. Il donna à sainte Thérèse un ardent désir de l'oraison et de la mortification, parce qu'elle devait être mère d'un ordre adonné à la contemplation.

Étudiez bien les premiers désirs que Dieu vous donna au commencement de votre conversion; afin qu'ils vous soient toujours un principe d'opération le reste de vos jours. Les saints vivent dans les désirs et dans le trait de grâce par lequel ils ont commencé; et souvent même vers la fin leurs désirs sont d'autant plus impétueux, qu'ils connaissent mieux ce que Dieu mérite, et qu'ils ont moins de temps pour le servir, comme la pierre en tombant tend à son centre avec plus de vitesse à mesure qu'elle s'en approche.

III. POINT.

Il faut entrer dans les voies de Dieu avec un grand courage, et y marcher avec une constance inébranlable.

La raison est parce que le chemin que Dieu nous marque est toujours difficile, et souvent même contraire à nos inclinations, à notre honneur et à nos petits contentements.

Nous n'avons point de plus grand empêchement de notre perfection que nous-mêmes; c'est pourquoi Dieu, pour nous rendre heureux et saints, tend toujours à nous anéantir, à rompre nos volontés et à détruire nos jugements, qui sont les deux plus grandes sources de nos maux.

C'est un effet de sa bonté, qui sait que nous ne pouvons être heureux qu'étant pleins de lui, et que nous n'en pouvons être remplis qu'en nous vidant de nous-mêmes. C'est

un trait de sa sagesse, qui voit que les conduites les plus rudes sont les meilleures pour faire mourir la nature, et tirer de ses entrailles la corruption et le pus dont elle est pleine, afin que sa grâce y entre et la remplisse.

C'est un trait de son souverain pouvoir, qui triomphe de nos faiblesses, et qui nous montre que tous moyens lui sont bons pour faire réussir notre salut, et que nous ne devons rien craindre tandis qu'il sera notre appui.

PRATIQUE.

1. Ne vous étonnez point des difficultés qui se rencontrent, et ne perdez jamais la confiance.

2. Si Dieu vous aplanit le chemin et vous rend tout facile dans son service, bénissez-le, mais préparez-vous toujours à la croix. Viendra le temps qu'il vous privera du lait de ses mamelles, et vous fera goûter l'absinthe.

3. Suivez toujours le trait de la grâce en quelque état que vous soyez, si ce n'est que Dieu change lui-même vos dispositions, mais n'en sortez jamais de vous-même.

TROISIÈME ENTRETEN

DU SEPTIÈME JOUR.

De l'Élection.

Maxime. — Rentrer dans les voies de Dieu lorsqu'on en est sorti.

PREMIER PRÉLUDE. — Comme aux méditations précédentes.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demandez à Dieu la grâce de connaître vos égarements, et de rentrer dans ses voies.

I. POINT.

Il est très-dangereux de sortir des voies de Dieu.

Celui qui s'en retire , pour quelque prétexte que ce soit , est bien aveugle , s'il croit pouvoir se conduire lui-même , et aller à Dieu contre la volonté de Dieu.

Il est bien téméraire de marcher tout seul dans un chemin inconnu , sans force , sans secours , exposé à tous les ennemis de son salut.

Il est ennemi de son repos ; car il se prive des consolations célestes et de la plus grande douceur qui puisse être dans le monde , qui est d'être sous la protection de Dieu. C'est un os disloqué qui fait souffrir tout le corps de la religion par ses désordres , et qui se tourmente lui-même par le trouble de ses passions et de ses inquiétudes , parce qu'il n'est pas en sa place , c'est-à-dire au lieu et au point où Dieu le veut.

Il est ennemi de sa perfection ; car il se prive de toutes les grâces de Dieu ; et bien loin d'avancer , non-seulement il recule , mais il s'égare de son chemin.

Enfin , il est ennemi de son salut éternel , qu'il met évidemment en danger ; car qui peut se sauver en se retirant de Dieu , qui seul peut nous sauver ?

II. POINT.

Il est très-difficile de rentrer dans les voies de Dieu quand on en est sorti.

Il n'est pas aisé de rompre une attache qui s'est fortifiée par plusieurs années , de renoncer à son jugement et à son propre sens auxquels on s'est abandonné , de quitter une confiance qu'on a nouée par tant de promesses réitérées , de passer par-dessus cent respects humains qui s'opposent à

ce retour, de se quitter soi-même, et de faire un divorce avec tout ce qu'on aime, et où l'on se plaît.

Il n'est pas aisé de reprendre des exercices qu'on a laissés par dégoût, parce qu'ils paraissent fâcheux et ennuyeux. L'humilité effraie, la dévotion dégoûte, la pénitence est une roue qui fait horreur à l'esprit, et brise le corps.

Il n'est pas aisé d'apaiser Dieu et de satisfaire à sa justice. Qui méprise les faveurs de Dieu lorsqu'il les présente, ne mérite pas de les avoir quand il les désire.

Il n'est pas aisé de vaincre tous les obstacles que Satan fait naître par ses artifices. Il ne lâche pas la proie qui s'est jetée dans ses filets au premier effort qu'elle fait.

O chétive brebis égarée ! que tu es malavisée de t'éloigner de ton pasteur ; car enfin il faut revenir un jour, et plus tu tardes , plus ton retour est difficile.

III. POINT.

Quelque difficulté qui se présente, il ne faut point perdre la confiance. Il ne faut pas s'imaginer que la mesure des grâces soit finie et épuisée, ou que celle des péchés soit arrivée au comble. Non , c'est une fausse alarme que le diable nous donne pour nous porter au désespoir.

Il ne faut jamais se défier de la bonté de Dieu, mais de notre malice. Se sauve qui veut, rentre qui veut dans les voies de Dieu ; ne s'égare qui ne veut, ne se perd qui ne veut ; car le secours du ciel ne nous manque jamais au besoin, lorsqu'il est nécessaire pour éviter le péché, ou pour satisfaire à ce qui est commandé.

Que faut-il donc faire pour retourner à Dieu ?

PRATIQUE.

1. Repassez sur vos égarements, et faites une confession exacte du passé depuis que vous vous êtes relâché.

2. Sitôt que vous entendez la voix de Dieu qui vous rappelle à lui, ne différez point, ne délibérez point, jetez-vous courageusement dans son sein, et dites comme l'enfant prodigue : *Ibo ad patrem meum.*

3. Ne vous attendez pas qu'aussitôt que vous serez rentré, vous trouverez la même facilité que vous aviez avant vos égarements dans vos premières ferveurs. Vous avez quitté les voies de la miséricorde, il est juste que vous entriez dans les voies de la justice.

4. Mais après tout, ne craignez point, car Dieu vous donnera des forces. L'éternité vaut bien un moment de pénitence et de rigueur.

PREMIER ENTRETIEU

DU HUITIÈME JOUR.

Des sacrées plaies de Jésus-Christ.

Maxime. — Ou souffrir ou mourir.

I. POINT.

Pour tirer fruit de la considération des plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et croître dans la solide dévotion que nous devons avoir pour y trouver notre asile, il le faut souvent regarder des yeux de l'esprit élevé dans la croix, et y attacher nos plus fréquentes pensées et nos plus tendres affections. C'était la dévotion de saint Augustin, de saint Bernard et de saint Bonaventure, qui croyait que la considération de Jésus-Christ crucifié était plus méritoire que toutes les austérités du corps. Mais quand vous le considérez ainsi, il

faut le regarder avec une grande foi, espérance, amour, reconnaissance et regret de vos offenses.

II. POINT.

Il faut, en second lieu, y recourir en tous vos besoins, traverses, tentations, froideurs, passions et infirmités ; car c'est pour cela qu'il tient son cœur ouvert, afin de vous servir de refuge. Quand un religieux est triste, il murmure aisément, il se plaint, il se rend chagrin, il ne peut dire un bon mot, il parle avec aigreur, il se décourage, il s'abat, il devient incapable de tout. Mais s'il jette les yeux sur les plaies de Jésus-Christ, s'il se souvient de son admirable patience, ils se sent tout consolé ou au moins fortifié par son exemple, et par le secours de sa grâce, et par le trait de son amour.

III. POINT.

Enfin, il faut unir toutes vos actions aussi bien que vos peines à la croix de Jésus-Christ, et les cacher dans ses divines plaies, afin d'en tirer de la force pour agir, de la grâce pour souffrir, de la constance pour persévérer. Saint Bonaventure disait un jour qu'il voulait faire sa demeure dans le cœur de Jésus-Christ, et là travailler, prier, négocier, comme les hommes s'enferment dans leur cabinet. Si vous pouvez imiter ce grand saint, et vous établir dans le cœur de votre époux, je vous conseille de n'en sortir jamais, ou si votre esprit s'en retire et se dérobe de vous, de le rappeler au plus tôt.

DEUXIÈME ENTRETEN

DU HUITIÈME JOUR.

De la dévotion envers la bienheureuse Vierge.

Maxime. — On ne trouve point Jésus-Christ sans Marie.

PREMIER PRÉLUDE. — Représentez-vous que vous êtes aux pieds de Jésus-Christ pour lui demander miséricorde, et qu'il vous dit : Allez à ma mère.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Adressez-vous à la bienheureuse Vierge, et priez-la de vous mettre bien dans l'esprit de son Fils.

I. POINT.

Concevez une haute et amoureuse estime des perfections de la bienheureuse Vierge.

1. Elle surpasse tous les saints en dignité, en grâce, en vertu et en gloire. Elle n'a point de semblable en chasteté, en patience, en humilité, en obéissance, en charité. Elle est la plus belle, la plus noble, la plus parfaite de toutes les créatures. Elle est le miroir de sainteté, le sanctuaire du Verbe, le temple du Saint-Esprit, la première après Dieu.

2. Les trois divines personnes l'ont enrichie de dons précieux. Le Père l'a prise pour sa fille, le Fils pour sa mère, le Saint-Esprit pour son épouse. O fille de Dieu ! mère de Dieu ! épouse de Dieu, qui pourra jamais comprendre vos grandeurs ?

3. Toute notre grandeur vient après Dieu de la bienheureuse Vierge. C'est par son entremise que nous sommes en-

fants de Dieu, et que Jésus-Christ est notre frère, par la très-pure naissance qu'il a prise de son sein et de son sang virginal.

O Vierge mère ! ô les délices de Dieu ! ô le miracle du monde ! Hé ! qui ne vous estimera par-dessus toutes choses après votre cher Fils ?

O mère de dilection, mère d'amour ! ou faites que je meure, ou faites que je ne vive que pour vous servir avec votre Fils unique. Aimons, aimons, aimons la Vierge, mère de Dieu, mère des saints, mère des pauvres pécheurs, mère de nous tous. Brûlons toujours, brûlons de plus en plus du feu de son amour. Jamais nous ne l'aimerons assez.

II. POINT.

Concevez une grande espérance et confiance en elle.

1. Elle a le pouvoir de nous aider. Il n'y a point de mal dont elle ne nous puisse délivrer. Il n'y a point de bien qu'elle ne nous puisse procurer. Son Fils est tout-puissant par lui-même, et elle est toute-puissante par son Fils.

2. Ce serait peu pour nous si elle n'avait que le pouvoir sans le vouloir. Mais qui oserait douter de sa bonne volonté ? C'est la mère de bonté qui a porté neuf mois dans ses entrailles la miséricorde même ; elle prie pour nous, elle pense à nous lorsque nous pensons le moins à elle.

3. Elle est la trésorière de tous les biens et de tous les dons de Dieu. Est-il possible après cela que j'aie si peu de confiance en elle, me pouvant faire tant de bien, me voulant faire tant de bien, me faisant tous les jours tant de bien ?

O Vierge sainte, vous êtes toute mon espérance auprès de Dieu. Obtenez-moi sa grâce, obtenez-moi miséricorde, obtenez-moi le pardon de mes fautes, et le trésor des solides vertus pour la gloire de votre Fils.

III. POINT.

Concevez un grand désir de servir et honorer la bienheureuse Vierge.

1. Dieu veut que nous l'honorions et la servions.

2. Dieu lui-même a voulu lui obéir et l'honorer sur la terre, et depuis il l'a honorée et exaltée par-dessus tous les cieux.

3. Tous les saints l'honorent dans le ciel; et lorsqu'ils vivaient ici-bas, avec quelle ferveur ne l'ont-ils pas servie? O sainte Vierge, si je vous pouvais servir avec la même dévotion! O mère de Jésus, impétrez-moi cette grâce de votre Fils, que je vous puisse servir et honorer toute ma vie.

Bienheureuse Vierge, je vous choisis aujourd'hui pour ma souveraine maîtresse, et propose de ne m'oublier jamais des petits services et pratiques de dévotion que je vous ai voués; mais au contraire de les garder plus fidèlement que je n'ai fait, et d'inspirer, autant que je pourrai, le même respect, amour et confiance envers vous, à tous ceux qui converseront avec moi. Je vous supplie de me recevoir au nombre de vos enfants et de vos très-humbles serviteurs. Assistez-moi en toutes les actions de ma vie, et ne m'abandonnez point à l'heure de ma mort.

DERNIÈRE MÉDITATION

POUR CONCLURE LES EXERCICES.

Un grand secret pour l'exécution de tous nos bons propos, est d'apprendre à la manière des séraphins à entrer dans le cœur de Jésus, sortir du cœur de Jésus, et à rentrer dans le cœur de Jésus.

I. POINT.

Entrez dans le cœur de Jésus par l'oraison. Faites état toute votre vie de l'oraison, et jamais n'y perdez Jésus. Souvenez-vous combien sainte Thérèse le recommande. Entrez-y comme elle par Jésus-Christ. Mais quand vous êtes à ses pieds, et que tout à coup vous êtes transporté en des sentiments de la grandeur de Dieu ou de quelqu'une de ses perfections, ne pensez pas que ce soit vous éloigner de Jésus de suivre cet attrait.

II. POINT.

Sortez du cœur de Jésus pour aller travailler pour Jésus. Sortez-en comme les anges sortent du paradis, avec désir d'y rentrer. Demeurez en sa présence. Portez Jésus avec vous pour le mettre au cœur de ceux avec lesquels vous conversez. Sortez de Jésus comme le rayon sort du soleil sans se détacher du soleil, et comme Jésus même est sorti du cœur de son Père sans s'en séparer.

III. POINT.

Rentrez au cœur de Jésus le plus tôt que vous pourrez en deux manières : la première, par des élévations fréquentes d'esprit et de cœur. Quand vous êtes un peu longtemps dans vos occupations, faites d'heure en heure, ou plus souvent, des élans de votre cœur vers lui, en disant par exemple : Mon Seigneur Jésus, vous êtes toute ma force, ma joie, mon bonheur, etc. La seconde manière de rentrer au cœur de Jésus est par l'examen et par la pénitence. Rappelez votre cœur de ses égarements, faites-lui-en porter la peine. Mettez votre tête sous les pieds du crucifix, et si vous avez failli par orgueil, dites-lui : Seigneur, foulez cette tête orgueilleuse (1). Si c'est par impatience : Eh ! que n'ai-je la lance qui perça votre sacré cœur pour en transpercer le mien et en faire sortir toute l'aigreur, etc. En quelque faute que ce soit, recourez à Notre-Seigneur, et lui dites : *Mon Sauveur, je sais bien que vous êtes mon juge ; c'est pourquoi je vous veux prévenir, et je serai heureux si je fais pénitence avant que vous me punissiez ; car je sais bien que vous n'aurez pas le cœur de me punir deux fois.*

Entrez, sortez, et rentrez ainsi dans le cœur de Jésus. Établissez-y votre demeure, âme chrétienne ; mais quand vous y serez, ne vous contentez pas d'y demeurer seule, attirez-y toutes celles que vous pourrez.

(1) Ps. 90. 13.

HUITIÈME RETRAITE

POUR

SE PRÉPARER A LA MORT

PRISE DES DERNIÈRES PAROLES ET ACTIONS DE JÉSUS-CHRIST,
DEPUIS SON RETOUR DANS LA JUDÉE JUSQU'A SA PASSION.

AVERTISSEMENT.

Mon cher lecteur, avant de commencer cette retraite, persuadez-vous qu'elle n'est pas faite seulement pour servir lorsque vous serez malade ou moribond, mais encore pendant que vous êtes en pleine santé. Vous avez deux obligations essentielles, dont vous ne pouvez vous dispenser : la première est que pendant toute votre vie vous devez apprendre à bien vivre ; la seconde, que pendant toute votre vie vous devez apprendre à bien mourir. Jusqu'ici vous avez pu apprendre à bien vivre de la vie de Jésus conversant parmi les hommes, et vous ne pouvez encore maintenant apprendre mieux que de lui à bien mourir. Ses dernières paroles et actions depuis son retour dans la Judée jusqu'à sa passion, sont presque autant d'instructions très-utiles pour vous préparer à ce moment décisif de votre bonheur éternel. Mais pour en tirer le fruit, il ne faut pas attendre à les méditer, que vous soyez réduit à l'extrémité ; car alors vous ne serez plus en état de le faire. Il est bon de mourir de temps en temps pendant que vous êtes en vie, c'est-à-dire de faire tous les devoirs d'un malade et d'un agonisant, lorsque vous avez encore toutes les forces du corps et de l'esprit ; car on se souvient bien mieux à la mort de ce que l'on a fait souvent durant la vie. Mais au contraire les remèdes qu'on a négligés dans la prospérité, ne se recouvrent pas si facilement dans

la nécessité (1). Rendez-vous donc cette pratique familière, et faites en sorte que votre vie ne soit qu'une préparation continuelle à la mort, et votre mort un passage à la bienheureuse éternité. Souvenez-vous que le chrétien n'est pas un homme de la terre, mais du ciel, qui est le lieu de sa béatitude et le centre de son repos. Par conséquent sa vie n'est qu'une vie d'attente, dont le bon usage dépend de quatre maximes considérables, que vous lirez avec attention le jour qui précède vos exercices.

La première est de modérer le désir déréglé d'une vie longue et heureuse selon les sens.

La seconde, d'augmenter le soin de la rendre bonne.

La troisième, de préférer la vie éternelle à la vie temporelle et passagère.

La quatrième, de n'aimer ni l'une ni l'autre, qu'autant qu'elles ont de rapport à la gloire de Dieu et de Jésus-Christ son Fils unique.

§ 1.

S'il était au pouvoir de l'homme d'égaliser la prospérité et la durée de sa vie à la mesure de ses désirs, je ne trouverais pas si étrange qu'il s'en mît en peine, et qu'il employât tous ses soins pour la conserver. Comme c'est le premier bien qu'il possède et le premier souffle de l'esprit de Dieu, et le premier fruit de l'alliance de son âme avec le corps, aussi l'amour qu'il a pour elle est le premier mouvement de son cœur et le premier ressort de ses actions; ressort si puissant, qu'il emporte les plus généreux esprits, si subtil et si délicat, qu'il trompe toute l'industrie des sages, et si vigoureux, qu'il croît en force dans les vieillards, à mesure qu'ils s'affaiblissent et qu'ils s'approchent du tombeau.

Mais puisqu'il ne peut pas ajouter un moment au temps

(1) Horiüs in paradiso animæ christianæ. sect. 7, pag. 514.

que la divine providence lui a marqué, ses soins ne sont-ils pas inutiles et ses inquiétudes vaines, puisqu'elles sont sans succès et sans effet? Cependant elles vont souvent jusqu'à l'extravagance, et c'est pitié de voir la faiblesse et la délicatesse de quelques personnes, qui sont si peu raisonnables en ce point, qu'on pourrait les comparer à cet Euclion des théâtres, qui s'imaginait que toutes les créatures avaient fait un complot contre sa vie. Il criait au feu sitôt qu'il en voyait une étincelle; il n'osait s'approcher de l'eau, de peur de faire naufrage; il prenait tous les hommes pour des assassins, et tous les bruits qu'il entendait pour un signal de mort. Leur passion ne va pas seulement jusqu'à la folie, elle va même jusqu'au crime. Ils font faire leur horoscope pour savoir ce qu'ils ont de temps à vivre; ils consultent les devins; ils achètent des démons familiers, et ils prennent pour gardiens de leur vie leurs plus grands ennemis, qui ne respirent que leur mort. Que si l'amour excessif de la vie n'est pas d'ordinaire si criminel, certes il est toujours plein de trouble et de désordre; et je puis dire que le seul moyen de vivre content est de mettre notre âme dans les mains de Dieu, et de nous abandonner à sa providence, qui dispose absolument de nos fortunes, et qui a la clef de la vie et de la mort. Pourquoi donc voudrais-je usurper un droit qui ne m'appartient pas, et prendre sur le peu d'années qui me restent la prévoyance d'un Dieu, n'ayant que l'impuissance et la faiblesse d'un homme?

§ II.

Si je ne puis rendre ma vie plus longue ni plus heureuse selon le monde, ma consolation est que je puis la rendre meilleure selon Dieu, et c'est là que je dois appliquer mes soins.

Louis XI donnait tous les jours, pendant sa dernière mala-

die, cinq cents écus à son médecin, pour lui prolonger la vie; cette dépense n'eut-elle pas été mieux employée aux bonnes œuvres, qui lui eussent acquis une vie qui dure toujours? Le temps ne se vend pas à prix d'argent, mais l'éternité s'achète au prix des bonnes œuvres. Qu'importe que la vie soit courte, pourvu qu'elle soit sainte? Et que sert-il qu'elle soit longue, si elle en est plus mauvaise? Dieu ne compte point dans le livre de vie les années que vous passez dans le vice; c'est un temps perdu pour l'éternité. S'il reprocha un jour aux démons un seul instant, un moment, un quart d'heure au plus, qu'il leur avait donné pour mériter la gloire, et qu'ils ont employé pour se perdre, quel compte vous demandera-t-il de tant d'heures, de tant de jours et de tant d'années que vous avez vécu dans le désordre? Un seul moment bien ménagé vous eût acquis une couronne de gloire dans le ciel; que n'eussiez-vous pas fait avec tant de millions de moments que Dieu vous a si libéralement accordés, et quels trésors n'eussiez-vous pas amassés? ô vie mal employée! ô moments inutilement écoulés! O mon Seigneur Jésus, qui avez été établi juge souverain de toutes choses par votre Père éternel, est-il juste que les enfants de ce siècle, enfants de ténèbres et de nuit, recherchent avec plus d'ardeur et d'empressement une fumée d'honneur et des richesses périssables, que nous ne vous cherchons, vous qui êtes notre Dieu, qui nous avez créés lorsque nous n'étions pas, et qui nous avez rachetés avec votre précieux sang, lorsque nous étions perdus absolument (1)? O homme inconsidéré, quand est-ce que vous ouvrirez les yeux pour jeter un regard au delà des temps, et regarder la gloire du ciel au travers de tant de nuages qui vous offusquent la vue?

(1) S. Aug. in Medit.

§ III.

Si vous aimez tant la vie, quelque misérable qu'elle soit, que n'aimez-vous celle qui est souverainement heureuse et accomplie de tout point? Si vous la désirez si longue, que ne la désirez-vous éternelle? Tous les siècles qui coulent dans le temps, ce ne sont que de petites parcelles de cette vaste étendue de l'éternité; pourquoi n'aimez-vous pas davantage le tout que ses parties? Toute la vie présente n'est qu'un passage difficile à la jouissance d'un repos inaltérable; pourquoi n'aimez-vous pas davantage le terme que le voyage, la fin que les moyens, et le repos que le mouvement? Je ne demande pas que vous perdiez le désir de vivre, il est nécessaire dans son principe et dans sa fin; mais je demande que de deux sortes de vie vous choisissiez la meilleure; que vous préféreriez en toutes vos actions la vie de l'esprit à celle du corps, et la vie éternelle et bienheureuse à la vie mortelle et périssable. Que si vous ne pouvez vous défaire absolument de l'amour de la vie présente, apprenez au moins à la régler de telle sorte que vous ne perdiez point l'éternité pour le temps. Aimez la vie mortelle parce qu'elle vous achemine à l'éternelle, parce qu'elle vous prépare un bien qui surpasse tous vos désirs; aimez la vie mortelle et immortelle tout ensemble, parce que vous les pouvez employer et consacrer à la gloire de Dieu et de Jésus-Christ son Fils unique.

§ IV.

C'est ici où je vous prie de sonder votre cœur et de rechercher ses plus secrets mouvements, afin de les redresser, si vous trouvez qu'ils s'écartent tant soit peu de cette fin.

Si vous n'avez le dessein de vivre pour la gloire de Jésus-

Christ, pourquoi aimez-vous la vie ? Est-ce pour multiplier le nombre de vos offenses ? Etes-vous du nombre de ces aveugles qui aiment mieux, dit saint Cyprien, vivre ici-bas sous l'esclavage du démon, que de régner avec Jésus-Christ dans le ciel (1) ? La seule pensée de vivre pour un dessein si malheureux est digne de mort. Se peut-il faire qu'on ait de l'amour pour une vie qui ne dure plus longtemps, que pour nous rendre plus méchants, et qui ne nous donne par compte quelques moments, que pour nous engager en des crimes sans nombre et sans mesure. Sans doute une bonne mort vaut mieux qu'une mauvaise vie ; il vaut mieux n'être point, que d'être toujours malheureux et méchant (2). Pourquoi donc aimez-vous la vie, si vous haïssez le péché, dont elle n'est jamais exempte ? Est-ce pour jouir des plaisirs innocents et des honneurs qui l'accompagnent ? Cette passion eût été plus excusable dans l'état de la justice originelle, car les biens étaient sans mélange et les plaisirs sans amertume. Mais depuis que le serpent y a mêlé son venin, il en a corrompu toute la douceur ; et la justice divine, par un changement étrange, a versé les biens de la vie dans la coupe de la mort, comme parle le Prophète roi, et les maux de la mort dans la coupe de la vie (3). La vie a perdu ses avantages, et elle est devenue mortelle ; la mort a changé de nature, et elle est devenue l'entrée et le commencement de l'immortalité : cet échange se fit dès la naissance du monde, en la personne d'Abel et de Caïn, et depuis ce temps-là la vie est demeurée en partage aux pécheurs comme une peine, et la mort aux justes pour récompense. De là vient que les plus sages et les plus saints ont toujours estimé qu'il était une extrême misère de vivre sur la terre, et un grand bonheur de mourir (4), parce que la vie n'est qu'une

(1) S. Cypr. de Mort. — (2) S. Bern., serm. 70 de Interdome.

(3) Ps. 74. 9. — (4) Egesipp, l. 1. de excid. urb. Hieros.

triste exil, qui nous sépare du souverain bien, et la mort est un heureux retour vers Dieu, dont la jouissance est la fin de tous les maux et le comble de tous les biens. Qu'est-ce donc qui vous plaît dans cette vallée de larmes ? répondez encore une fois, pourquoi aimez-vous la vie ? Je m'assure qu'après avoir examiné les mouvements de votre âme, vous avouerez que vous en sentez l'inquiétude, sans savoir quelle en est la cause, que votre amour est aveugle et qu'il ne sait ce qu'il demande. En effet, pour aimer la vie présente, il faut ou que nous fermions les yeux, pour ne pas voir les maux qui l'environnent et qui la rendent odieuse, ou qu'elle prenne un faux visage pour nous tromper par des beautés apparentes, qui ne subsistent que dans notre imagination. Otez-lui ces fausses couleurs dont elle couvre ses défauts, éloignez ces vains plaisirs et cet éclat de fortune qui plaît à tout le monde et qui tourmente tout le monde, si vous la considérez toute seule, ce n'est pas un bien si précieux, qu'il mérite seulement qu'on y pense. Les bêtes en jouissent aussi bien que vous ; les chênes dans les forêts la possèdent avec avantage, et ce qui leur reste de vie après votre mort suffit pour voir mourir dix de vos successeurs l'un après l'autre. Il est vrai qu'étant prise dans sa source, c'est un bien infini, parce qu'elle a l'éternité pour son trône et la béatitude pour sa couronne ; mais ici-bas, où elle partage son empire avec la mort, où elle n'a pour apanage que les larmes, les soupirs et les regrets, je ne sais comment les hommes ont pour elle des passions si étranges ; car enfin, à le bien prendre, ce n'est qu'un enchaînement fatal de toutes sortes de maux, et je ne sais comment il peut se faire qu'étant si courte dans sa durée, elle soit si longue dans ses misères. C'est, à vrai dire, un labyrinthe, qui ne tient pas beaucoup d'espace, et qui renferme néanmoins une infinité de détours et de chemins, dont on ne peut sortir que par la mort. Prolongez la vie tant que vous pourrez, elle sera toujours fort courte ; abrégez la

temps de ses disgrâces, elle sera toujours trop longue, tant il est vrai que l'homme, selon l'oracle de l'Écriture, *a fort peu de temps à vivre, et beaucoup de misères à souffrir ; misères de corps, misères de l'âme, misères au milieu de son repos, misères au milieu de ses veilles, misères de quelque côté qu'il se tourne* (1) ; d'où vous devez conclure qu'il n'y a qu'un seul bien qui puisse la rendre aimable, savoir le zèle de la gloire de Dieu, et l'amour de Jésus-Christ son Fils unique. Amour dont la force toute-puissante touchant toutes les parties de notre vie, les rend infiniment précieuses ; car il tire la lumière des ténèbres, la gloire des opprobres, et les délices des souffrances. Amour qui nous fait vivre d'une vie sainte, dans la fragilité d'une nature toute portée au péché, divine dans les faiblesses d'un corps formé d'argile, calme et tranquille dans la nécessité de mourir. Amour qui d'esclaves nous rend libres en nous assujettissant aux lois de la grâce, qui fait passer nos espérances dans le ciel, et qui nous acquiert l'éternité, en donnant tous les moments du temps au Fils de Dieu. Amour qui rend le sage semblable à Dieu. Il est comme Dieu, maître de tous les temps, et tous les siècles sont du ressort de son domaine. Si le temps passe, il le rappelle par sa mémoire ; s'il est présent, il en fait un bon usage ; s'il est encore à venir, il l'anticipe par sa prévoyance. Ainsi il se fait une longue vie de l'assemblage de tous les temps. Qui sont ceux dont la vie est fort courte dans sa durée et très-fâcheuse pour ses inquiétudes ? Ceux qui oublient le temps passé, qui négligent le présent et qui appréhendent trop l'avenir (2). Tels sont tous les pécheurs qui ont tant de crainte de mourir et si peu de soin de bien vivre. Ne soyez pas du nombre de ces aveugles, qui n'ont de l'amour que pour eux-mêmes ; prenez pour guide dans votre

(1) S. Bern., serm. fer. 4 in hebdom. Pasch. — (2) Senec. de brevitate, c. 15.

retraite l'amour de la sagesse incarnée, et à la faveur de ses lumières rappelez le souvenir de vos péchés pour en faire pénitence, réglez l'état présent de votre âme, et par une sage prévoyance prévenez la mort, de peur qu'elle ne vous surprenne; mourez par avance à vous-même, mourez au monde, mourez à toutes les créatures, mettez-vous en état de pouvoir dire comme saint Paul : Je meurs tous les jours. *L'art de mourir saintement est si important, que pour y réussir une fois, il faut l'apprendre toute sa vie, parce que les fautes que l'on y commet sont sans ressource.*



HUITIÈME RETRAITE

POUR SE PRÉPARER A LA MORT,

PRISE DES DERNIÈRES PAROLES ET ACTIONS DE
JÉSUS-CHRIST, DEPUIS SON RETOUR DANS LA
JUDÉE JUSQU'A SA PASSION.

MÉDITATIONS FONDAMENTALES,

POUR LE JOUR QUI PRÉCÈDE LES EXERCICES.

MÉDITATION I.

Première pensée avec laquelle il faut entrer dans la retraite.

« Le monde passe, songeons à l'éternité »

1. JOAN. 2.

I. POINT.

Pesez sérieusement cette importante maxime du bien-aimé disciple : le monde passe, et sa concupiscence aussi; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement (1); et puis concluez avec lui qu'il ne faut donc point

(1) Joan. 2. 7.

aimer le monde, ni s'attacher à ce qui est dans le monde, mais aspirer à l'éternité. Ce fut par ces paroles que Dieu attira saint Nicolas de Tolentin, qui les ayant entendues dans un sermon, conçut un si grand mépris du monde, qu'à l'heure même il se retira dans la religion pour penser à l'éternité. Platus, sur la fin de cet excellent traité qu'il a fait du bonheur de l'état religieux, raconte une semblable vocation de deux religieux de la compagnie de Jésus, dont l'un se convertit par ce raisonnement : *Qu'il n'y a point de proportion du fini à l'infini ; par conséquent que pour gagner l'éternité, quand on donnerait à Dieu mille vies, ce serait toujours trop peu.* L'autre fut touché de cette pensée : *Que le monde ne peut donner à ceux qui le servent qu'une récompense fort légère et de peu de durée, par conséquent qu'il vaut bien mieux servir Dieu, qui ne promet rien moins qu'une éternité bienheureuse.* Ce fut la même considération qui gagna si puissamment le cœur du père Charles de Lorraine dès sa plus tendre jeunesse, et qui lui imprima un si généreux désir de l'immortalité glorieuse, qu'il prit dès lors pour le principe de sa conduite cette excellente maxime, qui devrait régler toute la vie des grands du monde : *Rien de mortel pour un cœur immortel.* De là vient qu'il disait un jour en s'en expliquant : *Ne donnerons-nous jamais à chaque chose le prix qu'elle attend de la raison ? Si la terre n'est rien en comparaison du ciel, ni le temps au regard de l'éternité, ni mille mondes en comparaison de Dieu, ne nous formerons-nous jamais un esprit de vérité ? ne dirons-nous point tout de bon : Rien de mortel pour un cœur immortel ? S'il faut être ambitieux, de quoi se peut piquer un grand courage, sinon des seules grandeurs de l'immortalité ?* Voilà les sentiments que la pensée de l'éternité produit dans une bonne âme, lorsqu'elle lui donne entrée dans son cœur. Elle la retire entièrement du péché, et lui en donne une horreur extrême ; elle la dégage de toutes les vanités du monde, et lui en

donne un parfait mépris; enfin l'ayant mise en liberté par le divorce qu'elle lui fait faire avec toutes les créatures, elle la remplit de délices incroyables, au seul souvenir de ce bienheureux jour de l'éternité, qui doit la mettre dans une pleine possession de son souverain bien, dont elle goûte déjà par avance la consolation et la douceur.

II. POINT.

Considérez que la joie, qu'une bonne âme ressent au souvenir de l'éternité bienheureuse, naît de trois sources.

La première est l'amour qu'elle porte à Dieu, dont les perfections infinies ont cet avantage, qui fait comme une seconde béatitude dans la béatitude même, savoir qu'elles sont éternelles. Ce qui lui donne une merveilleuse complaisance, lorsqu'elle pense que celui qu'elle aime plus qu'elle-même est infiniment heureux et parfait, et qu'il le sera toujours; que sa puissance est éternelle, sa sagesse éternelle, sa sainteté éternelle, et pour dire tout en peu de paroles, que sa félicité n'a point de bornes dans sa durée, non plus que dans l'étendue de sa grandeur.

La seconde est le bonheur qu'elle a de servir un maître qui est immortel; car si c'est un grand honneur de servir un prince mortel, dont la vie est si courte et la félicité si fragile, que sera-ce de servir un maître qui n'a point d'autres bornes de son empire que l'éternité (1)? Paroles qui ravissaient sainte Thérèse toutes les fois qu'elle les entendait chanter au saint sacrifice de la messe.

La troisième est l'espérance qu'elle a de régner un jour avec lui, et de posséder éternellement le souverain bien, avec une assurance infaillible de ne le perdre jamais. Motif si doux et si charmant, qu'il est capable de changer tous les

(1) Luc. 1. 33.

travaux de cette vie en plaisirs et en délices ; car, disait saint Antoine, quand nous souffririons durant un siècle toutes sortes de peines pour le service de Dieu, le travail n'égalerait jamais la récompense qui doit durer une éternité. Et qu'est-ce qu'un siècle comparé à l'éternité ? ô bienheureux travail, ô aimable et glorieux combat, qui a Dieu pour arbitre, qui propose et donne le prix, le Saint-Esprit pour maître, et la couronne de l'éternité pour récompense, dit Tertullien (1).

III. POINT.

Considérez que si la pensée de l'éternité bienheureuse remplit l'âme de joie, celle de l'éternité malheureuse ne lui donne pas moins de crainte, et si celle-là l'attache inséparablement au service de Dieu, celle-ci n'a pas moins de force pour la séparer du péché ; car il n'y a point de péché, quelque léger qu'il paraisse, qui ne tende à l'éternité malheureuse, non pas même celui qu'on appelle véniel, parce qu'il n'y a point de péché véniel, si petit qu'il soit, qui ne dispose au mortel, ni de mortel qui ne nous porte à l'impénitence finale, et par suite à la réprobation éternelle, étant de sa nature irréparable et éternel, eu égard aux forces du pécheur qui ne peut absolument s'en relever de lui-même, si la grâce de Dieu ne vient au secours de son impuissance. D'où il suit qu'il n'y a point de péché qui ne nous fasse perdre Dieu, ou qui ne nous mette en danger de le perdre éternellement. Eh ! qu'y a-t-il de plus effroyable que de perdre Dieu ? Sainte Catherine de Gênes ayant ouï ces paroles d'un démon, forcé par la vertu des exorcismes de dire qui il était : *Je suis ce malheureux privé d'amour*, demeura pâmée l'espace de quelques heures, tremblant extraordinairement de tout son corps. Et sainte Thérèse, entendant chanter un cantique qui

(1) Tert., exhort. ad martyres, 13.

commençait par ces mots : *Que c'est chose dure d'être privé de Dieu!* sortit tellement hors d'elle-même, qu'elle ne put se remettre de longtemps. Hélas! être privé de Dieu, et l'être pour toujours! Si l'on considère dans cette perte les intérêts de Dieu, qu'y a-t-il de plus affligeant à qui a tant soit peu d'amour, que d'être réduit à cette funeste nécessité de ne le voir jamais, et de ne le bénir jamais, mais au contraire de le haïr sans cesse, et vomir contre lui millè blasphèmes abominables? Si l'on considère l'intérêt de l'âme et la grandeur de son malheur, qu'y a-t-il de plus horrible que d'être privé du souverain bien, engagé en des peines intolérables, et de savoir qu'elles ne finiront jamais, et qu'après avoir souffert tous les tourments de cet état malheureux autant de millions d'années qu'il y a de gouttes d'eau dans la mer et d'atomes dans l'air, ce sera toujours à refaire. Si nous ne pouvons tenir le doigt sur la flamme seulement un quart d'heure, que sera-ce de brûler dans l'éternité? Si c'est un cruel supplice d'être obligé de demeurer deux jours et deux nuits dans un lit de roses, parfumé de senteurs, sans pouvoir changer de place, que sera-ce d'être couché sur des charbons ardents, pour un temps infini dont on ne verra jamais le bout? Ah! cœur humain, que tu es aveuglé? si tu crains tant une peine qui ne dure qu'un moment, que ne crains-tu celle qui dure toujours? Toujours! ô le long terme! souffrir des millions d'années, et après des millions de siècles être contraint de commencer de nouveau, sans finir jamais. Jamais! oh! que cette pensée est étonnante! La tête tourne à la vue de cet abîme.

IV. POINT.

Considérez que le mépris du monde est le troisième fruit que produit la pensée de l'éternité. Il est difficile de dire laquelle des deux est plus capable de le former dans une

âme chrétienne, ou l'éternité bienheureuse, ou l'éternité malheureuse ; mais il est certain que celui qui est bien convaincu de l'une et de l'autre, ne peut rien craindre ni aimer sur la terre ; car tous les biens que le monde nous promet, ne sont que des ombres en comparaison des biens éternels, et tout le mal dont il vous menace n'est qu'un mal en peinture (1). Vous avez de la passion pour cet emploi, pour ce divertissement, pour cette créature ; combien durera cela ? un jour, une heure, moins d'une heure ; et pour une heure de plaisir vous oubliez l'éternité. D'un côté, voilà le ciel qui vous prépare des couronnes ; de l'autre, voilà l'enfer ouvert qui vous prépare des feux éternels, et vous vous amusez entre deux, et vous vous jouez pendant que vous avez toute l'éternité sur les bras. Ah ! prenez de meilleurs conseils, *allez à Dieu, avancez, volez*, dit saint Grégoire de Nazianze, *à la vie éternelle*. Ne bornez point vos espérances, ne vous donnez point de repos que vous ne soyez arrivé à votre souverain bien (2). Toute la sagesse d'un chrétien est d'acquérir une vraie sainteté et une sainte éternité (3).

(1) S. Leo, serm. 2 de Ascensione. — (2) S. Greg. Naz., ep. 57 ad Eudox. — Vide S. Aug., serm. 39 de tempore. (3) Cornelius à lapide in Eccl., c. ultimum.

MÉDITATION II.

Seconde pensée avec laquelle il faut entrer dans la retraite.

« La mort est proche, mettons ordre
aux affaires de notre conscience. »

Eccl. 14.

I. POINT.

Pesez sérieusement cet avis important du Sage : *Souvenez-vous que la mort est proche, et que vous ne pouvez pas l'éviter* (1). *Si vous avez vu quelquefois mourir un homme, pensez que la même chose doit vous arriver* (2). Vous serez couché dans votre lit avec une langueur mortelle, qui vous réduira à l'extrémité; vous sentirez peu à peu défaillir vos forces, et plaise à Dieu que l'esprit ne baisse point, et que le cœur et la bonne volonté ne tombent point aussi en défaillance. Vos frères et vos amis pleureront auprès de vous, et tâcheront de vous assister; mais tous leurs soins et leurs secours vous seront inutiles, hormis celui de leurs prières. On résiste au feu, dit saint Augustin, on résiste à l'eau, on résiste au fer, on résiste même aux rois; la mort est la seule chose à laquelle on ne résiste pas (3). Vous verrez brûler le cierge bénit, pour vous avertir de vivifier votre foi et votre amour, que vous devez exercer en ce temps-là par obligation de précepte. On vous donnera la croix avec laquelle Jésus-Christ a vaincu le prince des ténèbres, pour vous armer et vous fortifier contre ses assauts. On vous répétera

(1) Eccl. 12. 14. — (2) Lib. 1. de Imit. Christ., c. 23. — (3) S. Aug. in Ps. 121.

souvent les sacrés noms de Jésus et de Marie ; et si vous êtes encore alors dans un plein jugement, hélas ! quels seront vos sentiments ? Que direz-vous ? que ferez-vous ? que ne voudriez-vous pas avoir fait pour le service de Dieu et pour le salut de votre âme ? faites-le donc maintenant, de peur de vous repentir trop tard de votre lâcheté. Rien ne vous consolera à ce moment, sinon la bonne vie que vous aurez passée dans la vertu, la pénitence que vous aurez faite, la mortification et les bonnes œuvres que vous aurez pratiquées. Après que vous aurez rendu l'esprit, on vous étendra sur la paille, on vous enveloppera dans un linceul, on vous enfermera dans un cercueil, on vous portera dans le tombeau, on vous couvrira de terre, et puis chacun s'en retournera, excepté vous. Cependant votre corps pourrira et sera mangé des vers ; mais que deviendra votre pauvre âme ? Au moment qu'elle sera partie du corps, elle paraîtra devant son juge tout effrayée d'un changement si subit et si étrange, toute transie de peur, ne sachant que répondre aux reproches qu'on lui fera de sa mauvaise conduite, et tremblant dans l'attente de son arrêt de vie ou de mort, de damnation ou de salut éternel. O vie ! ô mort ! ô éternité ! mort malheureuse ! vie bienheureuse ! éternité sans fin ! ô mon âme, conçois-tu bien l'importance de ce moment d'où dépend l'éternité ? voici maintenant le temps de grâce et de miséricorde. Tous les jours, toutes les heures, et même tous les moments de ta vie sont des moments de faveur et d'indulgence ; il y a rémission de tous les péchés aux pieds de Jésus-Christ ; mais après la mort plus de pardon, plus de grâce, plus de ressource ni de remède. Pense donc maintenant à ta conscience, fais une exacte revue de tes fautes, préviens le jugement de Dieu, confesse-lui tes crimes, accuse-toi, condamne-toi toi-même, et tu ne seras point condamnée.

II. POINT.

Considérez qu'autant que la mort est certaine, et qu'il est assuré qu'elle doit arriver, autant il est incertain quand, et comment, et en quel lieu elle doit nous attaquer. Je sais bien que je mourrai infailliblement ; mais je ne sais ni où, ni quand, ni comment ; si ce sera de mort subite ou de mort lente, de mort naturelle ou violente, de mort honorable ou pleine d'infamie, et ce qui est le plus important pour mon salut, si je serai alors en état de grâce ou de péché.

Il n'y a que deux circonstances dont je ne dois point douter : la première, qu'elle arrive d'ordinaire plus tôt qu'on ne s'imagine. Où trouverez-vous un homme qui soit bien persuadé qu'il meurt à toute heure et à tout moment ? Ce qui nous trompe presque tous, c'est que nous regardons la mort de fort loin (1) ; nous pensons qu'elle est encore à venir, et elle est déjà présente ; car à chaque moment elle nous ôte une partie de notre vie. Mais parce qu'elle ne nous l'ôte pas toute à la fois, et que nous ne savons ce qui nous reste, nous nous flattons d'une fausse espérance que nous ne sommes pas si proches de la fin, parce que nous ne la voyons pas (2).

La seconde est qu'elle arrive presque toujours lorsque l'on y pense le moins. O chrétien, la mort viendra comme un larron, et si vous ne veillez jour et nuit, vous n'éviterez pas une si dangereuse surprise. La justice divine, dit saint Ephrem, vous enverra de terribles messagers, pour vous appeler à elle, et elle commandera à votre âme, lorsqu'elle pensera à toute autre chose, de sortir de son corps, et d'aller se présenter devant son tribunal pour rendre compte de toutes ses actions. Ils lui diront de sa part ce qu'il dit autre-

(1) Senec., ep. 1. — (2) S. Hier., épist. ad Cyprianum.

fois à Abraham : Sortez non-seulement de votre pays, mais de tout le monde, non-seulement de votre parenté, mais de la compagnie de tous les hommes; non-seulement de la maison de votre père terrestre, mais encore de l'Église militante, et de la religion qui est la maison de votre Père céleste. Quittez tout, séparez-vous de tout, abandonnez tout, amis, plaisirs, honneurs, et tout ce que vous avez de plus cher, jusqu'à votre propre vie; et allez dans la terre que je vous montrerai (1). Eh donc! en quelle terre, Seigneur, enverrez-vous mon âme après l'avoir tirée du monde? sera-ce dans la terre des vivants, pour chanter éternellement vos miséricordes avec les saints? sera-ce dans la région des morts, dans cette terre couverte des ténèbres de la mort, où il n'y a qu'une horrible confusion qui ne finira jamais? O Seigneur, mon sort est entre vos mains, faites-moi miséricorde; ne me jugez point à la rigueur. Laissez-moi un peu pleurer mes péchés, qui font le sujet de ma douleur, de peur que je ne descende dans cette terre ténébreuse, d'où je ne reviendrai jamais, terre de misères et de ténèbres, terre où l'on ne voit que l'ombre de la mort, où il n'y a point d'ordre, mais une éternelle horreur (2).

III. POINT.

Considérez que la mort n'arrive qu'une fois, dit saint Paul (3).

Tout l'univers est divisé en trois grands et très-différents royaumes, savoir: celui du ciel, celui de l'enfer, celui de la terre. Tous trois ont leur loi et leur statut particulier. La loi fondamentale du royaume des cieux est qu'on n'y meurt jamais (4).

La loi du royaume des enfers est qu'on y meurt toujours.

(1) Genes., 12. — (2) Job. 10, 20. — (3) Hebr. 9. 27. — (4) Joann. 11.

Les réprouvés sont menés dans l'enfer comme des brebis à la boucherie, la mort les dévore sans cesse (1). Ils n'auront de force que pour pâtir, ni de vie que pour souffrir continuellement la mort.

Mais dans le royaume de la terre, la loi est qu'on ne meurt qu'une fois. D'où il suit que le dommage d'une malheureuse mort est irrémédiable, de même que le bien d'une sainte mort est stable et assuré pour toute l'éternité. Jugez s'il n'est pas de la dernière importance de vous bien préparer.

O mon Dieu, puisque vous avez ordonné que je meure, j'acquiesce humblement à l'arrêt de votre justice, et je ne refuse point la mort que j'ai méritée par tant de crimes. Je l'accepte de bon cœur en esprit de pénitence, et je consens que mon âme soit séparée de son corps, pour avoir trop suivi ses inclinations déréglées. Je consens que ce corps soit caché sous la terre, et foulé aux pieds en punition de mon luxe et de mon orgueil; qu'il soit la pâture des vers, et qu'il retourne en pourriture pour avoir trop aimé ses aises; qu'il soit privé de l'usage de tous les sens, dont il s'est servi pour vous offenser; qu'il soit privé de tous les biens, pour punir l'attache que j'y ai eue, et l'abus que j'en ai fait; et enfin que je sois mis en un éternel oubli, pour vous avoir si longtemps oublié pendant ma vie. Je vous demande seulement une grâce, que je meure de la mort de vos élus. Appelez-moi, s'il vous plaît, Seigneur, dans le temps et dans l'état où je vous serai plus agréable. O mon très-doux Jésus, quand je serai environné des douleurs de la mort, ne m'abandonnez point. Quand les hommes porteront mon corps dans le sépulcre, que les anges portent mon âme dans le ciel, et que le paradis la reçoive, pendant que la terre recevra ses chétives dépouilles. O mon Dieu, je vous la remets entre les mains, vous l'avez rachetée au prix de votre sang. O Marie, mère de

(1) Ps. 48. 15.

Dieu, mère de miséricorde, priez pour moi, maintenant et à l'heure de ma mort.

MÉDITATION III.

Troisième pensée avec laquelle il faut entrer dans la retraite.

« Au reste, une seule chose est nécessaire, il faut chercher Dieu, et se sauver quoi qu'il en coûte. » LUC. 10.

I. POINT.

Considérez que cette vérité étant bien conçue, peut nous servir d'un bouclier impénétrable pour repousser toutes les tentations. Rien ne nous porte au péché avec plus de violence, que le prétexte d'une fausse nécessité. Je ne puis vivre, dit-on, sans amis et sans honneur. Comment voulez-vous que je subsiste, si tout me manque? C'est avec douleur que je m'abandonne de la sorte contre les reproches de ma conscience, mais la nécessité m'y contraint. A cela répondez qu'on peut se passer de tout, mais qu'on ne peut se passer de Dieu. Il n'est pas nécessaire de vivre; la mort est souvent plus souhaitable que la vie; mais il est nécessaire de servir Dieu, sans lequel nous serons éternellement misérables. *Que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il perd son âme* (1)? O Seigneur! vous êtes mon unique besoin, et le seul bien qui me suffit. Le monde n'a rien qui puisse me tenter; vous seul vous m'êtes toutes choses, et sans vous toutes choses ne me sont rien.

(1) Marc. 8. 36.

II. POINT.

Considérez que cette même vérité est le centre de la paix et de la tranquillité de l'esprit. *Celui à qui l'unité tient lieu de toutes choses, qui attire tout à l'unité, et qui voit tout dans l'unité, peut jouir d'une stabilité de cœur inaltérable, et demeurer paisible en Dieu* (1), en retranchant tous les désirs superflus de l'amour-propre. Heureux celui qui ne veut que Dieu seul; il possède la béatitude dès cette vie.

Qu'est-ce que la félicité? La cessation et le repos de tous les désirs. D'où viennent tous vos troubles et toutes vos peines d'esprit, sinon des passions mal mortifiées de votre cœur? L'âme pure, simple et constante, ne s'empresse point dans la multitude des occupations, d'autant qu'elle n'agit que pour la gloire de Dieu, et qu'elle ne s'étudie qu'à vivre en paix, et à ne se rechercher jamais elle-même. O Seigneur, c'est vous seul qui pouvez donner ce repos à mon cœur. Réglez ses mouvements, calmez ses inquiétudes, rendez-lui la paix que le monde ne peut lui donner, et ne permettez pas qu'un désir désordonné le livre au pouvoir du démon (2).

III. POINT.

Cette même vérité est le fondement de toute la perfection chrétienne, le nerf de toutes les vertus, le principe et la fin de toutes les bonnes œuvres; car toute la vie spirituelle tend à réunir en Dieu toutes les puissances et toutes les opérations de notre âme, et à faire qu'il soit notre tout. Tout autre bien n'est plus bien lorsqu'il est séparé de la volonté de Dieu; au lieu que le seul bien de faire la volonté de Dieu, nous suffit pour nous rendre saints et parfaits.

(1) Gerson., l. 1, c. 3. — (2) Ps. 139. 9.

O Dieu, qui êtes la vérité même, faites que je sois une même chose avec vous par le lien d'une charité perpétuelle; je m'ennuie souvent de lire et d'ouïr tant de choses. Tout ce que je veux, et tout ce que je désire se trouve en vous (1).

PREMIER JOUR.

VOTRE EMPLOI SERA D'APPRENDRE COMBIEN IL EST IMPORTANT DE SE PRÉPARER À LA MORT, DE PEUR D'ÊTRE SURPRIS EN MAUVAIS ÉTAT.

MÉDITATION I.

Il faut se préparer à la mort.

La parabole des sages vierges qui se préparent aux noces du ciel.

« L'époux vint, et celles qui étaient prêtes, entrèrent avec lui aux noces, et la porte fut fermée. »

EXPLICATION DE LA PARABOLE.

L'Église est appelée le royaume des cieux : 1^o à cause de son élévation et de la sublimité de ses mystères ; 2^o à cause de son étendue qui renferme toute la terre ; 3^o à cause de la lumière de la foi, et des influences de la grâce qu'elle répand par tout le monde ; car c'est d'elle que Dieu dit : La miséricorde s'établira pour jamais dans les cieux, et la vérité y

(1) Gerson. l. 1, c. 3.

demeurera ferme (1); 4° à cause de la présence de Dieu, qui y règne comme sur son trône (2). Elle est comparée à dix vierges, dont les unes sont sages et les autres folles, parce que dans l'Église les bons sont mêlés avec les méchants. Les uns et les autres ont la foi, que les saints appellent la virginité de l'âme; mais les bons ont soin d'entretenir le feu de la charité dans leur lampe, c'est-à-dire dans leur âme, avec l'huile des bonnes œuvres, pour se préparer aux noces de l'époux: c'est pourquoi ils sont comparés aux vierges sages; les méchants, au contraire, ne s'en mettent pas en peine: c'est pourquoi ils sont blâmés de folie. Pendant que l'époux tarde, pour leur donner le temps de se préparer, les bons et les méchants s'assoupissent à la fin par les maladies, ets'endorment du sommeil de la mort. Mais en même temps on les réveille pour aller au-devant de l'époux; ceux qui sont prêts entrent avec lui aux noces, c'est-à-dire dans la joie éternelle du ciel; les autres trouvent la porte fermée. La conclusion qu'on doit en tirer, est qu'il faut veiller pendant la vie, parce qu'on ne sait pas le jour ni l'heure que le Fils de l'homme doit venir.

1. POINT.

Considérez l'extrême folie des âmes chrétiennes, qui savent que la vie présente est si courte, et qu'il y a si peu de chemin à faire pour arriver au tombeau; là où, au contraire, le chemin de l'éternité est si long (3). Elles ont un soin incroyable d'amasser des biens pour une vie qui dure si peu; et pour la vie éternelle elles n'y pensent point, ou si elles y pensent, c'est si rarement et si froidement, qu'on peut dire que c'est le moindre de leurs soins. C'est le reproche que le Sage fait à ceux qui aiment le monde : *Tout le travail*

(1) Ps. 88. — (2) Jér. 3. — (3) Habacuc. 3.

de l'homme est pour sa bouche. Il n'a soin que des commodités et des délices du corps; *mais son âme*, qui est créée pour le ciel, *ne se remplit pas des biens de la terre* (1). Dieu est sa vie, son bonheur et ses délices. O chrétiens, qui vous glorifiez d'avoir la foi, ne savez-vous pas que vous avez une âme immortelle? quel viatique avez-vous donc préparé pour aller à l'éternité (2)? Pour une vie d'un moment vous employez tous vos soins; et vous n'en avez point pour une vie éternelle? Qu'est-ce que folie, si cela ne l'est pas?

Qu'a de plus le sage qui se prépare à bien mourir, que l'insensé qui n'y pense pas? qu'a le pauvre, qui quitte tout pour suivre Jésus-Christ, par dessus le riche qui amasse des trésors sur la terre, sinon qu'il va au lieu où est la vie, et qu'il entre pour cela dans la voie étroite, pour arriver à l'éternité bienheureuse (3)?

O vierge folle, le tombeau où vous allez est à trois pas de vous; pourquoi vous chargez-vous d'un si grand équipage pour un voyage qui est si court? Que ne pensez-vous au voyage du ciel, d'où vous êtes si éloignée. Tout pour une vie si chétive, rien pour la vie éternelle : quelle folie!

II. POINT.

Considérez, en second lieu, l'extrême folie des âmes chrétiennes, qui savent bien qu'il faut mourir, et qui attendent au dernier moment de leur vie à se préparer à la mort. C'est bâtir sur un fonds qui ne leur appartient pas; le temps de la vie est à elles; mais celui de la mort sur lequel elles se reposent ne l'est pas. C'est fort mal fonder leur espérance. Ne soyez pas si imprudent que de faire une telle faute, de peur de mourir en un temps qui n'est point à vous (4). Il

(1) Eccl. 6, 7. — (2) Barradius, t. 3, lib. 10, c. 18. — (3) Eccl. 6, 8. — (4) Eccl. 7.

n'est pas temps de commencer lorsqu'il faut finir ; Dieu ne vous a point assigné le temps de la mort pour faire pénitence, il se l'est réservé pour vous juger. Il viendra lorsque vous y penserez le moins, et s'il trouve votre lampe éteinte sans feu et sans huile, votre foi morte, votre âme sans grâce, votre cœur sans charité, votre vie sans bonnes œuvres, pensez-vous qu'il attende que vous ayez mis un meilleur ordre à vos affaires ? Croyez-vous alors être en état de le faire ? Celui qui néglige les moyens de se sauver quand il le peut est en danger évident de périr malheureusement. En vain les folles vierges dirent aux sages : *Donnez-nous de votre huile*. Les bonnes œuvres sont personnelles ; c'est bien fait de recourir aux saints, de se recommander aux prières des gens de bien, mais cela ne suffit pas ; l'huile de la charité ne se donne pas gratuitement : il faut l'acheter : la pénitence, les larmes, les aumônes, la fuite du vice, la mortification, la bonne vie en sont le prix ; et après tout cela , si Dieu vous donne son saint amour , c'est encore une pure grâce et une grande miséricorde. En vain elles allèrent aux *marchands pour acheter de l'huile* ; c'était trop tard, l'époux vint pendant qu'elles y allaient ; elles devaient y aller plus tôt. Sera-t-il temps de courir au confesseur quand vous serez prêt de rendre l'âme ? Suffira-t-il après une vie si déréglée de serrer la main d'un prêtre, ne pouvant plus parler pour obtenir votre grâce ? O pénitence incertaine ! ô folle vierge, qui vous a si mal appris à fuir la colère qui doit tomber sur vous (1) ! *Celui qui remet l'amendement de sa vie au temps à venir, et qui ne viendra peut-être point, laisse un bien certain pour l'incertain, et méprisant ce qu'il perd, montre bien qu'il n'aime pas ce qu'il attend, et mérite d'en être privé* (S. Ansel., ep. 1).

(1) Luc. 3. 9.

III. POINT.

Considérez, en troisième lieu, l'extrême folie des âmes chrétiennes, qui savent bien que le ciel ne se donne qu'aux bonnes œuvres, et qui se flattent d'une vaine espérance de l'obtenir, en disant comme ces folles vierges : *Ouvrez-nous, Seigneur ; Seigneur, ouvrez-nous* (1). Quand vous frapperez à la porte du paradis, on ne considérera ni votre noblesse, ni vos charges, ni vos biens, ni votre éloquence ; si vous ne montrez de bonnes œuvres, on vous dira : La porte est fermée (2). Les belles paroles, les grandes qualités et les plus précieux titres d'honneur sont inutiles, où l'on ne récompense que la bonne vie. N'alléguez point ce que dit Notre-Seigneur : Frappez, et on vous ouvrira (3). Il est vrai, on ouvre le ciel à ceux qui frappent ; mais c'est à ceux qui frappent avec les mains, c'est-à-dire avec les bonnes œuvres, et non à ceux qui parlent (4). C'est à ceux qui frappent durant leur vie ; car après la mort il n'y a plus de ressource ; la porte est fermée pour l'éternité. Oh ! si vous pouviez goûter intérieurement devant Dieu combien ces paroles sont étonnantes : *L'époux vient* ; combien ces autres sont douces : *Celles qui étaient prêtes, entrèrent avec lui aux noces ; et combien celles-ci causent d'amertume : Alors la porte fut fermée* (5). Frappez donc pendant que vous pouvez la faire ouvrir : veillez, parce que vous ne savez pas le jour ni l'heure qu'elle sera fermée pour jamais. Pendant que vous vivez, elle vous sera toujours ouverte ; mais après la mort vous aurez beau frapper, on ne vous l'ouvrira jamais ; car enfin celui-là ne mérite pas d'obtenir de Dieu ce qu'il lui demande après la mort, qui n'a pas voulu faire ce qu'il lui commandait durant sa vie (6).

(1) Luc. 13. 25. — (2) Matth. 25. 10. — (3) Matth. 7. 7. —

(4) Matth. 7. — (5) S. Greg. homil. 12 in Evang. — (6) Idem.

MEDITATION II.

Il faut se préparer à la mort de peur d'être surpris.

La parabole du père de famille qui veille de peur que les voleurs ne percent sa maison, et du bon serviteur qui garde la maison de son maître fidèlement.

« Si le père de famille savait à quelle heure le voleur doit venir, il veillerait sans doute, et ne laisserait pas percer sa maison ; c'est pourquoi tenez-vous prêts, parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas. »

MATTH. 24.

EXPLICATION DE LA PARABOLE.

Le père de famille, c'est l'homme qui doit veiller sur sa conscience, et sur les mouvements de son cœur. Le voleur, c'est la mort dont il doit craindre d'être surpris ; c'est pourquoi il faut qu'il se tienne toujours prêt de rendre compte de ses actions, devant le Fils de l'homme au jugement particulier aussi bien qu'au jugement universel, parce que le jour de l'un et de l'autre est également incertain, et que la sentence sera la même ; car tel que chacun meurt à la fin de sa vie, tel il sera jugé à la fin du monde (1).

I. POINT.

Considérez, en premier lieu, que chacun peut être surpris de la mort. C'est un point de foi que rien n'est plus certain que la mort, rien de plus incertain que l'heure de la mort.

(1) S. Aug., epist. 80 ad Hesychium.

L'homme ignore la fin de sa vie ; et comme les poissons sont pris à l'hameçon, et les oiseaux au filet, ainsi les hommes sont surpris de la mort lorsque tout d'un coup elle fond sur eux (1). Les oiseaux sont pris au filet en se jouant dans l'air, les poissons à l'hameçon en se jouant dans l'eau, et les uns et les autres trouvent leur mort dans cette surprise. Mais les hommes sont bien plus blâmables, s'ils se laissent surprendre en s'amusant à la recherche des honneurs et des plaisirs de la terre, au lieu de penser à leur salut et de se préparer à la mort, vu qu'ils en sont avertis, et qu'ayant la raison et la lumière de la foi, ils peuvent user de prévoyance, et se précautionner de bonne heure contre ce danger.

Pensez à ceci, âme chrétienne ; cette surprise peut vous arriver aussi bien qu'aux autres. Cette affaire que vous entreprenez, et que vous ne terminerez pas ; ce bâtiment que vous commencez, et que vous laisserez imparfait ; cet emploi, cet office, cette amitié, cette intrigue, où votre passion vous engage, sont autant d'appâts qui vous attirent, et de filets que le monde et la chair vous tendent, et où votre esprit s'embarrasse tellement, qu'il ne pense point à ce dernier moment qui a de si dangereuses suites. *Prenez-y garde, veillez, priez, car vous ne savez pas quand ce temps viendra. Comme lorsqu'un homme allant en voyage, laisse sa maison, et donne à ses serviteurs le pouvoir d'agir, en marquant à chacun ce qu'il doit faire, et recommande au portier qu'il soit vigilant ; veillez de même, puisque vous ne savez pas quand le maître de la maison doit venir ; si ce sera le soir, ou à minuit, ou au chant du coq, ou au matin, de peur que survenant tout d'un coup, il ne vous trouve endormis (2).* C'est l'avis que Notre-Seigneur nous donne, et l'on peut dire qu'il n'y a point de vérités dans l'Évangile qu'il recommande davantage, et sur laquelle il revienne si souvent.

(1) Eccl., 9. — (2) Marc. 13.

II. POINT.

Considérez, en second lieu, que non-seulement chacun peut être surpris, mais que plusieurs le sont en effet. C'est un second point de foi, qui enchérit sur le premier ; car il y a plusieurs choses que la spéculation trouve possibles, qui n'ont jamais été et qui ne seront peut-être jamais ; mais quand on montre solidement qu'elles ont été, on peut conclure évidemment qu'elles sont possibles. Si donc on fait voir clairement que plusieurs ont été surpris de la mort, il faut nécessairement avouer qu'on en peut bien être surpris. Or, il n'est rien de plus aisé que la preuve de cette vérité, par l'expérience et par l'Écriture sainte ; car nous avons déjà vu dans l'Évangile que des dix vierges qui devaient aller au-devant de l'époux pour se trouver aux noces, il y en a eu cinq qui furent surprises, et qui trouvèrent la porte fermée, faute de s'être préparées à temps pour l'arrivée de l'époux. Que veut dire cela, sinon que la moitié des hommes pour le moins sont surpris de la mort lorsqu'ils y pensent le moins. Mais quand la foi ne nous en donnerait aucune preuve, l'expérience ne nous en fournit que trop d'exemples. Combien de fois avez-vous ouï dire : Un tel a été tué par un coup d'épée, un autre a été noyé, un autre est mort d'une grande chute, un autre à la table, un autre en jouant ? L'un périt par le feu, l'autre par le fer ; l'un par la peste, l'autre par la main des voleurs (1). Souvenez-vous donc que la même chose vous peut arriver. Pensez, le matin, que vous n'irez peut-être pas jusqu'au soir, et le soir, que vous ne verrez peut-être pas le matin. Soyez toujours prêt, et vivez de telle sorte que vous ne soyez jamais surpris de la mort. Heureux celui qui a tou-

(1) L. 4 de Imit. Christ. 23.

jours devant les yeux l'heure de son départ, et qui se dispose tous les jours à mourir ! Heureux celui qui tâche de se rendre tel maintenant, qu'il désire que Dieu le trouve à la mort !

III. POINT.

Considérez, en dernier lieu, que non-seulement plusieurs sont surpris de la mort, mais presque tous. C'est encore un point de foi, fondé sur la parabole du père de famille, qui veillerait s'il savait l'heure que le voleur doit venir, et ne laisserait pas percer sa maison ; car le voleur prend le temps de la nuit pour faire sa main, lorsque tout le monde dort, ou si quelqu'un veille, c'est par hasard ; et puis il ne vient pas à une heure certaine et réglée, il serait plus aisé de se tenir en garde. Si le père de famille, dit Jésus-Christ, savait à quelle heure le voleur doit venir, il veillerait sans doute. Mais on ne le sait point, il vient lorsqu'on n'y pense pas ; voilà la cause de la surprise presque générale et universelle de tous les hommes à l'heure de la mort, parce qu'elle est inconnue à tous, ou si Dieu la révèle à quelques-uns, c'est par une faveur extraordinaire, qu'il n'accorde que rarement, et à un petit nombre de ses amis. Au reste, si lorsque saint Pierre entendait cette parabole, demande à son maître si c'est aux apôtres seulement qu'il s'adresse, ou bien à tout le monde. Notre-Seigneur ne lui répond pas ouvertement ; il s'en explique assez clairement ailleurs par ces paroles : *Ce que je vous dis, je le dis à tous ; veillez* (1). Et en une autre occasion : *Ce qui est arrivé au temps de Noé, arrivera encore au temps du Fils de l'homme. Ils mangeaient et ils buvaient ; les hommes épousaient des femmes, et les femmes des maris, jusqu'au jour que Noé entra dans l'arche, et alors le déluge survenant les fit tous périr. Et comme il arriva encore au temps*

(1) Marc. 13.

de Loth. Ils mangeaient et ils buvaient ; ils achetaient et vendaient ; ils plantaient et ils bâtissaient. Mais le jour que Loth sortit de Sodome, il tomba du ciel une pluie de feu et de souffre qui les perdit tous. Il en sera de même au jour que le Fils de l'homme paraîtra (1).

Que faut-il conclure de là ? Ce que dit saint Augustin :

Que tout chrétien doit veiller sur soi, de peur qu'il ne se trouve pas prêt au jour que le Seigneur viendra. Or, ce jour-là le surprendra sans lui donner le loisir de se préparer, s'il ne se trouve pas prêt au dernier jour de sa vie (2).

Croyez-vous cela ? Dites-vous souvent en vous-même : Je serai peut-être surpris comme les autres. La mort viendra plus tôt que je ne pense : il faut la prévenir et me préparer contre ses surprises. On le dit ; mais en effet il n'y a personne qui n'espère achever encore l'année qui ne fait que commencer. C'est ce qui nous rend tous paresseux et endormis (3). Quelle insensibilité ! Il s'agit de l'affaire importante du salut ; un moment fatal doit en décider, ce moment est incertain, la plupart y sont surpris ; Jésus-Christ le dit à tous : il le dit à ses élus, il le dit à ses amis, il le dit à nous, il le dit à tous ceux qui viendront après nous jusqu'au jour du jugement (4) : Veillez, priez, tenez-vous prêts, vous serez surpris. Cependant on n'y pense pas, on n'appréhende pas ce danger. Peuple sans conseil et sans prudence ! Eh ! qu'il serait à souhaiter qu'ils eussent le don de sagesse et d'intelligence pour prévoir les dangers dont on les menace au dernier moment de leur vie (5) ! Veillez donc, parce que vous ne savez pas à quelle heure votre maître doit venir.

(1) Luc. 17. 29. — (2) S. Aug. ad hesychium. — (3) Matth. 25. 5. — (4) S. Aug., epist. 80 citada. — (5) Deut. 32. 29.

MÉDITATION III.

Il faut se préparer à la mort, de peur d'être surpris en mauvais état.

La parabole du mauvais serviteur que son maître surprend dans les désordres.

« Si le serviteur est méchant, et que sur la créance que son maître n'est pas prêt de venir, il commence à battre ses compagnons, et à boire et manger avec les ivrognes, son maître viendra au jour qu'il ne s'attend pas, et à l'heure qu'il ne sait pas, et il le séparera et lui fera porter la peine des hypocrites; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

MATTH. 24.

I. POINT.

Considérez combien il est important de se préparer à la mort, de peur d'être surpris en mauvais état. Comme ce serviteur que son maître surprend dans ses débauches; car il s'agit premièrement d'être séparé de Dieu, chassé du paradis, banni pour jamais de la compagnie des saints, et dépouillé de tous les biens du corps et de l'âme. C'est ce que signifient ces paroles : *Et dividet eum* : Il le séparera et le chassera de sa maison. Jugez si cela ne mérite pas qu'on y pense. On dit qu'une affaire est importante, premièrement, lorsqu'il s'agit de tous les biens extérieurs de la fortune, comme de l'honneur, des charges, du crédit et des richesses; secondement, lorsqu'il s'agit des biens du corps, de la santé, de la

liberté, de tous les plaisirs de la vie, et de la vie même ; en troisième lieu, lorsqu'il s'agit de tous les biens de l'âme, du repos de la conscience, du bon sens, de la vertu et de la joie de l'esprit. Tous ces biens sont de telle conséquence dans l'estime des hommes, qu'ils n'omettent rien pour en éviter la perte. Que sera-ce donc quand il s'agit, non d'une seigneurie temporelle, mais d'un royaume éternel ; non d'une vie mortelle, qui fuit et disparaît comme l'ombre, mais d'une vie immortelle ; non d'un plaisir passager et d'une santé sujette à cent faiblesses et incommodités, mais d'une joie infinie et d'une souveraine béatitude ? Car enfin, comme le fils de Dieu nous assure qu'il établira sur tous ses biens celui qu'il trouvera dans sa grâce (1), de même il nous avertit qu'il viendra comme un voleur, pour les ôter à celui qu'il surprendra dans le péché : *Si vous ne veillez, je viendrai à vous comme un voleur, et vous ne saurez à quelle heure je viendrai* (2). Si bien que la mort, qui est un gain inestimable pour ceux qui veillent, est un naufrage déplorable et une perte irréparable pour les pécheurs qui s'endorment, et qui se laissent surprendre sans penser à leur salut. Ils mourront au milieu de la tempête ; il leur arrivera le même sort qu'aux vaisseaux qui sont sur mer (3). Vous verrez un bâtiment voguer heureusement, tenir sa route droite, avancer à la faveur des vents ; et tout d'un coup un banc, qu'on ne voyait pas, un vent contraire qui se lève, un rocher à fleur d'eau, un ais qui s'entr'ouvre le font couler à fond au milieu de ces assurances, dit Tertullien (4). Le même sort arrive dans la perte que les méchants font de leur vie. Les uns meurent subitement, sans que leur corps soit battu et brisé par les maladies ; les autres font naufrage dans un corps usé et abattu par de longues infirmités ; mais qu'importe que le vaisseau

(1) Matth. 24. 27. — (2) Apoc. 3. — (3) Job. 36. — (4) Tert. 1 de anima.

soit entier ou brisé , si l'âme voit le cours de sa navigation rompu lorsqu'elle ne s'y attendait pas. Celui qui était dans un bon vaisseau, qui avait un corps plein de vigueur et de force, croyait faire un long voyage. Celui qui était dans un corps usé , comme dans un vieux bâtiment , y ayant passé plusieurs années, espérait au moins achever celle qu'il avait déjà commencée ; mais ils sont tous deux surpris également, et comme l'orage qui surprend le vaisseau fait périr avec lui toutes les richesses qu'il porte , de même la mort qui les attaque, leur fait perdre tous les biens du ciel avec la vie. Oh ! quelle perte ! oh ! quel effroyable naufrage ! Hélas ! en quelle désolation tombent-ils ? Que leur chute arrive subitement, ils périssent tout d'un coup à cause de leur iniquité (1). O pécheur, si vous ne craignez pas le péché, craignez la mort, qui vous en fera porter la peine (2) !

II. POINT.

Considérez une autre circonstance qui rend cette surprise infiniment redoutable. C'est que la perte de tant de biens est nécessairement suivie d'une infinité de maux , dont il est impossible que le pécheur se dégage ; car s'il est chassé du ciel, il faut qu'il soit malheureusement précipité dans l'enfer ; et s'il perd son souverain bien, il faut qu'il souffre l'extrémité de tous les maux ; ce qui doit redoubler sa crainte, s'il est tant soi peu raisonnable ; car encore que le bien, dit saint Denis, soit absolument plus fort que le mal , et qu'il fasse plus d'impression sur un cœur noble et généreux ; néanmoins comme la raison et la volonté de la plupart des hommes sont extrêmement faibles , nous voyons que la douleur a plus de force pour les toucher que la joie , et la crainte que l'espérance. C'est pourquoi s'il ne s'agissait que de perdre le

(1) Ps. 72. — (2) S. Aug. hom. de orat. Dom.

paradis , et qu'il n'y eût point d'enfer pour les tenir dans le devoir , plusieurs ne craindraient pas de renoncer à la félicité des saints , pour s'abandonner à leurs passions déréglées. Mais il n'en est pas ainsi ; l'un est inséparable de l'autre , et quiconque perd l'héritage des enfants de Dieu , ne peut éviter la peine des réprouvés. *Il sera mis au rang des hypocrites* , c'est-à-dire des mauvais chrétiens , qui n'ayant que quelques marques extérieures de religion , seront condamnés aux flammes de l'enfer , où il y aura des pleurs et des grincements de dents (1). De quelle importance est donc une affaire où tout est infini : le juge infiniment juste , le compte qu'il lui faut rendre d'une chose infiniment considérable , la peine d'une rigueur infinie ? Si nous sommes si ardents à la poursuite des biens du monde , et à la fuite des maux les plus petits et de la moindre conséquence , que devons-nous faire pour conserver le souverain bien , et pour éviter le plus grand de tous les maux ? Que de peines prenons-nous pour des choses qui nous quitteront par leur inconstance , ou que nous perdrons par force et contre notre volonté , et quand nous pourrions les conserver , qui ne nous serviront que de pièges pour nous perdre ? Et donc , que ne devrions-nous faire pour des biens éternels , pour des biens divins , pour un bien qui est Dieu même ; on me montre une couronne dans le ciel , et une fournaise de flammes dans l'enfer , et me trouvant entre ces deux objets , je me joue dans mon danger , tant je suis peu touché du désir de l'un et de la crainte de l'autre ; peut-on voir un aveuglement plus étrange ?

III. POINT.

Considérez qu'après la mort il n'y a plus de ressource. Si vous êtes surpris en mauvais état , la perte que vous faites et la peine que vous encourez sont éternelles. C'est la dernière

(1) Matth. 13. 42.

circonstance qui rend cette surprise effroyable, et qui vous la doit faire appréhender. Pour peu judicieux que soit un homme lorsqu'il se représente qu'il faut mourir, et qu'il en voit la conséquence, qui ne va pas à moins qu'une éternité bienheureuse ou malheureuse, il doit conclure en même temps qu'on ne peut apporter trop de soin pour s'y préparer, puisqu'il est difficile de faire un chef-d'œuvre d'un coup d'essai, et que la faute qu'on y fait est irréparable ; car on ne meurt qu'une fois, et en quelque lieu que l'arbre tombe à droite ou à gauche, il ne se relève jamais ; il faut qu'il y demeure pour l'éternité, l'arrêt est irrévocable. Voulez-vous donc que votre mort soit heureuse ? préparez-vous de bonne heure à ce moment qui vous fera passer du temps à l'éternité. Ne vous flattez point d'une vaine espérance de vivre longtemps ; votre vie sera toujours trop courte pour une affaire de si grande conséquence. Cette vie mortelle est une trêve de peu de jours que Dieu vous donne pour penser à vous. Cette licence avec laquelle vous vous plongez imprudemment dans les plaisirs, ne peut pas être de longue durée eu égard à l'éternité des peines dont elle sera suivie, si vous ne recourez au remède de la pénitence, pendant que Dieu suspend l'arrêt de sa justice (1). Que ceux donc qui vivent dans le péché ne s'attachent pas tellement au plaisir qu'ils y trouvent, que la mort les y surprenne ; il n'y a plus de retour ni de conversion dans l'enfer, dit saint Léon, le remède de la pénitence n'a plus lieu, lorsque la volonté n'est plus capable d'aucune action louable ; car le prophète David assure que Dieu est en oubli parmi les morts, et que personne ne le confesse dans l'enfer (2). *Seigneur, tournez-vous vers moi et délivrez mon âme, sauvez-moi par votre miséricorde ; car les morts ne se souviennent plus de vous, et qui vous reconnaîtra dans les enfers* (3) ?

(1) S. Leo. serm. 5 de Quadrag. — (2) S. Leo. serm. 5 de Epiphan. — (3) Ps. 6. 6.

ENTRETIEN POUR LE PREMIER JOUR.

Il faut être prêt à tout moment de mourir et de paraître
devant Dieu.

Les grands serviteurs de Dieu ont quatre avantages considérables sur les pécheurs, pour bien mourir et pour n'être point surpris.

Le premier est que, par un privilège particulier, ils sont souvent avertis du jour et de l'heure de leur mort. Dieu la leur fait connaître, tantôt par des lumières intérieures, comme à saint Anastase, martyr ; tantôt par des signes extérieurs, comme aux religieux de Saint-Victorien, au sépulchre duquel on entendait trois coups toutes les fois que quelqu'un du monastère devait mourir dans l'année ; tantôt par le ministère des anges, qui prédirent ce jour fatal à saint Maxime, à saint Jean Calybite, à saint Gildas, à saint Eutyme, à la bienheureuse Angèle de Foligny et à plusieurs autres ; tantôt par l'entremise des saints et surtout de la bienheureuse Vierge, qui pour avoir assisté à la naissance et à la mort de son Fils, a un droit particulier d'avertir, d'assister, de protéger et de consoler les élus à la mort, qui est le jour natal de leur bonheur éternel (1).

Le second est que Notre-Seigneur leur apparaît et les encourage dans ce passage important de la terre au ciel, comme il fit à saint Antoine, à sainte Mechtilde, et à sainte Liduvine qu'il oignit lui-même en la présence de la bienheureuse Vierge et d'une grande compagnie d'anges et de saints, lui promettant que dans deux jours elle chanterait le cantique de

(1) Salmeron. temp., tract. 3.

joie avec les autres vierges dans son royaume céleste. Saint Nicolas de Tolentin, religieux de l'ordre de Saint-Augustin, brûlait d'un si ardent désir de mourir, qu'il s'écriait sans cesse : *Je désire d'être dégagé des liens du corps et d'être avec Jésus-Christ* (1) ; ces saintes ardeurs furent si agréables au Fils de Dieu, qu'il lui apparut à l'heure de la mort avec sa bienheureuse mère, et saint Augustin l'invitant au ciel, et le consolant par ses amoureuses paroles : *Courage, bon et fidèle serviteur, entrez dans la joie de votre maître. Oh ! quelle joie ! oh quel bonheur* (2) !

Le troisième est qu'en quelque temps que Notre-Seigneur les appelle, ce n'est jamais ni trop tard ni trop tôt ; c'est toujours au temps le plus favorable pour leur salut. S'il tarde à venir, c'est afin qu'ils se convertissent, ou qu'ils augmentent en sainteté et en mérites ; s'il avance leur mort, c'est de peur qu'ils ne se pervertissent. *Le juste a plu à Dieu, et il en a été aimé ; il a été transféré d'entre les pécheurs, parmi lesquels il vivait ; il a été enlevé de peur que la malice ne pervertît son esprit, et que son âme ne fût séduite par les fausses apparences du siècle* (3). Un homme riche donna un jour une somme considérable à saint Jean l'Aumônier, espérant que les prières d'un si saint personnage préserveraient son fils qui entreprenait un long voyage sur la mer. Il mourut néanmoins dans cette navigation, ce qui affligea inconsolablement ce pauvre père, qui perdait en ce cher fils le soutien et l'honneur de sa maison. Saint Jean en fut aussi sensiblement touché, mais au fort de sa douleur ce jeune homme lui apparut tout environné de lumière, qui le consola et lui dit qu'il était sauvé, et qu'une longue vie l'eût précipité dans les enfers.

Le quatrième est qu'encore que la mort les surprenne, elle les trouve toujours prêts. Plusieurs meurent subitement ;

(1) Phil. 2. 23. — (2) Matth. 25. 21 — (3) Sap. 4. 11.

saint Siméon Stylite fut frappé d'un coup de foudre, saint François de Sales mourut d'apoplexie; mais leur mort, pour être subite, n'est jamais imprévue. Le père François Car-dose, de la compagnie de Jésus, excellent prédicateur, mourut subitement en s'appliquant à la lecture. Le sacristain qui venait à sa chambre pour l'avertir de dire la messe le trouva mort, et en ayant donné avis, ceux qui accoururent à cet accident inopiné, remarquèrent que le livre qu'il lisait était demeuré ouvert, et qu'il avait le doigt sur ces paroles : *Bien-heureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur* (1).

Apprenez de là qu'il n'y a moment dans la vie auquel nous ne devons nous tenir prêts de paraître devant Dieu, si nous voulons assurer notre salut. Pourquoi? Parce qu'il n'y a moment de notre vie qui ne nous ait été donné pour nous préparer à la mort; parce qu'il n'y a moment du temps qui ne soit d'une extrême conséquence pour l'éternité; parce qu'il n'y a moment qui ne puisse être le dernier de notre vie; parce que l'affaire du salut est d'une telle importance, que toute la vie ne suffit pas pour y penser; parce qu'enfin les plus grands saints y ont pensé toute leur vie, sachant bien ce que dit saint Augustin, que Notre-Seigneur nous a caché le jour de notre mort, afin d'y penser tous les jours pendant que nous vivons, parce que nous ne vivons que pour apprendre à bien mourir. Mon fils, si vous voulez trouver faveur auprès de Dieu, préparez-vous de bonne heure à rendre compte de vos déportements, avant qu'il vous appelle devant son tribunal pour vous juger (2). Il n'est pas temps de chercher des moyens de défense quand le juge va prononcer l'arrêt de votre mort; il n'est pas temps de courir aux remèdes quand le poison a déjà gagné le cœur; il n'est pas temps de préparer vos armes quand l'ennemi sonne la charge. Tenez-vous donc toujours en état de répondre quand on vous appellera,

(1) Apoc. 14. 13. — (2) Coeli. 18. 20.

et de dire avec Job : *M'appellez-vous? Je suis prêt à vous répondre* (1) ; ou bien avec ce sage : Je me tiens à tout moment à la porte de l'éternité. Je me souviens de ces folles vierges qui trouvèrent la porte fermée, et pour éviter ce danger je suis toujours à l'entrée ; toutes les heures sont les portières du ciel, qui peuvent m'ouvrir le paradis, voilà pourquoi je les observe ; on a promis d'ouvrir la porte du ciel à ceux qui frapperont, et qui ne se laisseront point d'attendre, je frapperai tant, qu'à la fin j'espère qu'on me fera miséricorde ; ma vie s'écoule comme le sable de l'horloge qui tombe grain à grain : un moment pousse l'autre, et ainsi le temps s'échappe de mes mains par une fuite continuelle. Mais il y a cette notable différence, que dans l'horloge je puis voir tout ensemble ce qui passe et ce qui reste à passer ; il n'en est pas ainsi de ma vie ; tous les moments doivent m'être suspects comme à un criminel qui attend à toute heure la sentence de sa mort dans le fond d'un triste cachot. Tel fait son compte dans son cabinet, pendant que la mort fait le sien tout contraire dans une chambre voisine. Tel commence une mauvaise action qui ne la peut achever ; tel projette un grand dessein dans son esprit, qui n'a pas le loisir de l'exécuter. C'est pourquoi je veille sur mes pensées et sur mes œuvres, et je tâche d'être prêt à tout moment. Voilà le sentiment et la pratique des saints que vous devez imiter. Souvenez-vous de votre Créateur pendant les jours de votre jeunesse ; n'attendez pas que les maladies vous attaquent et que la mort fasse ses approches. Votre vie est un soleil qui s'avance et hâte sa course, n'attendez pas qu'il se couche, que la lune et les étoiles s'obscurcissent, et que les nuées retournent après la pluie ; que vos yeux perdent leur lumière, que vos sens s'affaiblissent par l'âge, et que les vapeurs s'élevant au cerveau retombent sur le poumon et vous étouffent. C'est une chaîne d'ar-

(1) Job. 14. 15.

gent qui s'use tous les jours , n'attendez pas qu'elle se rompe, et que l'âme se sépare du corps par la rupture de cette bandelette d'or et de ce lien précieux qui les tient unis ensemble. C'est un vaisseau de terre qui va si souvent à la fontaine, qu'à la fin il se casse; c'est une roue qui tourne tant de fois sur la citerne, qu'à la fin elle se brise (1). Défiez-vous donc de votre fragilité, souvenez-vous que vous n'êtes qu'un peu de poussière, et que vous devez retourner dans la poussière; tenez-vous prêt à toute heure; car il y va d'une éternité de biens ou de maux.

Saint Henri, époux de sainte Cunégonde, priant sur le tombeau de saint Volfang, aperçut vis-à-vis de lui une main miraculeuse qui écrivait sur la muraille ces deux paroles : *Post sex*, après six. Ce bon prince crut d'abord qu'il ne lui restait plus que six jours de vie, et se disposa à la mort avec une ferveur admirable. Mais après les avoir passés dans une parfaite santé, il se persuada que le ciel lui donnait encore le terme de six mois, et sur cette créance il redoubla ses soins et ses dévotions. Les six mois s'étant écoulés comme les six jours sans aucun accident, il crut qu'il s'était mépris, et qu'on lui donnait six ans à se préparer. Ce qu'il fit très-exactement. Mais au bout de six ans Dieu voulut récompenser sa vertu, au lieu de la mort qu'il attendait, il lui donna le sceptre et la couronne de l'empire. Suivez cet illustre exemple, et ne craignez point de penser à la mort, et d'entrer souvent dans le tombeau, vous y trouverez une couronne.

(1) Eccl. 22.

DEUXIÈME JOUR.

VOTRE EMPLOI SERA D'APPRENDRE COMMENT IL FAUT SE PRÉPARER A LA MORT, PENDANT QU'ON EST EN BONNE SANTÉ.

MÉDITATION I.

Pour bien mourir, il faut prévenir la mort durant la vie par la pratique continuelle de la mortification.

La parabole des domestiques qui attendent le retour de leur maître.

« Que vos reins soient ceints, et ayez toujours dans vos mains des lampes ardentes, et soyez semblables à ceux qui attendent que leur maître retourne des noces. »

Luc. 12.

REMARQUE.

Les Juifs portaient de longues vestes qu'ils étaient obligés de hausser, quand ils voulaient agir ou faire voyage. Notre vie n'est qu'une course à la mort, un voyage vers le ciel, un combat pour l'éternité. Il faut donc que nos reins soient ceints par la mortification de nos sens, de nos pensées et de nos désirs superflus et dérégles, de peur qu'ils ne nous empêchent de travailler, de combattre, et de marcher. C'est le sujet de cette méditation.

I. POINT.

Considérez que la mortification est une mort volontaire , une mort d'un homme vivant, une mort avant la mort. Par conséquent votre mortification doit faire par une prévention amoureuse sur votre âme, pendant que vous êtes encore en vie, ce que la mort fera un jour par nécessité sur votre corps. La mort vous ravira l'usage de tous les sens, faites-les mourir par avance, en retranchant tout ce qui peut déplaire à Dieu dans vos paroles, dans vos regards et dans l'usage de tous les plaisirs sensuels.

La mort vous dépouillera de tous les biens de la terre. Quittez-les d'affection, n'en regrettez point la perte, n'en prizez point la jouissance. Ceux qui détachent leur cœur des choses du monde, sont comme des fruits mûrs qui tombent d'eux-mêmes, ou qui se laissent cueillir sans peine. Au lieu que ceux qui les aiment avec excès, souffrent une horrible violence, quand la mort les leur arrache, et qu'on leur vient dire qu'il faut quitter tant de desseins ébauchés, tant d'ouvrages commencés, tant d'espérances à demi écloses, tant de belles prétentions en fleur, et tant de biens amassés avec soin dont ils n'ont pas encore joui.

La mort vous séparera de tous vos amis et de tous vos proches qui vous accompagneront jusqu'au tombeau, et quand ils vous auront mi en terre, ils ne se souviendront plus de vous. Apprenez de bonne heure à vous déprendre de toute affection charnelle pour vos parents, et de la changer en un amour purement spirituel. Que s'il arrive qu'on vous méprise ou qu'on vous mette en oubli, recevez cette humiliation de grand cœur, et soyez bien aise qu'on vous traite comme un mort, et que personne ne songe à vous et n'y mette son cœur, non plus que si vous étiez déjà dans le tombeau. Ce fut dans ce sentiment que saint François de

Borgia renonçant à toutes les grandeurs du monde, ne se réserva que les messes et les prières qui étaient fondées à Gandie pour les ducs de Gandie défunts, et qui se disaient pour lui comme pour ses prédécesseurs, quoiqu'il fût encore en vie, désirant d'être traité comme un mort, et d'apprendre lui-même par ces cérémonies mortuaires à vivre comme un homme de l'autre monde, et à se tenir toujours prêt à paraître devant Dieu.

II. POINT.

Considérez que la mortification doit être universelle pour faire l'office de la mort, et pour en avoir les qualités, comme elle en porte le nom ; car on ne dit point qu'un homme soit mort pour avoir perdu la vue, ou l'ouïe, ou la parole, ou le goût. Il faut qu'il soit privé généralement de toute action, de tout mouvement et de tout sentiment, pour être tenu pour mort. De même on ne dit point qu'un homme soit bien mortifié, pour avoir fait quelque acte de mortification, ou pour avoir réprimé la curiosité de quelqu'un de ses sens ; il faut qu'il veille continuellement sur tous les mouvements de son cœur, sur sa langue, sur ses yeux, sur tous les organes des sens, et qu'il pratique la mortification en toutes choses, pour être mis au rang de ces bienheureux morts, dont il est dit : *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur* (1) ; et ailleurs : *Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Jésus-Christ dans le sein de Dieu* (2). Heureuse mort, dit saint Bernard, qui préserve ainsi le serviteur de Dieu de la corruption du siècle, et qui lui en donne même de l'horreur (3). Car il est assuré que Jésus-Christ vit en lui, dès là qu'il cesse de vivre en lui-même ; et il peut dire avec saint Paul : *Je vis, non plus moi-même, mais Jésus-Christ vit en moi*. Je

(1) Apoc. 14. 13. — (2) Colos. 3. 3. — (3) S. Bern. serm. 7. Quadrag.

suis mort à tout le reste, et je n'en suis point touché, je n'y fais point d'attention, je ne m'en donne aucun soin. Mais tout ce qui regarde Jésus-Christ me trouve toujours vivant et toujours prêt. Que si je ne puis rien faire pour son service, j'en ai pour le moins le sentiment; tout ce qui se fait à son honneur me plaît, et tout ce qui se fait autrement me déplaît.

III. POINT.

Considérez les motifs qui nous obligent à pratiquer la mortification continuelle.

1. Parce que c'est le devoir d'un chrétien. Notre tâche, notre office, notre milice est de faire violence à la nature. C'est par nous que le royaume du ciel doit souffrir violence, parce que ceux qui se font violence l'emportent (1). C'est l'emploi de toute notre vie de mortifier tous les jours la chair par l'esprit (2).

2. Ce n'est pas seulement notre emploi, c'est notre vocation et notre état. *C'est à cela*, dit le chef des apôtres, *que vous avez été appelés, parce que Jésus-Christ a souffert pour nous, et vous a donné l'exemple, afin que vous marchiez sur ses pas* (3). Vocation la plus noble, la plus honorable et la plus heureuse qui puisse être; car c'est le remède de tous les vices et la source de toutes les vertus. Un homme parfaitement mortifié, dit saint Grégoire de Nazianze (4), mène une vie toute céleste, élevée au-dessus de tout ce qui tombe sous les sens; son âme est un très-pur miroir des choses divines, qui reçoit continuellement de nouvelles lumières, et qui ne souffre aucun mélange des choses de la terre. Son état est fort semblable à celui des

(1) S. Climac. — (2) S. Aug. serm. 13 de verbis Domini. — (3) L. Petr. 2. 21. — (4) S. Greg. Naz. apol. 1. — S. Ephræm. Vide S. Chrysost. 3 de sacerdot.

anges, son ministère est plein de Dieu, son esprit est déjà dans le ciel, il jouit par avance du bonheur de la vie future, il est déjà arrivé au port de la tranquillité, d'où il voit comme du ciel, le naufrage des gens du monde qui s'abandonnent à la furie de leurs passions.

3. Ce qui doit nous animer encore davantage à ce saint exercice, c'est l'obligation infinie que nous avons à Jésus-Christ, qui nous a délivrés de la mort éternelle par celle qu'il a soufferte pour nous; mais en nous délivrant d'une dette si fâcheuse que nous avons contractée par le péché, il nous en a laissé une autre qu'il faut payer par amour. C'est la mortification qui est un tribut de reconnaissance et d'amour, qui nous fait mourir à nous-mêmes, pour vivre à celui qui a bien voulu mourir pour nous. Chose merveilleuse et surprenante! ce qui nous délivre de la mort nous encourage à mourir, le payement est une dette, notre décharge est une nouvelle obligation dont nous ne pouvons nous dispenser; car il est impossible de suivre Jésus-Christ que par la croix, et de vivre selon l'esprit qu'en faisant mourir tous les désirs de la chair (1). *Portant toujours la mortification de Jésus en notre corps, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée en notre corps (2); car nous qui vivons, nous sommes à tout heure livrés à la mort pour Jésus, afin que la vie de Jésus paraisse aussi en notre chair mortelle. O l'heureuse vie! ô l'admirable mort, qui ne nous ôte la vie que pour nous rendre immortels (3)!*

(1) Balduinus in Alleg. — (2) 2. Cor. 4. — (3) Tertull.

MÉDITATION II.

Pour bien mourir il faut bien vivre, et pratiquer de bonnes œuvres.

Suite de la parabole.

« Ayez des lampes allumées dans vos mains. »

LUC. 12.

I. POINT.

Considérez que la bonne mort dépend régulièrement de la bonne vie.

Le cardinal Bellarmin avait coutume de dire, en déplorant l'aveuglement des pécheurs : Oh ! que ceux-là sont malheureusement trompés, qui espèrent pouvoir faire une bonne mort, après avoir mal vécu !

1. L'expérience ne vérifie que trop souvent ce que dit saint Augustin, qu'il n'est pas aisé de trouver au besoin les remèdes qu'on a négligés, lorsqu'on avait le temps de les chercher.

2. On dit ordinairement que la mort est l'écho de la vie. Cela veut dire que telle qu'est la vie, telle est la mort. L'écho répond fidèlement à la voix, et ne répète que ce qu'on lui dit ; la mort répond à la vie ; et comme dans un mouvement continu, la fin est semblable au commencement, et ne change pas de nature, de même dans le cours de la vie il y a une suite comme naturelle, qui fait que les dernières actions ne sont guère différentes des précédentes.

3. Les grands changements du mal au bien ne se font pas en un instant. C'est un grand changement que celui d'une

mauvaise vie en une bonne ; le moment de la mort n'y suffit pas, et la véritable pénitence est si rare pour lors, qu'elle peut passer pour un miracle.

4. Nous voyons que tout ce qui est difficile ne se fait que rarement ; or la conversion du pécheur n'est jamais plus difficile qu'à la mort. Les douleurs du corps accablent l'esprit, qui n'agit presque plus que par habitude, parce qu'en cette extrémité la nature tombe en défaillance, et il ne lui reste quasi plus de force que pour ce qu'elle a accoutumé de faire. Celui qui n'a point appris à souffrir, ne fait que se plaindre lorsqu'il est malade, et trouver à dire à tout ce qu'on fait pour le soulager. Celui qui est attaché aux vanités du monde, ne peut recevoir d'autres pensées, ni souffrir qu'on l'entretienne des choses de l'autre vie, dont le seul souvenir le trouble et l'effraie. Celui qui n'a jamais eu de piété ni de religion, n'est pas en état d'en faire les actes, ni d'en donner de solides preuves.

5. Il est vrai que Dieu est miséricordieux, et que ce que l'homme ne peut faire par ses propres forces, la grâce du rédempteur peut le faire quand il lui plaît. Mais comme il est de sa bonté de ne point abandonner à la mort ceux qui l'ont servi durant leur vie, il faut aussi que sa justice paraisse, en permettant que ceux qui l'ont mis en oubli pendant qu'ils avaient le temps et les moyens de bien vivre, s'oublient eux-mêmes lorsqu'il faut mourir, et qu'ils abandonnent le soin de leur salut. Oh ! qu'heureux et sage est donc celui qui tâche de se rendre tel maintenant qu'il désire que Dieu le trouve à la mort ! N'oubliez jamais, disait en mourant la vénérable mère Victoire aux religieuses de son ordre, ce dernier et redoutable passage pour lequel toute sorte de diligence est bien employée, et nulle préparation n'est superflue et ne peut être trop grande. Maintenant tous les moments sont précieux, tous les jours sont des jours de salut, et tout le temps de la vie est un temps favorable pour assurer notre

couronne (1). Mais qui peut voir sans douleur que vous l'employez si inutilement, vous ayant été donné pour mériter l'éternité.

II. POINT.

Considérez que la bonne vie renferme quatre choses qui doivent l'accompagner.

La première est la crainte de Dieu et une grande aversion de tout ce qui peut nous faire perdre son amitié (2).

La seconde, une résolution efficace de se relever promptement, s'il arrive par fragilité qu'on succombe à la tentation.

La troisième, un grand éloignement de certains péchés d'habitude qui entraînent de fâcheuses suites, et causent un grand embarras d'esprit ; comme ce sont les inimitiés, le bien mal acquis, le peu de soin de payer ses dettes, la médiance, les compagnies dangereuses, l'abus des sacrements, l'inobservance de ses règles, l'inapplication à son office, et semblables fautes qui mettent la conscience dans un étrange désordre.

La quatrième, la fuite de l'oisiveté, qui est la source de tous les vices, et le soin de faire de bonnes œuvres et de pratiquer les vertus, qui sont les plus certains gages du salut ; car ce qui donne une merveilleuse confiance à l'homme que sa mort sera bienheureuse, c'est le mépris du monde, l'ardent désir d'avancer dans la vertu, l'amour de la discipline, le travail de la pénitence, la promptitude à obéir, l'abnégation de soi-même et la souffrance de tous les maux pour l'amour de Jésus-Christ (3). Ce sont là ces lampes ardentes qui éclairaient celui qui les voit et celui qui les fait. La lampe, dit saint Chrysologue, n'éclaire pas seulement celui qui la

(1) Lib. 1 de Imit. Christi. c. 25. — (2) Le traité des dispositions requises pour bien mourir, première disposition. — (3) Lib. 1 de Imit. Christi. c. 23.

porte, mais plusieurs autres, et une bonne œuvre en éclairant celui qui la fait par son mérite, en éclaire encore beaucoup d'autres par son exemple. Mais si celui qui s'emploie aux bonnes œuvres est comme une lumière céleste, et comme l'étoile des mages, qui en conduit plusieurs à Jésus-Christ, à combien plus forte raison s'y acheminera-t-il lui-même ? Vous devez donc toujours avoir dans les mains ces lampes ardentes, pour vous éclairer dans les ténèbres de la mort, qui est une nuit obscure pendant laquelle on ne peut plus travailler pour l'éternité. *Pendant qu'il est jour, il faut que je fasse les œuvres de celui qui m'a envoyé ; il viendra une nuit dans laquelle personne ne peut agir* (1). Marchez donc pendant que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous surprennent ; car celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va. Pendant que vous êtes en santé, vous pouvez faire plusieurs bonnes œuvres ; mais étant malade, je ne sais ce que vous pourrez faire ; beaucoup moins étant à l'heure de la mort (2).

III. POINT.

Considérez qu'il ne suffit pas de faire porter à d'autres ces lampes ardentes, mais que vous devez les avoir en vos propres mains (3). Cela veut dire que c'est une grande imprudence d'attendre à faire vos bonnes œuvres par l'entremise des exécuteurs de votre testament, lorsque vous ne pourrez plus les faire vous-même. Croyez-vous que vos héritiers auront plus de zèle pour votre bien spirituel, que vous n'en avez eu pendant votre vie ? Si vous ne vous mettez pas en peine maintenant pour vous-même, qui s'en mettra en peine quand vous n'y serez plus ? Combien y a-t-il de testaments qui ne s'exécutent jamais par un jugement de Dieu, qui

(1) Joan. 9. 4. — (2) Lib. 1 de Imit. Christi. c. 23. — (3) Luc. 12. 35.

permet qu'un homme qui a été cruel à son âme , soit abandonné des autres qui ne lui seront pas plus favorables. Ayez donc vos lampes dans vos mains ; la lumière qui va devant vous éclaire beaucoup mieux que celle qui vous suit. Ne vous fiez point sur vos proches et amis, ne vous attendez pas même à leurs prières, parce que les hommes vous auront bien plus tôt oublié que vous ne pensez. Il est bon de se recommander aux prières des gens de bien, et se procurer celles de l'Église pour ce sujet; mais il vaut encore mieux pourvoir vous-même de bonne heure à la sûreté de votre salut , et faire passer au ciel devant vous vos bonnes œuvres , que de vous en reposer sur le soin des autres (1).

MÉDITATION III.

Pour bien vivre il faut souvent penser à la mort.

Suite de la même parabole.

« Soyez semblables à des hommes qui attendent que leur maître retourne des noces. »

LUC. 12.

I. POINT.

Considérez que le malheur des pécheurs est qu'ils s'attachent tellement à la vie présente, que ni la mort ni l'éternité ne peuvent entrer dans leur pensée. Cette passion déréglée est le principe de leur mauvaise conduite et la cause de leurs désordres. Demandez-leur pourquoi ils recherchent avec tant d'ardeur les richesses, les plaisirs et les grandeurs

(1) Lib. 4 de Imit. Christi. c. 23.

périssables, ils vous diront qu'il faut vivre, et qu'on ne peut pas vivre sans bien et sans honneur ; qu'il en faut avoir comme l'on peut, parce qu'on n'en peut pas toujours avoir comme l'on veut. De là vient cette faiblesse générale qu'ils ont de ne pouvoir ouïr parler de la mort, dont ils éloignent tant qu'ils peuvent le souvenir. Ce qui fait que lorsqu'il leur en faut porter la nouvelle, il n'y a guère moins à faire qu'à prendre une ville. Il faut choisir des personnes qui soient agréables au malade. Il faut entrer dans son esprit avec des détours et des adresses merveilleuses. Il faut faire cette fâcheuse commission avec des paroles si bien concertées, qu'elles ne lui donnent point d'effroi ni de rebut. Il faut avoir une patience à l'épreuve pour le faire résoudre à son devoir ; et bien souvent, après beaucoup de peine, il faut se contenter de ce qu'on peut tirer de lui, quelquefois même la mort survient avant qu'on lui en ait osé parler. O mort, que ton souvenir est fâcheux et importun à celui qui jouit à son aise des commodités et des plaisirs de la vie ! Oh ! qu'il est vrai, comme dit saint Augustin, que tout homme, qui est engagé dans l'amour des choses mortelles, est misérable ! Il est déchiré quand il les perd, et alors il sent sa misère qui le rendait malheureux avant même qu'il les eût perdues (1).

II. POINT.

Considérez que les gens de bien prennent des sentiments tout contraires aux méchants, et règlent leur vie par le souvenir de la mort, dont ils se servent comme d'un puissant motif pour se détacher du monde et se porter à la perfection par la pratique des plus excellentes vertus. Demandez-leur pourquoi ils mortifient leurs sens, et par quelle raison ils embrassent la pauvreté, le mépris, la croix, les veilles, le

(1) S. Aug., lib. 4, c. 6.

jeûnes et les autres austérités du corps ? Ils vous répondront qu'il faut mourir, et qu'il n'y a point ici de demeure stable ; par conséquent qu'il faut penser à l'éternité, et travailler à acquérir des trésors qui ne soient point sujets à la mort ; que la vie d'un chrétien n'est qu'une vie d'attente, et qu'il la faut rendre si sainte, qu'on ait plus de sujet de se réjouir que de craindre lorsque le Seigneur viendra pour nous juger ; que c'est pour cela qu'ils affligent maintenant leur corps, afin qu'ils puissent avoir alors une ferme espérance en Dieu ; qu'ils s'accoutument à mépriser tout, afin que leur âme soit libre alors pour aller à son Sauveur ; et enfin qu'ils apprennent dès à présent à mourir au monde, afin de commencer alors à vivre à Jésus-Christ.

Remarquez qu'entre les personnes vertueuses il y en a qui craignent la mort et d'autres qui la désirent ; mais les uns et les autres conviennent en ce point, qu'ils n'en perdent jamais la pensée, dont ils retirent un fruit merveilleux de quelque manière qu'ils la regardent, soit comme un objet de leur espérance, ou comme un objet de leur crainte. La crainte les préserve du péché, l'espérance les anime à la poursuite du bien. La crainte étouffe en eux l'amour de tous les biens de la vie, parce que, dit saint Jérôme, celui qui pense à la mort, méprise aisément toutes choses (1) ; l'espérance leur ôte la crainte de tous les maux, et leur donne une admirable tranquillité d'esprit au milieu des plus grands dangers. Je ne crains point les voleurs, disait saint Hilarion, parce que je suis prêt à mourir (2). Bien loin de craindre la mort, je la désire, parce que ma seule appréhension est de perdre mon souverain bien ; et tant s'en faut que la mort me l'enlève, que plus elle sera prompte, plus tôt elle m'en fera jouir.

Oh ! que la miséricorde de Dieu est grande ! Il nous avertit

(1) S. Hieron. — (2) S. Hier., in vita Hilar.

de la mort, afin de nous obliger à bien vivre, et il nous en cache le temps, afin que nous y pensions à toute heure. Eh ! qui oserait, Seigneur, vous offenser, s'il pensait sérieusement qu'il peut mourir au moment qu'il vous offense ? Avec quelle liberté pourrai-je sortir de ce monde, si je vous offense en vous ravissant l'honneur qui vous est dû pour le donner à un autre ? peut-être que demain sera mon dernier jour : avec quel front pourrai-je seulement vous regarder (1) ?

III. POINT.

Considérez que la fréquente pensée de la mort n'est pas seulement utile, mais encore facile dans la pratique. Il ne tombe presque rien sous les sens qui ne vous en puisse faire souvenir.

1. Le matin, en vous levant, pensez que ce jour vous est donné pour avancer vers l'éternité, et que vous n'en verrez peut-être pas la fin.

2. Le soir, en vous couchant, pensez que le sommeil est une image de la mort, et que votre lit est la figure du cercueil et du sépulcre où vous entrerez bientôt, et où vous n'aurez pour couverture que la pourriture et les vers.

3. Quand vous prenez votre repas, représentez-vous que c'est la mort qui vous nourrit, que le pain, les fruits, les viandes et tout ce qui vous est servi, a passé par la mort, et que comme chaque chose se résout en ce qui l'entretient et la fait subsister, il faut que vous soyez un jour réduit à la mort, puisque vous ne tirez votre vie et votre subsistance que de la mort.

4. Quand vous entendez l'horloge, souvenez-vous que vous êtes plus proche de la mort d'une heure. Voyez comme vous l'avez passée, parce qu'il vous en faudra rendre compte jus-

(1) S. Aug., in Ps. 43. Com. 1.

qu'à un moment. Prenez quelquefois la pensée de sainte Thérèse, et dites avec elle : O signal très-aimable, que tu me fais plaisir de m'avertir que le temps de voir mon Dieu s'est avancé d'une heure tout entière ! Oh ! que l'âme qui aime Dieu est ravie de joie, quand elle se voit proche de l'unique objet de son cœur !

5. Quand vous passez par les cimetières, ou que vous entrez dans les églises, regardez les sépulcres comme *les mystères de la mort*, qui cachent les os des trépassés, et qui vous avertissent de prier pour le repos de leur âme, et de penser à vous-même, qui serez un jour foulé aux pieds, comme vous marchez maintenant sur leurs cendres.

6. Enfin, en toutes vos actions suivez le conseil de saint Bernard, et dites souvent en vous-même : S'il vous fallait mourir immédiatement après ce que vous faites, le feriez-vous ? Voudriez-vous que la mort vous surprît dans cette pensée, dans cet entretien et dans cette occupation (1) ?

De toutes les conjectures morales qui peuvent vous faire espérer que vous êtes bien avec Dieu, une des plus probables est de regarder souvent durant le jour si vous seriez content que la mort vous surprît dans ce moment, dans cette disposition, dans cette affaire. S'il me fallait maintenant paraître devant Dieu, serais-je prêt ? il me semble qu'oui. C'est un bon signe. Celui qui a ses comptes bien dressés, ne demande qu'à les rendre. Si votre conscience était bien pure, dit le dévot auteur de l'Imitation de Jésus-Christ, vous ne craindriez pas beaucoup la mort. Vous devriez être aussi réglé dans toutes vos actions et dans toutes vos pensées, que si vous deviez mourir aujourd'hui. Saint François de Borgia disait qu'un religieux devrait vingt-quatre fois le jour se mettre en état de mourir. Oh ! si vous vous rendiez cette pratique familière, si vous en usiez seulement cinq fois le jour,

(1) S. Bern. in speculo, monach.

comme le père Maldonat avait accoutumé de faire, que vous emploieriez bien le temps, que vos confessions seraient exactes, que vos prières et vos communions seraient ferventes, que toutes vos actions seraient saintes et parfaites ! *Heureux le serviteur que son maître trouvera à son arrivée agissant de la sorte ; je vous dis en vérité qu'il l'établira sur tous ses biens.*

ENTRETIEN POUR LE DEUXIÈME JOUR.

Sur le bon usage des moments pour aller à l'éternité.

« J'ai dit en moi-même : Je m'en vais commencer dès ce moment à me convertir, et à me donner à Dieu parfaitement ; ce changement est un coup du ciel, qui vient de la main du Très-Haut. »

Ps. 76. 11.

Ces paroles contiennent le secret de la vie spirituelle, qui n'est autre chose que le bon usage des moments pour aller à l'éternité. On dit ordinairement que d'un moment dépend toute l'éternité, cela est vrai en deux sens : le premier est que notre éternité bienheureuse ou malheureuse dépend de la disposition dans laquelle on se trouve au moment de la mort ; le second est que notre bonheur ou malheur éternel dépend du bon ou du mauvais usage qu'on fait de chaque moment de la vie. C'est sur ces deux maximes indubitables qu'est fondé cet exercice, qui se réduit à trois points. Au premier, on montre en quoi consiste le bon usage des moments ; au second, les bons effets qu'il opère ; au troisième, les empêchements qui en peuvent ruiner ou interrompre la pratique, et les remèdes qu'on y doit apporter.

1. Le bon usage des moments consiste à prendre de moment en moment sa vie, sa subsistance, sa nourriture, son repos et son mouvement en Dieu; Dieu est le centre de notre cœur, et en cette qualité nous sommes tout pour lui, il est tout pour nous. Nous sommes tout à lui, parce qu'il est notre principe, de qui nous tenons tout et sans lequel nous ne sommes rien; nous sommes tout pour lui, parce qu'il est notre dernière fin. Il nous a créés pour l'aimer et le servir parfaitement; c'est pour cela que nous sommes au monde, et nous n'y sommes que pour cela; il est tout pour nous, parce qu'il est notre béatitude, sans lui nous serions toujours misérables. O mon souverain bien et l'unique centre de mon âme, attirez à vous tous les mouvements de mon cœur, vous l'avez fait pour vous, et jamais il ne peut espérer de repos qu'il ne soit uni à vous! Tournez-le donc entièrement vers vous, et faites qu'il vous cherche sans cesse, puisque vous êtes son salut, sa vie et son bonheur éternel. Seigneur, c'est la seule grâce que je vous demande, ou que je cesse de vivre, ou que je ne vive plus au monde, ni à moi-même, mais seulement à vous et de vous.

2. Dieu étant notre centre, nous devons être à tout moment dans une tendance, adhérence, union continuelle avec lui, et dans une soumission parfaite à toutes ses volontés, afin de tirer force et subsistance de cette source de vie. Cette disposition, s'il était possible, devrait être toujours actuelle, ainsi qu'elle l'est dans l'état de la gloire; mais parce que la faiblesse de notre esprit ne le permet pas pendant que nous sommes sur la terre, il faut tâcher qu'elle soit pour le moins habituelle; et parce que l'habituelle même est souvent affaiblie par l'oubli, ou par la dissipation du cœur, souvent interrompue par les péchés que nous commettons, par le désordre des passions qui s'élèvent dans notre intérieur et par l'attache aux créatures qui nous attirent au dehors, et débauchent notre volonté, il est de la dernière

importance de la renouveler chaque jour ; et si par malheur nous nous étions égarés par notre faute, aussitôt que nous nous en apercevons, il faut promptement retourner à Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces, car il ne faut rien laisser hors de notre contre. Il faut que toutes nos pensées, nos affections, nos paroles, nos œuvres et nos mouvements y tendent; par conséquent il faut les rappeler de leur égarement, et réveiller toutes les puissances du corps et de l'esprit pour rentrer en Dieu par un parfait assujettissement à ses lois et à ses conseils, par un désir ardent de nous consumer à son service, par un oubli général de toutes les créatures, en un mot, par une conversion totale qui répare le temps mal employé par le passé, en regrettant sa perte, et en demandant le pardon avec une sincère et véritable douleur. O mon Dieu ! qui m'êtes tout, et devant qui toutes choses ne sont rien, prenez tous les mouvements de mon cœur, et tous les moments qui me restent de ma chétive vie, pour expier le mauvais emploi de tant de moments que j'ai passés hors de vous. Ah ! que j'ai de regret du mauvais usage que j'en ai fait ! et que je serais heureux si je le pouvais réparer !

3. De tous les moments de la vie, durant lesquels nous pouvons nous convertir à Dieu, et rentrer dans notre centre pour y trouver notre force, notre subsistance, notre perfection, il n'y a que le présent qui soit à nous, le passé n'est plus, l'avenir est incertain ; il n'y a que le présent dont je puisse disposer ; et le présent n'est qu'un instant, qui peut être le dernier, et qui l'est d'ordinaire lorsqu'on y pense le moins. Il ne faut donc plus différer mon retour ni ma conversion, le délai est dangereux, il faut me mettre à l'instant où je me trouve maintenant, dans l'état où je veux être au moment de la mort, moment auquel je me verrai au delà des temps et à l'entrée de l'éternité. O mon Seigneur, je le veux de toute l'étendue de mes désirs. Convertissez-moi,

mon Dieu, et je me convertirai à vous; recevez ce pécheur qui se jette entre les bras de votre miséricorde; c'est à ce coup que je me rends, je ne veux plus tarder, à ce moment je suis à vous, sauvez-moi du naufrage, et ne souffrez pas que je me perde.

4. Ce retour vers Dieu, cette conversion, ce changement et renouvellement de l'âme, comprend trois choses de la part de Dieu et trois de la nôtre, dont nous avons une excellente figure dans le mystère de la résurrection des morts, et du renouvellement du monde qui doit se faire, dit saint Paul, en un instant, en un clin d'œil, au dernier son de la trompette. *Je vous déclare un grand mystère, nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous renouvelés; la résurrection sera générale, le changement ne le sera pas; au reste, l'un et l'autre se fera en un moment, en un clin d'œil, au dernier son de la trompette; car la trompette sonnera, et les morts ressusciteront dans un état incorruptible, et nous serons alors renouvelés* (1). Ce qui arrivera sensiblement et corporellement à la fin du monde, se passe invisiblement et spirituellement dans nous-mêmes. Quand Dieu veut renouveler une âme, la réveiller, la convertir, l'attirer du tombeau de ses imperfections, il lui fait trois signalées faveurs. Il choisit un moment comme un don singulier qu'il lui accorde pour se tourner vers lui; car il ne nous donne le temps que par moments, tant il est précieux. *In momento*; dans ce moment il lui jette une lumière dans l'âme, une bonne pensée, qui est comme l'aurore de son bonheur, à la faveur de laquelle il lui fait voir qu'il l'aime, qu'il veut lui faire du bien, qu'il a pitié de sa misère, qu'il est prêt à la tirer du danger où elle est, si elle veut s'aider, et faire vengeance de ses ennemis; c'est ce qu'on appelle un clin d'œil, *in ictu oculi*. Ensuite par cet éclair, ce brillant rayon de lumière, il lui

(1) Cor. 15. 52.

donne une forte inspiration, qui est comme un coup de tonnerre qui frappe le cœur, ou comme un son de trompette qui l'éveille et l'appelle, *in novissima tuba*. O bonté infinie de mon Dieu ! qui n'abandonne point sa créature, qui l'attend à pénitence, qui lui donne le temps, la vue, le mouvement et l'instinct pour rentrer dans les voies de son salut ; ô vue, ô mouvement salutaire, d'où dépendent ma conversion et le repos de mon cœur !

5. Que doit faire l'âme se voyant prévenue, touchée et sollicitée de la sorte ? Elle doit faire trois choses : la première est de recueillir et ramasser tous les moments du temps dans le présent que Dieu lui donne, c'est-à-dire le prendre comme le dernier de sa vie, et faire état qu'elle n'a plus qu'un moment, mais un moment semblable à l'éternité, qui égale toutes les parties du temps, et les comprend dans un instant indivisible et permanent ; car cet instant n'est pas une durée passagère, ni un moment volage, mais une réduction de tous les moments qui s'écoulent dans le temps, et viennent se rendre et se réunir dans le centre de l'éternité. Ainsi l'on peut dire que l'âme, quoiqu'elle soit éternelle, n'a qu'un moment, ou plutôt qu'elle doit vivre à chaque moment, comme si elle n'en avait qu'un, et perdant le souvenir du passé et l'attente de l'avenir, pour bien employer le présent dans lequel elle doit se convertir à Dieu. L'âme qui est en cette disposition est déjà dans l'éternité, il n'y a plus de temps pour elle, elle n'y pense plus, si ce n'est pour pleurer et réparer la perte qu'elle a faite ; elle dit avec ce sage prince : *Je me tiens à chaque instant à l'entrée de l'éternité ;* je regarde chaque moment de ma vie comme si c'était le dernier, et dans cette disposition, je dis adieu à toutes les créatures : adieu, monde, adieu, plaisirs, adieu, vanités, adieu, bien périssables de la terre, vous ne m'êtes plus rien, et vous ne me serez plus rien à jamais.

6. La seconde chose qu'elle doit faire est de fixer son re-

gard sur les vérités que la lumière de Dieu lui découvre, et prendre la bonne pensée qu'il lui envoie comme la dernière de toutes, après laquelle il n'y aura plus rien que ténèbres, plus de jour. *Vous avez encore un peu de jour, marchez en diligence pendant ce peu de lumière qui vous reste, de peur que vous ne soyez surpris de la nuit* (1).

Cette vue, ce regard, ce souvenir de Dieu dans une foi simple et nue, lui est si agréable qu'il lui blesse le cœur. *Vous m'avez blessé le cœur* (2), dit le saint époux à cette âme fidèle et amante. Comment? D'un seul regard, lorsque l'âme fermant l'œil de la raison humaine aux objets de la terre, ouvre celui de la foi nue, pure et simple pour s'attacher à Dieu. Oh ! qu'heureuse est l'âme qui peut ainsi blesser le cœur de l'époux, et le percer jusqu'au centre de ses plus intimes affections ! heureuse celle qui dédaigne de regarder les créatures pour être sans cesse attentive au Créateur ; elle ne s'amuse point à penser ce que l'on dira d'elle, ni ce que l'on en jugera, ni ce que l'on en fera ; elle ne s'inquiète point de l'avenir ; elle ne s'embarrasse point en des soins inutiles ; elle ne s'occupe point des créatures ni de l'amour d'elle-même ; elle ne cherche point à s'excuser ni à accuser les autres ; elle sait combien cela est éloigné de Dieu, obscur, ténébreux, indigne d'entrer dans un esprit raisonnable. De là vient que les choses extérieures qui se présentent pour la détourner, ne lui font point d'obstacle, parce qu'elle ne s'y arrête pas : les tentations mêmes, les obscurités, les peines intérieures, les états les plus difficiles ne l'empêchent point, parce qu'elle sait faire différence entre l'imagination et la foi, qui est le seul flambeau qui l'éclaire, et la colonne qui la conduit dans le désert.

7. Enfin, la troisième chose qu'elle doit faire est de suivre de tout son cœur l'inspiration qui l'appelle, de tendre à son

(1) Joan. 12. 35. — (2) Cant. 4. 9.

centre de toutes ses forces, prenant cet appel comme le dernier coup de trompette qui l'avertit de sortir du tombeau, et de se lever promptement pour aller au-devant de son maître; où il faut remarquer que Dieu parle souvent à l'âme, et fait sonner plusieurs coups de trompette qui s'entendent diversement. Tels sont les prédications, les lectures, les bons conseils, les bons exemples; les corrections, les maladies et les morts subites qui nous effraient et nous font rentrer en nous-mêmes; souvent tout cela passe sans fruit. On délibère, on diffère, on s'excuse, on use de remise, le dernier coup est celui qui donne la mort aux sens, et ressuscite l'esprit quand on y répond par une prompte obéissance; c'est un dernier effort de la grâce qui emporte le consentement de la volonté, et la fait résoudre de se donner à Dieu pour tous les desseins qu'il a sur elle. Ce fut pour saint Paul, par exemple, le dernier son de la trompette que cette voix divine qu'il entendit du ciel : *Je suis ce Jésus que tu persécutes* (1); voix qui l'abattit par terre, et lui fit rendre les armes pour se mettre à la discrétion du vainqueur (2). C'est un dernier coup de trompette pour une âme mondaine, que l'inspiration qui la porte à quitter le monde, et suivre l'étendard de la croix; c'est un dernier coup de trompette pour une personne religieuse, qui est tiède et languissante dans le service de Dieu, que le mouvement d'une grâce forte et puissante, qui lui fait prendre une résolution invincible et immuable, de tendre à la perfection tout autrement qu'elle n'a fait auparavant. Or, comme il importe de tout le salut d'écouter ce dernier coup, après lequel il n'y a plus que celui de la mort et du jugement, et que d'ailleurs on ne sait pas quel est le dernier, il est nécessaire de les écouter tous également, et ne point user de remise. Aujourd'hui, à présent, à ce moment que Dieu vous parle, si vous entendez sa voix, n'endurcissez

(1) Act. 22. 8. — (2) Act. 22. 9.

point votre cœur (1). Ce mot d'aujourd'hui est remarquable, car il y a beaucoup de différence entre aujourd'hui et demain; aujourd'hui est à vous, demain ne l'est pas; aujourd'hui vous pouvez rentrer en grâce avec Dieu, demain il ne sera plus temps; aujourd'hui est un dernier jour de miséricorde, demain peut-être sera un jour de justice et de vengeance. Je vous ai sollicité, je vous ai averti, je vous ai offert les moyens de vous relever de vos chutes continuelles, et vous les avez négligés, vous avez laissé écouler inutilement tant de moments si précieux, vous avez dissimulé et étouffé tant de lumière, vous avez méprisé tant de salutaires inspirations, votre vie a été languissante et tiède, pleine de lâcheté et de vices, qu'attendez-vous de moi désormais, sinon que je vous fasse sentir mon indignation et mon courroux? L'âme qui est sage, touchée de ces vérités, et intimidée de ces menaces, se résout à quitter tout, et à se détacher des créatures pour se convertir à son Dieu en la même façon, et avec la même ferveur que si elle était toute prête d'entrer dans l'éternité; elle lui fait un transport de tout son être, elle se dégage de la terre, elle prend son vol vers le ciel, résolue de vivre désormais comme s'il n'y avait plus de monde pour elle, comme si elle était seule avec Dieu, comme si elle n'était plus elle-même, et qu'elle fut toute perdue et absorbée en Dieu.

8. Voilà ce que c'est que le bon usage des moments pour aller à l'éternité. Voulez-vous voir ce qu'il opère dans une âme? Plénitude de pardon pour le passé, plénitude de repos et de lumière pour le présent, plénitude de bonnes œuvres pour l'avenir, plénitude de consolation et d'assurance à l'heure de la mort, plénitude de bonheur pour l'éternité. Plénitude de pardon, parce que l'âme étant pleinement soumise aux volontés de Dieu, et pénétrée du regret de toutes

(1) Ps. 94. 8.

ses offenses, en obtient le pardon entier; et même quelquefois sa conversion est si fervente, que toute la peine lui est remise; plénitude de repos, parce qu'elle se trouve dans son centre en adhérant à Dieu, et par l'oubli qu'elle fait de la créature, elle est déchargée d'un pesant fardeau, je veux dire des soins et des inquiétudes que causent les choses de la terre; plénitude de lumière, en tant qu'elle ne regarde que Dieu, et que les fantômes des sens ne font plus d'ombre à sa foi; plénitude des bonnes œuvres, parce que n'aimant que Dieu, et l'aimant de tout son cœur, son amour ne peut être oisif, il faut qu'il agisse sans cesse, et qu'il opère de grandes choses; plénitude de consolation et d'assurance au moment de la mort, parce qu'elle y a pourvu de bonne heure, et s'y étant préparée par un continuel exercice de pénitence, elle se trouve sans regret du passé et sans crainte de l'avenir, soupirant après la bienheureuse éternité qui est le seul objet de ses désirs; plénitude de bonheur et de félicité dont elle goûte les délices par avance, anticipant le bienheureux état de l'éternité par une égalité constante, qui entretient la paix, et l'adhérence de son cœur à Dieu de moment en moment, sans intermission et sans relâche, autant que la fragilité humaine peut le permettre; car les bienheureux ont cet avantage sur nous, que leur union avec Dieu est indissoluble et sans aucune interruption; au lieu que la nôtre est sujette à beaucoup d'infidélités et de faiblesses qui nous font sortir de notre centre.

9. Ce malheur vient de deux mouvements et de deux inclinations de l'âme, l'une vers la terre, l'autre vers Dieu. A proportion que l'une se fortifie, l'autre s'affaiblit, et l'avantage de l'une est la perte et la destruction de l'autre. Or, trois choses fortifient la pente que nous avons vers la terre, et par conséquent interrompent ou empêchent celle que nous avons vers Dieu, savoir, les inclinations de la nature corrompue, la mauvaise habitude que nous contractons en suivant ces in-

clinations, et le consentement actuel de la volonté qui s'y laisse aller. Les deux premiers empêchements ne nous séparent pas absolument de Dieu, mais ils nous disposent à la rupture ; ce qui fait notre divorce et notre séparation, c'est le péché actuel qui est dans le consentement ; et cela arrive en deux manières : l'une par une chute subite, par un péché où l'on tombe tout à coup, l'âme se trouvant surprise par quelque accident imprévu, semblable à celui d'une mort subite ; l'autre par une chute, par un péché où l'on tombe par degrés, c'est-à-dire par de longues suites de péchés véniels et d'imperfections, semblables à ces longues maladies qui disposent peu à peu à la mort, et conduisent insensiblement au tombeau.

10. Le remède à ce malheur est de nous relever promptement au moment que Dieu nous touche le cœur, et qu'il nous fait voir notre faute, comme un voyageur diligent, qui étant tombé en quelque mauvais pas, se lève sans délai et continue son chemin sans s'arrêter. Le préservatif est de renouveler chaque jour, le plus souvent qu'il est possible, notre conversion, notre retour, notre tendance actuelle vers Dieu, parce que l'habituelle s'affaiblit si on ne l'affermi par les actes. La pratique consiste au temps et en la manière de les produire ; pour le temps, de tous les moments de la journée il en faut choisir trois entre les autres, le matin, à midi et sur le soir, pour se recueillir un peu plus sérieusement, et se tourner vers Dieu avec plénitude de cœur ; pour la manière il faut se mettre en esprit à l'entrée de l'éternité, comme si ce moment était le dernier de notre vie ; et dans cette vue se jeter entre les bras de Dieu, se donner et s'abandonner entièrement à sa miséricorde pour faire, souffrir et recevoir de lui tout ce qu'il lui plaira. Voici les actes qu'on peut produire, vous choisirez ceux qui vous agréeront davantage.

PREMIER ACTE POUR LE MATIN.

Conversion de l'âme à Dieu, par manière de désirs.

Mon Dieu, mon Dieu, dès le premier moment du jour je tourne mon cœur et ma pensée vers vous, et depuis mon réveil jusqu'au coucher, je vous choisis pour l'unique objet qui doit faire le doux entretien de mon esprit ; mon âme soupire incessamment après vous, parce qu'elle vous considère comme le seul remède à tous ses maux. Son ardeur est si grande qu'elle entraîne mon corps et l'engage dans la même recherche, aussi a-t-il besoin d'une particulière assistance de votre part ; je vous offre l'un et l'autre pour se consumer dans votre service, et travailler à se rendre dignes de vos divines faveurs, sans épargner aucune peine pour y parvenir, n'y ayant rien qu'ils ne soient prêts de subir, et d'embrasser d'un commun accord pour jouir de ce bonheur.

SECOND ACTE POUR LE MATIN.

Conversion de l'âme à Dieu, par manière de bon propos.

Mon Dieu, voici le moment de ma conversion, que je reçois de votre main comme s'il était le premier de ma vie, ayant si inutilement passé tous les autres, que je puis dire que je n'ai point vécu jusqu'ici ; c'est le sujet de ma douleur qui me fait regretter la perte que j'ai faite, et proposer de mieux employer ce qui me reste. Non, mon Dieu, il ne sera pas de l'avenir comme du passé ; je veux être à vous absolument ; et pour cet effet je renonce pour jamais à toutes les créatures, en tant qu'elles peuvent me détourner ou éloigner de vous. Je désavoue généralement tout ce qui vous déplaît jusqu'aux plus légères imperfections, et je suis résolu de perdre tout, et de souffrir toutes sortes de maux plutôt que de vous offenser. Soutenez-moi, mon Seigneur, par la force de votre grâce ; renou-

velez en moi la ferveur d'esprit et le désir de la perfection ; aidez-moi à garder constamment mes bonnes résolutions, et à demeurer ferme dans votre service.

PREMIER ACTE POUR LE MIDI.

Conversion de l'âme à Dieu par voie d'amour.

Mon cœur ému d'une nouvelle ardeur, et prévenu de votre grâce, ô mon Dieu, s'ouvre à vous plutôt que mes lèvres, et se tournant vers la main qui l'a blessé d'amour, lui dit dans un profond silence : Souveraine beauté, que vous êtes aimable, et que j'ai de désir de vous voir et de vous contempler à mon aise ! C'est pour cela que je jette les yeux de tous côtés pour vous trouver, soit dans les créatures qui sont les miroirs de vos perfections, soit en votre essence infinie qui est la source de toutes les beautés. Je ne me lasserai jamais de cette recherche, jusqu'à ce que je vous aie trouvé pour ne vous perdre jamais. Ah ! Seigneur, quand sera-ce que je vous aimerai parfaitement ? Quand serai-je assez heureux pour m'approcher de vous, et paraître en votre présence ? Quand pourrai-je m'unir à vous et me transformer tout en vous, vous aimant sans interruption, et vous possédant en toute assurance ?

DEUXIÈME ACTE POUR LE MIDI.

Conversion de l'âme par voie d'élévation.

Élève-toi, mon âme, vers ton centre, et ne diffère plus ta conversion d'un seul moment, le passé n'est plus, l'avenir n'est pas en ton pouvoir ; il n'y a que le présent qui soit à toi, et le présent n'est qu'un moment qui t'est donné pour servir Dieu et gagner l'éternité. Conçois la force de ces paroles : un Dieu, un moment, une éternité. Un Dieu qui te regarde, un moment qui t'échappe, une éternité qui

t'attend. Un Dieu qui est tout, un moment qui n'est rien, une éternité qui t'ôte ou te donne tout pour jamais. Un Dieu que tu sers si peu, un moment que tu ménages si mal, une éternité que tu risques et mets au hasard. O Dieu ! ô moment ! ô éternité ! O Dieu, mon cœur vous regarde, mon cœur vous désire, mon cœur vous cherche pour se remplir de vous, pour se donner à vous, pour s'assujettir à vous ; je vous supplie d'en prendre possession et d'en bannir le péché, l'attache à la créature, l'amour déréglé de moi-même, afin que je vous serve si fidèlement tous les moments de ma vie, que je mérite de vous posséder dans l'éternité. Ainsi soit-il.

PREMIER ACTE POUR LE SOIR.

Conversion de l'âme par voie de contrition.

Seigneur, n'entrez point en jugement avec votre serviteur, parce qu'il n'y a personne qui se puisse justifier en votre présence. Hélas ! Seigneur, si vous avez égard à nos offenses, qui pourra subsister devant vous ? Mon très-doux Jésus, ayez pitié de votre esclave ; mon Jésus, soyez-moi Jésus ; souvenez-vous que vous m'avez gravé dans vos mains et sur votre cœur ; lisez ces caractères d'amour, et sauvez ce misérable pécheur. Père éternel, regardez le visage de votre Fils, et en considération de ses douleurs, faites-moi miséricorde. Ah ! Seigneur, que je suis marri de vous avoir été si infidèle ! oh ! si je pouvais effacer de mes larmes et de mon sang les péchés que j'ai commis ! Doux pélican, pitoyable Sauveur, lavez-moi dans votre sang, purifiez cette impure créature, et couvrez toutes les taches de mon âme.

DEUXIÈME ACTE POUR LE SOIR.

Conversion de l'âme par voie de confiance.

A ce moment, mon Dieu, que je me trouverai aux portes de l'éternité, réduit à la nécessité de sortir de ce monde, de

quitter toutes choses et d'en être abandonné, en ce point auquel les parents et les amis ne peuvent donner aucun secours, d'où pourrai-je attendre le soulagement de mes maux? et sur qui pourrai-je appuyer mon espérance? à qui pourrai-je avoir recours? n'est-ce pas à vous seul, ô mon souverain Seigneur, qui êtes mon unique refuge, qui pouvez d'un bras tout-puissant me soutenir dans l'extrémité de mes faiblesses, me relever de mes chutes, me défendre contre mes ennemis dans ce dernier combat et me couronner après la victoire? Et pourquoi donc dès maintenant ne me jetterai-je pas amoureusement entre vos bras, puisque vous êtes mon asile, mon port, mon espérance et mon tout? Sus donc, mon âme, allons à Dieu et employons à son service ce moment de vie qui nous sépare de la mort; ne craignons point de souffrir pour lui, puisque la souffrance est l'aliment de l'amour. O mon Dieu! je ne veux plus désormais me glorifier qu'en la croix; je veux souffrir en vous aimant; je veux vous aimer en souffrant, et la seule récompense que j'attends de mes peines, c'est la gloire d'être esclave de votre amour. Faites donc, mon Dieu, que je vous aime, et que je n'aime plus que vous, et que je ne vive plus que de votre seul amour; car mon cœur est trop petit, et le temps de vous aimer trop court, pour en faire part à d'autres qu'à vous.

TROISIÈME JOUR.

L'EMPLOI DE CE JOUR EST D'APPRENDRE COMMENT IL FAUT RECEVOIR DE LA MAIN DE DIEU LES MALADIES ET LA MORT.

MÉDITATION I.

Jésus présente le calice de ses souffrances et de sa mort aux enfants de Zébédée.

Les saintes affections avec lesquelles tous les chrétiens doivent recevoir de la main de Dieu les maladies et la mort.

« Pouvez-vous boire le calice que je boirai, et être baptisés du baptême dont je suis baptisé ? » MARC, 10.

REMARQUE.

Lorsque Notre-Seigneur allait à Jérusalem, et qu'il entretenait ses disciples de sa passion, saint Jean et saint Jacques s'adressèrent à lui par l'entremise de leur mère, pour obtenir les premières places dans son royaume. On ne sait pas au vrai s'ils parlaient du royaume du ciel, ou seulement d'un royaume temporel; mais comme leur demande ne venait que d'un désir déréglé qui les portait trop haut, et qui se proposait une fin sans penser aux moyens, le Fils de Dieu les blâma et leur dit : *Vous ne savez ce que vous demandez; avez-vous assez de mérite pour être assis l'un à ma droite et l'autre à ma gauche? Pourrez-vous bien boire le calice que*

je dois boire ? Nous le pouvons , lui dirent-ils , nous sommes prêts à vous suivre partout , et à exposer notre vie pour votre service. Alors Jésus leur répartit : Il est vrai que vous boirez le calice que je boirai , et que vous serez baptisés du baptême dont je serai baptisé ; mais pour ce qui est d'être assis à ma droite ou à ma gauche , c'est à moi à le donner , non pas à vous , mais à ceux à qui mon Père l'a préparé. Remarquez qu'il appelle sa passion du nom de baptême , parce qu'il devait être plongé dans son sang , et du nom de calice , à cause de l'amertume qu'elle devait lui causer , et du salut qu'elle devait apporter aux hommes. Or , comme il a bu ce calice , quelque amer qu'il fût , pour l'amour de nous , et qu'il l'a reçu de la main de son Père avec une parfaite résignation , un invincible courage et une admirable joie , nous devons aussi le prendre de sa main avec les mêmes affections , ainsi que nous verrons dans cette méditation.

I. POINT.

La première chose que doit faire un chrétien , sitôt qu'il est attaqué de maladie , est de recevoir ce calice de la main de Dieu avec une parfaite résignation , et de s'offrir à la mort si c'est sa sainte volonté , quelque répugnance qu'il sente dans la nature. Il ne lui faut point d'autre raison pour s'y résoudre que l'exemple de Jésus-Christ : *Mon Père* , dit-il sur la montagne , *s'il est possible que ce calice passe ; néanmoins que votre volonté soit faite et non pas la mienne.* Cette parole , dit saint Léon , a instruit tous les fidèles , animé tous les confesseurs , et couronné tous les martyrs (1).

C'est dans cette vue que le frère Jean Ximènes , religieux d'une éminente vertu , étant interrogé , sur la fin de sa vie ,

(1) S. Leo. feria 5 de Pass.

s'il n'avait pas un grand désir d'aller au ciel, répondit avec une soumission respectueuse au bon plaisir de Dieu : *Je ne veux rien, sinon que la très-sainte volonté de Dieu soit parfaitement accomplie en moi, comme je l'ai promis au Seigneur il y a longtemps.*

Un autre religieux de la même compagnie (1), peu de temps avant sa mort, prenant le crucifix et jetant un doux regard sur ses plaies sacrées, disait dans ce même sentiment : *O Dieu, mon cœur est prêt* (2); et l'embrassant amoureusement, il s'écriait : *Qu'y a-t-il au ciel et sur la terre que je désire, sinon vous, ô Dieu de mon cœur, et mon partage pour l'éternité* (3); puis le serrant sur son sein, il ajoutait : *Mon bien-aimé m'est un faisceau de myrrhe* (4) : *Mon bien-aimé est à moi, et moi à lui* (5). Ensuite il assura qu'il avait toujours tiré pendant sa vie un grand profit pour son avancement spirituel de la fréquente rénovation de ce bon propos, qu'il avait gravé au fond de son cœur : *Je veux, je veux que la volonté de Dieu soit très-parfaitement accomplie en moi.* Il dit encore et le répéta plusieurs fois, qu'il était prêt à souffrir jusqu'à la fin du monde, et même durant toute l'éternité pour faire la volonté de Dieu, et qu'il savait bien ce qu'il disait. O Seigneur, disait saint François d'Assise, bienheureux sont ceux qui à l'heure de la mort se trouvent conformes à votre très-sainte volonté; car la mort seconde, qui est la mort éternelle, ne pourra leur nuire (6). Sainte Gertrude étant toute en sueur, et brûlant d'une fièvre ardente, fut merveilleusement consolée par la présence de Jésus-Christ qui lui apparut, portant la santé dans sa main droite, et la maladie dans l'autre, et lui offrant le choix; mais la sainte se tournant vers le cœur de Jésus, et s'aban-

(1) Carolus Cæsarius Boloniensis, obiit Parmæ, ann. 1606, 2 april.

— (2) Ps. 56. 8. — (3) Ps. 72. 26. — (4) Cant. 1. 12. — (5) Cant. 1. 12. — (6) Wagding., an. 1234, n. 34.

donnant totalement à son bon plaisir, lui dit : Mon Seigneur, je désire de tout mon cœur que vous n'ayez jamais d'égard à mon inclination, mais qu'en tout ce qui me concerne vous accomplissiez votre très-louable et très-agréable volonté (1). Ainsi soit-il.

Pour s'établir dans cette parfaite conformité, il faut y joindre un grand courage, et prendre le calice avec une généreuse résolution, sans s'étonner, ni des douleurs, ni des faiblesses, ni des frayeurs de la nature. Le Père Balthazar Alvarez, voyant que son médecin ne lui parlait pas ouvertement, craignant de l'alarmer, lui dit d'un ton ferme et d'un visage assuré, qu'il ne devait point craindre de l'avertir de sa fin, parce qu'il méprisait la vie et ne craignait point la mort (2). Pesez bien ces deux vérités : la vie présente n'a rien qui soit à priser, la mort n'a rien qui soit à craindre. Pour voir si vous en êtes bien persuadé, figurez-vous que Notre-Seigneur vous présente son calice, et qu'il vous dit : *Pouvez-vous bien boire le calice que je boirai ?* Sondez votre cœur en sa présence, examinez vos sentiments ; pouvez-vous dire : Je n'ai point d'attache à la vie ; je n'appréhende point la mort ; je suis faible à la vérité, je ne puis rien de moi-même ; mais je puis tout avec la grâce de Dieu ? Ayons un cœur généreux, dit saint Chrysostôme, et rien ne nous paraîtra difficile ; au contraire, si notre courage est lâche, le moindre mal nous semblera grand, et nous sera insupportable (3).

III. POINT.

Il faut encore monter un degré plus haut, et recevoir avec joie les maladies et la nouvelle de notre mort. Un captif ne doit-il pas se réjouir lorsqu'il recouvre sa liberté ? Nous

(1) Insin., l. 3, c. 56. — (2) Vita P. Balt. Alvarez in comp. redacta, c. 27. — (3) S. Chrys. 1 ad Thimoth., hom. 9.

sommes tous captifs et prisonniers, détenus dans une double prison. Le monde est la prison de notre corps ; le corps est la prison de notre âme. Saint Paul n'eût pas souhaité d'être dégagé de ses liens, s'il ne se fût tenu pour captif, dit saint Grégoire (1). Si donc nous sommes prisonniers comme lui, ne devons-nous pas aussi souhaiter d'être mis en liberté, et dire avec lui : *Tout mon désir est de me voir dégagé de mes liens, et d'être avec Jésus-Christ* (2). Et si Jésus-Christ nous accorde ce que nous désirons, ne faut-il pas se réjouir lorsqu'il rompt nos liens, et qu'il fait tomber peu à peu les murailles de notre prison ? Celui qui soupire après sa liberté pour être avec Jésus-Christ et jouir de sa présence, ne regarde pas la mort comme un mal qu'il faut souffrir ; mais il prend en patience les misères de la vie, et reçoit la mort avec joie. Grâce à Dieu, qui daigne par sa bonté me délivrer des liens de ce corps mortel, disait saint Cyprien en recevant l'arrêt de sa mort et l'heureuse nouvelle de son martyre. Sainte Catherine de Sienne regardait les douleurs extrêmes qu'elle souffrit dans sa dernière maladie, comme de précieux dons de son époux, et lui disait : O Dieu éternel, je vous rends grâces de ce que vous me comblez tout le jour de nouvelles faveurs, moi qui suis si misérable. Je remets entre vos mains ma vie et ma mort, je suis contente de mourir cent fois le jour, si c'est votre bon plaisir. Saint François chérissait la mort comme sa bonne sœur, et disait à Notre-Seigneur : Soyez béni, mon Seigneur, de ce que vous nous avez assujettis à la mort, notre chère sœur, que personne ne peut éviter (3). Seigneur mon Dieu, je vous remercie de toutes ces douleurs que je souffre, et je vous prie de les augmenter au centuple, si tel est votre plaisir ; car ce me sera un très-grand contentement que vous ne m'épargniez point, puisque

(1) S. Greg. 4 Mor., c. 41. — (2) Philip. 1, 23. — (3) Wagding., an. 1224, n. 34.

l'accomplissement de votre sainte volonté me tient lieu de consolation surabondante (1).

MÉDITATION II.

Les saintes intentions avec lesquelles nous devons recevoir
le calice des souffrances et de la mort.

« Pouvez-vous bien boire le calice que
je dois boire ? Nous le pouvons. »

MATTH. 20. 22.

REMARQUE.

On ne sait pas par quel motif saint Jean et saint Jacques firent cette réponse. Le bien qu'ils désiraient, dit saint Basile de Séleucie, les encourageait à souffrir (2). Mais quel bien désiraient-ils ? On n'en sait rien ; ils ne le savaient pas eux-mêmes. *Vous ne savez*, leur dit le Seigneur, *ce que vous demandez* (3). S'ils l'eussent su, ils ne l'eussent pas demandé avec tant de présomption ; et s'ils eussent pris garde à la demande du Fils de Dieu, ils ne lui eussent pas répondu avec tant de confiance : *Nous le pouvons*. Apprenons ici avec quelles intentions nous le devons et nous pouvons le dire avec beaucoup de mérite, lorsqu'on vient nous annoncer la nouvelle de notre mort.

I. POINT.

Première intention.

Je veux souffrir et mourir en punition de mes crimes, parce qu'ils méritent la mort. *La mort est le salaire du péché* (4) :

(1) Opusc., pag. 117. — (2) S. Basil. Seleu. orat. 24. — (3) Matth. 20. 22. — (4) Rem. 6. 23.

C'est par ce motif que la reine Mathilde voulut se couvrir d'un cilice, et mourir sur la cendre, disant avec une profonde humilité : Il n'est pas bienséant qu'un chrétien meure autrement que dans le cilice et sur la cendre (1). C'est par la même raison que le Père Jean Palza, de la compagnie de Jésus, levant les yeux au ciel parmi les plus sensibles douleurs de la goutte, qu'il souffrit durant trois ans avec une invincible patience, disait d'un cœur contrit et humilié : « *Frappez sur moi, Seigneur, pendant que je dirai en esprit de pénitence : Mon Dieu, ayez pitié de moi, selon votre grande miséricorde.* »

II. POINT.

Deuxième intention.

Je veux souffrir et mourir, pour ne plus offenser mon Dieu. Le Père Jean Francisci, jésuite, brûlait de ce désir, et disait à Notre-Seigneur : Seigneur, mettez fin à ma vie, puisque je ne mets point de fin à mes offenses. Donnez-moi la patience pendant que je suis en vie, et le pardon de mes péchés après ma mort (2). *Grâces à Dieu, je ne pécherai plus*, disait un autre en mourant (*P. Messan*), remerciant Notre-Seigneur de ce que la mort le délivrait de tous les dangers de l'offenser, qui sont si fréquents ici-bas parmi les mortels.

III. POINT.

Troisième intention.

J'accepte les souffrances et la mort pour obéir à la volonté de mon Dieu, et pour me soumettre à l'arrêt de sa justice, qui nous a condamnés à mourir. Saint François de Sales étant prié par celui qui l'assistait à la mort, de dire avec Notre-

(1) In ejus vita apud Bollandum. 13 martii. — (2) Pretiosæ occup. morient. P. Nadazi.

Seigneur : *Mon Dieu, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi sans que je le boive* (1), reprit à l'instant : *Seigneur, que votre volonté soit faite, non pas la mienne* (2); et il ajouta ensuite : *Depuis que mon Sauveur a voulu boire le calice des souffrances et de la mort, il est rempli de douceur et de consolation pour ses élus, et il n'a plus d'amertume.*

Une des premières religieuses de l'ordre que ce grand saint a établi (3), suivant les sentiments de son bon Père, fit son testament spirituel en ces termes, aux approches de la mort :

1. C'est ma première et dernière volonté de mourir en l'accomplissement de votre sainte volonté, mon Dieu, et selon votre bon plaisir, dans cette année, dans ce temps, à ce moment, par tels accidents, telles douleurs et telles maladies qu'il vous plaira, avec secours ou sans secours. Je m'abandonne absolument à votre volonté pour toutes choses, vous suppliant humblement que je meure en votre grâce et en votre amour.

2. C'est ma dernière volonté de mourir en adoration vers le bon plaisir de mon Dieu; et pour l'honorer, j'accepte par obéissance et soumission à mon Dieu, qui est mon créateur, mon père et mon Sauveur, ma mort avec tous les ennuis, craintes, angoisses et autres circonstances qui doivent y arriver.

3. Je condamne et abandonne mon corps à la terre, à la pourriture, aux vers, à l'infamie, à l'ignominie, et même à être jeté à la voirie, étant juste que puisqu'il a été le compagnon de mon âme dans le péché, il en reçoive le châtiment, et qu'il satisfasse à la divine justice. J'agréé donc, par hommage envers elle, sa destruction et son anéantissement.

4. Je remets avec Notre-Seigneur Jésus-Christ et en son union mon âme entre les mains de Dieu, et comme elle a

(1) Matth. 26. 39. — (2) Luc. 22. 42. — (3) La première fondatrice du premier monastère de la Visitation à Paris.

beaucoup de péchés, je vous supplie, mon Sauveur, de la plonger dans votre sang précieux et de la purifier, afin qu'elle soit agréable à votre Père éternel ; et comme elle doit beaucoup à sa justice, appliquez-lui vos saintes actions, vos secrets mouvements, vos opérations adorables, et le mérite de vos travaux, de vos souffrances et de votre mort, et faites qu'elle vous satisfasse par toutes les peines qui vous agréent, et selon tous vos desseins, pour vous rendre la gloire et l'honneur que vous désirez et que vous prétendez d'elle. Tout ceci est ma dernière volonté et mon testament.

Après cela, le religieux qui l'assistait lui dit de se mettre dans ces quatre dispositions et d'y mourir : la première, de pauvreté et de dénûment, recevant tout par aumône ; la seconde, de simplicité et d'enfance spirituelle, n'ayant plus soin d'elle-même et se laissant gouverner ; la troisième, d'obéissance, ne faisant plus aucun usage de sa propre volonté ; la quatrième, de victime, mourant sur la croix, abandonnée à toutes les souffrances, et angoisses qu'il plairait à Dieu de lui faire souffrir à l'imitation de Jésus-Christ.

IV. POINT.

Quatrième intention.

Je veux souffrir et mourir pour la plus grande gloire de Dieu ; car, comme dit l'Apôtre, *nul de nous ne vit pour soi-même* (1). *Soit que nous vivions, c'est pour le Seigneur que nous vivons ; soit que nous mourions, c'est pour le Seigneur que nous mourons.* Cette pensée : *Je meurs pour la plus grande gloire de Dieu*, comblait de joie en mourant un religieux de la compagnie de Jésus ; d'où vient qu'il disait, *qu'étant armé d'une très-bonne intention il ne craignait point la mort* (2).

(1) Rom. 14, 7. — (2) Joannes Tagfannius obiit an. 1640, 4 aprilis. Author Pret. occupat. morient.

V. POINT.

Cinquième intention.

Je veux souffrir et mourir pour voir mon Dieu, pour l'aimer, pour le louer et pour en jouir éternellement. Le bienheureux Louis de Gonzague apprenant la nouvelle de sa mort, en reçut une consolation si sensible, que craignant qu'il n'y eût quelque imperfection dans cette complaisance, il pria le cardinal Bellarmin, qui était alors son confesseur, de lui dire s'il pouvait se réjouir de ce qu'il était près de mourir. A quoi ce sage directeur répondit qu'il n'eût point de peur, et que la joie qu'il ressentait était très-bonne, lorsqu'elle était conçue par un désir ardent de jouir de son souverain bien (1). Eh! qui ne se réjouirait d'aller voir ce que l'on aime, disait en soi-même un bon religieux, étant près d'expirer? Où serons-nous, où serons-nous aujourd'hui, répondit-il? Nous serons dans le sein de Jésus et de Marie. Oh! quelle joie! oh! quel bonheur! O très-patient Jésus, faites que je meure pour votre amour et pour votre gloire, et pour l'amour et l'honneur de votre très-sainte mère (2).

VI. POINT.

Sixième intention.

Que je m'estimerai heureux de souffrir et de mourir pour la foi ou pour le salut de mes frères! C'était le désir de saint François Xavier. Qui me fera la grâce de mourir pour vous, Seigneur, et de vous faire connaître à toutes les nations de la terre? C'était celui de saint François de Borgia, comme il paraît par une lettre qu'il écrivait au Père Lainez, en l'année

(1) P. Ceparius in vita B. Aloysii. — (2) P. Joannes Tolenarius societatis Jesu. Vide P. Nadazi in anno suo.

1569, où il lui découvre *le singulier et très-secret désir* qu'il sentait au fond de son cœur de mourir et de répandre son sang pour la foi et la religion catholique, le priant de lui obtenir la grâce de pouvoir l'accomplir, ou s'il n'en était pas digne, au moins de mourir de regret de ne pouvoir l'effectuer, en sorte que ce regret et cette sorte de mort lui tinsent en quelque façon lieu de martyre.

C'était encore le grand désir du Père Jean Stizius, qui mourut au service des pestiférés, comme il le déclara en ces termes : « Je m'offre tous les jours à la mort, et je le fais de grand cœur, non que je ne craigne de mourir à cause des jugements de Dieu, que j'appréhende plus qu'on ne saurait croire, mais parce que j'espère par là obtenir miséricorde. Ah ! que je serais heureux, s'il m'accordait cette grâce de mourir pour lui de la peste, ou de quelque autre mort que ce soit ; car il ne m'importe, pourvu que je sois immolé à mon Dieu comme une victime qui lui est due par tant de titres. Pendant que j'écris ceci, les larmes que je répands sur le papier, parlent pour moi à mon Dieu, et lui demandent miséricorde. » On trouva après sa mort un vœu écrit et signé de sa main, dans lequel toutes les plus pures intentions que l'on peut avoir en mourant sont recueillies. Le voici comme il est couché :

Le quatrième de juillet, j'ai signé de mon plein gré un vœu de mourir, quand même je n'y serais pas obligé par la loi générale qui nous en impose la nécessité, de mourir, dis-je, 1° pour la gloire de Dieu à qui je dois tout ; 2° pour la gloire de Jésus-Christ qui a tout souffert amoureusement pour moi ; 3° pour lui rendre grâces de tous ses bienfaits ; 4° pour punir mes crimes et satisfaire à sa justice ; 5° et enfin pour imiter la mort de Jésus-Christ.

Profitez de ces exemples, et tâchez de faire en sorte que votre vie ne soit qu'un continuel sacrifice, et votre mort un holocauste.

MÉDITATION III.

Les saintes pensées avec lesquelles nous devons recevoir le calice des souffrances et de la mort.

« Vous boirez en effet le calice que je bois, et vous serez baptisés du baptême dont je suis baptisé. »

MATTH. 20.

I. POINT.

Prenez à la première nouvelle de votre mort les pensées de David au psaume 115 : J'ai dit, à la vue de mon décès, le monde va finir pour moi (1). Je n'ai point de regret ; c'est maintenant que je vois plus clairement que jamais la vanité et l'illusion de toutes les choses de la terre. Je les ai jusqu'ici regardées comme des pièges tendus à mon âme, pour la faire tomber dans le dernier malheur, mais je ne les voyais qu'à demi et je n'en avais que de fort faibles idées ; maintenant je les vois à découvert, et je suis convaincu, par expérience, qu'elles sont toutes vaines et trompeuses. Les plaisirs me disaient en flattant mes sens : Nous te rendrons heureux et content. Les richesses me disaient : Tu vivras à ton aise, tu feras bonne maison, tu établiras ta fortune. L'ambition me disait : Tu parviendras, tu rehausseras ton état, tu t'élèveras aux plus hautes charges, tu l'emporteras sur tous malgré l'envie de tes égaux, vanité, folie. Car, enfin, qu'est devenu tout cela ? Quel malheur pour moi, si je m'y fusse attaché. Que je vous suis obligé, Seigneur, de m'avoir délivré de ces

(1) Ps. 115. 11.

piéges ! Quelles actions de grâces vous puis-je rendre pour tous les biens que j'ai reçus de votre main (1) ! Je recevrai avec respect de cette main adorable le calice de la mort, parce que vous l'avez bu le premier, et vous me l'avez rendu salulaire ; j'invoquerai le nom du Seigneur, en qui je mets ma confiance (2). Mon Dieu, vous êtes mon espérance et mon refuge, j'attends mon salut de votre seule miséricorde. C'est dans cette confiance que je renouvelle mes vœux en présence de vos bons serviteurs, et que je vous conjure de me pardonner les fautes que j'ai commises contre la fidélité avec laquelle je vous avais promis de les garder (3) ! O Seigneur, que la mort de vos saints est précieuse devant vos yeux (4) ! Oh ! quel bonheur d'avoir vécu dans votre crainte, et de mourir dans votre amour ! Eh ! que j'ai de regret de vous avoir si mal servi ! Ma consolation est que je meurs dans la religion parmi vos bons serviteurs qui m'obtiendront par leurs prières le pardon de mes offenses. *O Seigneur, je suis votre serviteur et le fils de votre servante* (5). Je meurs fils de l'Église et de la sainte religion ; voilà le sujet de mon espérance et de ma joie. C'est maintenant que je vous sacrifierai une hostie de louanges, dans un dégagement parfait de toutes choses (6). J'étais auparavant embarrassé de mille pensées étrangères, qui me retiraient de votre service ; mais enfin vous avez rompu mes liens. Adieu, monde, adieu, vie, adieu, tout ce qui est mortel, je vous quitte de bon cœur. O mort, que tu me parais aimable, et que ta présence m'est agréable (7).

II. POINT.

A la première nouvelle de votre mort, pensez au voyage de l'éternité, et oubliant toutes les choses de la terre, n'ayez plus en vue que le ciel.

(1) Ps. 115. 12. — (2) Ps. 119. 13. — (3) Ps. 21. 26. — (4) Ps. 115. 15.

(5) Ps. 115. 16. — (6) Ps. 115. 16. — (7) Ps. 22. 5.

Le père Thierry Canisius, jésuite, entendant la mort de son frère Canisius, célèbre auteur du catéchisme, et religieux de la même compagnie, tomba à l'heure même en apoplexie, et perdit la mémoire de toutes choses, excepté du nom de Jésus et de Marie. Il vécut sept ans en cet état, ne pouvant se servir de sa main que pour former le signe de la croix, ni de sa langue que pour prononcer les doux noms de Jésus et de Marie. Enfin, étant près de mourir, après avoir reçu l'extrême-onction, Dieu lui fit la grâce de délier sa langue pour dire encore ces deux paroles, qui marquaient le lieu où il aspirait : Allons au ciel, allons au ciel ! Et puis il reprit les sacrés noms qu'il prononçait auparavant, et ne cessa de les répéter jusqu'à ce qu'un peu avant sa mort, après avoir dit Jésus, voulant proférer le nom de Marie, il demeura à la première syllabe et ne parla plus depuis. O l'homme d'heureuse mémoire, qui avait oublié toutes choses pour ne penser qu'au ciel et ne respirer que Jésus et Marie (1) !

Le père Piccolomini, général de la compagnie de Jésus, n'avait point de plus douces consolations parmi les douleurs extrêmes de la pierre, dont il mourut, que de regarder le ciel par la fenêtre qu'il se faisait ouvrir pour ce sujet ; et alors il disait en le voyant : Oh ! que la terre me semble vile, lorsque je contemple le ciel. Il s'écriait ensuite : O paradis, ô paradis, nous y serons bientôt, bientôt, comme je l'espère. Puis il adorait la Majesté divine en présence de toute la cour céleste, et spécialement de la bienheureuse Vierge, à laquelle on lui entendait dire après la communion : Ma souveraine maîtresse, souffrez, s'il vous plaît, que j'offre vos mérites à mon Dieu ; car n'en ayant aucun, si je n'offrais les vôtres, je paraîtrais les mains vides en présence du Seigneur. Imitiez ces deux serviteurs de la bienheureuse Vierge. Regardez le ciel comme votre chère patrie, comme la maison de votre Père

(1) Ps. 111. 7.

céleste, comme le lieu de votre demeure éternelle; et soupirant souvent avec les saints, dites comme eux : Nous allons à l'éternité. Quand est-ce que je vous verrai, ô bienheureuse éternité ! Parcourez tout ce psaume, et tâchez d'en tirer de saintes affections pour vous exciter au désir du ciel et au mépris de la terre (1).

III. POINT.

Après avoir levé les yeux au ciel, abaissez-les vers vous, et faites réflexion sur les dispositions de votre âme. Etes-vous prêt à aller à Dieu ? Pouvez-vous dire : *Je m'en vais à mon Père; je m'en vais à celui qui m'a envoyé* (2) ?

Votre conscience est-elle en repos ? N'avez-vous point de restitution à faire, de froideur ou d'aversion à étouffer, d'affection désordonnée, ou d'inquiétude à régler ? pouvez-vous dire : Grâces à Dieu, je n'ai rien qui me fasse peine, quoique je ne m'appuie point sur ma justice (3). Car, hélas ! qui sait s'il est digne d'amour ou de haine ? Renoncez-vous fortement à Satan, et à ses œuvres, et à ses pompes ? Enfin voulez-vous bien être baptisé du baptême des maladies et de la mort ? Goûtez-vous ces paroles de Jésus, qui disait avec une ferveur divine : *Je dois être baptisé d'un baptême. Eh ! que le désir que j'en ai me presse, jusqu'à ce qu'il soit accompli* (4) !

Pour vous préparer à recevoir cette grâce si signalée, souvenez-vous, en premier lieu, que la mort des saints est un baptême qui contribue beaucoup à laver les taches de leur âme, et que la vôtre vous y servira très-utilement, si vous l'acceptez comme il faut. Souvenez-vous, en second lieu, qu'afin que ce baptême vous soit salutaire, il faut l'unir avec celui dont Notre-Seigneur fut baptisé sur le Calvaire dans

(1) Ps. 121. — (2) Joan. 16. 5. — (3) I. Cor. 4. 4. — (4) Luc. 12. 50.

ses douleurs et dans son sang ; parce que c'est pour effacer vos péchés qu'il le reçut , et que le vôtre en tirera tout son mérite et toute sa force.

Pensez donc avec quelle ardeur il y alla, lorsqu'il dit à ses apôtres : *Nous nous en allons à Jérusalem , et le fils de l'homme sera livré au prince des prêtres et aux docteurs de la loi, et ils le condamneront à la mort* (1). Saint Marc assure qu'il marchait devant eux avec tant de vitesse , qu'ils en étaient tout effrayés, et qu'ils le suivaient saisis de crainte (2). Tâchez de l'imiter et d'aller à la mort comme au baptême , pour vous purifier et pour recevoir le pardon de vos péchés.

Que si vous ne pouvez le suivre qu'avec frayeur non plus que ses disciples, souvenez-vous que vous n'avez à combattre qu'un ennemi vaincu. Le Seigneur s'est revêtu d'un corps mortel pour tuer la mort. La mort ne pouvait mourir que dans la vie (3). Suivez donc Jésus avec courage, tenez-vous bien uni à sa croix ; priez-le qu'il joigne vos souffrances aux siennes , et ne craignez point de mourir avec lui , puisqu'il est la résurrection et la vie. *Le croyez-vous* (4) ?

Renouvelez ici les protestations que l'on a faites pour vous à votre baptême , et dites avec un sensible regret de les avoir mal observées :

Oh ! que je suis marri de n'avoir pas aimé mon Dieu de tout mon cœur , ni mon prochain comme moi-même , et d'avoir si mal accompli la loi de grâce que j'avais reçue à mon baptême , et que j'avais promis de garder. Eh ! que n'ai-je été par mes mœurs votre véritable temple , comme je pouvais l'être par la grâce baptismale ! Oh ! si c'était à refaire ! Mon Sauveur, donnez-moi la force de réparer en ces derniers moments toutes les fautes de ma vie ; et par le sacré signe de la croix, dont je me munis avec toute la confiance

(1) Matth. 20. 18. — (2) Marc. 12. 32. — (3) S. Aug. homil. 35. —

(4) Joan. 11. 26.

que je puis, faites que les démons ne m'approchent point, et que toutes les puissances des ténèbres s'éloignent de moi. Je reçois pour cet effet le signe de la croix, tant sur mon cœur que sur mon front, et je me sou mets de bonne foi à tous les commandements du ciel. Ouvrez-le-moi, s'il vous plaît, mon Dieu, et donnez-moi part à la vie éternelle, dont vous faites vivre les bienheureux dans le temple de votre gloire. Ainsi soit-il.

ENTRETIEN DU TROISIÈME JOUR.

Sur le testament, les œuvres pies et la dernière volonté du malade.

La parabole de l'économe qui use des biens de son maître pour s'acquérir des amis.

« Que ferai-je, puisque mon maître m'ôte le maniement de ses biens ? »

LUC. 16.

1. S'il n'y avait que les grands pécheurs qui se trouvassent en peine au moment redoutable de la mort, il serait facile de répondre pour vous à la demande de ce paresseux économe ; car je ne crois pas que vous soyez abandonné jusqu'à ce point, que de mettre votre salut au rang des choses indifférentes. Mais ce qui m'étonne, est que les plus vertueux tremblent à ces paroles : *Rends compte de ton administration*, et qu'ils font retentir partout ces tristes gémissements : Que ferai-je ? alors qu'ils pensent à la mort, ou qu'ils sont appelés au tribunal de la justice de Dieu. David était un homme selon le cœur de Dieu, et néanmoins il ne sait bonnement que ré-

pondre. La vie de Job était un prodige de sainteté aussi bien que de douleurs, et cependant il dit avec une extrême appréhension des jugements de Dieu : *Que ferai-je, lorsque Dieu se lèvera pour prononcer mon arrêt* (1)? Saint Bonaventure était un séraphin en amour, et il est néanmoins si surpris, lorsqu'il pense au compte rigoureux qu'il lui faut rendre, qu'il ne sait ce qu'il doit dire.

2. Que dirons-nous donc nous autres, qui vivons dans une si grande lâcheté? *Je sais bien ce que je ferai* (2). Deux choses m'ont empêché jusqu'ici de bien vivre, la fuite du travail et de la peine, et la crainte de la confusion et du mépris (3). Je tâcherai donc, en premier lieu, qu'elles ne m'empêchent point de bien mourir; et pour ce sujet j'accepterai toutes les douleurs et les humiliations des maladies et de la mort. En second lieu, je me mettrai en devoir de satisfaire aux hommes, que j'ai offensés ou scandalisés par mon mauvais exemple, aux anges que j'ai attristés, à mon âme que j'ai souillée de mes péchés, à Dieu que j'ai si mal servi. En dernier lieu, me trouvant insolvable, j'userai des biens de mon maître pour m'acquérir des amis, qui me reçoivent lorsque je sortirai de ce monde; je suis bien assuré qu'il ne le trouvera pas mauvais, puisqu'il me le conseille lui-même : *Faites-vous des amis des richesses d'iniquité, afin que lorsque vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels* (4).

3. Écoutez bien ce salutaire conseil, et considérez, en premier lieu, que vous avez besoin d'amis à l'heure de la mort, pour être reçu dans le ciel, où vous n'entrerez que par miséricorde et par grâce; en second lieu, qu'il faut les acquérir de bonne heure, et n'attendre pas à l'extrémité; en troisième lieu, qu'il y faut employer non-seulement les biens que vous avez mal acquis, en les restituant à ceux à qui ils ap-

(1) Job. 31. 14.—(2) Lucæ. 16. 4.—(3) Lucæ. 16. 3.—(4) Lucæ. 16. 9.

partiennent, ce qui est absolument nécessaire pour entrer en grâce avec Dieu et l'avoir pour ami, mais encore les biens que ce bon maître vous a donnés, dont vous avez peut-être fait des richesses d'iniquité, en vous les appropriant et vous en servant pour de mauvais usages, au lieu d'en faire des richesses de sainteté et de vertu, par le bon emploi que vous en deviez faire pour le service de Dieu, dont vous n'êtes que l'économe.

4. Sitôt donc que vous serez attaqué de maladie, après avoir reçu ce calice de la main de Dieu avec une parfaite résignation à sa sainte volonté, si vous n'avez pas encore mis ordre à vos affaires temporelles par testament ou autres dispositions, n'y perdez pas un moment, afin d'employer le peu de temps qui vous reste pour travailler aux éternelles, et les achever heureusement.

5. Et premièrement, faites en sorte que ni vos créanciers ni vos héritiers n'aient point à se plaindre de vous. Disposez si sagement et si raisonnablement de vos biens, que vous en fassiez des amis, qui prient Dieu pour vous après votre mort, car autrement il est à craindre que les uns et les autres ne se souviennent de vous que pour déshonorer votre mémoire, et pour attirer sur vous la vengeance divine. Sachez que non-seulement celui qui ravit le bien d'autrui est en état de damnation, mais encore celui qui le retient lorsqu'il peut le rendre, et qu'en ce cas il ne suffit pas d'en charger ses héritiers par testament, parce que tandis qu'on y peut satisfaire par soi-même et qu'on ne le fait pas, on est dans la disgrâce de Dieu.

6. Après vous être acquitté de vos obligations, pensez à faire prier Dieu pour vous dans les églises de la paroisse, et dans les maisons religieuses, pendant que vous êtes encore en vie, et ne vous en fiez point à vos proches après la mort, de peur qu'ils ne vous laissent longtemps gémir dans les flammes du purgatoire. Faites encore mieux ; procurez par

vos charités le soulagement des pauvres malades, des prisonniers et des fidèles trépassés, qui sont détenus dans les prisons de la justice divine. Je vous exposerai ici, pour vous y encourager, les prérogatives de l'aumône que j'ai tirées d'un savant auteur (1).

1. *Prérogative.* L'aumône est une espèce de baptême qui a cet avantage sur l'autre, qu'on n'efface les péchés par le premier qu'une fois, parce que ce sacrement ne se réitère point, mais l'aumône les efface autant de fois qu'on la réitère (2).

2. *Prérogative.* L'aumône est un sacrifice qui apaise la colère de Dieu et le rend favorable au pécheur. Jésus-Christ apprit aux scribes et aux pharisiens un excellent sacrifice, lorsqu'il leur dit : Donnez l'aumône, et tout sera pur pour vous. O le court et avantageux sacrifice, qui purifie l'homme entièrement en peu de temps (3).

3. *Prérogative.* L'aumône est un merveilleux commerce entre Dieu et l'homme, où vous pouvez acheter le paradis à vil prix. Le ciel est à vendre, dit saint Chrysostôme ; donnez un peu de pain, et vous aurez le paradis ; pour peu que vous donnerez, vous ferez un gain considérable ; donnez des choses périssables, vous aurez des biens immortels (4).

4. *Prérogative.* L'aumône est une espèce d'usure qui n'est point défendue par les lois. Ce que vous donnez au pauvre n'est pas proprement un don gratuit, c'est un prêt ; Dieu est sa caution qui vous paye libéralement les intérêts (5). Ce que vous lui donnez ici-bas, il vous le rend au centuple dans le ciel, et quelquefois même sur la terre. Jésus-Christ, qui est riche dans le ciel, a bien voulu souffrir la faim dans les pauvres ; et vous faites difficulté de donner l'aumône à un

(1) Barradius, c. 3, l. 4, c. 3. — (2) S. Cypr., l. de opere et eleemos. S. Ambr., serm. 32. S. Hier. 3. p. 133. — (3) S. Prosp., l. de Promis, p. 2, c. 7. — (4) S. Chrys., hom. 9 de Pœnit. Vide S. Ambr., serm. 81 et S. Leonem, serm. 6 de jejun. decimi mensis. — (5) S. Leo, serm. 6 citato.

homme comme vous , sachant que vous la donnez à Jésus-Christ ?

5. *Prérogative.* L'aumône est l'art du monde le plus lucratif, qui nous apprend à gagner la vie éternelle. Apprenons-le donc, dit saint Chrysostôme, entrons dans l'école de la miséricorde, mettons-nous avec nos enfants sous sa discipline ; ne pensons pas pouvoir vivre sans elle, parce que c'est elle qui nous apprend à gagner notre vie ; bien d'avantage elle nous apprend à être hommes ; car c'est être homme que d'avoir du penchant à la miséricorde (1). L'homme miséricordieux est quelque chose de grand et de précieux ; sans cela il n'est plus homme, il n'est plus rien.

6. *Prérogative.* L'aumône est un trésor qui nous fournit tout ce qui est nécessaire pour bâtir un palais dans le ciel ; les tabernacles sont éternels, dit le même père que je viens d'alléguer, employons-y nos richesses. Ne soyons point en peine de trouver des architectes ni des ouvriers, les mains des pauvres les construiront. Ne bâtissons pas dans le monde ; car il tombera bientôt, et nous-mêmes nous tomberons avant lui ; bâtissons sur la pierre ferme, et non pas sur le sable.

7. *Prérogative.* L'aumône est notre sauvegarde, notre défense et notre consolation à l'heure de la mort. Les pauvres sont nos avocats qui plaident pour nous devant le tribunal de notre juge, et qui nous le rendent favorable. Les pauvres sont nos soldats qui combattent pour nous à l'agonie. Les pauvres sont nos amis, qui nous consolent dans cette extrémité, et nous obtiennent par leurs prières le secours des anges et la protection de Jésus-Christ. O les excellents amis, qu'on devrait acheter au prix de l'or ! *Heureux celui qui prend soin de l'indigent et du pauvre ; le Seigneur le délivrera au jour de son affliction et de sa mort. Que Dieu le conserve, et qu'il*

(1) S. Chrys., hom. 33. ad pop. Ibidem, homil. 7 de Pœnit.

lui donne la vie, et qu'il le rende heureux sur la terre, et qu'il ne l'abandonne point à la volonté de ses ennemis ; que le Seigneur l'assiste lorsqu'il sera couché sur le lit de sa douleur. O Seigneur, vous avez remué tout son lit dans sa maladie (1). Lisez le reste du psaume.

QUATRIÈME JOUR.

VOTRE EMPLOI SERA D'APPRENDRE COMMENT IL FAUT SE
CONFESSER ET PURIFIER SON ÂME, LORSQU'ON EST
MALADE, POUR SE PRÉPARER À LA MORT.

MÉDITATION I.

De la confession du malade.

*La parabole du publicain qui demande pardon de ses
crimes avec une profonde humilité.*

« Le publicain se tenant bien loin,
ne voulait pas seulement lever les
yeux, mais il frappait sa poitrine,
disant : Mon Dieu, ayez pitié de
moi qui suis un pécheur. »

LUC. 18.

I. POINT.

Considérez, en premier lieu, ce que saint Augustin avait coutume de dire : *Que personne ne doit sortir de ce monde*

(1) Ps. 40.

sans faire pénitence, quand même il ne sentirait sa conscience chargée d'aucun crime. Ce qu'il confirma à sa mort par son exemple ; car durant sa dernière maladie il récitait les Psaumes de la Pénitence avec une grande abondance de larmes, qui témoignaient assez la douleur et le regret qu'il avait de ses offenses.

La présomption du pharisien qui se fiait dans ses jeûnes et dans ses aumônes, est dangereuse en tout temps, mais particulièrement à cet instant redoutable auquel il faut paraître devant Dieu, dont la sainteté est infinie. Sur quoi pouvons-nous appuyer notre confiance, nous qui péchons tous les jours ? Sur la confession avant toute autre chose, afin que personne ne se vante d'être juste, et ne s'élève par orgueil en la présence de Dieu, qui le connaît et qui sait ce qu'il est (1). L'humble publicain doit nous servir de modèle, et nous apprendre avec quels sentiments d'humilité, de confusion et de douleur nous devons faire pénitence et recourir à la miséricorde divine.

Il se tenait loin, et n'osait approcher du sanctuaire. Oh ! que nous sommes éloignés de la pureté qui est requise pour entrer dans le ciel, et du degré de la perfection que Dieu demande de nous ! Le pécheur est si éloigné du salut (2), qu'il ne saurait y arriver avec toutes les forces de la nature créée ; il n'y a que l'esprit de pénitence, qui est un don de Dieu et un fruit de la croix de Jésus-Christ, qui puisse sûrement nous y conduire.

Il n'osait lever les yeux au ciel, tant il avait de confusion de ses crimes. Avant de lever les yeux au ciel, il faut que le pénitent les baisse sur les crimes qu'il a commis durant sa vie, pour en connaître la multitude et la malice avec les peines de l'enfer qu'il a méritées, afin d'en concevoir de l'horreur, et d'en porter la confusion devant Dieu et devant le

(1) S. Aug. tract. I in epist. 10. — (2) Ps. 118. 155.

confesseur qui tient sa place au tribunal de la pénitence. La seconde planche après le naufrage, dit saint Jérôme, est de rougir de votre péché après que vous l'avez commis. Jérémie déplorant le malheur des Juifs, en rejette la cause sur le peu de sentiment et de confusion qu'ils avaient de l'énormité de leurs péchés. *Ils n'ont point eu de honte de mal faire ; ils n'ont point appris à rougir de leurs crimes* (1). Cette salutaire confusion est une science que les réprouvés ne veulent point apprendre ; mais les saints en font état, et ils n'ont rien plus souvent au cœur et à la bouche que ces paroles : *Mon Dieu, je suis si confus et honteux de paraître devant vous, que je n'ose lever les yeux, parce que nos iniquités se sont multipliées par dessus notre tête, et nos péchés sont montés jusqu'au ciel* (2).

Enfin, cet humble publicain frappait sa poitrine, pour réveiller l'amour de son cœur, pour le briser de douleur, pour en faire sortir le poison de ses péchés et en chercher le remède dans le cœur de Dieu, en lui disant : *Seigneur, faites miséricorde à ce pauvre pécheur*. C'est ainsi que le pénitent doit apaiser la colère de son juge, en confessant ses péchés avec un sincère repentir, et lui en demandant humblement pardon, avec résolution de souffrir toutes les peines qu'il lui plaira. *Seigneur, doit-il dire, détournez votre visage de mes péchés, effacez toutes mes offenses, lavez-moi de plus en plus de toutes les taches de mon âme, et purifiez-moi de mes crimes* (3). Mon péché ne demeurera pas impuni pour cela : non, il ne demeurera pas impuni ; mais je vous prie de ne pas le punir, parce que je veux le punir moi-même (4).

(1) Jerem. 6. — (2) I Esdræ, 9. — (3) Ps. 50. — (4) S. Aug. in Ps. 50.

II. POINT.

Considérez qu'il serait beaucoup plus expédient de faire une revue de toute sa vie pendant qu'on est sain que lorsqu'on est malade. C'est la pratique de plusieurs personnes vertueuses, qui font leur confession générale une ou deux fois l'année, avec la même exactitude que si elles étaient à l'article de la mort. On peut dire de la confession de nos péchés ce que le dernier sage des Hébreux dit de la confession des grandeurs de Dieu : Vous ferez votre confession pendant que vous êtes en vie, et que Dieu vous donne la santé. Vous le bénirez et vous vous glorifierez dans ses bontés. Oh ! que la miséricorde du Seigneur est grande, et qu'il est favorable à ceux qui se convertissent à lui ! car les hommes ne peuvent pas être sans défaut. Tout homme est sujet à la mort, et comme il est plein de vanité, il se plaît à mal faire (1). Il a donc besoin de faire pénitence et de recourir de bonne heure à la clémence de celui de qui seul dépend son salut. Mais s'il ne l'a pas fait pendant qu'il était sain, au moins il doit le faire aussitôt qu'il est tombé malade, sans attendre qu'on l'avertisse qu'il est en danger ; car plus il tardera, plus il se trouvera faible et abattu par la violence du mal. Quand un homme est bien malade, on voit par expérience que son esprit est tellement pris et lié, qu'il est dans une certaine impuissance de penser sérieusement à autre chose qu'à son mal ; de plus, en différant de se réconcilier, s'il est dans la disgrâce de Dieu, il perdra le mérite de ses souffrances. Et puis le délai est périlleux, et souvent la mort vient lorsqu'on pense qu'il n'y a rien qui presse. Les plus vertueux y sont surpris.

Nous lisons dans les Annales de la compagnie de Jésus (2) qu'un des frères, nommé Jean de Laurette, qui était sacris-

(1) Eccl., c. 17, 27. — (2) Sæcchinus in hist. societ., part. 3 ad an. 1570, n. 17.

tain du collège romain, se trouvant incommodé d'un mal de gorge, qui ne lui paraissait pas dangereux, et qui ne l'obligeait pas même à garder le lit, se résolut de différer sa confession générale qu'il faisait de six mois en six mois. Mais la nuit suivante il vit en songe un homme armé d'une lance, qui le menaçait avec colère de ce qu'il tardait de se confesser, quoique les six mois ne fussent pas encore écoulés. Ce bon religieux, tout effrayé à son réveil, prit cette vision pour un avertissement charitable de son ange titulaire, et admirant la bonté de Dieu en son endroit, il voulut faire ce jour-là même une confession générale de toute sa vie. A peine l'eut-il commencée, qu'un débordement subit de pituite qui lui tombait du cerveau, lui fit perdre la parole pour quelque temps ; puis l'ayant recouvrée par une faveur du ciel, il n'eut de loisir qu'autant qu'il en fallait pour achever sa confession et recevoir les sacrements, après quoi il expira. *Heureux l'homme qui craint toujours d'être surpris, et qui se tient toujours prêt* (1). Les gens du monde appellent promptement les médecins pour la santé du corps ; mais pour le confesseur il n'y a rien qui presse. Qu'arrive-t-il lorsqu'ils disent : Nous sommes en paix et en sûreté ; tenons-nous en repos ? Ils se trouvent surpris tout d'un coup par un accident imprévu, comme une femme par les douleurs de l'enfantement, sans qu'ils aient moyen de l'éviter (2) ; et là-dessus ils meurent misérablement, et s'en vont dans les enfers pour y pleurer avec des larmes éternelles, mais inutiles, le funeste délai qu'ils ont apporté à chercher le remède de leurs péchés qu'ils pouvaient trouver sans peine au commencement de leur mal.

III. POINT.

Considérez que Dieu vous jugera selon l'état où il vous trouvera à l'heure de la mort, ce qui dépend ordinairement

(1) Prov., 28. — (2) 1 Thess.. 5.

de la dernière confession que le malade fait pour se bien préparer à bien mourir. C'est pourquoi il importe de bien la faire; et pour cet effet ne vous contentez pas de vous confesser des péchés que vous croyez être mortels, mais repassez encore sur les péchés véniels d'habitude, afin de gagner les indulgences, qui supposent que l'âme soit exempte de la tache du péché quel qu'il soit, avant que d'obtenir la rémission de la peine.

Faites aussi une sérieuse recherche des péchés d'omission, pour lesquels il y en a plusieurs qui se damnent, surtout ceux qui sont en charge, comme les supérieurs de religion qui souffrent que la discipline se relâche notablement, les juges qui font languir les parties, les magistrats qui permettent des jeux illicites, les lieux infâmes et les autres désordres publics, les pères de famille qui ne corrigent point leurs enfants ni leurs serviteurs, sans parler des particuliers qui n'ont à répondre que d'eux-mêmes, et qui ne laissent pas d'être coupables de plusieurs omissions criminelles dont il leur faudra rendre compte.

Eh ! Seigneur, si vous examinez nos péchés à la rigueur, qui pourra subsister ? Hélas ! que de temps perdu, que d'occasions de salut négligées, que de bonnes pensées et de saintes inspirations étouffées, que de bons avis méprisés, que de dureté pour le prochain, que d'insensibilité pour les pauvres, que de négligence et de tiédeur dans les exercices de dévotion, que de lâcheté, d'indifférence, d'oubli, de peu de soin, de manquement et d'imperfections dans l'accomplissement de tous mes devoirs ! O bonté infinie ! *je reconnais devant vous tous mes péchés, et je ne vous cache point la malice de mon cœur. J'ai dit, je confesserai mon injustice au Seigneur, je m'accuserai moi-même, et vous m'avez remis l'impiété de mon péché.*

MÉDITATION II.

De la contrition du malade.

Jésus, six jours avant sa mort, recient de Béthanie, où on lui fait un festin, et Marie lui répand un précieux baume sur les pieds pour prévenir sa sépulture.

« Marie prit une livre de liqueur de vrai nard de grand prix, qu'elle répandit sur les pieds de Jésus, et les essuya de ses cheveux, et la maison fut remplie de l'odeur du parfum. » JOAN. 12.

REMARQUE.

Les interprètes remarquent que cette action se fit le samedi avant le jour de la Passion, le neuvième du mois de Nisan, dans la maison de Simon, que Jésus avait guéri de la lèpre, et qui était ou parent ou ami du Lazare et de ses sœurs Marthe et Marie; car le Lazare se trouva au festin, Marthe y servit; et Marie, par une inspiration divine, ayant pris un vase d'albâtre rempli d'une liqueur précieuse, en versa premièrement sur les pieds du Fils de Dieu, qu'elle essuya de ses cheveux, comme dit saint Jean; et puis, cassant le vase d'albâtre, elle répandit le reste sur sa tête, selon que saint Marc le raconte; car saint Augustin assure que ce fut en même temps et au même festin qu'elle parfuma les pieds et la tête de son Sauveur.

Saint Bernard dit que cette huile précieuse est une figure de la contrition, et des larmes que l'âme pénitente verse sur les pieds du Seigneur, qui sont sa miséricorde et sa justice,

et que toute la maison de Dieu (c'est-à-dire l'Église triomphante et militante) est remplie de l'odeur de ce parfum, qui réjouit les anges, et encourage les pécheurs à changer de vie et à penser à leur salut (1).

I. POINT.

Considérez qu'entre les actes des vertus que le malade doit produire, celui de la contrition est un des plus nécessaires :

1. Pour tirer plus de fruit du sacrement de la pénitence, qui agit selon la disposition qu'il trouve dans l'âme qu'il purifie, et qu'il rend plus agréable aux yeux de Dieu en effaçant la tache de ses péchés. Or, la contrition est sans doute une plus excellente disposition pour recevoir la grâce sacramentale que la simple attrition.

2. Pour satisfaire au précepte positif qui nous oblige à produire, pour le moins une fois durant la vie, un acte de contrition aussi bien que de charité, selon l'opinion de plusieurs savants théologiens. Or, comme personne ne peut savoir s'il s'est jamais bien acquitté de ce devoir, il est de la dernière importance de tâcher de le faire le plus parfaitement que l'on pourra durant la maladie, et surtout au commencement, pendant qu'on a plus de vigueur et de liberté d'esprit.

3. Pour gagner le cœur de notre juge, et pour attirer sur nous les yeux de la miséricorde de Dieu ; car autrement, dit saint Prosper, que ferons-nous devant la majesté d'un tel juge ? Que répondrons-nous, lorsqu'il nous dira : Si vous pouviez résister à vos convoitises déréglées, pourquoi n'y avez-vous pas résisté ? Si vous ne le pouviez pas, pourquoi n'avez-vous pas imploré mon secours ? Et vous étant laissé

(1) S. Bern., serm. 36 inter parvos.

blessar par votre lâcheté, pourquoi n'avez-vous pas cherché le remède à vos plaies dans les larmes d'une véritable contrition (1) ?

4. Pour éviter les peines du purgatoire, ou pour en abrégér la durée; car saint Bonaventure assure que la contrition peut être si vive, si pénétrante et si efficace, qu'elle effacera en nous tout ce que le feu du purgatoire devait brûler; c'est ce que le bon larron éprouva en sa personne. Il dit fort peu de chose; mais il le dit d'un accent si amoureux et si douloureux tout ensemble, qu'il entra le jour même dans le paradis, sans passer par le purgatoire; ou s'il y fut, il y demeura fort peu. Écrivez-vous ici avec saint Jérôme : Heureuse douleur ! heureuse pénitence, qui attire les yeux de Dieu, et qui change l'arrêt de la justice vengeresse, sitôt que le pécheur confesse sa faute (2) !

II. POINT.

Considérez que c'est la pratique de toutes les âmes vertueuses, de recourir promptement à la contrition et à la douleur de leurs péchés, lorsque Notre-Seigneur les visite par quelque maladie, et d'en réitérer souvent les actes jusqu'au dernier soupir.

Sainte Thérèse, dans sa dernière maladie, disait souvent avec une merveilleuse ferveur : Mon Dieu, ne méprisez pas un cœur brisé de douleur et humilié par le souvenir de ses péchés (3); ce qu'elle ne cessa de répéter jusqu'à ce que la parole lui manqua.

La fameuse pénitente Thaïs continua jusqu'à la mort à dire ce qu'elle avait appris de saint Paphnuce, de qui Dieu s'était servi pour sa conversion : Vous qui m'avez créée, faites-moi miséricorde. Prière qui ne fit de toute sa vie dans

(1) S. Prosper., l. 3 de vit. contemp., c. 12. — (2) S. Hieron. in Epitaph. Fabiolæ. — (3) Ps. 50. 19.

le désert qu'un continuel exercice d'une très-sincère douleur, jointe à une si profonde humilité, qu'elle n'osait lever les yeux au ciel, ni prononcer le nom de Dieu.

Le père Louis Dupont, tenant son crucifix à l'article de la mort, et s'entretenant amoureusement avec Notre-Seigneur, répétait souvent ces paroles avec un vif sentiment de componction : Seigneur, quand vous viendrez me juger, ne me condamnez pas, s'il vous plaît.

Le duc de Montalte, qui mourut à Naples six jours après avoir fait les vœux de la compagnie de Jésus, en l'année 1631, disait qu'il avait deux sortes d'armes contre Satan pour se défendre dans son agonie, savoir, le précieux sang de Jésus, et la faveur de la bienheureuse Vierge. D'où vient que, durant sa maladie, il se confessait souvent, pour se purifier de plus en plus dans ce sang, dont le sacrement de pénitence contient l'efficace et le mérite, frappant sans cesse sa poitrine en signe de douleur comme le pauvre publicain, et répondant de temps en temps à ses pensées, qui lui représentaient ses péchés : *Il est vrai que j'ai péché et que je ne mérite rien ; mais j'ai pour ma sauvegarde le sang de Jésus-Christ, et la faveur de Marie, sa bienheureuse mère.*

Servez-vous de ce divin bouclier, et suivez le conseil de l'Ecclésiastique : *Humiliez-vous avant que vous soyez abattu de langueur ; et lorsque vous serez malade, faites paraître votre vertu. Que rien ne vous empêche de prier toujours et de vous purifier jusqu'à la mort, parce que Dieu vous prépare une récompense éternelle* (1).

III. POINT.

Formez-vous une parfaite idée de la contrition, pendant que vous êtes en bonne santé, et tâchez d'en faire un grand et fréquent usage. Souvent les chrétiens ne savent ce que

(1) Eccl., 18, n. 21.

c'est ni comment il faut s'y prendre, parce qu'ils en négligent la pratique.

Le cardinal Bellarmin étant allé voir un homme de qualité qui était fort malade, l'avertit de faire un acte de contrition, pour se disposer à recevoir l'absolution de ses péchés. Le malade tout étonné lui repart : Que dites-vous, Monsieur ? Je dis que vous fassiez un acte de contrition. Acte de contrition, je ne sais ce que c'est. C'est une véritable douleur, dit ce cardinal, des péchés que vous avez commis, qui doit être conçue dans la vue de la bonté de Dieu que vous avez offensé en méprisant ses bienfaits, en violant ses lois, en déshonorant son saint nom, et en outrageant toutes ses perfections, quoiqu'elles soient souverainement aimables. Cela est trop haut pour moi, répond ce moribond, et meurt en cet état, laissant de grandes marques de sa réprobation ; aveugle, qui savait raffiner sur un point d'honneur imaginaire, et qui n'entendait pas le point important de son salut. Quelle imprudence ! quelle folie des gens du siècle !

Fuyez cette insensibilité, et tâchez de vous exciter souvent à la douleur de vos fautes par les motifs du pur amour de Dieu, afin de bien le faire à l'heure de la mort ; car on est en danger de faire mal en ce temps-là ce qu'on n'a pas appris pendant la vie. Souvenez-vous que vous ne pouvez apporter trop de soin à cultiver la pureté et la beauté de votre âme, pour paraître devant votre divin époux.

Persuadez-vous qu'il vous dit de la contrition ce que saint Bernard dit de la confession : « Aimez la confession, puisque c'est elle qui vous rend aimable. Aimez la confession, si vous aimez la beauté de votre âme ; car sa beauté dépend de la confession ; elles sont bien unies ensemble, et elles vont de compagnie (1). » Écoutez encore saint Augustin sur ce sujet :

(1) S. Bern., ep. 113.

« Voulez-vous exceller en beauté? Confessez-vous. Vous étiez difforme, confessez-vous pour devenir beau; vous étiez pécheur, confessez-vous pour devenir juste (1). » Appliquez cela à la contrition, joignez-les toutes deux ensemble. Pratiquez-les souvent, non par scrupule, car le souvenir de vos péchés doit vous humilier, sans vous troubler ni inquiéter (2); mais par un désir de vous purifier de plus en plus, et d'augmenter en grâce, désir que vous devez régler selon le mouvement du Saint-Esprit, la conduite de votre confesseur, comme dit Suarez au traité de la pénitence (3).

MÉDITATION III.

De la satisfaction du malade.

« Toute la maison fut remplie de l'odeur de ce parfum. » JOAN. 12.

REMARQUE.

Outre la confession et la contrition, le sacrement de la pénitence requiert encore la satisfaction, comme une partie qui contribue à son entier accomplissement. Le concile de Trente la réduit à trois sortes de bonnes œuvres : à l'oraison, au jeûne et à l'aumône, qui sont à l'âme du malade comme un parfum précieux dont l'odeur se répand dans toutes les puissances, et y porte la consolation et la joie. Nous verrons ici comment il doit les pratiquer.

(1) S. Aug. in Ps. 93. — (2) S. Bern., serm. 3. de SS. Petro et Paulo. — (3) Disp. 18, sect. 4, num. 10.

I. POINT.

Considérez l'extrême besoin qu'a le malade de recourir à la prière, qui est proprement le sacrifice du soir, qui doit monter comme un parfum jusqu'au trône du Seigneur, lorsque les ténèbres de la mort commencent à nous couvrir.

Le fréquent usage de l'oraison est nécessaire en ce temps-là, premièrement pour implorer le secours de Notre-Seigneur, qui est le véritable ami auquel il faut s'adresser dès que l'on se sent attaqué de la maladie, pour lui dire comme les sœurs de Lazare : *Seigneur, celui que vous aimez est malade* (1). Votre bonté me donne la confiance de recourir à vous ; car vous n'abandonnez pas ceux pour qui vous avez tant d'amour.

Secondement, pour obtenir la persévérance que nous ne pouvons pas mériter par justice, mais que nous pouvons obtenir par miséricorde ; c'est pourquoi il faut la demander instamment comme la grâce des grâces, sans laquelle toutes les autres seraient inutiles. Le père Jean Francisci étant encore novice, entendit une voix du ciel qui lui dit : *Jean, si vous persévérez dans la compagnie de Jésus, vous serez sauvé*. C'est pourquoi il récitait tous les jours trois chapelets, l'un pour les âmes du purgatoire, l'autre pour rendre grâces à Dieu de sa vocation, et le troisième pour obtenir la persévérance. Ce qu'il avait tellement à cœur, qu'étant près de rendre l'âme, il di-ait encore à ceux qui l'assistaient : Priez pour moi, afin que je ne perde point ma vocation.

En troisième lieu, pour rendre notre mort précieuse par les divers actes de foi, d'espérance, d'amour, de patience, d'humilité et de toutes les autres vertus que l'on pratique dans la prière.

(1) Joan. 11. 3.

En quatrième lieu, pour adoucir le sentiment de nos douleurs, et pour nous consoler avec Dieu lorsque la violence du mal nous presse; car c'est la dernière consolation des bonnes âmes, de pouvoir traiter amoureusement avec Jésus et Marie, dont le seul souvenir leur donne de la force et de la joie. Saint Hugues (1), évêque de Grenoble, ne cessait de prier le jour et la nuit dans sa dernière maladie, jusqu'à réciter trois cents fois en une nuit l'Oraison Dominicale; et comme ceux qui le servaient, voyant la grande application avec laquelle il psalmodiait, le priaient de modérer sa ferveur qu'ils jugeaient fort préjudiciable à sa santé, il leur répondit que l'oraison, bien loin de lui nuire, lui servait de remède, et qu'ayant été toute la douceur de sa vie, elle était aussi toute sa consolation à la mort. Le père François Piccolomini, général de la compagnie de Jésus, étant aussi averti que ses fréquentes aspirations pourraient lui nuire, répartit aussitôt: « Qu'importe de vivre deux ou trois heures de moins pour gagner l'éternité? Tous les moments sont précieux, il n'en faut pas perdre un seul, car d'un moment dépend l'éternité. »

En dernier lieu, pour rendre grâces à Dieu de tous ses bienfaits, et pour lui offrir nos souffrances avec celles de son Fils, en satisfaction pour nos péchés quant à la coulpe et à la peine; car, dit saint Bonaventure, l'oraison est le bouclier que nous devons opposer à la justice de Dieu, l'encens que nous devons présenter à sa miséricorde, et le tribut que nous devons payer à son souverain domaine.

II. POINT.

Considérez le grand avantage que le malade peut tirer des souffrances et des incommodités de sa maladie, qui lui tiennent lieu de toutes les pénitences, austérités, veilles, œuvres

(1) In ejus vita, mens. april.

pénales, en un mot, de tout ce qui est compris sous le nom de jeûne, pour satisfaire à la peine qui est due à ses péchés, et par suite pour éviter le purgatoire ou pour en diminuer la rigueur ; car les théologiens enseignent que toutes les afflictions et tous les maux, soit particuliers ou publics, qui nous arrivent par la permission de Dieu ou par un ordre exprès de sa sainte volonté, peuvent servir à ce dessein, parce que bien qu'il ne dépende pas de nous de les souffrir ou de ne les pas souffrir, néanmoins il dépend de nous de les prendre en gré, et de les accepter par un motif honnête et louable ; et cette acceptation, cette soumission au bon plaisir divin étant libre et volontaire, les rend méritoires et satisfactoires, tandis qu'on ne la rétracte pas par quelque acte contraire ; si bien que le sommeil même n'en peut interrompre le mérite, non plus que de celui qui porterait un cilice durant la nuit.

A quoi ils ajoutent que si le confesseur les impose au malade par pénitence, il les élève par la puissance des clefs à un effet plus noble, qui est de satisfaire à la justice de Dieu en vertu du sacrement. D'où vient que le prêtre, dans la prière qu'il fait après l'absolution, dit ces paroles : « Que la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et les mérites de la bienheureuse Vierge et de tous les saints, et tout ce que vous avez fait de bien, et tout le mal que vous avez souffert avec patience, vous servent pour la rémission de vos péchés, pour l'augmentation de la grâce, et pour la récompense de la vie éternelle. »

C'est dans cette vue que les grands serviteurs de Dieu font tant d'état de leurs souffrances, parce qu'ils les regardent comme le plus court chemin pour parvenir à leur béatitude. Dieu soit loué à jamais, mon mal augmente, disait le père Canisius, qui ne pouvait se lasser de bénir Dieu de tous les fâcheux accidents qui lui arrivaient dans sa maladie. D'où vient qu'étant tombé de sa chaise, et ne pouvant se relever, comme son infirmier s'affligeait d'être venu trop

tard pour le secourir, il ne dit autre chose que ce qu'il avait accoutumé de dire en toutes occasions : Je remercie Dieu, qui m'a laissé si longtemps tout seul, accomplissant ainsi parfaitement ces paroles du Prophète roi : *Je bénirai Dieu en tout temps ; j'aurai toujours ses louanges en ma bouche* (1).

Saint François étant malade, et priant Dieu de lui donner la patience, reçut cette réponse d'en-haut : Que Dieu faisait plus d'état des douleurs qu'il souffrait, que si toutes les montagnes étaient changées en or, et toutes les pierres en perles et diamants, et toute la mer en baume, et qu'il lui en fît un présent. Alors saint François s'écria : Qu'elles me sont précieuses, Seigneur, les douleurs que vous m'avez envoyées ! j'y reconnais votre main qui punit mes péchés dans le temps, afin de donner lieu à votre miséricorde de m'épargner dans l'éternité (2).

III. POINT.

Considérez quelle obligation nous avons à Jésus-Christ, qui sait s'accommoder aux pécheurs, dit saint Bernard, avec des bontés incroyables. Il les instruit avec un esprit de douceur et leur apprend à satisfaire eux-mêmes à sa justice, lorsqu'ils sont tombés dans le péché ; il suspend ses vengeances, pour leur donner le temps de se reconnaître ; il leur donne place dans son cœur, et les reçoit dans ses entrailles avec une tendresse merveilleuse, jusqu'à ce qu'il leur rende la vie de la grâce, et qu'il leur donne celle de la gloire (3). Mais ce qui surpasse toutes nos admirations, c'est qu'il se contente pour paiement de leurs offenses d'une aumône qu'ils feront aux pauvres, d'un bien que la mort leur va arracher, d'une messe qu'ils feront dire pour les âmes du

(1) Ps. 32. 2. — (2) Wading., ann. 1224, n. 32. — (3) S. Bern. sem. de B. Magd.

purgatoire, ou d'une amoureuse cession qu'ils feront en leur faveur de toutes leurs peines, qu'ils acceptent de bon cœur pour les soulager. Et ne croyez pas qu'ils perdent pour cela le fruit de leurs bonnes œuvres et de leurs souffrances, par le transport qu'ils en font. Il est à cet égard de nos intérêts spirituels comme des temporels; en les quittant par charité nous obligeons Notre-Seigneur d'en prendre soin. Tout ce que vous faites pour les pauvres, dit saint Ambroise, vous profite, et tout ce que vous leur donnez vous revient avec un notable accroissement (1).

Sainte Melchitide offrant à Dieu les prières que deux personnes dévotes faisaient à son intention, vit sortir un ruisseau très-clair du cœur de Dieu, qui coulait sur elles avec impétuosité, et lavait leurs âmes des taches de leurs péchés. Alors Notre-Seigneur lui dit : c'est ainsi que toutes les œuvres de charité purifient l'homme de tous ses péchés véniels. Et je réserve dans mon cœur toutes ces œuvres de charité, comme un trésor qui m'est très-cher, jusqu'à ce que celui qui les a faites vienne à moi, et alors je les lui rends pour comble de gloire et de récompense (2).

Seigneur, délivrez les âmes des fidèles trépassés, afin qu'elles aient plus tôt le bonheur de vous voir et de vous aimer éternellement, et qu'elles m'obtiennent aussi un amour sincère et véritable envers vous (3).

(1) S. Ambr., l. de Nibuthe. — (2) Spirit. grat. 5, c. 13. — (3) C. 12 diur. divini amoris.

ENTRETIEN POUR LE QUATRIÈME JOUR.

Des moyens d'éviter le feu du Purgatoire

Le bonheur de Zachée qui cherchait le moyen de voir Jésus.

« Jésus étant entré dans Jéricho, passait par la ville, et il y avait un homme nommé Zachée, chef des publicains et fort riche, qui cherchait le moyen de voir Jésus pour le connaître; mais il en était empêché par la foule, parce qu'il était de petite taille. »

Luc., 19.

Nous désirons tous de voir Jésus, et nous serions bien aises de pouvoir y parvenir, en sortant de ce monde sans passer par le feu du purgatoire, ou pour le moins sans y demeurer longtemps; mais il y a deux choses qui nous en empêchent : la première est que nous sommes environnés d'une foule de vices et de passions, qui nous éloignent de Dieu; la seconde, que nous sommes trop petits, c'est-à-dire que nous n'avons pas une assez grande résolution de nous en défaire, ni un désir assez efficace pour chercher les moyens de jouir sans délai d'un si grand bien.

1. C'est donc par l'accroissement de ce désir qu'il faut commencer, si nous voulons nous voir bientôt délivrés de ces flammes dévorantes; car ce sont nos désirs qui nous attirent à Jésus-Christ, et qui attirent Jésus-Christ à nous. Plus ils sont fervents, plus ils abrègent le temps de notre détention dans cette prison de feu; le Fils de Dieu n'a pas coutume de les éconduire, au contraire il punit notre froideur, et les

théologiens assurent qu'il y a un purgatoire, qu'ils appellent une prison honorable, où il arrête ceux qui n'ont point désiré le voir, pendant qu'ils étaient en vie. C'est pourquoi le père Vincent Caraffe, général de la compagnie de Jésus, proposant cette question dans son itinéraire, savoir, quels actes il faut principalement pratiquer à l'article de la mort, y satisfait en ces termes : Je réponds que l'acte le plus excellent, à mon sens, est de mourir dans un très-ardent désir de voir Dieu. Et c'est en effet la mort des saints d'expirer en aimant, et de mourir en expirant ; d'expirer en désirant de voir Dieu, et de le désirer en expirant. Ainsi mourut celui dont parle sainte Brigitte, qui rendit l'âme en disant : Je brûle, je brûle, je brûle du désir de voir mon Sauveur ; venez, l'objet de tous mes désirs. Ainsi mourut saint François Xavier, que le zèle des âmes avait dévoré pendant sa vie, et que le feu de l'amour divin, et du désir de voir son Sauveur acheva de consumer sur la fin. Ainsi finit saint François de Borgia, lequel ayant reçu l'extrême-onction, pria tout le monde de se retirer et de le laisser seul avec Dieu, afin de ménager le peu de temps qui lui restait pour son salut : et alors il sembla faire un dernier effort pour recueillir toutes ses forces, et pour élever tout son esprit et ses désirs vers le ciel. Ce qu'il fit de telle sorte, qu'on le vit entrer dans une douce contemplation, qui le sépara en quelque façon de lui-même, et qu'il l'attachait si fortement à Dieu, qu'il ne paraissait plus qu'autant de marques de vie qu'il en fallait pour découvrir la joie de son cœur qui éclatait sur son visage d'une manière surprenante. Après qu'il eut ainsi demeuré quelques heures dans ce ravissement, il recouvra tout d'un coup l'usage des sens et la liberté de la parole ; et ceux qui étaient près de son lit lui ayant demandé plusieurs fois s'il ne voulait rien et s'il n'avait besoin de rien, il leur répondit toujours en un seul mot : *Je ne veux que Jésus ; je ne désire que Jésus ; je n'ai besoin que de Jésus.* Heureuse l'âme qui peut imiter la ferveur de ces

grands saints ! Pour obtenir cette grâce, demandez-la tous les jours à Jésus-Christ, en lui disant : *Seigneur Jésus, je vous conjure par les mérites de votre très-sainte mère, de me rendre digne de mourir, sinon comme les martyrs par la foi, au moins comme vos amis par la force de votre amour, en sorte que le feu de la charité et du désir de vous voir, s'allumant de plus en plus dans mon âme, la sépare à la fin du corps, pour l'unir éternellement à vous.*

2. Or, afin que ce désir soit parfait, et que rien ne lui manque pour obtenir ce qu'il souhaite, et pour éviter et abréger les peines du purgatoire, il faut, en premier lieu, qu'il pénètre jusqu'au fond du cœur, et qu'il y fasse une si sensible plaie, que vous puissiez dire comme saint Josaphat : O Jésus ! mon âme est blessée de votre amour et du désir de vous posséder ; elle brûle d'une ardente soif de jouir de vous, qui êtes la source de son salut éternel (1). Le père Balthazar Alvarez disait sur la fin de sa vie, que les maisons religieuses lui semblaient être autant d'hôpitaux remplis de malades blessés de l'amour divin, et comme des fournaies où les dons de Dieu sont autant de charbons qui nous échauffent et nous embrasent de telle sorte, que les cœurs les plus purs se fondent de tendresse, et s'écoulent dans le sein de Dieu.

3. Il faut, en second lieu, que ce même désir vous fasse pleurer, languir et mourir : pleurer la longueur de votre exil, languir dans l'attente du Seigneur, et mourir à tous les vices aussi bien qu'à toutes les vanités du siècle ; car, dit saint Augustin, on retardera votre passage autant de temps que le feu du purgatoire trouvera de matière propre à brûler dans vos péchés (2).

4. En troisième lieu, comme Zachée pour éviter la foule prit le devant, et monta sur un sycomore pour voir Jésus ; de même, pour empêcher que les esprits malins n'arrêtent

(1) S. Joann. Damas. in ejus vita. — (2) S. Aug., l. 50, hom. 4.

vosre âme dans son chemin , il faut les prévenir en montant sur l'arbre de la croix , et embrassant des pénitences et des mortifications volontaires ; parce que , comme dit saint Chrysostôme , du haut de la croix il n'y a qu'un pas à faire pour entrer dans le paradis. En effet , si nous nous jugions nous-mêmes , nous ne serions point jugés , nous pourrions réparer nos fautes et réparer la justice de Dieu , qui cesse de nous poursuivre lorsque nous le prévenons par notre conversion (1). Oh ! que c'est un spectacle merveilleux et agréable au souverain juge des vivants et des morts , de voir un pécheur qui se punit lui-même , et qui fait trois offices en même temps , de juge , de criminel et d'exécuteur de la justice : de criminel , souffrant la peine de son corps ; d'exécuteur de la justice , se châtiât par ses propres mains , comme s'il disait à Dieu : Il n'est pas besoin , Seigneur , que vous commandiez à vos officiers de me punir ; il n'est pas expédient que vous fassiez une recherche rigoureuse de mes crimes ; je me fais prisonnier moi-même , je punis mes désordres et je me fais bonne justice (2). Voilà une belle hostie qui s'immole toute vive , et qui mérite d'être offerte à Dieu par les mains des anges.

5. En quatrième lieu , si vous n'avez pas le courage d'exercer sur vous cette sainte et amoureuse vengeance , il faut au moins que vous acceptiez humblement les peines , les disgrâces et les maladies que Dieu vous envoie ; car il les envoie à dessein qu'elles vous tiennent lieu de purgatoire ; et saint Grégoire dit excellemment à ce sujet , que le feu de la pauvreté purifia si parfaitement le pauvre Lazare de ses péchés , qu'il fut porté par les mains des anges dans le sein d'Abraham , sans passer par le purgatoire (3). Le cardinal Baronius rapporte que l'empereur Maurice ayant négligé de racheter plusieurs captifs qui furent tous mis à mort , parce

(1) S. Aug. sentent. c. 10. — (2) Petrus Damiani. l. 7. ep. ultima.

(3) S. Greg. hom. 40. in Evang.

qu'il n'avait pas voulu payer leur rançon, quoiqu'elle fût fort peu considérable, se vit en esprit accusé par eux devant l'image de Jésus-Christ, qui était à l'entrée de son palais ; et qu'ayant eu le choix d'expié sa faute en cette vie ou dans l'autre, il aima mieux être puni avant sa mort et faire ici son purgatoire. Ce qui fut exécuté d'une terrible manière ; car il fut chassé de son trône par Phocas, et cruellement massacré après avoir vu mourir cinq de ses enfants devant lui.

6. Si cette manière de satisfaction vous semble encore trop rude, faites l'aumône à l'exemple de Zachée, après avoir payé vos dettes et restitué comme lui le bien mal acquis. Car, dit saint Augustin, l'âme peut ici réparer toutes choses par une transaction fort avantageuse, en faisant des aumônes et pleurant ses péchés (1).

7. Enfin, après avoir employé tous les moyens que je viens de dire pour éviter le feu du purgatoire, gardez-vous d'oublier celui des indulgences. Saint Dorothée raconte qu'un saint anachorète étant prié de dire quel chemin il trouvait le meilleur et le plus droit pour aller au ciel, répondit que c'était celui de s'accuser sans cesse comme pécheur (2). Mais je dirais volontiers que c'est celui de s'estimer toujours pauvre, et d'avoir des désirs insatiables de s'enrichir des mérites de Jésus-Christ ; car il ne s'est pas contenté de répandre pour nous une goutte de son sang, mais il nous l'a donné avec profusion, comme un déluge d'amour, pour acquérir comme un bon père à ses enfants un fonds inépuisable, un trésor infini, où il a voulu que nous vinssions puiser de quoi payer toutes nos dettes, dit le pape Clément VI (3).

(1) S. Aug., hom. 45 et 50. — (2) S. Doroth., doct. 7. — (3) S. Clemen., Extrar. unigenitus.

CINQUIÈME JOUR.

VOTRE EMPLOI SERA D'APPRENDRE LA PRATIQUE DE LA PATIENCE QUE LE MALADE DOIT EXERCER POUR RENDRE SA MORT PRÉCIEUSE.

MÉDITATION I.

L'éternité malheureuse, premier motif de patience.

Les tourments du mauvais riche dans l'enfer.

« Je souffre étrangement dans cette flamme. »

LUC. 16.

REMARQUE.

La patience est une vertu qui porte l'homme à souffrir avec paix et tranquillité d'esprit tous les maux qui lui arrivent (1).

Son office est de fortifier la raison contre les assauts de la tristesse et de l'ennui, qui s'élèvent naturellement aux attaques du mal que l'on ressent, et abattent le corps et l'esprit.

Son emploi est de régler tellement les actions, les paroles et tous les mouvements de la personne qui souffre, qu'il ne lui échappe rien de messéant, ni plainte, ni geste, ni promptitude, ni aigreur, ni chagrin, qui fasse paraître un esprit ému et qui est hors de son assiette.

Elle arrive à sa perfection par trois degrés. Le premier est

(1) S. Thom. 22. q. 136. a. 1.

de souffrir sans murmurer, et sans rien dire ni faire contre la raison. Ce qui n'empêche pas les gémissements, ni les soupirs, ni les larmes, ni les plaintes qu'on fait doucement de la douleur qu'on ressent, ni la recherche des remèdes permis pour s'en délivrer. Le second est de souffrir avec résignation, s'abandonnant absolument à la volonté de Dieu, pour recevoir de sa main tout ce qu'il lui plaira, se tenant en sa présence, au milieu des biens et des maux, de la maladie et de la santé, de la vie et de la mort, sans vouloir choisir l'un plutôt que l'autre, et lui disant : Seigneur, je ne veux que ce que vous voulez, consolez, affligez, haussez, abaissez, faites-moi vivre ou mourir, je suis prêt à tout ; que votre sainte et adorable volonté soit éternellement et parfaitement accomplie en moi. Le troisième est de souffrir avec joie, de se plaire dans ses infirmités, comme saint Paul (1) ; de préférer la couronne d'épines à celle d'or, comme sainte Catherine de Sienne, et de s'estimer heureux d'être trouvé digne d'endurer toutes sortes de maux pour la gloire de Jésus-Christ (2). Le malade doit s'efforcer de monter par ces trois degrés jusqu'au haut de la croix ; et pour cet effet il pourra se servir utilement de la vue de l'enfer, afin de s'établir dans le premier degré ; du purgatoire, afin de monter au second, et du paradis pour s'élever jusqu'au troisième.

I. POINT.

Considérez que l'enfer est une prison ténébreuse, toute brûlante de soufre et de poix puante, où les damnés sont entassés comme des briques dans le fourneau, sans pouvoir en sortir. *Vous les ferez brûler comme un four ardent au temps de votre colère, le Seigneur les perdra dans sa fureur, et le feu les dévorera* (3). Ils seront ramassés et liés comme

(1) 1 Cor. 12. 40. — (2) Ep. Jacob. c. 4. 2. — (3) Ps. 20.

un faisceau de bois sec, et jetés dans le lac, et enfermés dans une prison de feu (1). Il n'y aura point de douleur qui ne vienne fondre sur eux (2). Ils souffriront en tous leurs sens, en tous leurs membres des tourments qu'on ne saurait jamais exprimer.

Que si cela est véritable, le malade qui comparera son état, et les tourments qu'il y souffre, avec ceux des réprouvés, osera-t-il se plaindre que Dieu le traite trop rudement, en se contentant de lui imposer une peine qui est si petite en comparaison de celle qu'il a si souvent méritée? La seule vue du mauvais riche englouti dans cet horrible embrasement, jetant le feu et les flammes par les yeux, par la bouche et par tous les membres de son corps, criant sans cesse : *Je suis tourmenté dans cette fournaise (3)*, se déchirant et se désespérant, et appelant la mort à son secours sans pouvoir l'obtenir; la seule vue, dis-je, de ces malheureux ne doit-elle pas étouffer tous ses murmures, et lui faire dire : Brûlez et coupez ici-bas, pourvu que vous me pardonniez dans l'éternité. Ne permettez pas que je tombe jamais dans ce malheur, et que je vienne dans ce lieu de ténèbres et de misères, couvert des ombres de la mort, où il n'y a aucun ordre, mais une confusion générale et une horreur éternelle (4).

II. POINT.

Considérez qu'outre la peine du sens, il y en a une autre incomparablement plus grande, qu'on appelle la peine du dam, qui est la privation de Dieu et la perte du souverain bien.

Perdre Dieu, être séparé de Dieu pour jamais, être haï de Dieu, c'est un mal trois fois infini : infini dans son extension, car c'est la perte d'un bien infini; infini dans son

(1) Is. 24. 22. — (2) Job. 20. 22. — (3) Luc. 16. — (4) Job. 10. 21.

extension, car c'est la source de tous les maux et la cause générale de la perte de tous les biens; infini dans sa durée, car il est irréparable; après la mort plus d'excuse, après la mort plus de ressource. O mon Dieu, quel regret d'être privé de votre vue et de votre amour pour une éternité tout entière! O l'horrible sentence! *L'impie a commis des crimes, il ne verra jamais la gloire du Seigneur* (1). Que je perde tout, mon Dieu, plutôt que de vous perdre. Ne permettez pas que je sois séparé de vous; plutôt la mort, plutôt toutes les douleurs, plutôt tous les malheurs imaginables. Voilà quel doit être le sentiment d'un chrétien qui a la foi; sentiment capable de lui faire supporter avec patience toutes les peines du corps et de l'esprit qui lui arrivent. Car c'est le propre d'un homme sage, de deux maux qui se présentent, de choisir toujours le moindre, s'il ne les peut éviter tous deux ensemble. Or, nous naissons tous avec cette nécessité d'endurer en cette vie ou en l'autre, c'est à nous à choisir. Où est donc l'homme sage qui n'aime mieux souffrir en ce monde tout ce qui est nécessaire pour son salut, que d'être malheureusement damné en l'autre, où les peines sont effroyables, éternelles et sans fruit? *Ceux qui craignent une petite pluie, se verront couverts de neige* (2), et faisant difficulté de supporter quelques douleurs courtes et légères, seront contraints d'en endurer d'autres qui seront extrêmes, et qui ne finiront jamais.

III. POINT.

« Considérez surtout l'éternité de ces peines, qui seule rend l'enfer insupportable, dit saint François de Sales. Hélas! si la chaleur d'une petite fièvre nous rend une courte nuit si longue et si ennuyeuse, combien sera épouvantable la nuit

(1) Is. 26. 10. — (2) Job. 6. 16.

de l'éternité avec tant de tourments? De cette éternité naissent le désespoir, les blasphèmes et les rages infinies (1). »

Cette pensée convertit autrefois un bon religieux de l'ordre de Citeaux, nommé Falco, et lui fit quitter le monde. Car étant couché mollement dans son lit, et ne pouvant dormir, il se mit à penser quel tourment ce lui serait d'être obligé de demeurer deux ans dans cette insomnie, et passant du temps dans l'éternité, il dit en lui-même : Ne sais-tu pas que tu dois être un jour couché au lit de la mort, où tu souffriras bien d'autres peines ; et après la mort, où iras-tu ? quel lit auras-tu ? Ton lit sera le tombeau, où ton corps sera mangé des vers ; ton lit sera l'enfer, où ton âme sera tourmentée par des flammes qui ne s'éteindront jamais ; car tes crimes t'ont fermé le paradis, si tu ne fais pénitence. Ah ! ne vaut-il pas mieux souffrir un moment, que de souffrir à jamais ? O mon âme, pourrais-tu bien vivre éternellement avec ces ardeurs qui ne finiront jamais au milieu de ce brasier dévorant ? Voudrais-tu quitter ton Dieu pour jamais ? Quittons, quittons plutôt le monde, quittons le soin de ce misérable corps ; pourquoi perdre l'éternité pour le plaisir d'un moment ?

Pensez à l'éternité, tout ce que vous souffrez ici vous sera plus supportable.

(1) Introduction à la vie dévote, chap. 15 de la première partie.

MEDITATION II.

Le purgatoire, second motif de patience.

« Je souffre de grands tourments dans
cette flamme. » — LUC. 16.

I. POINT.

Considérez que le premier fruit que les malades doivent tirer de la vue du purgatoire, est la haine et la détestation du péché; car si l'on peut juger de l'horreur que nous devons avoir de la plus petite faute, par la grandeur de la peine que Dieu nous impose pour la punir, qui ne sait que les peines du purgatoire sont en cela semblables à celles de l'enfer, qu'elles surpassent non-seulement tout ce que nous pouvons souffrir en cette vie, mais encore tout ce que nous pouvons penser.

1. Premièrement, le feu qui brûle les âmes souffrantes n'agit point sur elles naturellement, mais extraordinairement par la toute-puissance de Dieu, qui lui donne une force surnaturelle pour les tourmenter d'une manière si incompréhensible, qu'on leur peut à juste titre appliquer ces paroles du mauvais riche : *Je souffre étrangement dans cette flamme.*

2. Secondement, le ver de conscience qui les ronge et les dévore est un tourment inexplicable; car si c'est un mouvement d'amour, qui tend impétueusement à son centre, qui peut concevoir la langueur mourante que leur cause le désir ardent de voir Dieu qui se voit arrêté par violence? Que si c'est un acte de contrition, conçu dans la vue de la bonté

de Dieu et de ses perfections infinies, qui peut dire l'excès de la douleur et du regret qu'elles ont de l'avoir offensé si souvent et pour si peu de chose, après tant de faveurs? Ces pensées, ces sentiments sont comme autant de tenailles ardentes qui les déchirent et qui les font continuellement mourir sans mourir. S'il s'est trouvé des hommes en cette vie où la connaissance de Dieu est si faible et la charité si refroidie, à qui le regret d'avoir déplu à sa divine majesté a fendu le cœur et causé la mort; quelle sera la contrition de ces saintes âmes, qui ont de si claires lumières de sa grandeur, et qui sont beaucoup plus pénétrées du feu de son amour que du feu matériel du purgatoire?

En troisième lieu, l'obscurité affreuse de leur prison est une peine incroyable, soit à cause de la confusion qu'elles ont de se voir si proches de l'enfer, soit à cause des blasphèmes des réprouvés qui leur donnent de cruelles gênes.

Mais après tout, la privation de Dieu est sans doute l'extrémité de leurs maux, tant pour l'amour qu'elles lui portent, que parce que c'est leur béatitude, où tendent leurs plus ardents souhaits, et dont néanmoins elles se voient éloignées par leur faute, avec la perte de tant de degrés de gloire qu'elles pouvaient acquérir si facilement, et dont elles se sont rendues indignes pour de si basses et si légères occasions. O péché, que tu es un cruel poison et une funeste source de maux! ô sainteté divine, que vous haïssez l'iniquité, puisque vous punissez si rigoureusement les moindres fautes dans vos amis?

II. POINT.

Considérez que le second fruit que les malades doivent tirer de la vue du purgatoire est la patience dans leurs peines, et le désir de faire leur purgatoire en ce monde plutôt qu'en l'autre.

C'est un acte de prudence d'écouter les gémissements des fidèles trépassés, et d'apprendre d'eux à ne point tomber en de semblables tourments. Comme ils ont plus de charité que le mauvais riche, ils enverraient volontiers des messagers aux malades pour les avertir charitablement, et pour les exciter à souffrir les incommodités de leur maladie avec tant de résignation de vertu, qu'il ne leur reste plus rien à payer en l'autre monde. Un jour de fièvre, une tristesse d'une heure, une douleur, un ennui passager qu'ils endureront volontiers pour l'amour de Dieu, leur abrégera le purgatoire d'un mois; parce que le temps de l'autre vie est un temps de justice, auquel Dieu fait payer en rigueur tout ce qu'on lui doit, au lieu que cette vie est un temps de grâce et de miséricorde, auquel il se contente de peu pour le paiement d'une grande dette; si bien qu'on peut dire qu'il a mis le purgatoire de sa douceur et de son amour dans la maladie, mais qu'il réserve celui de sa sévérité après la mort; et ce qui est très-considérable, les peines qu'il fait souffrir après la mort sont pures peines, sans mérite et sans aucun accroissement de grâce; là où, dans la maladie, un acte de patience pratiqué comme il faut n'est pas seulement un paiement ou un acquit, mais encore un profit et un acquêt qui nous apporte un trésor inestimable de grâce et de gloire. C'est pourquoi saint Augustin avait raison de faire cette prière, que le malade doit souvent répéter : Seigneur, purifiez-moi en cette vie, et me rendez tel que je ne sois point obligé de passer par le feu d'expiation, que je désire éviter, non tant pour m'exempter de la peine, que pour être plus tôt uni à mon souverain bien et à ma dernière fin.

III. POINT.

Le troisième fruit que les malades doivent tirer de la vue du purgatoire est la charité qui les porte à offrir à

Dieu leurs souffrances, pour délivrer quelqu'une de ces âmes saintes qui sont détenues dans les flammes. On ne peut douter que cette œuvre de miséricorde spirituelle ne soit fort agréable au Fils de Dieu. Le cardinal de Vitry rapporte, dans la vie de sainte Christine, que cette admirable fille étant morte dans la fleur de son âge, se releva du cercueil lorsqu'on disait la messe sur son corps, et qu'elle tint ce discours : L'ange du Seigneur m'a menée dans le purgatoire, où j'ai vu de si horribles tourments, que je croyais certainement que ce fût l'enfer. De là il m'a conduit au trône de Jésus-Christ, qui m'a donné le choix de demeurer au ciel, ou de retourner au monde pour soulager les âmes du purgatoire par mes prières et par mes souffrances, ajoutant que si je faisais ce dernier, je lui ferais plaisir. On sait les tourments incroyables qu'elle endura depuis pour agréer à son époux céleste, qui mérite bien sans doute que nous suivions son inclination, en renonçant à nos propres intérêts pour le contenter.

Nous satisferons en même temps aux désirs des anges tutélaires et de tous les saints de l'Église triomphante, mais surtout de la bienheureuse Vierge, qui ne souhaite rien tant que de voir ces chères et saintes âmes soulagées. C'est leur bonne mère qui ne peut les voir souffrir ; c'est leur avocate ; il faut qu'elle s'emploie auprès de Dieu et de ses bons serviteurs pour procurer leur délivrance. Le père Dupont assure dans la vie du père Balthazar Alvarez, confesseur de sainte Thérèse, qu'un religieux de la compagnie de Jésus, nommé Ximène, étant une nuit en prière devant l'image de Notre-Dame, elle l'appela par son nom, et lui dit : *Ximène, souvenez-vous des âmes du purgatoire.* A ces paroles, il offrit aussitôt à Dieu toutes les bonnes œuvres qu'il ferait avec une communion par semaine. Et ne croyez pas qu'il en perdit pour cela le fruit. En faisant cette cession charitable de ses satisfactions et de ses pénitences en faveur des âmes

du purgatoire, il en augmenta pour lui le mérite, et se rendit digne de recevoir lui-même miséricorde, en l'exerçant envers les autres, suivant la promesse de Jésus-Christ : *Bienheureux les miséricordieux, parce qu'on leur fera miséricorde*. Il est écrit dans les chroniques de l'ordre de Saint-Dominique (1), qu'un certain religieux de cet ordre ayant offert à Dieu ses bonnes œuvres, pour un homme qui était sur le point de se désespérer, et qui mourut là-dessus, il le vit après sa mort revêtu d'une robe très-riche, qui lui dit : *Mon père, votre offrande suffit pour vous et pour moi*.

Père des miséricordes, qui avez autrefois retiré Isaac du bûcher, et votre serviteur Loth de l'embrasement de Sodome, ayez, s'il vous plaît, mon Dieu, la même bonté pour ces âmes qui sont privées de votre gloire, et qui attendent le temps qu'il vous plaira la leur donner. Ne différez pas plus longtemps le bonheur après lequel elles soupirent. Ne regardez pas ce qu'elles méritent, mais ce que votre très-cher Fils a souffert pour les rendre dignes du paradis. Appliquez-leur le mérite de son précieux sang, et si votre justice exige encore d'elles quelque satisfaction, recevez par votre souveraine clémence le désir que j'ai d'y satisfaire, et vengez sur moi les offenses qu'elles ont commises contre vous. Que si mon indignité empêchait l'effet de ma demande, mettez mon âme dans un état qui vous soit agréable, afin de hâter le bonheur de ces saints et aimables prisonniers, dont le seul désir est de vous aimer, de vous voir, de vous louer et de vous posséder dans l'éternité. Ainsi soit-il.

(1) Lib. 5, c. 5.

MÉDITATION III.

Le paradis, le bonheur du Lazare, troisième motif de patience.

« Il arriva que le Lazare mourut, et qu'il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. »
Luc. 16.

I. POINT.

Considérez ce que dit saint Paul, que tout ce que nous endurons en cette vie n'est rien en comparaison de la gloire que Dieu prépare à ceux qui souffrent pour son amour. *Toutes les souffrances de la vie présente n'ont point de proportion avec la gloire que Dieu doit un jour découvrir en nous* (1); la peine que nous souffrons n'est qu'une goutte, un filet d'eau, dit saint Bernard; mais la récompense est un torrent et un fleuve impétueux, un torrent de délices, un fleuve de gloire et de paix. Oh! quelle joie de posséder Dieu! oh! quel bonheur d'être uni à son souverain bien! De plus, la peine que nous souffrons n'est qu'un moment; mais il n'en est pas ainsi de la béatitude, elle est sans changement et sans fin. *Le moment si court et si léger des afflictions que nous souffrons en cette vie, produit en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire* (2). Mes frères, dit saint Bernard, l'affliction est un trésor caché, où l'on trouve la gloire du paradis : l'éternité est cachée dans ce moment (3). Ne dites donc point : Le mal est long, il est pesant, je ne puis porter une peine si fâcheuse et qui dure si long-

(1) Rom. 8. 18. — (2) 2 Cor. c. 4, 7. — (3) S. Bern. 17 super Ps.

temps. C'est le cantique des anges que saint Fursy entendit un jour. Nul travail ne doit sembler fâcheux, nul temps trop long pour acquérir la gloire de l'éternité bienheureuse. Tout ce que vous souffrez vous semblera léger, si vous considérez ce que Dieu a promis à votre vertu ; pour acheter à juste prix un repos éternel, il faudrait prendre un travail qui fût éternel ; mais voyez la bonté de Dieu ; il ne vous dit pas : Souffrez un million d'années, souffrez cent ans ; mais souffrez un moment, un peu de temps, et je vous donnerai le paradis qui dure toujours ; voilà le prix que nous donnons, c'est-à-dire une écosse, une obole pour avoir des trésors éternels (1).

II. POINT.

Considérez la joie et le courage que les saints ont fait paraître au milieu de leurs souffrances en pensant au paradis. Saint Abibon, martyr, au plus fort de son supplice, levant les yeux au ciel, s'écriait de joie en disant : *Toutes les souffrances de la vie présente ne sont rien en comparaison de la gloire qui sera manifestée en nous dans l'éternité.*

Saint Agapet, qui n'avait que quinze ans, après avoir surmonté avec un courage invincible les plus horribles supplices, voyant qu'on lui couvrait la tête de charbons ardents, éclata en actions de grâces, criant à haute voix : « Il importe peu que cette tête, qui doit être couronnée au ciel d'un diadème de gloire, soit brûlée en terre. Oh ! que la couronne lui siéra bien, et que les douaires de la gloire auront d'éclat sur les plaies que je reçois pour l'honneur de Jésus-Christ. »

Saint François étant extraordinairement travaillé de continuelles douleurs du corps, et agité en même temps de fâcheuses tentations dans l'âme, ouït une voix du ciel qui di-

(1) S. Aug., in Ps. 93.

sait : « François, réjouissez-vous dans ces souffrances; elles vous feront acquérir dans le ciel un trésor plus riche et plus précieux que si toute la terre se convertissait en or, et toutes les pierres en diamants, et toutes les eaux en un baume très-odoriférant. » La consolation qu'il en reçut fut si grande, qu'elle lui ôta le sentiment de ses douleurs, quoiqu'elles fussent très-aiguës; et il assembla incontinent ses religieux pour leur faire part de la joie qu'il ne pouvait contenir dans son cœur, et pour les exhorter à souffrir avec une généreuse patience toutes les afflictions de cette vie. Saint Victor, prenant le vinaigre qu'on lui faisait boire, ne pouvait assez témoigner son contentement. Ce vinaigre, disait-il, m'est plus doux que le miel. Saint Anastase, persan, disait au tyran, lorsqu'on l'assommait à coups de massue : « Je n'endure point à regret; je désire les tourments avec une soif plus ardente que l'on ne désire l'eau fraîche aux plus grandes chaleurs de l'été; je les préfère même à toutes les délices de la terre (1). » Le père Alphonse Fernandez, de la compagnie de Jésus, disait dans les mêmes sentiments, qu'il prisait plus sa maladie que les rois ne font de leur royaume; et jetant les yeux sur le crucifix, auquel il offrait toutes ses actions et toutes ses souffrances, il s'écriait souvent : Ce que je souffre est peu de chose, ce n'est qu'un moment (1). Et néanmoins les lettres annuelles lui donnent cet éloge, que toute son occupation était de prier et de souffrir continuellement. Heureux emploi de la vie présente, qui sera suivi d'un autre dans la compagnie des saints qui sont dans le ciel, dont l'occupation éternelle sera de bénir Dieu et d'en jouir.

III. POINT.

Considérez le bonheur du pauvre Lazare, qui est porté par les mains des anges dans le sein d'Abraham.

(1) Surius, 22 Januar. — (2) Rom. 8.

C'est un original que le Fils de Dieu nous a mis devant les yeux, pour faire honte aux chrétiens qui font profession de suivre la croix, et veulent vivre dans les délices. Il n'y a aucun trait dans ce tableau qui ne soit divin; car la sainte pauvreté, qui en a fait un chef-d'œuvre, l'a tellement dénué de toutes choses, qu'on n'y voit plus que Dieu seul. Il n'a rien, aussi ne désire-t-il rien, tout lui manque, hormis la patience, qui est extrême parmi d'extrêmes misères.

Il souffre l'extrémité de la douleur, et tous les moments de sa triste vie sont des moments d'agonie et de mort pour lui. Son corps n'est plus qu'un squelette pitoyable, une mort vivante, un spectre qui épouvante les passants, revêtu d'une peau sanglante toute percée à jour, et si déchirée de plaies et d'ulcères, que c'est un prodige que son âme ne sorte point par tant de portes ouvertes, n'ayant rien qui la retienne dans un cadavre qui n'est point différent de ceux qui sont morts, si non que les morts sont cachés sous la terre, et celui-ci est couché dessus.

Il souffre l'extrémité de la faim à la porte d'un méchant homme, qui nage dans les délices; et ce qui est pire que la faim, il voit tous les jours jeter aux chiens ce qui suffirait pour nourrir plusieurs pauvres comme lui, sans pouvoir obtenir un seul morceau de pain de ce barbare; encore s'il était éloigné de ce fâcheux objet, son mal lui serait plus supportable, mais de voir tant de superfluités passer devant lui, et un tas d'ivrognes et de fripons se gorger de viandes, tandis qu'il meurt de faim en leur présence, sans qu'ils en aient aucun sentiment; cela est cruel.

Il souffre l'extrémité du mépris; car bien loin de recevoir quelque soulagement de ces tigres inhumains, ils le chargent d'injures; et pour l'obliger à se retirer, de peur qu'il ne blesse les yeux de ce riche impie, ils lâchent les chiens après lui.

Il souffre le dernier abandon, et quoiqu'il soit au milieu

d'une grande ville, exposé à la vue de tout le monde, personne n'en a pitié. Hélas ! s'il fallait pour l'assister contribuer une somme considérable, je le trouverais moins étrange ; mais en ce déplorable état où il est réduit, ne demander que les restes qui tombent sous la table, ne vouloir être traité que comme un chien, et ne l'obtenir pas, cela passe tout ce qui se peut dire d'affligeant et de misérable.

Il souffre sans murmurer et sans former aucune plainte sur la prospérité des méchants, et le mauvais traitement qu'ils lui font. Il se contente de vivre dans le sein de la divine providence, quoiqu'elle semble le laisser à l'abandon. N'est-il pas raisonnable, dit-il, que la créature soit en l'état que Dieu l'ordonne ? Je suis tel qu'il m'a fait, je suis ce qu'il veut que je sois ; de quoi me puis-je plaindre ? Il est le maître, et je suis son esclave ; qui, du maître ou de l'esclave, doit commander ? Ah ! qu'il ordonne, qu'il dispose, qu'il commande, ce souverain monarque du monde, je n'aurai jamais d'autre volonté que la sienne, jamais je ne trouverai mauvais ce qui vient d'une si bonne main.

Il souffre sans demander sa délivrance, quoique la prière soit l'asile des plus grands saints, et que saint Paul y ait même recours pour se défaire de la tentation qui le presse. Mon Dieu, disait Jacob dans son exil, si vous me donnez du pain, vous serez mon Dieu, je vous servirai toute ma vie ; mais le Lazare ne demande que des miettes de pain, et soit qu'on lui en donne, ou qu'on ne lui en donne pas, il veut être absolument à Dieu. Ayant de quoi nous couvrir, disait saint Paul, et de quoi vivre, soyons contents ; mais le Lazare est tout nu et meurt de faim, sans témoigner aucun mécontentement. Nous avons tout quitté, disait saint Pierre, Seigneur, que nous donnerez-vous ? Mais le Lazare n'a jamais rien possédé, n'a jamais rien désiré, et ne demande encore rien, sinon que Dieu soit Dieu, et qu'il dispose de sa vie selon son bon plaisir. Il ne s'empresse point, il ne s'inquiète

point de la longueur de son mal, il ne s'ennuie point d'être dans cet abîme de misères, rongé de vermine, pourri d'ulcères, abandonné de tout secours, c'est assez que Dieu le veut. Pourquoi, dit-il, voudrais-je être guéri, si Dieu qui me gouverne ne le veut pas? Demande-t-on la fin d'un bien quand on le possède, et quel bien plus grand peut-on souhaiter que de contenter Dieu? Que puis-je désirer dans le ciel ou sur la terre, sinon qu'il soit aussi content de moi que je suis content de lui?

Il souffre sans se démentir jusqu'à la mort. Un tourment de peu de durée est supportable; et quand on espère bientôt quelque ressource, on peut se consoler, et désarmer avec moins de peine l'imagination qui nous travaille souvent avec plus de violence que le mal même. Mais il se voit mourir d'heure en heure, son mal empire de jour en jour, la compassion des hommes se refroidit de plus en plus; le ciel, qui est, ce semble, de bronze pour lui, passe sans cesse sur sa tête, et ne lui verse aucune favorable influence, et néanmoins il ne se lasse point. Que dis-je, il ne se lasse point, il ne désire la vie que pour souffrir davantage; et s'il demande les miettes de la table du mauvais riche, ce n'est pas pour vivre à son aise, c'est afin de mourir lentement, afin de savourer la mort, afin d'en goûter l'amertume à longs traits, afin de vivre pour souffrir, afin de souffrir sans mourir, afin de faire de sa vie une mort continuelle, afin de faire un martyr perpétuel de sa vie et de sa mort.

Enfin, il souffre sans exemple; il n'est point éclairé de la lumière de l'Évangile, ni des actions éclatantes du Fils de Dieu, ni des souffrances de la croix. Nous avons mille motifs pour nous porter à la vertu, nous marchons sur les pas du Verbe incarné, nous allons en compagnie d'une multitude innombrable de saints, qui nous apprennent par leur exemple à nous abandonner à la conduite de Dieu; cependant nous sommes si lâches avec tous ces secours, que nous ne sau-

rions presque nous y résoudre; et voilà un pauvre abandonné, tout nu, tout sanglant, tout mourant, sans lumières, sans science, sans connaissance, qui trouve le paradis quasi sans le savoir, parmi des tourments qui n'ont rien d'égal, sinon le feu du purgatoire. Il n'a pour appui de sa constance, dit saint Chrysostôme, que cette seule pensée, qu'il y a dans le monde un Dieu qui a soin de nous; et sur cette seule vérité, il fonde une si sublime sainteté, il s'élève à une si haute perfection, que les anges, à l'heure de son trépas, quittent le ciel pour le porter comme en triomphe dans le sein d'Abraham. Ce n'est pas assez qu'un de ces esprits bienheureux se trouve présent à sa mort, l'admiration de sa vertu les oblige à descendre en foule pour honorer ses funérailles. Ils touchent, pour ainsi dire, avec une joie incroyable ce saint corps qui est marqué de tant de plaies honorables; ils admirent cette âme généreuse, qui a soutenu tant de combats, et qui a sur la terre conservé l'innocence que le premier des anges avait perdue dans le firmament. Ils contemplent avec ravissement ce miracle de sainteté, qui représente si parfaitement Jésus-Christ crucifié avant que de l'avoir vu. Qui a fait ce chef-d'œuvre? La pauvreté. Je ne dis pas une pauvreté aisée, qui ne souffre rien et ne veut rien souffrir, mais une pauvreté épineuse, qui est à l'épreuve de toutes les incommodités de la vie : je ne dis pas une pauvreté honorée, mais méprisée, non en idée seulement, mais en effet; non apparente, mais effective, telle qu'est celle qui fait les saints, qui est la mère des prédestinés, qui élève les enfants de Dieu sur la terre, et qui les purifie comme l'or dans la fournaise, pour les unir sans milieu à leur souveraine béatitude. Efforçons-nous, mes frères, de vivre de la vie des justes; mais désirons encore davantage de mourir de leur mort; car la sagesse donne la préférence à la fin des saints. En effet, elle nous juge selon l'état où elle nous trouve à la mort. Il est absolument nécessaire que la fin de la vie présente ait de la

convenance avec le commencement de la vie future; la disproportion en ce lieu n'est pas tolérable (1).

ENTRETIEN DU CINQUIÈME JOUR.

Sur la vue du crucifix.

Le bouclier de la patience et le refuge des pécheurs à l'heure de la mort.

Le Bienheureux Jean Berkman, de la compagnie de Jésus, avait coutume de dire qu'on devait avoir un asile toujours ouvert, pour y recourir dans les plus pressantes nécessités; mais qu'il y en avait deux entre les autres qui étaient plus favorables, à savoir, les plaies de Jésus-Christ, et le sein de sa bienheureuse mère.

Ce conseil est de la dernière importance pour les malades, dont le premier soin doit être d'avoir un crucifix en quelque endroit d'où ils puissent le voir de leur lit, afin d'en tirer de la consolation dans leurs douleurs, de la force contre les tentations, de la vigueur d'esprit contre les faiblesses de la nature, et de la ferveur pour pratiquer les vertus propres de cet état.

1. Je dis premièrement que c'est dans la vue de Jésus-Christ crucifié que l'on trouve de la consolation dans les douleurs. Le séraphique saint François fondait en larmes de douceur en regardant le crucifix; son médecin craignant qu'il ne perdît la vue, tâcha de l'en distraire; mais il lui répondit que s'il était condamné à ne voir point un objet si doux, il

(1) S. Bern. in die festo SS. apost. Petri et Pauli, serm. 2.

n'aurait plus besoin de ses yeux, parce qu'il ne verrait plus rien qui le pût contenter ni soulager; il ajoutait qu'il eût trouvé de l'entretien dans la simple vue du crucifix jusqu'à la fin du monde sans s'ennuyer. Si cela vous surprend, ce grand saint pourrait vous dire ce que répondit un jour un excellent peintre, voyant une rare peinture qui avait été mise en vente, et en offrant une grande somme d'argent; car, comme un homme simple et ignorant se moquait de lui et le blâmait de sa folie, il se contenta de lui dire : *Mon ami, si vous aviez mes yeux, vous ne parleriez pas ainsi. Oh! que n'avons-nous les yeux des saints pour nous attacher à la croix, que nous y trouverions de vives sources d'amour et de joie! Si quelqu'un, disait Notre-Seigneur à sainte Gertrude, regarde amoureusement le crucifix durant sa vie, le crucifix le regardera amoureusement à l'heure de la mort. O regard! ô amour! ô doux rayons qui sortez des yeux de mon Sauveur, bannissez la tristesse de mon cœur.*

2. Deuxièmement, la vue du crucifix donne une grande force à l'âme contre les tentations du démon. Le père Léon Lilius, une demi-heure avant sa mort, poussant du pied comme pour chasser le démon, s'écria : Sors d'ici, bête furieuse (1); et comme on lui demandait s'il craignait le malin esprit, il répondit que non, parce que Jésus-Christ habitait dans son cœur. Eh! que craindrait celui qui a Jésus-Christ crucifié dans son cœur, ou dont le cœur est dans les plaies de Jésus-Christ crucifié? On nous assure qu'un grand serviteur de Dieu de notre siècle, très-dévôt à la passion de Notre-Seigneur, étant mort à Rome, on ne lui trouva point de cœur lorsqu'on ouvrit son corps, et que la nouveauté de ce prodige étonnant tous les assistants, un d'entre eux se tourna vers le crucifix qui avait servi au mort durant son agonie, et aperçut au pied de la croix le cœur qu'on ne trouvait point

(1) P. Nadasi. Prætoriosa occup. Mor.

dans ses entrailles ; ce qui redoubla leur admiration, et leur fit avouer que Dieu voulait vérifier par ce miracle que notre cœur est là où est notre trésor (1).. On dit que les yeux sont les messagers de l'amour, et que le cœur les envoie où il ne saurait aller. C'est ce que le cœur de ce saint homme avait fait durant sa maladie, envoyant vers le crucifix mille amoureux regards ; mais enfin ses yeux venant à s'éteindre et n'ayant plus ces messagers, il y alla lui-même, et fit après sa mort, par la puissance de son cher maître, ce qu'il n'avait pu faire durant sa vie. *Que mes yeux soient toujours tournés vers le Seigneur, mon cœur ne craindra point les assauts de mon ennemi, ayant la croix pour bouclier* (2).

3. En troisième lieu, la vue du crucifix fortifie l'esprit contre les faiblesses de la nature. Il n'y a point de temps où l'humeur prédomine tant que pendant la maladie. On a des sujets de chagrin et d'impatience à tous moments ; il n'y a point de temps où il soit plus dangereux d'y succomber ; quel moyen d'empêcher que l'infirmité du corps n'entraîne l'esprit et la raison ? Attachez vos yeux et votre cœur à Jésus-Christ crucifié ; et s'il vous échappe quelque mouvement d'impatience, dites-lui avec le Père Lessius, ce savant théologien, qui versa tant de larmes pendant l'espace d'un quart d'heure, pour une petite plainte que les douleurs de la pierre lui avaient arrachée : Ne me suffisez-vous pas, mon Dieu, pour m'empêcher de faire la moindre plainte ? Je ne veux que vous, mon Dieu ; vous êtes ma seule consolation, je n'en désire point d'autre.

4. Enfin, la vue fréquente du crucifix vous donnera de la ferveur pour pratiquer les vertus propres de cet état, dont il vous a tracé un admirable modèle dans tout le cours de sa passion, mais surtout sur le lit de la croix, où il vous a donné

(1) L'auteur de l'Année sainte, première partie, chap. 8, page 251.
— (2) Ps. 26. 5.

l'exemple, et mérité la grâce de produire avec lui ces divins sentiments :

1. De pardon et d'amour pour vos ennemis.
2. De charité toute désintéressée et toute pure pour vos proches et pour vos amis.
3. D'abandon total de vous-même à la divine justice parmi les douleurs de la mort.
4. D'un profond silence et recueillement parmi les ténèbres de l'agonie.
5. D'une soif insatiable de la gloire de votre maître et du salut de vos frères.
6. D'un parfait anéantissement de votre honneur, de vos plaisirs, de vos biens, de votre volonté et de votre vie, pour achever le sacrifice de vous-même devant la majesté de Dieu.
7. D'une généreuse confiance en sa bonté parmi toutes les sécheresses intérieures, toutes les tentations, toutes les extrémités de la douleur et toutes les ténèbres de la grâce que vous devez souffrir constamment, comme les dernières épreuves qu'il veut tirer de votre fidélité.

ÉLÉVATION DE L'ÂME A JÉSUS-CHRIST CRUCIFIÉ.

Oraison de saint Augustin (1).

Dieu, qui avez daigné prendre naissance pour la rédemption du monde, et qui avez bien voulu être circoncis, réprouvé par les Juifs, trahi de Judas par un baiser, lié de chaînes, mené comme un agneau à la mort, présenté avec indignité devant Anne, Caïphe, Pilate et Hérode, accusé par de faux témoins, battu de fouets et de soufflets, chargé d'opprobres, sali de crachats, couronné d'épines, frappé d'une

(1) Les papes Boniface VIII et Benoît XI ont accordé indulgence plénière à tous ceux qui diraient cette oraison quarante jours de suite sans interruption, pourvu qu'ils fussent confessés et véritablement contrits.

canne, voilé d'un bandeau, dépouillé de vos habits, cloué à un bois infâme, élevé en croix, mis au rang des voleurs, abreuvé de fiel et de vinaigre, et enfin percé d'une lance. Je vous prie, Seigneur, par toutes ces très-saintes peines que je révere, par votre croix et par votre mort, qu'il vous plaise me délivrer des peines de l'enfer, et me conduire là où vous avez conduit le bon larron crucifié avec vous ; qui vivez et réglez avec le Père et le Saint-Esprit, dans la durée de tous les siècles. Ainsi soit-il.

Prière de saint François.

Absorbez, s'il vous plaît, Seigneur, toutes mes pensées, et retirez de mon cœur tout ce qui est sous le ciel, par la force de votre amour plus ardent que le feu et plus doux que le miel. Faites que je meure de l'amour de votre amour, comme vous avez voulu mourir de l'amour de mon amour (1).

Aspiration de saint Bonaventure.

1. O amoureuses plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! ô plaies qui blessez les cœurs plus durs que la pierre, qui échauffez les esprits plus froids que la glace, et qui attendrissez les entrailles plus impénétrables que le diamant (2) !

2. Mon Seigneur Jésus-Christ, blessez mon cœur de vos plaies, et enivrez mon âme de votre sang ; en sorte que de quelque côté que je me tourne, je ne voie que le crucifix, et que tout ce que je regarde me paraisse teint de votre sang. O mon bon Jésus, faites que mon cœur ne se repose point qu'il ne vous ait trouvé, vous qui êtes son centre (3) !

3. O ma souveraine maîtresse, ô cœur rempli d'amour, d'où vient que vous êtes changé en un cœur plein de dou-

(1) Ex opusc. S. Francisci. — (2) Stimuli amor. p. 1. c. 1. — (3) Stimuli amoris. p. 1. c. 2.

leur? O sainte Vierge, qui avez reçu de si cruelles plaies au pied de la croix, blessez nos cœurs, et renouvelez en nous votre passion et celle de votre Fils; unissez si étroitement votre cœur avec le nôtre, qu'il nous imprime ses plaies et ses douleurs.

4. O Jésus, mon bon et véritable maître, enseignez-moi les trésors de la sagesse qui sont cachés dans votre bienheureuse mort.

5. O bon Jésus, mon cœur est trop dur, si votre sang ne le ramollit; il est trop distrait, s'il ne se peut recueillir dans votre côté sacré. O bon pasteur! je suis cette brebis qui s'est perdue, et pour laquelle vous avez exposé votre vie. C'est moi, Seigneur, je suis cette pauvre brebis égarée; reconnaissez-la, Seigneur, introduisez-la dans vos plaies, mettez-la dans votre bergerie.

Sentiments de saint Ignace à la vue du crucifix.

Seigneur, ce qui me porte à vous aimer, ce n'est pas le ciel que vous m'avez promis; ni l'enfer non plus, quoiqu'il soit horrible, n'est point ce qui m'empêche de vous offenser; c'est vous, mon Dieu, qui me touchez; c'est votre très-saint corps que je vois couvert de tant de plaies; ce sont les opprobres que vous avez soufferts, c'est votre mort. Voilà ce qui me touche, mon Dieu, et ce qui me touche si fortement, que s'il n'y avait point d'enfer, je ne laisserais pas de vous craindre, et s'il n'y avait point de paradis, je ne laisserais pas de vous aimer. Vous n'avez rien à me donner qui soit le motif de mon amour; car quand je n'espérerais pas ce que j'espère, je vous aimerais toujours autant que je vous aime présentement.

Oraison jaculatoire de saint François Xavier.

Mon Seigneur Jésus-Christ, l'amour de mon cœur, je vous conjure par les cinq plaies que votre amour envers nous vous

a faites sur la croix, de secourir vos serviteurs, que vous avez rachetés par votre précieux sang.

Autre aspiration que le même saint suggéra au père Marcel Mastrilly qui a souffert le martyre au Japon.

Je vous salue, bois sacré de la croix, je vous salue, ô très-précieuse croix ; et je me consacre pour jamais tout à vous.

HOMMAGE DU MATIN AUX CINQ PLAIES DE JÉSUS-CHRIST.

Au pied droit.

Mon doux Jésus, j'offre de tout mon cœur à la précieuse plaie de votre pied droit, tout le bien qui m'arrivera aujourd'hui par votre aimable providence, et je le soumets tellement avec tout ce que je suis à votre divine volonté, que je ne prétends jamais m'en séparer par aucune tentation. Ainsi soit-il. *Pater. Ave.*

Au pied gauche.

Mon très-doux Jésus, je mets en la plaie sacrée de votre pied gauche tout ce que j'ai à souffrir aujourd'hui de peines et d'afflictions par l'ordre de votre providence, et je les unis à vos extrêmes douleurs, ne désirant rien autre chose, sinon que ce moment de peine si court et si léger produise en moi un poids éternel de gloire. Ainsi soit-il. *Pater. Ave.*

A la main droite.

Mon très-doux Jésus, je remets en la précieuse plaie de votre main droite tout le bien que je ferai aujourd'hui avec le secours de votre grâce. Je l'offre et consacre à votre gloire, et je renonce absolument à la vanité qui en pourrait anéantir ou diminuer le mérite, désirant que la récompense m'en soit réservée dans le ciel. Ainsi soit-il. *Pater. Ave.*

A la main gauche.

Mon très-doux Jésus, permettez-moi de noyer mes péchés dans la plaie sacrée de votre main gauche. Effacez-les, s'il vous plaît, de votre sang qui en est sorti en abondance pour le salut de tous les hommes, afin que je n'en sois point accusé devant votre tribunal, et qu'ils n'attirent point sur moi l'arrêt foudroyant de votre redoutable justice. *Pater. Ave.*

Au cœur.

Mon très-doux Jésus, souffrez que je renferme dans l'amoureuse plaie de votre cœur tous les désirs et toutes les affections du mien, afin que vous le pénétriez de votre amour, et que vous l'attiriez si puissamment, qu'il ne soit plus assez lâche pour s'éloigner tant soit peu de vos saints commandements. *Pater. Ave.*

HOMMAGE DU SOIR AUX PLAIES DE JÉSUS-CHRIST.

Au pied droit.

Mon très-doux Jésus, je vous conjure, par la précieuse plaie de votre pied droit, de me pardonner tous les péchés que j'ai commis par mes mauvaises pensées, et de réparer par vos mérites infinis la perte que j'ai faite de toutes les bonnes pensées que vous m'avez inspirées, afin qu'à l'avenir je ne désire que vous, qui êtes mon souverain bien; et que je trouve à la fin celui que mon cœur aime, après l'avoir bien cherché. *Pater. Ave.*

Au pied gauche.

Mon très-doux Jésus, je vous conjure, par la plaie sacrée de votre pied gauche, de me pardonner tous les péchés que j'ai commis par le mauvais usage de mes sens intérieurs et

extérieurs; réprimez-les, s'il vous plaît, par la crainte de votre divine justice; et faites que, comme un homme mort au monde et à toutes les créatures, je n'aie plus de sentiments ni de désirs que pour vous, mon aimable Sauveur, qui avez été crucifié pour moi. *Pater. Ave.*

A la main droite.

Mon très-doux Jésus, je vous supplie, par la plaie sacrée de votre main droite, de me pardonner toutes les mauvaises actions de ma vie, et de réparer entièrement par vos mérites ce que j'ai omis de mes devoirs par ma négligence criminelle; faites par votre grâce, mon adorable Seigneur, que j'emploie plus utilement désormais les talents que vous m'avez donnés. Ainsi soit-il. *Pater. Ave.*

A la main gauche.

Mon très-doux Jésus, par la sainte plaie de votre main gauche, oubliez les saillies de ma colère, et tous les mouvements d'impatience auxquels je me suis laissé emporter par ma promptitude. Donnez-moi une patience inébranlable dans toutes les adversités, afin que je puisse posséder mon âme, et entrer un jour dans la terre des vivants, que vous avez promise à ceux qui sont doux. *Pater. Ave.*

Au cœur.

Mon très-doux Jésus, par la plaie sacrée de votre cœur, pardonnez-moi tous les péchés que j'ai commis par malice et par des intentions impures; mettez mon mauvais cœur dans le vôtre qui est tout divin, afin qu'étant continuellement sous votre direction, je persévère constamment à faire le bien et à fuir le mal, jusqu'au dernier soupir de ma vie. Ainsi soit-il. *Pater. Ave.*

Les malades et les pécheurs trouvent un repos solide et

assuré dans les plaies sacrées de notre Sauveur : j'y demeure en toute sûreté.

Je prends dans les plaies de mon Seigneur tout ce qui me manque par mon indigence, parce qu'elles ont des sources inépuisables de miséricorde, et il n'y a pas faute d'ouvertures par où elles s'écoulent.

Je n'ai point trouvé de remède plus efficace dans toutes mes afflictions, que les plaies de Jésus-Christ. C'est là que je dors sans soin, et que je repose sans inquiétude. Jésus-Christ est mort pour nous. Il n'y a rien de si fâcheux ni de si mortel, qui ne soit adouci par la mort de Jésus-Christ.

Toute mon espérance est dans la mort de mon Seigneur. Sa mort est mon mérite et mon refuge, mon salut, ma vie et ma résurrection. Tandis que sa miséricorde ne me manquera point, je suis bien pourvu de mérite. Plus il est puissant pour me sauver, plus je suis en assurance (1).

Aspiration de sainte Catherine de Sienne.

O Verbe divin, vous nous avez montré dans votre sang l'excès de votre amour, de votre miséricorde et de votre libéralité. O passion très-désirée ! ô passion très-favorable, qui rendez la paix au ciel et à la terre ! ô passion très-aimable, source de douceur et de consolation pour les pécheurs ! ô trésor inestimable de l'âme, asile des affligés, aliment céleste, port du salut, vrai paradis de la terre ! l'âme qui se glorifie en vous y trouve le fruit qu'elle désire. Verbe incarné, vous avez fait une caverne dans votre côté pour nous cacher. Oh ! que sa profondeur est incompréhensible ! J'ai péché, Seigneur, ayez pitié de moi.

(1) Man. S. Aug., c. 21 et 22.

Oraison de sainte Gertrude.

Mon Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu vivant, faites que je soupire après vous de tout mon cœur, de la plénitude de tous mes désirs et de toute la soif de mon âme ; que je respire en vous qui êtes toutes mes délices et toute la douceur de ma vie ; et que tout mon esprit et mon intérieur aspirent à vous qui êtes ma béatitude. Très-miséricordieux Seigneur, écrivez avec votre précieux sang vos plaies sacrées dans mon cœur, afin que j'y puisse lire tout ensemble vos douleurs et votre amour, et que le souvenir de vos plaies demeure toujours au fond de mon âme, qu'il y renouvelle sans cesse la compassion de vos douleurs, et qu'il y allume de plus en plus l'ardeur de votre amour. Accordez-moi encore cette grâce, que tous les créatures deviennent viles et méprisables dans ma pensée, et que vous seul soyez la joie de mon cœur.

Prière de sainte Mechtilde.

O salutaires plaies de mon très-doux ami Jésus-Christ, je vous salue, je vous salue, je vous salue dans la toute-puissance du Père qui vous a données aux hommes, dans la sagesse du Fils qui vous a portées, et dans la bonté du Saint-Esprit qui a par vous accompli l'ouvrage de notre rédemption.

SIXIÈME JOUR.

VOTRE EMPLOI SERA D'APPRENDRE OU LE MALADE DOIT
CHERCHER SA CONSOLATION, ET SUR QUOI IL DOIT
ÉTABLIR SA CONFIANCE A L'HEURE DE LA MORT.

MÉDITATION I.

Sur la maladie du Lazare.

« Cette maladie ne va point à la mort,
mais elle est pour la gloire de Dieu, afin
que le Fils de Dieu en soit glorifié. »

JOAN. 11.

REMARQUE.

La résurrection de Lazare, frère de Marie-Madeleine et de Marthe, est un des plus célèbres miracles de Jésus-Christ. Il le fit un peu avant sa passion, pour faire voir par ce prodige de sa toute-puissance, que s'il s'abandonnait à la mort, ce n'était pas par faiblesse, mais par l'excès de son amour. Mais ce qui est surprenant, c'est que les sœurs de Lazare ayant envoyé plusieurs messagers au Fils de Dieu pour l'avertir de la maladie de leur frère, il leur répondit toujours qu'elle n'était pas à la mort, et qu'ainsi elles ne devaient point s'en inquiéter, et néanmoins le malade mourut effectivement. Ce fut sans doute une forte épreuve pour la foi et la confiance de ces deux saintes femmes, qui firent voir en cette occasion la haute estime qu'elles avaient

conçue du Fils de Dieu, vu qu'elle ne fut point affaiblie par un événement si contraire en apparence à la parole qu'il leur avait donnée. Cette espérance contre toute espérance doit servir de modèle au malade, pour lui apprendre à établir si solidement sa confiance en Jésus-Christ, que rien ne soit capable de l'ébranler.

I. POINT.

Ses sœurs envoyèrent dire à Jésus : Celui que vous aimez est malade (1).

Cet avis est une espèce de prière sans prière, qui montre leur confiance et leur respect tout ensemble. Elles ont recours avant toutes choses à ce souverain médecin des corps et des âmes, sachant bien qu'il a la clef de la vie et de la mort; c'est un effet de leur confiance; mais elles ne lui osent rien demander, se résignant entièrement à sa sainte volonté. C'est une marque de leur respect. Elles se contentent de lui dire simplement : *Celui que vous aimez est malade*. O la grande consolation ! je suis assuré que Dieu m'aime ; tout misérable que je suis ; car il est mort pour moi , et je suis l'ouvrage de ses mains ; il ne m'arrivera rien que par sa sainte providence , pour sa gloire et pour mon bien. Qu'il dispose donc de moi comme il lui plaira, je lui abandonne le soin de mon âme et de mon corps, de ma santé, de ma vie et de ma mort. Quoi qu'il en ordonne, j'espérerai toujours en lui ; car il ne délaisse point ceux qu'il aime. C'est ainsi, dit saint Bernard, qu'en ne priant point nous prions mieux ; nous donnons de plus certaines preuves de notre foi , et nous lui exposons mieux notre désir. Il sait bien ce que nous voulons , il n'est pas besoin de lui rien dire, puisqu'il n'ignore rien. C'est assez de lui donner occasion de faire paraître sa

(1) Joan. 11. 3.

puissance et sa bonté; et il vaut mieux attendre ce qu'il veut faire, que de lui demander avec trop de hardiesse ce qu'il ne veut peut-être pas. Une crainte respectueuse pourra peut-être suppléer au défaut de notre mérite (1).

II. POINT.

Cette maladie ne va point à la mort (2). On peut donner divers sens à ses paroles, qui sont capables de consoler un malade. Considérez-les avec attention.

1. Cette maladie ne va pas à la mort de votre âme, dont la vie est précieuse; elle ne peut attaquer que le corps, dont vous devez faire peu d'état, puisque c'est le plus pesant fardeau de votre esprit, et le plus dangereux ennemi de votre salut.

2. Cette maladie ne va pas à la mort éternelle; la mort du corps est temporelle et passagère; ce n'est pas un mal sans ressource, puisque le corps doit un jour ressusciter. *Il est maintenant semé, pour ainsi dire, et mis en terre plein de corruption, il ressuscitera incorruptible; il est mis en terre tout difforme, et il ressuscitera tout glorieux* (3). Voilà votre espérance, cachez-la dans votre sein comme un précieux dépôt.

3. *Cette maladie ne va pas à la mort.* La fin que Dieu prétend dans la maladie qu'il vous envoie n'est pas la mort, mais la vie éternelle: la mort n'est qu'un passage pour y arriver. O l'heureuse nouvelle! nous allons à l'éternité bien-heureuse! Je ne mourrai point; je passerai de la mort à la vie éternelle, et je raconterai à tous les saints les merveilles que Dieu a faites pour me tirer de l'abîme de mes misères (4).

(1) S. Bern. de grad. humilitatis, grad. 12. — (2) Joan. 11. 4. — (3) 1 Cor., 14. 15. — (4) Ps. 117. 17.

III. POINT.

Cette maladie ne va pas à la mort, mais elle est pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu en soit glorifié.

Le Fils de Dieu n'épargne pas ses amis en cette vie; l'amour qu'il leur porte, dit saint Chrysostôme, n'empêche pas qu'ils ne soient sujets à de grandes maladies, à de sensibles humiliations : Jésus aimait le Lazare; néanmoins il était malade, dit ce père (1). Il aimait Tobie, néanmoins il était aveugle (2). Il aimait Job, et néanmoins il était couché sur un fumier, couvert d'ulcères et accablé de douleurs et de misères. Il aimait saint Paul; néanmoins personne n'a jamais plus travaillé (3). S'en plaint-il pour cela? s'en trouble-t-il? Bien loin d'en murmurer, il se plaît dans ses infirmités, dans ses humiliations et dans ses souffrances (4). Il s'en fait gloire, il s'en tient honoré (5). Pourquoi? Afin que la puissance de Jésus-Christ habite en moi, et que son nom soit glorifié (6). Jésus fait éclater sa puissance dans les souffrances de ceux qu'il aime, parce qu'il les soutient dans leur faiblesse; il y glorifie sa bonté, parce qu'il montre par là combien il est aimable; il y fait paraître sa sainteté, parce qu'il les perfectionne par ces épreuves, et les purifie comme l'or dans la fournaise.

Voulez-vous être du nombre de ses amis, voulez-vous que Dieu soit honoré, Jésus-Christ glorifié, votre âme sanctifiée et votre prochain édifié par vos souffrances, prenez la maladie de la main de Notre-Seigneur comme un don qui n'est pas moindre que celui de la santé, soumettez-vous aux ordres de sa providence, agréez tout ce qui vous arrive de plus fâcheux et de plus contraire à la nature, dans l'esprit

(1) S. Chrysost., 61 in Joann. — (2) Tobie, 12. — (3) 1 Cor. 15. 10. — (4) 2 Cor. 12. 10. — (5) 2 Cor. 12. 9. — (6) Ibid.

de charité et dans la patience de Jésus-Christ, dans sa douleur, dans sa tranquillité, dans son silence, dans son humilité (1), et souvenez-vous que les âmes vertueuses trouvent tout dans sa croix, et que les âmes lâches y perdent tout.

Dites donc avec sainte Gertrude : Seigneur, j'offre et consacre à votre gloire, par le motif de votre très-doux amour, tout ce que j'ai jamais souffert, tout ce que je souffre et tout ce que je souffrirai jusqu'à la mort. Perfectionnez mes douleurs par votre amour, et faites, mon doux Jésus, qu'elles vous plaisent autant qu'elles me tourmentent. Je veux souffrir, parce que vous le voulez ainsi, vous que j'aime de tout mon cœur ; c'est pourquoi je veux tout ce que vous voulez (2).

MÉDITATION II.

Sur la mort du Lazare.

« Le Lazare est mort. »

JOAN. 11.

*Les sentiments de Jésus sur la mort de ses amis, et les
fauteurs qu'il leur fait à ce moment.*

I. POINT.

Notre ami Lazare dort (3).

Considérez les sentiments de Jésus sur la mort de ses amis. Il la regarde comme un doux sommeil, soit parce que c'est la fin de leurs travaux (4); soit parce qu'à la fin de

(1) 2 Thess. 3. 5. — (2) S. Gert., l. 3 a. 310. — (3) Joan. 2. 2.
— (4) Apoc. 14. 13.

leurs travaux il leur prépare la récompense (1) ; soit parce qu'il lui est plus facile de les ressusciter et de les tirer du tombeau, qu'il ne serait à vous d'éveiller un homme qui dort et de le tirer du lit, dit saint Augustin ; soit enfin parce qu'ils meurent avec autant de repos et de tranquillité d'esprit, que s'ils ne faisaient que dormir d'un doux sommeil.

C'est ainsi que mourut saint François de Sales. « Mon cœur et ma chair, disait-il, se sont réjouis en Dieu vivant ; je voue et consacre à Dieu tout ce qui est en moi : ma mémoire et mes actions à Dieu le Père ; mon entendement, mes pensées et mes paroles à Dieu le Fils ; ma volonté et mes affections à Dieu le Saint-Esprit ; mon cœur, mon corps, ma langue, mes sens et toutes mes douleurs, à la très-sacrée humanité de Jésus-Christ, lequel pour moi n'a point refusé d'être trahi et livré entre les mains des méchants, et de subir le tourment de la croix. Depuis que mon Sauveur a voulu boire le calice des souffrances et de la mort, il est rempli de douceur et de consolation pour les élus, et il n'a plus d'amertume. Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur. Quand viendrai-je et paraîtrai-je devant sa face ? Montrez-moi, ô le bien-aimé de mon âme, où vous paissez et reposez au midi. O doux sommeil ! ô agréable repos ! mon désir, ô mon Dieu, est devant vous, et mes gémissements ne vous sont point cachés. Mon Dieu et mon tout, mon désir est le désir des collines éternelles. »

C'est ainsi que meurent les saints ; vivez comme eux, vous mourrez comme eux. Vous dormirez en sûreté, et personne ne troublera votre repos, vous n'aurez rien à craindre.

II. POINT.

Je m'en vais pour le réveiller (2).

Considérez le soin que Jésus a de ses amis, et les faveurs

(1) Ps. 126. 2. — (2) Joan. 11.

qu'il leur fait à l'heure de la mort. Souvent il les console par sa présence visible et les appelle amoureusement à lui. Seigneur, disait sainte Catherine de Sienne, vous m'appellez pour aller à vous; je m'en vais avec joie et bien accompagnée, non de mes mérites, mais de votre miséricorde, que je vous demande par votre précieux sang. *Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains* (1). S'il ne les favorise pas de sa présence visible, il les console invisiblement, et il comble leur âme de joie, même au milieu de leurs plus grandes douleurs, qu'ils estiment plus précieuses que l'or, et qu'ils reçoivent avec respect, comme des reliques de la croix. C'est dans ce sentiment que cette même sainte disait un peu avant sa mort :

« Seigneur, je remets ma vie et ma mort entre vos mains. Je suis content de mourir cent fois chaque jour, si c'est votre bon plaisir. J'ai péché, Seigneur, ayez pitié de moi. Je crois, je crois Dieu très-saint, ayez pitié de moi. Eh! que je suis coupable de n'avoir pas reçu avec tout le respect que je devais les dons que vous m'avez faits, je veux dire ces doux tourments, et ces amoureux supplices que vous avez bien voulu exercer sur mon pauvre corps. » En effet, toutes les douleurs que Jésus-Christ envoie à ses amis, et la mort même, leur tiennent lieu d'un singulier bienfait; et si ses disciples eussent mieux entendu ces paroles. *Notre ami Lazare dort*, leur réponse eût été très-véritable : *Seigneur, s'il dort, il sera guéri* (2). Car le sommeil de la mort est la parfaite guérison de l'âme vertueuse, qui y trouve la délivrance de ses passions déréglées et de ses maladies spirituelles. Qu'est-ce que la mort, dit saint Ambroise, sinon la sépulture de tous les vices et la résurrection de toutes les vertus (3)? Mettez donc toute votre confiance dans la bonté de ce fidèle ami, qui

(1) Frig. in ejus vita, l. 3, c. 14. — (2) Joan. 11. — (3) S. Ambr., l. de bono mortis, c. 4.

n'abandonne point ceux qui l'aiment et qui ont recours à lui. Le Fils de Dieu donne deux grands royaumes à ses amis : l'un avant la mort, qui est le royaume des vertus; l'autre après la mort, qui est le royaume de la gloire. Ils acquièrent le premier durant la vie, mais ils n'en sont paisibles possesseurs qu'à la mort. C'est elle qui couronne toutes les vertus et qui met le sceau à leurs mérites : et puis après la mort ils reçoivent celui de la gloire de la main du Fils de Dieu, sans craindre de la perdre jamais. Et voilà le sujet de leur confiance et de leur joie, qui faisait dire à saint François, par un transport d'amour, lorsqu'il souffrait quelque chose : Toute peine me plaît, tant la gloire qui m'attend est grande; il n'y a point de mal que je ne souffre volontiers, parce que les biens que j'espère sont immenses.

III. POINT.

Lazare est mort, et je me réjouis pour l'amour de vous de ce que je n'étais pas là, afin que vous croyiez, et que votre foi s'affermisse lorsque vous le verrez ressuscité; mais allons à lui (1). Alors saint Thomas dit aux autres disciples: Allons-y aussi nous autres, afin de mourir avec lui. Il croyait que Notre-Seigneur repassant le Jourdain, et retournant vers Jérusalem, s'exposait à la mort; car les apôtres avaient dit un peu auparavant: Maître, il y a peu de temps que les Juifs voulaient vous lapider, et vous retournez encore là! Et Thomas n'avait pas bien compris ce que Notre-Seigneur lui avait répondu, que les jours de sa vie étaient comptés comme les heures du jour, et que les Juifs ne lui en pouvaient pas ôter un moment; par conséquent qu'il n'y avait encore rien à craindre pour lui ni pour eux, jusqu'à ce qu'ils fussent tous accomplis. *N'y a-t-il pas douze heures au jour?*

(1) Joan. 12.

celui qui marche durant le jour ne se heurte point, parce qu'il voit la lumière de ce monde ; mais s'il marche durant la nuit, il se heurte, parce qu'il manque de lumière (1). Le temps de ma vie est réglé comme le jour ; pendant qu'il durera, je puis agir sans péril, et vous ne devez rien appréhender ; mais le temps de ma passion est comme la nuit, et lorsqu'il sera venu vous aurez sujet de craindre. Thomas donc ne pénétrant pas le sens de ces paroles, persistait dans sa pensée que son maître s'exposait à un danger évident ; néanmoins, par un grand courage et par un grand amour qu'il avait pour lui, il dit avec assurance : *Allons aussi nous autres, afin de mourir avec lui.*

Voilà sur quoi le malade doit fonder son espérance. La mort de Jésus, la compagnie de Jésus, la protection de Jésus, l'amour que Jésus lui porte, et l'amour qu'il porte à Jésus, doivent relever son courage, appuyer sa confiance, et lui faire dire avec les saints : *Tenez-moi près de vous, et m'attaque qui voudra (2).*

Recevez-moi selon votre parole, afin que je vive éternellement avec vous, et ne me confondez point dans mon espérance (3). Jésus-Christ est vivant, Jésus-Christ règne, Jésus-Christ a un souverain empire ; que dois-je craindre ?

Je dormirai et je me reposerai dans la paix étant uni avec vous, Seigneur, parce que c'est vous seul qui m'avez affermi dans l'espérance (4).

Seigneur, j'ai mis mon espérance en vous ; j'ai dit : Vous êtes mon Dieu ; mon bonheur est entre vos mains (5).

Que ceux qui connaissent votre nom, ce doux nom de Sauveur, espèrent en vous ; parce que vous n'avez jamais abandonné ceux qui vous cherchent, Seigneur (6).

Que tous ceux qui espèrent en vous se réjouissent ; ils

(1) Joan. 12. 35. — (2) Job. 27. 3. — (3) Ps. 118. 116. — (4) Ps. 4. — (5) Ps. 30. — (6) Ps. 9.

seront éternellement dans la joie, et vous qui en êtes la source, habiterez en eux (1).

Jésus, vous êtes mon espérance et mon salut; tous ceux qui aiment votre nom se glorifieront en vous, parce que vous bénirez le juste; Seigneur, votre amour nous servira de bouclier et de couronne. Vous nous protégerez en cette vie, et vous nous corrigerez en l'autre (2).

O sainte mère de Jésus, qui êtes ma vie, ma douceur et mon espérance après Dieu; votre esprit est plus doux que le mien, aussi bien que l'esprit de votre Fils, l'héritage que vous réservez à ceux qui vous servent surpasse le plus doux rayon des abeilles. C'est en vous, après Jésus, que l'on trouve toute la vie et toutes les vertus que nous pouvons espérer; c'est par vous que j'ai reçu toutes les grâces, c'est par vous que je les rends; c'est par vos mains que je remets mon âme entre les mains de votre Fils. Apprenez-moi à croire, à espérer et à aimer, afin que je vive et que je demeure dans l'attente du bonheur que j'espère, et de l'avènement glorieux du grand Dieu que j'adore et que je révère.

(1) Ps. 5. — (2) Ibidem.

MÉDITATION III.

Sur la résurrection du Lazare.

Figure de la résurrection du pécheur.

« Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, quand même il serait mort, vivra; et tout homme qui vit et qui croit en moi, ne mourra jamais : croyez-vous cela ? » JOANN. 11

JÉSUS-CHRIST EST LA SEULE ESPÉRANCE DU PÉCHEUR A L'HEURE DE LA MORT.

I. POINT.

Considérez que bien que l'âme soit immortelle selon son être naturel, elle a néanmoins, selon son être surnaturel, sa maladie, sa mort et sa résurrection; sa maladie est la concupiscence que les théologiens appellent une langueur de la nature corrompue, qui ne va pas à la mort à l'égard des saints, parce qu'ils en font le sujet de leurs combats et la matière de leurs victoires; mais elle fait souvent mourir les pécheurs, qui succombent lâchement à sa violence et se soumettent à sa tyrannie.

Sa mort, c'est le péché qui la sépare de Dieu, et lui ôte la vie de la grâce. C'est pourquoi saint Grégoire dit qu'elle est immortelle dans sa mortalité, et mortelle dans son immortalité, parce que le péché et la peine du dam lui ôtent la vie surnaturelle et bienheureuse; mais ni le péché ni l'éternité

malheureuse ne lui peuvent ôter la vie naturelle et essentielle; elle est donc tellement immortelle, qu'elle peut néanmoins mourir; et elle est tellement mortelle, qu'elle ne peut néanmoins mourir (1).

Sa résurrection, c'est la pénitence qui fait sortir l'âme du péché par un effort de la puissance et de la bonté de Dieu, qui surpasse autant la résurrection des morts, que la vie de la grâce est plus considérable que celle du corps. Et néanmoins, dit saint Augustin, tout homme craint la mort du corps, et si peu craignent la mort de leur âme. Nous avons tous un si grand soin de fuir la mort corporelle que nous ne pouvons éviter, et nous négligeons celle de l'esprit que nous pourrions facilement détourner. L'homme qui doit mourir fait ce qu'il peut pour ne point mourir; et l'homme qui doit vivre éternellement, ne fait rien pour s'empêcher de pécher. Oh! si nous pouvions ressusciter tous les morts! que ne devrions-nous faire? Quel soin ne devrions-nous pas avoir de nous réveiller nous-mêmes, afin d'être aussi passionnés pour la vie immortelle, que les hommes le sont pour une vie passagère (2) ?

II. POINT.

Considérez que la mort de l'âme étant incomparablement plus funeste que celle du corps, Dieu par sa miséricorde a voulu donner le moyen de la réparer autant de fois que nous y serions malheureusement tombés. Pour cet effet, il nous a envoyé un médecin tout-puissant, qui nous a enseigné deux remèdes d'une merveilleuse efficace pour rendre la vie à notre âme, à savoir, la contrition et le sacrement de la pénitence. Les médecins corporels peuvent bien quelquefois guérir les malades et les secourir avant qu'ils meurent; mais

(1) S. Greg. l. 4 Mor. c. 7. — (2) S. Aug. tract. 49 in Joann.

après la mort le médecin est inutile, sa science ne passe pas le tombeau. Il n'en est pas ainsi du souverain médecin de nos âmes. Il a des remèdes très-salutaires pour nous préserver des maladies spirituelles, il en a pour les guérir, il en a pour nous ressusciter après la mort, non-seulement une fois, mais autant de fois que nous avons recours à lui pendant que nous sommes sur la terre. C'est pourquoi il ne faut jamais désespérer de la conversion des pécheurs les plus abandonnés ; non pas même de ceux qui diffèrent leur pénitence jusqu'à la mort ; car encore qu'ils mettent leur salut dans un très-évident danger, néanmoins l'Église qui est une bonne mère, ne les prive point de son assistance charitable : elle les exhorte à penser à l'éternité dont ils sont si proches ; elle les avertit de recourir à la miséricorde divine qui est infinie ; elle les excite à la douleur de leurs fautes, et les pleure avec eux ; elle les encourage et les porte par des motifs pleins de force et de douceur à une sainte et amoureuse confiance ; elle n'emploie les motifs de crainte dans cette extrémité que lorsqu'elle les juge nécessaires pour réveiller leur assoupissement, ou pour vaincre leur dureté et leur obstination ; mais quand elle les voit disposés à faire leur devoir en suivant ses avis salutaires, elle les reçoit à pénitence, et leur ouvre toutes les sources de la bonté de son divin époux, pour leur appliquer le prix de son sang, et faire couler sur eux un déluge de grâces, afin d'y noyer leurs crimes, et de les mettre en état de paraître devant Dieu. Et en effet, si la malice du démon le porte à tenter les plus grands serviteurs de Dieu à l'heure de la mort, ne désespérant point encore de les perdre en ce peu de temps qui lui reste, pourquoi la charité ne nous porterait-elle pas à faire tous nos efforts pour gagner les plus grands pécheurs, et les faire rentrer dans le bercail du bon pasteur, quoiqu'ils s'en soient retirés et égarés toute leur vie ? Écoutez ce que Notre-Seigneur dit à Marthe et à Madeleine, lorsqu'il fut arrivé au sépulcre de leur frère : *Otez la*

pierre (1), ouvrez ce tombeau. Marthe lui repartit : *Seigneur, il sent déjà mauvais, car il est là depuis quatre jours* ; mais Jésus-Christ la reprit, et releva sa confiance par ces paroles : *Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu* (2) ? Voyez la bonté du Sauveur ; il ne demande autre chose du pécheur endurci pour le ressusciter, sinon qu'il lui ouvre son cœur, quoiqu'il soit plus horrible que le tombeau d'un mort, et qu'il ôte la pierre, c'est-à-dire l'endurcissement qui le lui ferme, et qui met obstacle à son amour.

O pauvre pécheur ! quand votre âme serait ensevelie dans le tombeau du péché, quand elle serait plongée dans la pourriture de ses crimes, non-seulement depuis quatre jours, comme Lazare, mais depuis cinquante et soixante années, croyez que Jésus lui peut rendre la grâce et l'odeur de la sainteté ; fiez-vous en sa bonté, appuyez-vous sur ses mérites, *vous verrez la gloire de Dieu*. Vous la verrez en vous par les merveilles de la grâce qu'il y produira pour sa gloire ; vous la verrez dans sa divinité, qui sera bientôt l'objet de votre béatitude ; vous la verrez dans son humanité, qui est maintenant l'organe de votre sanctification, et qui sera un jour l'objet béatifique de vos sens.

III. POINT.

Considérez ce que fait Notre-Seigneur pour ressusciter son ami Lazare, qui est la figure du pécheur, pour qui il a des entrailles pleines de tendresse et de charité.

1. Il va à lui (3). Il faut que Jésus prévienne le pécheur ; car le pécheur ne peut pas aller le premier à Jésus. Imitiez la charité de votre maître ; visitez et assistez volontiers les malades, lorsque vous y êtes appelé, ayez soin de leur âme,

(1) Joan. 21. — (2) Joan. 11. — (3) Joan. 11.

Dieu vous en demandera compte; rendez-vous capable de les instruire, de les consoler et de les conduire au ciel. Que si vous craignez la peine, encouragez-vous par l'exemple du Fils de Dieu; et dites comme saint Thomas : *Allons aussi nous autres, afin de mourir avec lui.*

2. Il y va pour le réveiller de son sommeil (1). Le malade est ordinairement faible, languissant, abattu du mal; il a besoin qu'on le soutienne, qu'on le réveille de temps en temps, et qu'on l'aide à pratiquer les vertus. Apprenez donc pour cet effet les demandes qu'il lui faut faire, et les avis qu'il lui faut donner. Vous en trouverez quelques-uns à la fin de cette méditation.

3. Il console les sœurs du malade, il les instruit, il prend part à leur affliction, il pleure sur le tombeau du mort, et il édifie les assistants qui admirent sa charité (2). *Voyez comme il l'aimait* (3). Prenez les mêmes sentiments, ayez soin que vos entretiens soient tout spirituels, propres à toucher les cœurs; et surtout faites voir par votre conduite que l'assistance que vous rendez au malade vient d'une charité désintéressée, qui ne cherche que le salut des âmes.

4. Il frémit en son esprit et se trouble lui-même, soit par compassion, soit par indignation qu'il excite librement par un empire absolu qu'il a sur tous les mouvements de son cœur. Son indignation peut être contre l'incrédulité des Juifs en particulier, ou contre le péché en général, qui a introduit la mort dans le monde, ou contre la mort même, ou contre le démon, qui est le premier auteur du péché et de la mort. Sa compassion est de voir le pitoyable état où la mort nous réduit, et la désolation qu'elle apporte dans les familles. A l'imitation de Jésus-Christ, lorsque vous rencontrez un malade qui ne veut point penser à son salut, ni entendre parler de la mort, ni faire ce qui est nécessaire pour se réconcilier

(1) Joan. 11. — (2) Ibid. — (3) Ibid.

avec Dieu et avec le prochain, ou qui remet sa confession de jour à autre; alors entrez dans ces doux sentiments d'une sainte indignation et d'une compassion charitable; mais gardez la compassion pour le malade, et tournez l'indignation contre le péché, en le persécutant et punissant sur vous-même par quelque mortification que vous ferez pour votre frère, afin d'attirer la miséricorde de Dieu sur lui, et lui obtenir l'esprit de pénitence.

5. Enfin, après avoir fait lever la pierre du sépulchre, il crie à haute voix : Lazare, sortez dehors, et le tire hors du tombeau; puis il commande qu'on le délie et qu'on le laisse aller. Voilà un crayon, dit saint Grégoire, de ce que fait Notre-Seigneur pour ressusciter le pécheur. Il crie à haute voix en l'appelant à pénitence par une grâce forte et puissante, parce qu'il est difficile de le faire sortir du tombeau de ses mauvaises habitudes. Qu'il est difficile, dit saint Augustin, qu'un homme se lève, lorsqu'il est accablé du poids d'une mauvaise coutume (1)! *Sortez dehors*, lui dit-il (2). Confessez vos péchés pour être justifié (3). *Déliez-le*, ajoute-t-il, *et le laissez aller* (4). A qui parle-t-il? à vous qui êtes le ministre des sacrements, à qui il a donné le pouvoir de délier les pénitents, et de les mettre en liberté. Délivrez donc ce pauvre malade des liens du péché par l'absolution sacramentale; délivrez-le, autant que vous pourrez, des liens de la peine qui est due à ses péchés, en lui faisant gagner les indulgences, et lui donnant de bonne heure les derniers sacrements; et puis laissez-le aller en paix vers son centre, et pendant que la mort achève de rompre les liens qui tiennent son corps et son âme unis ensemble, recommandez son départ et sa sortie de ce monde aux anges, aux saints et à la reine du ciel, afin qu'il soit favorablement reçu.

(1) S. Aug, tract. 49 in Joan. — (2) Joan. 11. — (3) S. Amb., l. 2 de pœnitent., c. 7. — (4) Joan. 11. 44.

Mon très-doux Jésus, faites-moi la grâce d'aller droit à vous pendant le cours de ma vie comme à ma dernière fin, par les pas de l'amour et de la crainte que vous inspirez à vos serviteurs, afin qu'après ma mort je me puisse élancer en vous sans aucun obstacle, pour y demeurer éternellement sans rupture, ni divorce qui me sépare de vous. Ainsi soit-il.

ENTRETIEN DU SIXIÈME JOUR.

Les demandes qu'il faut faire au malade, les avis qu'il faut lui donner, et les pensées qu'on peut lui suggérer pour relever son courage, et le porter à mettre toute sa confiance en Dieu.

§ I. Ce qu'il faut demander au malade.

1. Ne croyez-vous pas en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre ?

2. Ne croyez-vous pas en Jésus-Christ, son Fils unique Notre-Seigneur, conçu du Saint-Esprit, né de la bienheureuse Vierge, et crucifié pour nos péchés ?

3. Ne croyez-vous pas au Saint-Esprit, qui est le sanctificateur des âmes, égal au Père et au Fils en toutes choses ?

4. Ne croyez-vous pas généralement tous les articles de la foi, et en particulier la communion des saints, la rémission des péchés, la résurrection de la chair et la vie éternelle ?

5. Ne renoncez-vous pas à toutes les hérésies, les superstitions et les nouveautés que l'Église catholique, apostolique et romaine a condamnées ?

6. Ne vous réjouissez-vous pas de mourir en la foi de Jésus-Christ ?

7. Ne reconnaissez-vous pas que vous avez grièvement offensé Dieu, de qui vous avez reçu tant de grâces durant votre vie ?

8. N'avez-vous pas de la douleur d'avoir offensé sa souveraine bonté en péchant contre lui, contre votre prochain et contre vous-même ?

9. N'êtes-vous pas dans une ferme résolution de ne le plus offenser, et de le servir plus fidèlement à l'avenir, s'il lui plaît vous rendre la santé ?

10. S'il lui plaît disposer de vous, et de vous appeler au ciel, n'acceptez-vous pas volontiers la mort en punition de vos péchés et pour satisfaire à sa justice ?

11. Ne pardonnez-vous pas pour l'amour de Jésus-Christ à tous ceux qui vous ont offensé, comme vous désirez qu'ils vous pardonnent ?

12. Ne demandez-vous pas réciproquement pardon pour l'amour de Notre-Seigneur, à tous ceux que vous avez offensés ?

13. N'y a-t-il point de restitution ou de réconciliation à faire, ni de dettes à payer ? Avez-vous bien pourvu à la paix de votre famille et des héritiers qui partageront vos biens après votre mort ?

14. Êtes-vous bien satisfait de vos confessions précédentes ; ne vous revient-il point de doutes dont il soit besoin de vous éclaircir pour mettre votre conscience en repos ?

15. Ne demandez-vous pas pardon à Dieu de tous vos péchés qui vous sont inconnus ; et si vous les connaissiez, ne les confesseriez-vous pas ?

16. Ne voulez-vous pas recevoir tous vos sacrements, et ne désirez-vous pas qu'on vous assiste pendant et après votre maladie, soit par prières, soit par d'autres bonnes œuvres ?

17. Ne croyez-vous pas que nous ne pouvons être sauvés

que par les mérites de Jésus-Christ? Et n'espérez-vous pas qu'il vous fera miséricorde, quoique vous reconnaissiez que vous en êtes très-indigne?

18. L'espérance que vous avez de votre salut n'est-elle pas fondée sur la bonté de Dieu, sur les mérites de Jésus-Christ, sur la charité qu'il a pour nous, sur la protection de la bienheureuse Vierge et de son glorieux époux saint Joseph, sur l'intercession de votre bon ange, de votre saint patron, de toute la cour céleste, et sur les prières de l'Église et de tous les gens de bien?

§ II. Ce qu'il faut recommander au malade.

Pendant que le malade a encore des forces, il faut lui recommander :

1. Qu'aux occasions d'impatience et d'ennui, qui sont si fréquentes dans les grandes maladies, il s'humilie d'un côté, et de l'autre il soutienne son courage par la considération des souffrances de Notre-Seigneur, des tourments de l'enfer, des joies du paradis, des grâces qu'il a reçues de Dieu, et de la grandeur de ses péchés, et qu'il tâche dans ces vues de souffrir avec douceur et de ne perdre jamais la joie de l'esprit et la paix de l'âme.

2. Qu'il se confesse le plus souvent qu'il pourra, et qu'il se rende l'usage des actes de contrition familier. Cette pratique est très-utile pour se défendre des tentations du démon, pour diminuer les peines du purgatoire et pour acquérir beaucoup de mérite. Les saints ont toujours fait grand état de vivre et de mourir dans l'esprit de pénitence et d'humilité. Sainte Catherine de Suède se confessait trois fois le jour pendant sa dernière maladie. Saint François de Borgia avait coutume de se confesser tous les jours deux fois, l'une au matin avant la messe, l'autre le soir avant le repos de la

nuit. Suarez (1) avertit que pour profiter de ce fréquent usage du sacrement, il faut y apporter beaucoup de respect, et que la dévotion de chacun doit en être la règle, avec l'avis du confesseur qui en est le légitime juge. *Ne craignez point de vous justifier jusqu'à la mort ; car la récompense que Dieu vous réserve est éternelle* (2).

3. Qu'il se souvienne, dès le commencement de sa maladie, de se mettre sous la protection des saints, et particulièrement de Jésus et de Marie, qu'il doit toujours avoir au cœur, et fort souvent à la bouche.

4. Qu'il ait recours à sainte Barbe, afin de recevoir les sacrements en temps et lieu, et qu'il prie ceux qui l'assistent de les lui procurer de bonne heure.

§. III. Ce qu'il faut répondre au malade qui témoigne une crainte excessive, afin de l'exciter à la confiance en Dieu.

Mon âme, pourquoi êtes-vous triste, et pourquoi me troublez-vous ?

PREMIER SUJET DE DÉFIANCE.

1. Je suis un grand pécheur ; le nombre de mes péchés surpasse le sable de la mer.

RÉPONSE.

Que le souvenir de vos péchés ne vous trouble point. Consolez-vous par ces paroles de l'Apôtre : *Vous avez été autrefois dans ces vices, mais vous en avez été lavés ; vous avez été sanctifiés, vous avez été justifiés au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et par l'esprit de notre Dieu.* Ne laissez donc pas ébranler votre espérance, ni par la qualité, ni par la quantité de vos péchés. La bonté divine est infiniment au-dessus de toute la malice humaine. Quand vous seriez coupable de tous les crimes qui ont été jamais commis, vous

(1) Suarez de poenit., disp. 18, sect. 4, num. 10. — (2) Eccl., 8, 112.

ne devriez pas pourtant perdre l'espérance. Si vous étiez aussi méchant que Dieu est bon, on pourrait vous dire : N'espérez plus de miséricorde ; mais puisque cela est impossible, défiez-vous à la bonne heure de vous, étant méchant comme vous êtes ; mais mettez aussi votre confiance en Dieu, parce qu'il est meilleur que vous n'êtes méchant. Jésus-Christ a prié pour ceux qui le crucifiaient. S'il a pardonné à ses meurtriers, que refusera-t-il à ses adorateurs ? Que craignez-vous ? vos plaies sont grandes, je le veux ; mais rien n'est incurable à l'égard d'un médecin qui est tout-puissant. Elles sont en grand nombre ; mais la multitude des miséricordes de Dieu est encore plus grande. On ne peut rien ajouter à cette multitude, où la miséricorde peut tout et la toute-puissance veut tout en faveur d'un vrai pénitent. Faites donc pénitence, et le royaume de Dieu s'approchera de vous ; car il n'y a point de milieu entre la pénitence et le royaume des cieux.

SECOND SUJET DE DÉFIANCE.

2. Je suis faible, je ne puis faire de dignes fruits de pénitence.

RÉPONSE.

Si vous n'êtes pas capable de faire de grandes austérités corporelles, ne tombez pas pour cela dans la pusillanimité, comme si vous étiez bien éloigné du royaume de Dieu. La perfection ne consiste pas tant dans la mortification du corps que dans la charité et l'humilité de l'esprit. Tous les élus ne vont pas par un même chemin quant à l'extérieur ; mais pour la vie intérieure, elle doit être la même en tous, quant à la mortification de tous les vices et à l'abnégation de leur propre volonté. Réjouissez-vous de ce que Jésus-Christ a des serviteurs qui n'épargnent point leur corps, mais qui le réduisent en servitude, et qui lui font subir des lois rigoureuses, et porter de pesants fardeaux ; vous participerez à leurs mérites,

qui deviendront vôtres par cette charitable complaisance ; et ainsi vous recevrez de Dieu la récompense, non-seulement du bien que vous faites, mais encore de celui qui vous plaît. Offrez les veilles, les jeûnes, les travaux et les souffrances de Jésus-Christ, pour suppléer à votre impuissance, et mettez toute votre confiance en ses mérites. Priez, si vous ne pouvez jeûner ; rachetez vos péchés par vos aumônes. Si vous faites ce que vous pouvez, ne doutez point que Dieu n'agrée votre bonne volonté et le désir sincère que vous avez de lui plaire.

TROISIÈME SUJET DE DÉFIANCE.

3. Le chemin qui mène à la vie est étroit, et peu de personnes le trouvent.

RÉPONSE.

Il est vrai que peu de personnes trouvent le chemin de la vie, mais pour en dire la vraie raison, c'est que peu de personnes le cherchent. Car qui cherche trouve, et qui demande reçoit, et on ouvrira à celui qui frappera à la porte. Qui est donc celui qui ne trouve ni ne reçoit, et à qui l'on n'ouvre point ? Celui qui ne cherche point, qui ne demande point, et qui ne prend pas seulement la peine de frapper à la porte. Zachée chercha, et il trouva ; Madeleine chercha et elle trouva ; le bon larron chercha même sur le gibet, et il trouva ; il demanda, et il reçut ; il frappa seulement une fois, disant : *Souvenez-vous de moi lorsque vous serez dans votre royaume !* et il mérita d'entendre cette favorable réponse : *Vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis* (1). Le Fils de Dieu lui promit plus qu'il ne demandait : il ouvrit le ciel à un voleur, le paradis à un criminel ; admirez le bonheur de cet homme : ses crimes l'avaient conduit au gibet, voyez ce qu'il devient par la grâce de Jésus-Christ, elle l'élève du gibet dans le pa-

(1) Joan. 23. 43.

radis. Apprenez de là que Dieu ne veut point la mort du pécheur, mais sa conversion. Il est son Sauveur, il ne veut pas qu'il se perde. Il est son médecin, il ne veut pas qu'il meure ; il est son pasteur qui a donné sa vie pour lui, il ne veut pas que son sang lui soit inutile. Lisez toute sa vie, et trouvez-moi un seul homme qui lui ait dit : *Jésus, fils de David, ayez pitié de moi* (1), et qui n'ait point éprouvé les effets de sa bonté. Ne dites donc point que vous êtes trop grand pécheur pour espérer miséricorde. Vous avez devant vous des exemples de toutes sortes de pécheurs qui se sont convertis. Etes-vous voluptueux ? regardez la Madeleine ; êtes-vous voleur, regardez le bon larron ; demandez pardon comme lui, demandez le salut, le paradis. Il n'y a rien que vous ne puissiez obtenir d'un si bon maître.

QUATRIÈME SUJET DE DÉFIANCE.

4. S'il me fallait maintenant mourir, par quel droit pourrais-je demander le paradis ? Qu'ai-je fait qui mérite la vie éternelle ?

RÉPONSE.

Croyez-moi, celui qui est vraiment humble et de bonne volonté, trouve en Jésus-Christ tout ce qui lui manque. C'est un bon père qui a amassé des trésors infinis pour ses enfants qu'il a aimés de toute éternité. Priez-le qu'il réponde, qu'il supplée et qu'il satisfasse pour vous. Offrez toutes vos actions et vos exercices à son très-doux et très-sacré cœur, afin qu'il les corrige et qu'il les perfectionne ; car c'est là le plus agréable emploi de ce cœur très-amoureux. Réjouissez-vous de ce qu'étant si pauvre, vous avez de si grandes richesses en votre Sauveur, qui vous a donné tous ses mérites. Oh ! quel trésor avez-vous en lui, si vous êtes humble et de

(1) Luc. 18. 38.

bonne volonté, comme je vous ai déjà dit ! Offrez au Père éternel ce Fils unique pour l'expiation de vos crimes ; dites-lui : Père très-miséricordieux, je vous conjure par votre Fils bien-aimé d'avoir pitié de moi et de me donner le secours de votre grâce pour la gloire éternelle de votre nom. Vous ne pouvez rien faire qui lui soit plus agréable ; car il n'aime rien tant que son Fils.

CINQUIÈME SUJET DE DÉFIANCE.

5. Dieu est juste, la considération de ses jugements me fait trembler. Que suis-je pour mériter qu'il exauce mes prières ?

RÉPONSE.

Dieu est juste à la vérité, mais il n'est pas inexorable. Il faut avoir de grands sentiments de sa bonté. Sa nature est d'être bon, son œuvre est de faire miséricorde, la douceur lui est familière. Le Seigneur est miséricordieux, il est patient, il a beaucoup de tendresse et de compassion de nos misères. Il ne garde pas éternellement sa colère ; il ne nous fait pas toujours sentir son indignation ; il ne nous a pas jusqu'ici traités selon nos péchés ; il ne nous a pas punis selon nos mérites ; car autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant il a affermi sa miséricorde sur ceux qui le craignent ; autant que l'Orient est éloigné de l'Occident, autant il a éloigné de nous nos iniquités. Comme un père a de la compassion pour ses enfants, de même le Seigneur a de la compassion pour ceux qui le craignent, parce qu'il connaît bien la fragilité de notre nature ; il se souvient que nous ne sommes que poudre, sa miséricorde s'étend depuis l'éternité jusque dans l'éternité sur ceux qui le craignent. Si Dieu n'écoutait les pécheurs, en vain le publicain eût dit : *O Dieu, ayez pitié de moi pécheur* (1). Celui qui nous juge

(1) Math. 15. 22.

veut qu'on le prie, de peur qu'il ne punisse les pécheurs. Invoquez-moi, dit-il, au temps de votre affliction, je vous en tirerai, et vous ferez éclater la gloire de mon nom. Fiez-vous en lui, c'est votre père, vous portez son image; si vous craignez sa majesté, prévalez-vous de sa ressemblance; le Fils de Dieu notre médiateur s'est fait homme, afin d'être doux et clément envers les hommes. De juge il s'est rendu notre avocat, non-seulement envers son père, mais encore envers nous, nous priant d'avoir pitié de notre âme. *Eh! pourquoi*, nous dit-il, *voulez-vous mourir! enfants d'Israël? convertissez-vous et revenez à moi* (1). Quelle langue peut louer dignement une si excessive bonté? O miséricorde infinie! nous offensoas Dieu, et il nous pardonne; nous péchons, et il remet nos péchés; nous multiplions nos offenses, et il multiplie ses bienfaits. S'il est tel envers vous, lors même que vous péchez, quel sera-t-il lorsque vous ferez pénitence?

SIXIÈME SUJET DE DÉFIANCE.

6. C'est cela même qui m'épouvante, parce que j'abuse de la miséricorde divine, et qu'après tant de bienfaits je retombe si souvent dans le péché par une extrême ingratitude.

RÉPONSE.

Votre ingratitude ne doit pas vous rendre pusillanime, mais humble. Reconnaissez votre faute, et vivez dans l'espérance du pardon. La confiance que vous avez en sa bonté ne peut jamais être trop grande, pourvu que vous n'en preniez pas occasion de pécher avec plus de facilité. Oh! si vous saviez combien Jésus-Christ est porté à réconcilier ses serviteurs avec son Père, et à l'apaiser par son innocence!

(1) Ps. 89. 3.

Que ceux-là tremblent qui ne veulent pas se convertir, qui amassent péchés sur péchés, et puis disent froidement : Qu'ai-je fait ? qui ne veulent pas connaître le bien, de peur d'être obligés de le pratiquer ; mais pour vous , retournez vers Dieu , comme l'enfant prodigue à son père. Que votre fragilité ne vous décourage pas. Êtes-vous tombé , relevez-vous promptement ; recourez au médecin de votre âme , qui vous ouvrira son cœur plein de tendresse pour vous y recevoir. Êtes-vous tombé pour la seconde fois , relevez-vous encore avec la même confiance. Êtes-vous tombé cent fois , relevez-vous autant de fois. Pleurez , criez , anéantissez-vous devant Dieu , il ne rejettera pas un cœur contrit et humilié. Si vous vous relevez sans vous lasser, il vous recevra toujours sans se rebuter de vos fréquentes rechutes.

SEPTIÈME SUJET DE DÉFIANCE.

7. Je voudrais bien me relever par la pénitence , mais je n'ai point de contrition ; mon cœur est endurci, je ne puis pleurer.

RÉPONSE.

Vous voudriez peut-être avoir une contrition sensible , qui allât jusqu'à la tendresse, elle serait souhaitable ; mais si le péché vous déplaît , si vous regrettez de n'avoir pas assez de regret d'avoir offensé Dieu qui est si bon ; si vous désirez sérieusement vous corriger de vos défauts, et servir Dieu avec plus de fidélité , votre sécheresse n'empêchera pas que votre contrition ne soit très-utile. Il suffit qu'elle soit dans la partie supérieure de l'âme , pour vous justifier devant Dieu, et vous rétablir dans sa grâce. Vous pouvez lui plaire sans ces larmes extérieures et matérielles ; mais vous ne pouvez pas effacer les taches qui lui déplaisent sans les larmes intérieures du cœur. Or, celles-ci ne peuvent manquer à celui qui déteste le vice , et qui cherche Dieu de tout son cœur. Faites donc

tout ce que vous pourrez pour le trouver ; mais ne vous appuyez pas sur vos propres forces ; établissez votre salut sur les mérites de Jésus-Christ , qui vous a procuré par sa pure bonté l'adoption des enfants de Dieu. Ce que je dis est véritable et digne d'être reçu avec une entière déférence. Jésus-Christ est venu pour sauver les pécheurs , et il s'est livré pour nous racheter de nos péchés et nous rendre agréables à son Père. Il nous a justifiés par sa grâce , et nous a faits héritiers présomptifs de la vie éternelle. Aimable vérité , qui devrait pénétrer nos cœurs avec une incroyable douceur. Tous les travaux et toutes les peines que nous prenons pour satisfaire à nos péchés , n'égalent pas l'humilité qui nous fait connaître notre néant , ni le bas sentiment que nous avons de nous-mêmes , et de tout ce que nous faisons , ni la confiance en Dieu avec laquelle nous relevons les mérites de son Fils. Il faut néanmoins coopérer à sa grâce de toutes nos forces , et lui rapporter la gloire de nos bonnes œuvres qui sont ses dons ; car c'est lui qui nous donne la grâce pour mériter , et qui couronne nos mérites.

HUITIÈME SUJET DE DÉFIANCE.

8. Qui m'assurera de la couronne ?

RÉPONSE.

Je ne prétends pas vous en assurer. L'assurance est mère de la paresse. Mon désir est que vous ne soyez ni trop présomptueux , ni trop timide. Espérez en Jésus-Christ ; tout ce qu'il a fait pour vous , vous y oblige. Il est venu ici-bas pour entrer avec nous dans un commerce qui nous est infiniment avantageux. Qu'a-t-il reçu de nous ? Des mépris , des outrages , des épines et des croix. Que nous a-t-il donné ? La rémission des péchés et tous les trésors de la grâce. Que nous a-t-il promis ? Le paradis et la vie éternelle. Croyez , croyez

à ses promesses. Ce qu'il a déjà fait pour vous est plus que ce qu'il vous promet; car il est plus difficile de croire que l'immortel puisse mourir, que de croire qu'un homme mortel puisse ressusciter immortel. Espérez donc qu'il vous fera participant de sa vie, puisqu'il vous a donné sa mort pour gage de sa parole; car si lorsque nous étions ses ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, à plus forte raison serons-nous sauvés par sa vie, lorsque nous serons réconciliés.

NEUVIÈME SUJET DE DÉFIANCE.

9. Qui sait s'il est réconcilié? Qui m'assurera du pardon?

RÉPONSE.

Je vous l'ai déjà dit, je ne prétends point vous assurer. Tout ce que je vous puis dire, c'est que Dieu ne refuse point sa grâce à celui qui fait tout ce qui est en son pouvoir; mais au reste, qui sait s'il est digne d'amour ou de haine? *Je châtie mon corps*, dit l'Apôtre, *de peur de tomber dans la réprobation après avoir prêché l'évangile aux autres* (1). Saint Paul n'avait point d'assurance, et vous voulez qu'on vous en donne? Celui qui avait été ravi au troisième ciel ne se tenait pas assuré, et vous voulez l'être, vous qui rampez sur la terre? Contentez-vous qu'on vous assure que le sein de la miséricorde de Dieu vous est ouvert, qu'il vous attend à pénitence et qu'il vous y exhorte. Pourquoi donc vous troublez-vous, puisqu'il vous tend la main? Retirez-vous du mal et faites-le bien, vous serez en assurance. Le premier asile du salut, c'est l'innocence; le second, c'est l'espérance en la miséricorde de Dieu; mais elle ne suffit pas sans la crainte de la justice; car Dieu est également bon et juste. Si vous

(1) I. Cor. 9. 27.

considérez sa bonté, ne perdez pas la confiance ; si vous considérez sa justice, ne négligez pas vos péchés. Voulez-vous établir solidement votre salut, tremblez en espérant, espérez en tremblant. Joignez la crainte de Dieu avec la confiance en Dieu ; mais faites que la confiance l'emporte sur la crainte, parce que la miséricorde du Seigneur est par-dessus toutes ses œuvres. Si donc vous craignez d'être condamné au tribunal de la justice, appelez à celui de la miséricorde. Pendant que vous vivez, vous pouvez faire pénitence avec la grâce de Dieu ; changez de vie, il changera l'arrêt de sa justice ; corrigez vos mœurs, il réformera sa sentence ; et ainsi vous surmonterez l'invincible, vous lierez les mains au Tout-Puissant, et d'un juge redoutable vous en ferez un père plein de clémence et de douceur.

Actes de confiance.

Seigneur, que votre miséricorde soit sur nous comme notre espoir est en vous (1) ! que votre espérance soit grande, sa miséricorde le sera aussi ; la miséricorde est mesurée sur la confiance.

Seigneur, j'ai espéré en vous ; que je ne sois pas confondu à jamais (2).

Vous seul êtes mon asile et mon bouclier ; je n'ai espéré qu'en votre parole. Veillez sur moi, Seigneur, en vertu de votre promesse, et je vivrai : ne me couvrez point de honte en trompant mon espérance (3).

Inclinez l'oreille vers moi, et sauvez-moi. Soyez pour moi la forte citadelle où j'entre pour jamais ; vous avez ordonné mon salut, vous êtes mon rempart et mon refuge. C'est vous qui êtes mon attente, Seigneur mon Dieu, mon espoir depuis les jours de ma jeunesse. Je me suis appuyé sur vous dès le

(1) Ps. 32. 22. — (2) Ps. 30. 1. — (3) Ps. 112. 114 et 116.

sein de ma mère; c'est vous qui m'en avez tiré; vous êtes ma louange pour toujours (1).

Inclinez l'oreille à ma voix, hâtez-vous de me secourir. Soyez mon protecteur et mon asile; sauvez-moi, vous êtes ma force et mon refuge; et à cause de votre nom conduisez-moi et nourrissez-moi. Dégagez-moi de ces rets qui sont cachés sous mes pas; car vous êtes mon protecteur. Je remets mon âme entre vos mains; vous me rachèterez, Seigneur Dieu de vérité. Faites luire votre face sur votre serviteur; sauvez-moi à cause de votre miséricorde. Seigneur, que je ne sois pas confondu, parce que je vous ai invoqué (2).

Ayez pitié de moi, Seigneur, ayez pitié de moi, parce que mon âme espère en vous. Et je me réfugierai à l'ombre de vos ailes, jusqu'à ce que les calamités aient passé (3).

Sauvez ceux qui espèrent en vous, signalez vos miséricordes; gardez-moi de ceux qui s'élèvent contre votre droite, conservez-moi comme la prunelle de l'œil, couvrez-moi de l'ombre de vos ailes, à la face de ceux qui m'oppriment (4).

J'attendais le secours des hommes, et il n'en était point pour moi. Alors je me suis souvenu, Seigneur, de votre miséricorde et de vos œuvres, dès le commencement du monde. Vous délivrez, Seigneur, ceux qui vous attendent, et vous les arrachez aux mains de leurs ennemis (5).

Je sais que mon rédempteur est vivant, et qu'un jour il s'élèvera sur la terre. Et lorsque mon corps aura été consumé, je verrai encore le Seigneur dans ma chair. Je le verrai moi-même de mes yeux, et mes yeux le contempleront, moi-même et non un autre: cette espérance repose en mon sein (6).

(1) Ps. 70. 2. 3. 4. 6. 7. — (2) Ps. 30. 2. 6. 17. 18. — (3) Ps. 56. 1. 2. — (4) Ps. 16. 8. 9. 10. — (5) Eccli., 51. 10. 11. 12. — (6) Job., 19. 25. 26. 27.

Nous savons que si cette maison terrestre où nous habitons vient à se détruire, Dieu nous donnera dans le ciel une autre maison, une maison qui ne sera point faite de main d'homme, et qui durera éternellement (1).

Nous, nous vivons déjà dans le ciel ; c'est de là aussi que nous attendons le Sauveur Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui changera le corps de notre abaissement, en le rendant semblable à son corps glorieux (2).

Jésus-Christ sera encore maintenant glorifié dans mon corps, soit par ma vie, soit par ma mort, comme il l'a toujours été ; car Jésus-Christ est ma vie, et la mort m'est un gain ; être avec Jésus-Christ est sans comparaison meilleur (3).

Contre la défiance.

Pourquoi te troubler, ô mon âme ? pourquoi gémir en moi ? attends le Seigneur, je veux le louer encore : le salut vient de son regard, il est mon Dieu (4).

Seigneur, quand je marcherai au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrai aucun mal, parce que vous êtes avec moi (5).

Le Seigneur est ma lumière et mon salut ; que pourrai-je craindre ? Le Seigneur est le protecteur de ma vie ; qui me fera trembler ? Quand des armées camperaient autour de moi, mon cœur n'aurait point de crainte. Quand le signal du combat serait donné, je tressaillerais d'espérance (6).

Que Dieu se lève, et que ses ennemis soient dissipés ; que ceux qui le haïssent fuient devant sa face. Comme s'évanouit la fumée, comme la cire fond devant la flamme, que les impies disparaissent devant le Seigneur. Que les justes se rassasient de la présence du Seigneur, qu'ils s'abreuvent de ses joies, et s'enivrent de ses délices (7).

(1) 2 Cor., 5. 1. — (2) Phil., 3. 20. 21. — (3) Phil., 1. 20. 21. 23. — (4) Ps. 42. 5. — (5) Ps. 22. 4. — (6) Ps. 26. 1. 2. 5. 6. — (7) Ps. 67. 1. 2. 3.

Celui qui repose dans le secret du Très-Haut, s'affermira à l'ombre du Tout-Puissant. Je dirai au Seigneur : Vous êtes mon protecteur et mon asile, vous êtes mon Dieu, j'espérerai en vous (1).

Du milieu des angoisses j'ai invoqué le Seigneur; il m'a exaucé, et il a dilaté mon cœur. Le Seigneur est avec moi; je ne craindrai pas : que peut l'homme contre moi? Le Seigneur est avec moi; je dédaigne mes ennemis. Ils m'ont heurté pour précipiter ma chute; mais le Seigneur m'a soutenu.

Le Seigneur est ma force et ma gloire, il est devenu mon Sauveur.

Des cris de joie et de victoire retentissent sous la tente des justes. La droite du Seigneur a déployé sa force, la droite du Seigneur s'est élevée, la droite du Seigneur a signalé sa puissance. Je ne mourrai pas, je vivrai; je raconterai les œuvres du Seigneur. Le Seigneur m'a châtié avec sévérité, mais il ne m'a pas laissé en proie à la mort.

Ouvrez-moi les portes de la justice, j'y entrerai, je célébrerai le Seigneur. Voilà la porte du Seigneur, c'est là que les justes entrent.

Je vous rendrai grâces, ô mon Dieu, parce que vous m'avez exaucé, et que vous êtes devenu mon libérateur. C'est ici le jour que le Seigneur a fait : réjouissons-nous en lui, et tressaillons d'allégresse. Seigneur, je vous en conjure, sauvez-moi; Seigneur, soyez-moi propice (2).

Heureux l'homme qui craint le Seigneur, et qui met ses délices à accomplir sa loi. Son cœur est prêt, parce qu'il se confie au Seigneur; son cœur est affermi, il ne se trouble pas, jusqu'à ce qu'il voie la ruine de ses ennemis (3).

(1) Ps. 90. 1. 2. — (2) Ps. 117 passim. — (3) Ps. 111. 1. 7.

SEPTIÈME JOUR.

VOTRE EMPLOI SERA D'APPRENDRE COMMENT IL FAUT
RECEVOIR LE SAINT VIATIQUE.

MÉDITATION I.

Sur l'entrée de Notre-Seigneur dans la ville de Jérusalem, peu
de temps avant sa mort.

« Dites à la fille de Sion : Voici votre
Roi qui vient à vous plein de douceur. »

MATTH. 27.

*Le désir que le malade doit témoigner de recevoir le viatique,
et de la manière qu'il doit s'y préparer.*

I. POINT.

Considérez combien il est important de recevoir le viatique avec les plus saintes dispositions qu'on peut y apporter à l'exemple des habitants de Jérusalem. C'est le moyen le plus excellent et le plus doux pour n'aller pas dans le purgatoire, ou du moins pour en sortir au plus tôt. Saint Thomas l'appelle pour ce sujet le gage de la vie éternelle (1). Or, jamais on ne rend le gage qu'en prenant ce qu'il représente. Gardez-vous donc, dit ce père, de rendre au Père éternel le précieux corps de son Fils, qu'il ne vous donne le paradis, puisque c'en est le gage. Il le fera s'il trouve votre âme bien

(1) S. Thom., opusc. de S. Sacramento.

préparée à recevoir *cette infusion de la divine essence, cette portion de la vie éternelle, cette déification admirable, et ce miraculeux transport de la divinité dans le cœur de l'homme, et du cœur de l'homme dans la divinité* (1). On ne peut jamais apporter assez de préparation à la réception de ce divin sacrement toutes les fois qu'on s'en approche, car la vie n'est souhaitable que pour jouir de ce bonheur; mais surtout la première et la dernière fois demandent une pureté, un respect, un amour et une ferveur extraordinaires : la première, parce que Jésus-Christ se donne à l'âme pour la conduire dans les voies de la grâce; la dernière, parce qu'il se donne à elle pour la conduire à la gloire. Dites donc avec sainte Mechtilde : O Dieu plein de douceur, apprenez-moi comment je me dois préparer à recevoir le sacrement de votre adorable corps. Mon très-doux Seigneur, écrivez votre nom dans mon cœur; imprimez ce nom plus doux que le miel au fond de mon âme, par un souvenir continuels qui ne s'efface jamais (2).

II. POINT.

Considérez le soin que le malade doit avoir qu'on lui apporte de bonne heure le viatique, le désir qu'il doit en témoigner, et l'ordre qu'il doit en donner à ses domestiques, afin qu'ils ne craignent point de l'avertir sitôt qu'ils le verront en danger. *C'est une grande cruauté*, disait un de nos rois (3), *de n'avertir pas un malade lorsqu'on le voit en danger; parce que, comme celui qui est sur le bord du précipice qu'il ne voit pas, se perd sans ressource si on ne l'en avertit, aussi celui qui tend à sa fin, si on le laisse mourir sans lui donner avis du péril où il est, tombe souvent dans un abîme de*

(1) S. Cypr. creditus serm. de cœna Dom. S. Ambrosius. S. Bonavent., Guill. paris. — (2) Lib. 3, c. 21 et 23. — (3) Louis XIII, dans son voyage de Lyon étant dangereusement blessé.

peines et de malheurs éternels. Dites, dites hardiment à la fille de Sion : Voici votre Roi qui vient à vous. Ne craignez point, il est plein de douceur ; pensez seulement à bien le recevoir. Mais si on ne rend pas ce bon office au malade, que peut-il faire ? Il s'en peut lui-même apercevoir par le soin extraordinaire qu'on a de lui, lorsqu'il voit qu'on le veille, que les médecins le visitent plus souvent, que les domestiques sont plus empressés autour de lui ; alors, bien qu'on lui dise que ce n'est rien, il doit s'en défier, et demander lui-même les sacrements avec instance, témoignant qu'il est véritablement altéré du désir de recevoir son Sauveur, afin qu'il lui serve de guide et de force dans le voyage qu'il est près d'achever. Oh ! que cette soif est sainte et salutaire ! Oh ! qu'elle est nécessaire ! Mon âme brûle d'une soif ardente de recevoir mon Dieu (1). Il est fort, et je suis faible ; il est vivant, et je suis mourant ; n'ai-je pas sujet d'être altéré de mon souverain bien, où je trouve tout ce qui me manque ? « O Seigneur, je souhaite vous recevoir avec la même ardeur que si j'avais tout le désir et tout l'amour que jamais cœur humain a conçus. Agréez donc cet amour, non tel qu'il est actuellement en moi, mais comme s'il était aussi grand et aussi ardent qu'il le désire (2). »

III. POINT.

Considérez ce que le malade doit faire, attendant que le saint Sacrement arrive.

1. Il faut que sa chambre soit bien nette et bien ornée.
2. S'il a le moyen, il doit donner ordre que ses domestiques, ses enfants, ses proches et quelques-uns de ses amis aillent au-devant de son Sauveur, pour l'accompagner avec des flambeaux. C'est une sainte pratique de porter le saint

(1) Ps. 41. 3. — (2) Oraison de sainte Mechtilde.

Sacrement aux malades sous un poêle, pour lui rendre plus d'honneur; et il serait à souhaiter qu'elle fût gardée dans toutes les paroisses du royaume et de tout l'univers. Heureux ceux à qui Dieu inspire le désir d'établir et de fonder une semblable dévotion, l'éternité ne sera pas trop longue pour les récompenser.

3. Pendant qu'on apporte le viatique, que le malade demeure dans le recueillement et dans une amoureuse attente mêlée d'une douce inquiétude, comme un bon serviteur qui attend son maître, et qui se réveille à tous coups pour écouter s'il ne frappe point à la porte. Eh! que ne doit faire celui qui attend le guide de son éternité et le gage de sa béatitude! O mon âme, attendant le Seigneur, ne soyez point languissante, ne perdez pas un moment; agissez vigoureusement, attendant la bienheureuse espérance et l'avènement glorieux du grand Dieu, notre Sauveur Jésus-Christ, qui s'est donné pour nous. Heureux ceux qui aiment son avènement et qui le souhaitent avec ardeur (1)!

Prière de sainte Mechtilde que le malade peut dire en attendant le saint Sacrement.

O Marie, ma souveraine, souvenez-vous de la pureté virginale avec laquelle vous conçûtes le Fils de Dieu, lorsque l'ange vous l'annonça, et de la profonde humilité avec laquelle vous l'attirâtes du ciel. En vue de cette sainte réception, obtenez-moi une parfaite pureté de conscience et une vraie humilité. *Je vous salue, Marie, pleine de grâce, etc.*

O ma souveraine, souvenez-vous de la douceur avec laquelle vous reçûtes votre Fils à sa naissance, la première fois que vous le vîtes et que vous le reconnûtes pour vrai Dieu; obtenez-moi, je vous prie, une vive foi et une véritable connaissance de Dieu. *Je vous salue, Marie, etc.*

O ma souveraine, qui avez toujours été prête à recevoir la grâce, et qui n'y avez jamais mis aucun obstacle, obtenez-moi, je vous prie, un cœur toujours prêt à recevoir mon Sauveur, et toujours disposé à recevoir ses inspirations. *Je vous salue, Marie, etc.*

O ma souveraine, souvenez-vous de la dévotion et de la reconnaissance avec laquelle vous receviez le précieux corps de votre bien-aimé Fils, sachant mieux que tout autre le grand bien qui nous en revient; obtenez-moi, je vous prie, les sentiments d'une parfaite reconnaissance vers Dieu pour cet inestimable bienfait. *Je vous salue, Marie, etc.*

O ma souveraine, souvenez-vous de la très-amoureuse réception que votre cher Fils vous fit, lorsqu'il vous appela à soi; obtenez-moi, s'il vous plaît, la grâce de le recevoir avec une sainte allégresse d'esprit, avant que de sortir de ce monde; car si un homme savait le bien qu'il reçoit de la sainte communion, il pâmerait de joie, il en mourrait. *Je vous salue, Marie, etc.*

MÉDITATION II.

Sur l'entrée de Notre-Seigneur dans la ville de Jérusalem,
peu de temps avant sa mort.

« Dites à la fille de Sion : Voici votre
Roi qui vient à vous plein de douceur. »

MATTH. 21.

*Le bon accueil que le malade doit faire au Fils de Dieu à son
entrée, et les vertus qu'il doit exercer en sa présence.*

I. POINT.

Au premier son de la clochette, qui vous avertira que votre roi et votre Sauveur s'approche, dites à votre âme avec une

nouvelle ferveur : *Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur. Oh ! qu'il a de bonté de vouloir vous honorer de sa présence, et vous procurer tous les biens de l'éternité ! Dites à toutes vos puissances : Sortez, filles de Sion : voici l'époux qui vient à vous, allez au-devant de lui (1).* Jetez à ses pieds l'attache que vous avez à la vie, aux biens, aux honneurs, aux commodités du corps, qui sont les habits qui vous couvrent ; témoignez-lui la joie et la consolation que vous recevez de sa venue. *Gloire au Fils de David. Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ; gloire à mon Sauveur sur la terre, gloire au plus haut des cieux (2).* Venez, Seigneur, triompher de tous les ennemis de mon salut ; venez sauver votre pauvre serviteur qui vous reçoit à cœur ouvert, avec toutes les incommodités de la maladie qui le conduit à la mort.

II. POINT.

Lorsque Notre-Seigneur paraîtra dans votre chambre, adorez-le avec un profond respect, et dites au fond de votre cœur, par un véritable sentiment de votre indignité : Eh ! Seigneur, d'où me vient cet honneur, que vous daigniez me visiter ? *Je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison.* Saint Jérôme se jeta hors de son lit, lorsqu'on lui apporta le Saint-Sacrement. Il était couché sur une pauvre natte, couvert d'un rude cilice ; son corps n'était que des os assemblés et liés ensemble. Il se mit néanmoins à genoux sur la terre nue pour recevoir son Sauveur avec plus de révérence. Plusieurs saints, à son exemple, étant à l'article de la mort, et n'ayant plus qu'un souffle de vie, se sont levés lorsqu'on leur apportait le saint viatique, et faisant un dernier effort, nonobstant leur extrême faiblesse, sont allés au-

(1) Cant. 3. 5. — (2) Matth. 21. 9.

devant de lui, se prosternant en terre sitôt qu'ils le voyaient, pour l'adorer avec des corps tout tremblants de respect, avec des âmes anéanties dans la pensée de leur bassesse, et avec des sentiments d'une humilité si profonde, qu'elle nous doit donner de la confusion, à cause de nos irrévérences pendant que nous sommes dans une pleine santé, et nous instruire de ce que nous devons faire lorsque nous recevrons pour la dernière fois Notre-Seigneur.

Actes d'humilité et de respect.

1. O roi de gloire, est-il possible que vous daigniez abaisser jusque-là votre incompréhensible grandeur, que de venir à la plus vile de toutes les créatures? Oh! que votre bonté est grande! oh! que je suis confus de vous voir si mal reçu! Je vous conjure par votre souveraine pureté et sainteté, qui demande de si grandes dispositions pour vous recevoir, de suppléer à mon impuissance; et puisque vous êtes déjà en moi par votre immensité, recevez-vous vous-même en moi par votre grâce, et rendez-vous par moi l'honneur que je vous dois.

2. Que ne puis-je abaisser le ciel, la terre et l'enfer avec toutes les créatures, pour vous adorer et vous rendre tout honneur et respect, ô très-doux et très-fidèle ami (1)!

3. Y a-t-il quelque lieu en moi où mon Dieu puisse venir? où puisse venir mon Dieu, le Dieu qui a fait le ciel et la terre? Est-il possible, Seigneur, qu'il y ait quelque chose en moi qui soit capable de vous comprendre? Le ciel même et la terre que vous avez créés, et dans lesquels vous m'avez créé, sont-ils capables de vous recevoir (2)?

4. Que je vous connaisse, mon Dieu, qui voyez le fond de mon cœur; que je connaisse votre infinie grandeur, comme vous connaissez mon néant. Unique force de mon âme, en-

(1) B. Mechtild., c. 18. — (2) S. Aug., l. 1 Confes., c. 2.

trez en elle, et rendez-la si capable de vous recevoir, qu'elle soit tout occupée et toute possédée de vous, et qu'elle n'ait plus ni tache ni ride (1).

5. O. Jésus! ô l'auteur de mon salut! je vous offre ma pauvre âme, je vous donne mon cœur chétif, tiède et languissant. Source d'eau vive, purifiez-moi. O Père céleste, donnez-moi la force de faire cette grande action. O Fils unique, sagesse éternelle du Père, donnez-moi l'intelligence et la prudence. Esprit-Saint, amour du Père et du Fils, enflammez mon cœur, et purifiez mon âme par le feu de votre charité, afin que je puisse recevoir ce très-saint Sacrement avec une vive foi (2).

III. POINT.

Écoutez avec dévotion les prières que fait le prêtre qui vous administre les sacrements. En entrant chez vous, et tenant votre maître entre les mains, il donne la paix à toute votre famille; il vous arrose de l'eau bénite, qui a la force de chasser les démons, et d'exciter en vous des mouvements de charité et de contrition pour purifier votre âme. Il vous souhaite une parfaite blancheur; il supplie le Père éternel de vous envoyer son saint ange, pour vous garder, pour vous protéger, visiter et défendre contre tous les ennemis de votre salut. Joignez-vous à ses prières pour demander la même grâce, et recevez avec respect les paroles qu'il vous dit pour votre instruction et pour votre consolation.

Ensuite dites le *Confiteor*, et concevez un sincère repentir de vos fautes, afin de recevoir l'absolution que le prêtre vous donne.

(1) Idem, l. 10 Confes., c. 1.^{re} — (2) B. Pascalis Babylonius cujus anima visa est curru igneo in cœlum rapi ipsâ horâ transitûs sui, 17 maii 1592 hâc oratione utebatur ante communionem.

Enfin, adorez l'agneau de Dieu qu'il vous présente pour vous conduire au ciel, et vous délivrer des embûches que vous tend le malin esprit à ce dangereux passage. Prenez-le de la main de ce ministre de l'Église avec les plus intimes sentiments de foi, d'espérance, d'amour, d'humilité et d'action de grâces qu'il vous sera possible.

MÉDITATION III.

Sur l'entrée de Notre-Seigneur dans la ville de Jérusalem,
peu de temps avant sa mort.

« Gloire soit au Fils de David : béni
soit celui qui est venu au nom du Sei-
gneur. » MATTH., 21.

Ce que doit faire le malade après avoir reçu le viatique.

REMARQUE.

Saint Matthieu remarque qu'à l'entrée du Fils de Dieu dans Jérusalem, toute la ville s'émue. Les interprètes expliquent diversement cette émotion générale : les uns l'attribuent à l'envie et à l'indignation des pharisiens, qui s'émuèrent voyant l'honneur que tout le peuple rendait au Fils de Dieu, et les merveilles qu'il opérait ; les autres, à la peur des habitants, qui voyant ce concours, et entendant ces acclamations publiques, craignaient quelque sédition ; les autres, à la nouveauté de ce spectacle qui les surprenait, n'en sachant pas la cause (1). Quelques-uns disent que c'était un mouvement extraordinaire du Saint-Esprit, qui excitait la

(1) S. Hieron.

dévotion des citoyens, et les portait à honorer l'entrée de Notre-Seigneur, à lui donner des louanges, à étendre leurs vêtements sur le chemin, et à couper des branches de palmiers et d'oliviers, pour lui témoigner la joie qu'ils avaient tous de sa présence avec l'amour et le respect qu'ils lui portaient. C'est un crayon de ce que doit faire le malade après avoir reçu le saint viatique; il doit exciter toutes les puissances de son âme, et toutes les plus saintes affections pour s'entretenir avec son très-aimable Seigneur, au plus profond de son cœur, et s'enfermer avec lui dans ce cabinet d'amour, afin de jouir de sa délicieuse présence.

Nous mettons ici diverses pratiques qu'il est bon de savoir et de méditer souvent, afin de s'en pouvoir servir au besoin; celui qui assiste le malade les lui doit suggérer, s'il ne les peut faire tout seul.

I. POINT.

*Pratiquer des actes de foi, d'espérance, d'amour
et de louange.*

Acte de foi.

Jetez-vous d'abord en esprit aux pieds de Notre-Seigneur, embrassez-les étroitement, et dites-lui comme les saints avec une ferme foi : Mon Seigneur et mon Dieu, je vous adore comme mon créateur et mon rédempteur, avec le plus grand respect que peut avoir une créature (1). Eh ! d'où me vient ce bonheur, que vous daigniez m'honorer de votre présence (2) ? Seigneur, qui êtes-vous, ô Dieu plein de douceur ? et qui suis-je, moi petit ver de terre, qui ne suis pas digne d'être votre esclave (3) ? O Dieu éternel, vous êtes une très-pure beauté, et je ne suis que pourriture ; je suis la mort, et

(1) S. Thom. — (2) S. Eliz. — (3) S. Francis. apud Vad. in Ann. ad ann. 1224. n. 35.

vous la vie; vous êtes la lumière, et moi les ténèbres; vous êtes la sagesse même, et je ne suis que folie; vous êtes l'infini, et moi un néant revêtu d'impuissance; vous le médecin, et moi un pécheur couvert de plaies (1). Est-il bien possible qu'étant ce que je suis, et vous ce que vous êtes, ô souveraine majesté, vous abaissiez jusqu'à mon néant votre incompréhensible grandeur, et que vous cherchiez une place dans mon cœur, vous qui remplissez le ciel et la terre de votre gloire, et qui concevez les hommages de tous les séraphins qui s'abiment dans le respect devant vous?

Acte d'espérance.

Oui, je le crois fermement, et cette bonté infinie dont vous usez en mon droit, me fait espérer que votre divine face que les anges adorent, ne sera pas toujours cachée à mes yeux; mais que bientôt vous tirerez le voile qui couvre cette infinie beauté qui ravit tous les saints, et qu'alors je la verrai clairement, et me rassasierai de sa vue bienheureuse pendant toute l'éternité.

Acte d'amour.

C'est mon souverain désir, et je proteste devant toutes les créatures que vous êtes l'unique objet de mon cœur, et que tout ce qui est dans le monde ne m'est rien en comparaison de vous. Aussi je ne tiens plus à rien, et je suis prêt de partir, quand il vous plaira, de cette vie. Eh! que pourrais-je regretter ou désirer, vous ayant dans moi, vous qui êtes tout, et qui me tenez lieu de toutes choses. Je vous tiens, mon Seigneur, et je me lie à vous de tout l'amour de mon cœur (2). Je ne vous dis point comme Jacob : *Si vous ne me bénissez, je ne vous quitterai point*. Quand vous me donneriez mille bénédictions, je suis résolu de ne vous aban-

(1) S. Cath. Sen. in dialog. — (2) S. Gert., Exer. piet.

donner jamais. Enlevez-moi quand il vous plaira : oh ! que je serai heureux et assuré en votre compagnie ! mais je ne veux plus vous abandonner désormais.

Acte de remerciement.

Souffrez seulement que j'emploie ce peu de vie qui me reste à vous aimer, à vous louer et à vous remercier de toutes les faveurs dont vous m'avez comblé jusqu'ici, et particulièrement de l'honneur que j'ai de vous posséder maintenant. Je le fais, mon très-charitable et très-libéral bienfaiteur, de toute la tendresse d'un cœur plein de reconnaissance, plus grande que je ne saurais expliquer ; et je convie tous les anges et tous les hommes à vous louer et glorifier avec moi. Que toute la force et la puissance de votre divinité vous loue pour moi et en moi ; que toute l'amitié et l'affection de votre sainte humanité vous satisfasse pour moi ; que toute la majesté et la magnificence de la Trinité vous glorifie en vous-même pour moi, et vous rende cette très-digne louange, que vous êtes suffisant à vous-même, et que vous suppléiez à la créature, pour vous témoigner une reconnaissance parfaite et accomplie. Ainsi soit-il (1).

II. POINT.

Recommander à Dieu notre agonie à l'exemple des saints.

Mon très-aimable Sauveur, il me faudra bientôt combattre contre l'enfer et la mort, vous savez la force et les ruses de mes ennemis ; si je suis seul dans ce combat, je suis perdu ; ayez pitié de ma pauvre âme, qui ne s'est jamais trouvée dans un si extrême danger. Je n'ai personne qui m'assiste, sinon vous seul ; nul autre que vous ne me peut secourir dans ce dernier assaut ; si vous n'accourez à mon aide, c'est fait

(1) Exercit. piet. S. Gertrudis.

de moi : je ne résisterai jamais contre de si puissants adversaires. Venez donc à mon secours, *soyez mon protecteur et le lieu de mon refuge*. Il y va de votre gloire, il s'agit du fruit de votre rédemption et du prix de votre sang. Ce sont vos ennemis que j'ai à combattre ; c'est à votre image qu'ils en veulent en m'attaquant ; ne souffrez pas qu'ils se vantent, en me surmontant, d'avoir prévalu contre vous. Mettez-moi près de vous, je suis trop fort ; mais sans vous je ne puis rien. *Ayez pitié de moi, Seigneur, ne me délaissez pas, ne vous éloignez pas de moi* (1).

III. POINT.

Remettre son âme entre les mains de Jésus-Christ, le reconnaître pour notre juge, l'accepter humblement, et le prier de nous être favorable.

Seigneur, lorsque vous entrâtes dans la ville de Jérusalem, la compassion que vous eûtes de ses misères et de son aveuglement, vous fit verser beaucoup de larmes. J'espère que vous aurez la même tendresse pour moi, maintenant que vous êtes entré au milieu de mon cœur, et au plus profond de mon âme. Oh ! que vous y voyez de désordres ! ô charitable samaritain ! je ne vous demande pas que vos mains salutaires, qui ont guéri tant de malades par leur attouchement, s'appliquent à la guérison de mon corps. Je meurs volontiers, puisque c'est votre bon plaisir ; mais je vous conjure de guérir les plaies de mon âme, avant qu'elle tombe dans la mort éternelle. Hélas ! je porte déjà mon juge dans mon sein, et il me faudra bientôt paraître devant vous. *J'entends votre voix qui m'appelle ; je m'en vais, mon Dieu, non pas avec mes mérites, mais seulement avec votre miséricorde, que j'implore par le mérite et l'efficace de votre précieux sang, de votre*

(1) Ps. 26. 9.

précieux sang, de votre précieux sang ! O Père des miséricordes, je remets mon âme et mon esprit entre vos mains (1). Si vous avez égard à l'énormité de mes offenses, je ne puis espérer de salut ; vous êtes mon unique ressource, mon très-doux Jésus, n'oubliez pas vos bontés, laissez-vous fléchir par mes gémissements, pendant qu'il me reste encore un peu de temps pour obtenir le pardon et l'abolition de mes crimes. Que ces yeux qui ont été autrefois si doux et favorables aux pécheurs, me regardent en pitié ! Que cette bouche divine, qui ne s'ouvrit jamais ici-bas pour condamner personne, ne me refuse pas une parole de bénédiction, de consolation et de vie ! Que votre sainte âme sanctifie la mienne ; que votre divin esprit éclaire mes ténèbres ; que votre cœur amoureux échauffe ma volonté du feu de l'amour que vous me témoignez si hautement par la visite dont vous m'avez honoré. Quoi, seriez-vous venu du ciel dans cette pauvre maison, dans ce cœur affligé sans y faire du bien ? N'êtes-vous pas le pain vivant qui donnez la vie au monde ? la mort peut-elle subsister en votre présence ? Ah ! Seigneur, chassez-la loin de mon âme ; ne perdez pas le fruit de votre voyage ; tenez-moi bien uni à vous par les liens de votre amour ; appliquez-moi les travaux de votre vie, rendez les mérites de votre mort efficaces à mon égard, et ne permettez pas que votre sang ait été répandu inutilement pour moi.

Faites aujourd'hui votre testament spirituel ; ou si vous l'avez déjà fait, lisez-le de nouveau pour en ratifier tous les articles.

(1) S. Catharina Senensis, in litteris suis.

ENTRETIEN POUR LE SEPTIÈME JOUR,

EN FORME DE TESTAMENT SPIRITUEL.

Plusieurs personnes vertueuses, pendant leur retraite annuelle, ou en quelque autre temps qui leur semble plus commode, font une espèce de testament spirituel, par lequel elles déclarent leurs dernières dispositions touchant l'honneur de Dieu et le salut de leur âme, dans lesquelles elles veulent mourir, afin de se les faire lire à l'heure de la mort, si elles ne peuvent pas les prononcer elles-mêmes.

*En voici une formule prise en partie des protestations
de saint Charles Borromée.*

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Me voyant près de mourir, et ayant encore l'esprit pleinement libre par votre miséricorde, ô mon très-aimable Sauveur, je proteste à votre divine majesté, en présence du saint ange que vous m'avez donné pour me garder, que je veux mourir dans la foi et dans les sentiments de l'Église catholique, apostolique et romaine, dans lesquels tous vos saints et vos amis sont décédés.

1. Je crois fermement, mon Dieu, tout ce que vous nous avez révélé, et je renonce dès à présent à toutes les tentations d'infidélité et de désespoir, qui me pourraient arriver par la malice du démon ou par la faiblesse de mon esprit.

2. J'accepte dès maintenant la mort pour l'amour de vous, non tant pour être délivré des misères de la vie, et pour jouir plus tôt de la gloire, que pour accomplir votre sainte volonté.

3. Je me sou mets à tout ce qu'il vous plaît que j'endure,

soit au corps ou en l'âme, et je vous l'offre en l'union de votre très-sainte agonie, pour satisfaire à votre justice, et réparer le tort que j'ai fait à votre gloire.

4. Je renonce désormais au monde, à la chair, à la vie présente, à l'usage des sens, à la compagnie des vivants, et à tous les contentements de la nature, parce que vous le voulez ainsi, et que je mérite d'en être privé.

5. J'espère, mon très-doux et très-miséricordieux Seigneur, que votre bonté me pardonnera mes péchés, car je suis assuré que votre clémence surpasse infiniment la grandeur de mes offenses. C'est donc, ô mon Dieu, sur l'abîme de vos miséricordes infinies, et sur les mérites de votre mort, qui est la source de vos bénédictions célestes, que je m'appuie, et que j'attends le pardon que vous avez demandé pour moi sur la croix, avec des larmes de sang, et la grâce de persévérer jusqu'à la fin dans votre amour. *C'est en vous, Seigneur, que j'ai espéré; que je ne sois pas confondu à jamais* (1).

6. O mon Dieu, mon souverain bien et ma dernière fin, qui m'avez commandé de vous aimer, je proteste en votre divine présence de le vouloir faire de tout mon cœur, désirant que mon âme demeure épurée et dégagée de tout autre amour que du vôtre? Je renonce de tout mon pouvoir à tout autre intérêt, et ne veux désormais m'occuper que de vous. O mon Dieu et mon tout! dans le temps et dans l'éternité, que je sois tout à vous et tout pour vous, comme vous êtes tout pour moi. Oh! que j'ai de regret de vous avoir aimé si tard et si peu!

7. O ma béatitude, ma lumière, ma vie, je soupire après vous, et je souhaite avec des ardeurs inexprimables de me voir un jour uni avec vous pour vous aimer et glorifier le plus purement et parfaitement qu'il est possible. C'est pour-

(1) Psal. 70. 1.

quoï je vous prie, ô le Dieu de mon cœur, que vous tiriez mon âme de la prison de mon corps, et que vous rompiez, s'il vous plaît, les liens qui la tiennent captive pour la mettre dans la liberté de vos enfants, afin qu'elle vous chante éternellement des cantiques d'amour et de bénédiction dans la région des vivants, puisque c'est en cette seule région, et non pas en celle des mourants, que je vous louerai et aimerai parfaitement (1). C'est là, ô mon Dieu, que je vous plairai sans vous déplaire, que je vous contemplerai sans obscurité, que je vous aimerai sans inconstance, et que les devoirs que je vous rendrai y seront sans défaut. *Mon âme est altérée de Dieu, du Dieu vivant. Que vos tabernacles sont aimables, Seigneur Dieu des armées! je serai rassasié quand m'apparaîtra votre image* (2). Jusque-là, mon Seigneur, je n'aurai point de repos; je languirai d'amour, mon cœur me battra sans cesse dans la poitrine; vous l'avez fait pour vous, et il sera toujours agité jusqu'à ce qu'il repose pleinement en vous.

8. O Père éternel, Père des miséricordes, Père des lumières, de qui descend tout don parfait, je vous rends par le cœur amoureux de Jésus-Christ Notre-Seigneur, des actions infinies de grâces pour tous les biens qu'il vous a plu me faire par votre seule bonté, et de tous les moments de ma vie, dont j'ai joui si longtemps, et que je remets entre vos mains avec un cœur plein de reconnaissance et d'amour. Je vous remercie derechef en toute humilité de l'usage que vous m'en avez donné, comme aussi de tous les moments de l'éternité bienheureuse, et de tous les biens de la gloire que j'espère par les mérites des plaies de mon Sauveur, qui me les a acquis avec tant de peine; et j'invite tous les saints et toutes les créatures à vous en louer pour moi.

9. Hélas! quand je considère le mauvais emploi que j'ai

(1) Psal. 1. 14. 9. — (2) Psal. 16. 15.

fait de tous ces biens que je n'ai payés que d'ingratitude, j'ai une douleur très-sensible et un regret extrême de ma mauvaise vie, dont je vous demande très-humblement pardon, vous suppliant d'effacer les taches de mon âme avec le sang de votre très-cher Fils, et d'oublier mes négligences passées, qui m'ont tant de fois retiré des voies de votre Saint-Esprit, frustrant les desseins que votre bonté avait sur moi. *N'entrez point, mon Dieu, en jugement contre votre pauvre serviteur;* mais puisque vous ne rejetez pas le sacrifice d'un cœur contrit et humilié, accordez-moi cette grâce, que je pleure mes offenses pendant ce qui me reste de vie, et que je meure dans l'esprit de pénitence, à l'exemple de tous vos saints.

10. O mon Seigneur Jésus, par cette ardente charité qui détacha votre très-sainte âme de votre sacré corps, faites-moi la grâce que lorsque mon âme sortira de son corps, mon cœur blessé d'amour et brisé de douleur puisse apaiser votre colère. O Vierge sainte, heureuse porte du ciel, donnez-moi une des larmes de votre Fils, et un des soupirs de votre cœur percé de douleur au pied de la croix, pour suppléer à ma contrition, et recevez mon âme au nombre de celles qui obtiennent par votre intercession le pardon de leurs offenses et la vie éternelle. O mon fidèle gardien, prenez soin du dernier moment de ma vie, et m'assistez si puissamment contre tous mes ennemis, que je sorte victorieux de ce dernier combat, en mourant dans l'amour et par l'amour de mon Dieu et de mon très-doux Sauveur. Ainsi soit-il.

HUITIÈME JOUR.

VOTRE EMPLOI SERA D'APPRENDRE COMMENT IL FAUT QUE LE MALADE REÇOIVE L'EXTRÊME-ONCTION, ET SE COMPORTE A L'AGONIE.

MÉDITATION I.

De l'agonie sous la figure d'une ville assiégée, et réduite à l'extrémité.

« Il viendra un jour terrible pour vous, que vos ennemis feront une circonvallation autour de vos murailles ; ils vous environneront de tranchées, ils vous serreront de tous côtés, ils vous raseront et détruiront entièrement, vous et vos enfants qui sont dans vos murs, sans laisser pierre sur pierre. »

LUC., 19.

I. POINT.

Considérez que le siège de Jérusalem et sa totale destruction, que Jésus-Christ prédit et pleura le jour même de son triomphe, est une image de la mort qui attaque le corps, et du démon qui attaque l'âme. La mort environne le corps du malade, elle le presse, l'abat et le renverse par terre, et le détruit entièrement, sans laisser un os sur l'autre. Les malins esprits, dit saint Grégoire, assiègent l'âme lorsqu'elle est prête à sortir du corps. Ils l'environnent de tranchées lorsqu'ils lui remettent devant les yeux les péchés qu'elle a com-

mis, et qu'ils tâchent, par la violence des tentations, de la faire tomber avec eux dans la damnation éternelle (1). Il ne demeure pierre sur pierre, parce que toutes ses vaines espérances et ses desseins ambitieux sont renversés. La cause de ce malheur est le peu de prévoyance du danger qui nous menace (2). *Ah ! si vous connaissiez, au moins en ce jour qui vous est favorable, les choses qui se présentent pour vous donner la paix ; mais maintenant elles sont cachées à vos yeux* (3). Il y a un jour qui est pour nous, il y en a un contre nous ; celui qui est pour nous, c'est la vie ; celui qui est contre nous, c'est le jour de notre mort. L'un et l'autre sont inconnus aux pécheurs ; ils ne savent pas les biens qu'ils perdent durant la vie, ni les maux que la mort traîne avec elle : de là vient qu'ils abusent de la vie présente, et qu'ils ne pensent pas à la mort. Cette faute est sans excuse et sans remède ; c'est pourquoi il la faut éviter, et prévoir de bonne heure les assauts que nos ennemis nous peuvent livrer.

II. POINT.

Considérez que le premier assaut du démon, et la première tentation qui attaque le malade, est l'impatience qui naît de toutes les circonstances fâcheuses qui accompagnent son état. Les douleurs continuelles, le dégoût des viandes, l'ardeur de la fièvre, le défaut du sommeil, l'amertume des médecines, l'importunité des remèdes qui abattent le corps et tourmentent l'esprit, servent au démon comme de soldats pour presser un homme faible, et le faire tomber dans l'inquiétude, dans le chagrin, dans le murmure et dans la colère contre ceux qui l'assistent, et souvent contre Dieu même ; car plus le désir qu'il a de la santé est grand, plus la tenta-

(1) S. Greg., homil. 39 in Evang. — (2) Ps. 145. — (3) Luc. 19. 42.

tion est forte ; et quelquefois elle le pousse si avant , qu'il va chercher des remèdes illicites jusqu'aux enfers ; comme ce roi d'Israël , que Dieu punit de mort pour avoir eu recours à Béalzébuth dans sa maladie (1).

Pour vous défendre contre cette tentation , proposez-vous , en premier lieu , l'exemple de Jésus-Christ , qui reçoit le calice de la mort avec un profond respect dans le jardin des Olives , comme venant de la main de son Père ; et dites avec lui lorsque le mal vous presse : Ne voulez-vous pas que je boive le calice que mon Père m'a donné ? Comment donc s'accompliront les saintes Écritures , et les desseins de Dieu sur ma personne ?

En second lieu , regardez-le attaché à la colonne , déchiré de coups , tout couvert de plaies , souffrant sans se plaindre , et payant les fautes qu'il n'a pas faites (2). Pourquoi n'acceptez-vous pas le peu que vous souffrez en satisfaction de vos offenses ? Ne vaut-il pas mieux faire ici votre purgatoire qu'en l'autre vie , et n'est-ce pas un plus grand bonheur , comme dit saint Grégoire , de sortir libre de ce monde , que d'être obligé à chercher votre liberté après que vous serez entré dans la prison (3).

Regardez-le , en troisième lieu , couronné d'épines qui lui percent la tête et qui en font un homme de douleurs. *Ecce homo*, voici l'homme , voici le roi des affligés , le modèle des patients , qui vous dit comme à ce bon évêque dont parle saint Cyprien : Vous craignez de souffrir , et vous ne voulez pas mourir ; que voulez-vous que je vous fasse ? Il ne vous est pas expédient de vivre sans souffrir : je ne suis entré dans le ciel que par la croix ; pensez-vous y entrer autrement ?

Enfin , regardez-le portant sa croix et tombant sous la pesanteur de ce fardeau , où sont tous les péchés du monde , dont les vôtres ne font pas la moindre partie. Pleurez sur

(1) Ps. 1. 6. — (2) Is. 4, 6. — (3) S. Greg., l. 4 dialog., c. 58.

lui qui est si mal traité; pleurez encore plus sur vous qui en êtes la cause; élevez-vous au-dessus de votre faiblesse, pour porter en esprit de pénitence votre corps appesanti, avec toutes les douleurs de la maladie et de la mort.

III. POINT.

Considérez que le second assaut et la seconde tentation qui met le malade en danger de son salut, est la crainte excessive de la mort, qui vient de la trop grande attache qu'il a aux biens, aux honneurs, aux plaisirs, à la vie, dont la perte est si fâcheuse à quelques-uns, qu'ils s'emportent contre Dieu même, l'accusant de cruauté de leur ravir sitôt la jouissance des biens qu'il leur avait donnés.

Pour vous précautionner contre cet ennemi, établissez-vous bien dans la parfaite soumission que vous devez à Dieu, qui est le maître de la vie et de la mort. Quel tort vous fait-il de vous redemander un bien qui lui appartient? Vous le priez tous les jours que son bon plaisir soit accompli; et quand il faut obéir, vous n'allez où il vous appelle que par force comme un esclave. Comment vous verra-t-il de bon œil, si vous ne vous présentez devant lui qu'à regret?

Considérez, en second lieu, que la mort est inévitable, et que l'arrêt que Dieu a porté contre tous les enfants d'Adam est irrévocable. A la vérité, si vous étiez sans péché, vous en pourriez peut-être appeler; car ce n'est point Dieu qui a fait la mort, c'est le péché qui l'a introduite dans le monde. Mais puisque vous êtes pécheur, ayant fait la faute, vous en devez porter la peine. Et puisque tôt ou tard il faut mourir, pourquoi non pas à cette heure que Dieu l'ordonne? Peut-être, dites-vous, que vous seriez mieux préparé une autre fois. Qu'en savez-vous? êtes-vous le maître des temps? J'ai honte de vivre, disait saint Bernard, parce que je pèche sans cesse : et je crains de mourir, parce que je ne suis pas

prêt ; mais enfin j'aime mieux me jeter entre les bras de la miséricorde , que de multiplier mes crimes en prolongant les jours de ma vie. En effet , pourquoi désirer la vie , sinon pour faire pénitence ? Et qui sait s'il la fera ? Qui de nous est assuré de l'avenir ? La mère de sainte Catherine de Sienne étant malade , et craignant de mourir , pressa sa fille de demander à Dieu qu'il lui prolongeât la vie. Notre-Seigneur lui répondit qu'il n'était pas expédient pour elle de vivre plus longtemps. La malade néanmoins obligea la sainte de redoubler ses prières , ce qu'elle fit ; mais Notre-Seigneur lui dit : Puisque votre mère veut que je lui accorde la vie , je lui laisse à son choix de vivre ou de mourir à présent ; mais elle regrettera bien des fois de n'avoir pas accepté la mort. L'événement fit voir la vérité de cette prédiction ; la pauvre femme fut affligée de tant de disgrâces , qu'elle eut tout le loisir de s'ennuyer de vivre , et de se repentir du choix qu'elle avait fait ; et ce qui est plus fâcheux que toutes les misères de la vie , elle mourut sans confession , après avoir vécu longtemps sans consolation. Eh ! que feriez-vous si le même vous arrivait ? Êtes-vous assuré de trouver un saint qui vous ressuscitât par ses prières , comme fit sainte Catherine , pour vous donner le loisir de faire pénitence ? Suivez un plus sage conseil , faites de nécessité vertu. Résignez-vous au bon plaisir de Dieu ; abandonnez-vous à sa miséricorde. Les saints ont désiré de mourir pour rendre témoignage à la vérité ; acceptez la mort pour témoigner votre soumission aux ordres de Dieu. Ils ont été martyrs de la foi , soyez-le de l'obéissance ?

IV. POINT.

Considérez que le plus dangereux assaut et la plus violente tentation de l'ennemi à l'heure de la mort viennent de la crainte excessive des jugements de Dieu ou d'une trop grande présomption et confiance en ses propres forces ; car si le dé-

mon voit l'esprit du malade affaibli par la tristesse, par les douleurs et par les infirmités du corps, il l'épouvante par des spectres horribles, par le souvenir de ses péchés, dont il lui représente l'énormité pour le faire tomber dans le désespoir. Mais s'il s'aperçoit que Dieu console le moribond, et que sa bonne conscience est pour lui une source de joie et de repos, alors il tâche de le faire entrer dans une vaine complaisance en ses bonnes œuvres, et dans une fausse assurance de son salut. C'est ainsi qu'il voulut tromper un saint religieux de la compagnie de Jésus dont parle le père Récupite dans ses *Industries*, lui persuadant qu'il était déjà arrivé au port, et qu'il n'avait plus rien à craindre; mais le malade agonisant, qui s'était de longue main solidement établi dans l'humilité et dans la confiance en Dieu, lui répartit : Je ne suis pas encore dans le port; mais j'espère que j'y serai bientôt par les mérites du précieux sang de Jésus-Christ. Excellente instruction, qui nous apprend qu'il n'y a point de moyen plus sûr pour éviter ces deux écueils, que celui d'une profonde humilité, soutenue de la confiance et la miséricorde de Dieu; car, d'un côté, tandis que l'âme se tient dans son néant, elle est invisible et inaccessible au démon, qui ne trouve point de prise sur ce qui n'est rien; et de l'autre, elle attire Dieu à son secours, parce que c'est le lieu où son esprit repose, et qu'il est, en quelque façon, obligé à défendre.

Pour donc prendre les véritables sentiments de cette vertu, jetez les yeux sur son original, je veux dire sur Jésus-Christ crucifié, qui s'est humilié et anéanti jusqu'à mourir sur une croix. Si vous êtes tenté de présomption, il sera le remède de votre orgueil, et si vous penchez du côté du désespoir, il sera l'appui de votre confiance.

Dites-lui donc humblement : Seigneur, n'entrez point en jugement avec votre serviteur, car nul homme vivant ne se peut justifier en votre présence. Gardez, s'il vous plaît, un petit rayon de votre miséricorde à votre pauvre chétif serviteur.

Notre frère Annibal Caccia, qui mourut à Milan dans la seconde année de son noviciat, baisant tendrement le crucifix, répétait souvent ces paroles du quatrième livre des Rois : *Qui suis-je, et qu'y a-t-il dans votre serviteur qui mérite que vous regardiez un chien mort tel que je suis* (1)?

Le cardinal Robert, neveu du pape Jules III, rendit l'esprit en disant trois fois : humilité, humilité, humilité. Ainsi l'humilité, qui avait réglé le cours de sa vie, la finit heureusement.

MÉDITATION II.

De l'extrême-onction, et de la manière que le malade la doit recevoir.

« Quelqu'un d'entre vous est-il malade, qu'il appelle les prêtres de l'Église, et qu'ils prient sur lui, l'oignant d'huile au nom du Seigneur. » JACOB., 5.

REMARQUE.

Ce sacrement n'a été institué que pour les malades; on ne le donne point aux sains, en quelque danger qu'ils se trouvent.

On le confère par manière d'onction, parce que l'huile d'olive dont on oint le malade est une liqueur médicinale, qui a cette propriété naturelle d'adoucir, fortifier et réjouir, qui sont des effets sensibles propres à signifier les effets invisibles du sacrement.

On le peut réitérer plusieurs fois, mais non pas dans une même maladie.

(1) 2 Reg. 9. 8.

On l'appelle extrême-onction, non parce que c'est le dernier des sacrements, car autrefois on le donnait avec le saint viatique, mais parce que c'est la dernière onction que reçoivent les fidèles. On l'applique à tous les sens du corps; mais si on était surpris, et qu'on n'eût pas le loisir de l'appliquer à tous, il ne faudrait pas laisser de l'appliquer à quelques-uns, si on avait le temps, avant que le malade expirât.

1. POINT.

Considérez les effets que produit l'extrême-onction dans le corps du malade. Le premier est de lui rendre la santé, s'il est expédient pour son salut et pour la gloire de Dieu. Que s'il n'est pas expédient, le second est de le soulager en diminuant la violence de son mal, ou en augmentant sa patience et redoublant les consolations de l'esprit. Ces deux effets sont marqués par ces paroles de saint Jacques : *La prière de la foi sauvera le malade*, en sanctifiant son âme et guérissant son corps; voilà le premier effet. *Et le Seigneur le soulagera*; voilà le second (1). L'un et l'autre sont attribués à la prière de la foi, c'est-à-dire à la prière qui est faite avec une ferme foi et confiance en Dieu, parce que cette confiance est le nerf de l'oraison, qui lui donne la force d'obtenir ce qu'elle demande. Aussi Notre-Seigneur avait coutume de réveiller la foi et l'espérance des malades, lorsqu'il les voulait guérir; ou bien il accordait leur guérison à la foi et à la prière des autres, comme il donna à l'instante prière de la Cananéenne la délivrance de sa fille, et à la foi du centurion la guérison de son serviteur. Le même arrive dans la prière de ce sacrement, qui est fondé sur la foi de l'Eglise, au nom de laquelle le prêtre prie sur le malade, qui se rend d'autant plus capable d'en recueillir le fruit, qu'il a lui-même plus de foi et d'espérance en la bonté de Dieu.

(1) Act. 3. 7.

Jugez de là combien il est important de recevoir ce sacrement de bonne heure, et comme ceux-là s'abusent qui attendent à l'extrémité, croyant que leur parler de l'extrême-onction, c'est leur parler de la mort : comme si ce sacrement n'était pas institué pour leur rendre la santé, mais pour les faire mourir. Erreur grossière, qui n'est pas moins préjudiciable au salut de l'âme qu'à la santé du corps.

II. POINT.

Pour en juger sainement, considérez cinq merveilleux effets qu'il produit dans l'âme du malade, et qui requièrent presque tous une actuelle dévotion en celui qui les reçoit (1).

Le premier est qu'il sert de préparation immédiate à la vie éternelle (2).

Le second est qu'il met la dernière main à notre perfection. C'est pourquoi le concile de Trente dit que c'est un sacrement qui consomme la vie chrétienne, et qui nous sert comme d'un puissant renfort dont Dieu a muni la fin de notre vie (3).

Le troisième est qu'il fortifie l'âme et lui confère des grâces actuelles pour résister aux tentations qui peuvent mettre son salut en danger, soit qu'elles viennent de la violence du mal, ou de la malice de ses ennemis invisibles ; car le malade étant muni de ce sacrement, comme dit le même concile, souffre plus facilement les incommodités de la maladie, et résiste mieux aux tentations du démon, qui dresse ses embûches aux talons, c'est-à-dire à l'extrémité de la vie.

Le quatrième est qu'il efface les péchés quant à la coulpe ; *et si le malade se trouve coupable de quelques péchés, ils lui*

(1) S. Thom., 3 p., q. 32. a. 4 suppl. — (2) Ibidem, q. 29, a. 1.
— (3) Conc. Trid., sess. 14, c. 2 et 3.

seront remis, dit l'apôtre saint Jacques (1). Ce qui s'entend non-seulement de tous les péchés véniels, auxquels il n'a point d'attachement qui puisse mettre obstacle à la grâce; mais encore des péchés mortels, dont il ne se peut pas confesser, soit pour en avoir perdu le souvenir, soit pour avoir déjà perdu la parole, soit même pour avoir perdu le jugement et la présence d'esprit, pourvu qu'auparavant que de la perdre il ait produit quelque acte d'une véritable douleur de ses offenses, telle qu'elle suffirait pour le sacrement de pénitence, auquel celui de l'extrême-onction supplée en cette rencontre.

Le dernier est qu'il remet encore les péchés quant à la peine, afin que l'âme chrétienne sorte de ce monde sans l'obligation à la peine, qui est comme une tache et une marque d'infamie que le péché laisse après lui. C'est pourquoi l'Église applique l'huile sacrée à tous les sens par où le péché entre dans l'âme, priant Dieu, par cette sainte onction et par sa très-grande miséricorde, de pardonner au malade tous les péchés qu'il a commis par chacun de ses sens. A quoi il est important qu'il fasse lui-même une sérieuse attention, afin que chaque fois que le prêtre prononce les paroles sacramentales, il demande avec lui le pardon des fautes qu'il a commises par le sens et par la partie du corps qui est ointe; car comme les sacrements agissent plus ou moins, selon la disposition qu'ils trouvent dans leur sujet, il se peut faire que le malade les reçoive avec tant de dévotion, et qu'il sanctifie son agonie par tant d'actes de vertus, que son âme se trouve exempte à sa sortie de toutes sortes de taches, et que ne lui restant rien à expier par le feu du purgatoire, elle mérite d'entendre ces douces paroles à son entrée dans le ciel : *Vous êtes toute belle, ma chère épouse, il n'y a point de tache en vous* (2).

(1) Jac., 5. — (2) Cant. 4. 7.

III. POINT.

Pour recevoir ce sacrement avec plus de fruit, et participer plus avantageusement aux merveilleux effets qu'il produit, gardez les pratiques suivantes :

1. D'abord que le prêtre vous l'apporte, souhaitez de recevoir la paix qu'il vous donne, baisez la croix qu'il vous présente, et embrassez-la de tout votre cœur pour vous unir aux souffrances de Jésus-Christ.

2. Ecoutez ce qu'il demande pour vous dans les oraisons qui précèdent le sacrement, à savoir, que Dieu vous donne un bonheur éternel, une prospérité divine, une joie sans tristesse, une charité abondante, une santé perpétuelle, que les démons s'éloignent de votre maison, que les anges de paix s'en approchent, et que la discorde n'y règne jamais ; joignez-vous de cœur à ses prières pour obtenir toutes ces grâces.

3. Appelez avec lui tous les anges et tous les saints à votre secours, pour chasser loin de vous toutes les puissances ténébreuses de l'enfer, par la force que Dieu a donnée à l'imposition des mains de son ministre.

4. Faites un acte de contrition de tous les péchés qui pourraient encore rester en vous, connus et inconnus ; et si vous ne recevez ce sacrement immédiatement après le viatique, ajoutez à la douleur de vos offenses la confession sacramentale, afin d'apporter toute la disposition possible pour en obtenir le pardon.

5. Suivez en esprit l'action du prêtre qui vous administre le sacrement, et à chaque onction joignez votre intention à la prière qu'il fait pour vous, en disant : *Amen*, demandant pardon des péchés que vous avez commis par chacun des sens, à mesure qu'on y applique l'huile sacrée.

Comme il arrive souvent que le malade n'est pas en état de garder toutes ces pratiques, il serait très-utile de s'y

exercer de temps en temps pendant qu'on est en bonne santé, afin de se les rendre familières, et de suppléer à ce qu'on ne pourra peut-être pas faire à l'agonie.

Le père Wolfgang Gravenegg, religieux signalé en vertu et très-prévoyant en ce qui regarde l'éternité, le faisait tous les jours avant que de se coucher ; et prenant le crucifix, comme s'il eût dû expirer un moment après, il l'appliquait premièrement au front pour expier ses sens intérieurs, en disant : Par cette sainte croix et par sa très-grande miséricorde, plaise au Seigneur de me pardonner tous les péchés, que j'ai commis par ma mémoire, par mon entendement, par ma volonté et par mon imagination (1)! Puis il portait la croix sur les cinq sens extérieurs, récitant à chacun la formule qui lui est propre. Par exemple, lorsqu'il l'appliquait aux yeux, il disait : Par cette sainte croix et par sa très-grande miséricorde, plaise au Seigneur de me pardonner les péchés que j'ai commis par la vue. Ainsi du reste.

On pourrait, au lieu de cette formule, prendre les prières suivantes, tirées d'un livre qui a pour titre : *La Clef du Paradis*.

Aux yeux.

Mon très-doux Jésus, je vous prie, par les larmes que vous avez versées de vos yeux, d'effacer les péchés que j'ai commis par le dérèglement de ma vue, afin qu'ayant achevé la course de ma vie, je puisse voir la beauté de votre divin visage, qui fait le paradis de ses regards.

Aux oreilles.

Mon très-doux Jésus, je vous prie, par la pureté céleste de vos oreilles, de laver l'impureté des miennes, afin qu'à l'heure de ma mort, ne craignant point d'ouïr un arrêt fu-

(1) Pret. occup. Mor. P. Nadasi.

neste de votre bouche, je me présente avec joie devant votre trône pour recevoir la couronne, et pour entendre ces douces paroles : *Venez, bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous est préparé dès le commencement du monde* (1).

Aux narines.

Mon très-doux Jésus, je vous prie, par la douce odeur de vos vertus, et par la patience avec laquelle vous souffrîtes la puanteur du Calvaire, pour me délivrer de celle de l'enfer, de me pardonner les péchés que j'ai commis par ma délicatesse et par les dépenses superflues que j'ai faites pour contenter mon odorat, afin qu'à l'heure de ma mort rien ne m'empêche de vous dire : *Attirez-moi à vous : nous courrons à l'odeur de vos parfums* (2).

A la bouche.

Mon très-doux Jésus, je vous prie, par la puissante vertu des paroles sacrées qui sont sorties de votre bouche, de me pardonner l'intempérance de ma bouche et l'incontinence de ma langue, afin qu'en sortant de cet exil j'entre avec joie dans le temple de votre gloire pour chanter éternellement vos louanges.

Aux mains.

Mon très-doux Jésus, je vous prie, par les sacrées plaies de vos mains, d'anéantir tous les désordres des miennes, afin qu'après mon décès je puisse vous embrasser très-étroitement, et m'unir à vous pour jamais.

Aux pieds.

Mon très-doux Jésus, je vous prie, par les sacrées plaies de vos pieds, de me pardonner tous les pas que j'ai faits dans

(1) Math. 25. 34. — (2) Cant. 1. 3.

les voies de l'iniquité, afin que mon âme étant déchargée du poids de ce corps mortel, prenne son vol vers vous qui êtes son centre et le lieu de son repos.

Aux reins.

Mon très-doux Jésus, je vous prie, par la sacrée plaie de votre cœur et par l'innocence de votre très-sainte vie, de me pardonner les excès honteux de ma concupiscence. Faites-moi, s'il vous plaît, un bain de votre sang, en qui seul je mets toute mon espérance. Appliquez-moi le mérite de l'eau qui sortit de votre sacré côté pour laver toutes les taches de mon corps et de mon âme, afin qu'étant parfaitement purifié en sortant de cette misérable captivité, je me trouve heureusement en vous, qui êtes le vrai paradis des délices éternelles. *Créez en moi un cœur pur, ô mon Dieu. Lavez-moi de plus en plus de mes souillures, et purifiez-moi de mon péché (1).*

MÉDITATION III.

Ce que le malade doit faire après avoir reçu l'extrême-onction, et les sentiments qu'il doit prendre.

« Maintenant mon âme est troublée, et que dirai-je ? Mon Père, délivrez-moi de cette heure ; mais c'est pour cela que je suis venu en cette heure. Mon Père, glorifiez votre nom. » JOANN. 12.

REMARQUE.

Après que Notre-Seigneur eut fait son entrée dans la ville de Jérusalem, peu de jours avant sa mort, et qu'il eut chassé

(1) Psal. 50. 4.

les marchands du Temple, les gentils, qui étaient venus pour adorer au jour de la fête, s'adressèrent à saint Philippe, qui était de Bethsaïde en Galilée, et lui firent cette prière : *Seigneur, nous voudrions bien voir Jésus.* Saint Philippe, se joignant à saint André, vint avec lui le dire à Jésus. Alors il leur déclara que l'heure était venue que le Fils de l'homme devait être glorifié et reconnu de tous les peuples pour le vrai Dieu ; mais parce qu'il fallait qu'il entrât en sa gloire par les souffrances et par la mort, il ajouta qu'il était semblable au grain de froment, qui ne peut porter son fruit que par sa mort, et qui demeure stérile s'il n'est mis en terre pour y mourir, et y pourrir comme dans son tombeau : qu'eux-mêmes devaient désirer de mourir à son exemple ; qu'aimer sa vie d'un amour déréglé, c'est la perdre, et que celui qui la hait en ce monde, la conserve dans l'éternité. C'est, leur dit-il, l'avis que je vous donne. Si quelqu'un me sert, qu'il me suive, sa vie doit être semblable à la mienne ; et où je serai, là sera aussi mon serviteur. Je sais que le service qu'il me rend n'est pas sans peine ; mais il ne sera pas aussi sans récompense ; s'il me sert fidèlement, mon Père le comblera d'honneur et de gloire. Pour moi, maintenant que j'envisage la mort de près, je sens mon âme troublée par l'horreur qu'elle en a ; et si je lui permets de produire ses sentiments naturels, elle priera mon Père de la délivrer de cette heure funeste, dont les seules approches la font frémir ; mais parce que je sais que c'est la volonté de mon Père que je meure, et que c'est pour cela que je suis venu en cette heure, je n'ai rien à dire, sinon : *Mon Père, glorifiez votre nom.* Et puisque vous voulez employer à ce dessein les travaux de ma vie et les douleurs de ma mort, je m'y offre volontiers, je m'y consacre de tout mon cœur, je ne veux point avoir d'autre volonté que la vôtre. A ces paroles d'un Dieu mourant déjà par désir pour le salut des hommes, on entendit une voix du ciel qui disait : Je l'ai déjà glorifié, et

je le glorifierai encore; le peuple qui l'écoutait, disait que c'était un coup de tonnerre. D'autres disaient : C'est un ange qui lui a parlé; mais Jésus leur dit : Cette voix n'est pas pour moi, mais pour vous. C'est pour vous apprendre que ce monde malheureux, ennemi des hommes et de Dieu, est sur le point d'être condamné, que le prince du monde s'en va être chassé dehors, et que si je suis une fois élevé de la terre, je tirerai tout à moi. Admirable instruction pour le malade, qui lui montre ce qu'il doit faire, et les sentiments qu'il doit prendre pour se préparer à l'agonie, à savoir : 1° un saint mépris du monde et de la vie présente; 2° un désir de mourir; 3° un désir de voir Dieu; 4° un désir de voir Jésus; 5° un désir de la vie éternelle; 6° une amoureuse impatience de voir bientôt ces désirs heureusement accomplis. Voilà les six ailes du séraphin (1), ou les saintes affections de l'âme qui aspire au ciel, dont les trois premières feront les points de cette méditation, et les trois dernières nous donneront le sujet de l'entretien de ce jour.

I. POINT.

Un saint mépris du monde et de la vie présente. Premier sentiment de l'âme qui aspire au ciel.

1. Hélas! que mon exil est long! je vis ici dans une terre étrangère; mon âme languit d'ennui de se voir éloignée du lieu de son repos (2).

2. Que le monde me déplaît! je n'y puis être sans offenser Dieu! Comment le pourrais-je aimer? tandis que j'y serai, je serai toujours pauvre, toujours banni, toujours pécheur, toujours misérable.

3. Je n'ai rien apporté en ce monde; je n'en remporterai

(1) Vide Thomam à Xempis in soliloq. animæ, unde affectus illi sex pene desumpti sunt. — (2) Vide c. 5 Soliloq.

rien. J'y suis venu nu ; j'en sortirai aussi tout nu. Je passerai comme une ombre qui disparaît, comme une goutte de pluie que le vent sèche, comme un hôte d'une nuit, qui part au point du jour ; car la vie présente n'est qu'une nuit fort courte, dont toutes les heures sont pleines d'inquiétude, et quand elle est passée, que reste-t-il de toute la gloire d'un homme mort, qu'un peu de cendre ? Qui pensera à lui quand il sera dans le tombeau ? Ceux qui l'ont connu le mettront bientôt en oubli. Les autres n'en entendront jamais parler. Il n'y a que l'homme de bien dont la mémoire est éternelle, parce qu'il sera toujours uni à Dieu, qui ne meurt point. Heureux donc celui qui ne met point sa confiance dans les hommes, ni la joie de son cœur dans aucune chose créée qui soit sous le ciel, parce que tout y est caduc et mortel.

4. Où sont maintenant tous ces grands de la terre, qui ont été depuis le commencement du monde ? Et combien dureront tous ceux qui vivent à présent ? O vanité des vanités ! ô vie chétive et misérable, que les justes souffrent plutôt qu'ils ne l'aiment, et que les méchants perdent en l'aimant ! Quand est-ce que j'en verrai la fin ? Quand est-ce que viendra le temps que les élus seront délivrés de la servitude de ce corps qui les fait si souvent gémir de se voir encore éloignés du royaume de Jésus-Christ.

5. Que tout le monde se flétrisse dans mon cœur, et que je ne trouve point de douceur ni de plaisir que dans le Seigneur. Loin de moi, trompeuse gloire du monde ; loin, folle joie de la chair. Malheur à ceux qui se fient en tes caresses ! malheur à ceux qui périssent par tes appas !

6. O sainte abjection, ô saint mépris du monde et de la vie présente, occupez toutes les puissances de mon âme, ne sortez jamais de ma pensée. Que suis je qu'un peu de poudre ? où vais-je sinon au tombeau ? hélas ! je m'ennuie de vivre, et je crains de mourir. La vie m'est ennuyeuse, parce qu'elle est pleine de misère, et la mort me paraît terrible, parce que

je ne puis répondre de l'état de mon âme. Néanmoins mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt; faites-moi la grâce de bien mourir; ô Dieu de mon salut! je suis venu au monde en pleurant, faites que j'en sorte avec joie en vous glorifiant. J'ai assez vécu, mais je ne puis pas dire que je sois satisfait, parce qu'il n'y a point de bien en cette vie qui me puisse rendre content. Il n'y a que vous, mon Dieu, qui puissiez remplir mon cœur. *Lorsque vous me découvrirez votre gloire, je serai parfaitement rassasié* (1).

II. POINT.

Le désir de mourir. Second sentiment de l'âme qui aspire au ciel.

1. Heureux celui que vous avez reçu parmi vos élus dans vos tabernacles éternels, et qui, ayant quitté son corps, est passé de ce monde au Père céleste, de cet exil au royaume, de la prison au palais, du prince des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie, du travail au repos, et de toutes les misères de la terre à la souveraine béatitude.

2. Seigneur, disposez de moi selon votre bon plaisir, et recevez mon esprit en paix, car il m'est plus expédient de mourir que de vivre (2).

3. Seigneur, enlevez mon âme, je vous en supplie; car la mort m'est plus souhaitable que la vie (3).

4. Tirez mon âme de la prison, afin que je glorifie votre nom. Les justes m'attendent jusqu'à ce que vous me rendiez la récompense (4).

5. Ah! si vous m'eussiez plus tôt ôté du monde, lorsque je ne savais pas encore ce que c'était que le mal, et que je craignais de pécher dans les moindres choses, que vous

(1) Psal. 16. 15 — 7^e solil. — (2) Tobie, 3. — (3) Jonæ, 5. — (4) Ps. 141.

m'eussiez fait de bien ! Mais en prolongeant ma vie, je me suis éloigné de vous de plus en plus, et j'ai commis plusieurs offenses. Eh ! malheureux, qu'ai-je fait ? J'ai suivi les passions de la chair, j'ai cherché les vanités, j'ai quitté la vertu, je n'ai point gardé mon innocence, j'ai ajouté mal sur mal, à peine me suis-je enfin reconnu ; j'ai commencé trop tard, je n'ai point fait de diligence à mon retour, je n'ai point été fervent en travaillant à mon avancement, je n'ai point augmenté en ferveur (1). De là vient que j'ai eu souvent peur de mourir, à cause de ma mauvaise vie : et souvent aussi j'ai désiré la mort, à cause des dangers où je me trouvais, craignant d'aller toujours de mal en pis. Combien de fois ai-je dit : Oh ! si j'étais mort dans la grâce de Dieu, que je serais heureux ! Je sais bien que je suis mal préparé, et que l'état de ma conscience me donne sujet de craindre ; mais comment me préparerai-je mieux à l'avenir ? Plus je vis, plus je multiplie mes crimes. O Seigneur ! toute mon espérance est en votre miséricorde, sans laquelle je ne puis faire aucun bien, ni acquérir aucun mérite.

6. Venez donc, Seigneur Jésus, ne tardez plus ; remettez mes péchés, délivrez-moi des liens de mes iniquités, et tirez ce criminel de sa prison. Je vous ai attendu longtemps, écoutez favorablement ma prière, et ne me laissez pas plus longtemps en ce monde. *Montrez-moi votre visage ; faites-moi entendre votre voix. Venez, Seigneur Jésus, rappelez-moi de cet exil* (2). Disposez de mon corps comme il vous plaira, pourvu que vous sauviez mon âme. Recevez-la, Seigneur, en la compagnie de vos saints. Que le malin esprit ne l'épouvante point à la sortie du corps, et ne l'arrête point ; mais que vos saints anges l'assistent fidèlement, et la conduisent avec joie dans le ciel. Que votre bienheureuse mère la prenne sous sa protection, et que vos saints viennent en

(1) Thom. à Kempis, loca citato, c. 7. — (2) Cant. 2. 24.

grand nombre au-devant d'elle pour l'accompagner à son entrée dans la gloire. Et vous, ô bon Jésus! ô très-doux Jésus! ô miséricordieux Jésus! rendez-moi la joie de votre présence et de votre assistance salutaire, et ne me rejetez pas du nombre de vos serviteurs. Souvenez-vous que vous m'avez racheté de votre précieux sang; vous avez été jusqu'ici la vie de mon âme, soyez maintenant mon gain et mon bonheur à l'heure de ma mort. O l'heureux moment! ô moment que j'ai si longtemps souhaité! A vous soient gloire et honneur, Seigneur Jésus, qui êtes la vie des vivants, l'espérance des mourants, le salut et le repos de tous ceux qui parviennent à vous.

III. POINT.

Le désir de voir Dieu. Troisième sentiment de l'âme qui aspire au paradis.

1. Mon cœur vous a dit : *Mon visage vous a cherché, les yeux de mon âme ont désiré de vous voir, je chercherai votre visage* (1).

2. *Montrez-nous votre visage, et nous serons sauvés* (2).

3. *Mon âme a une soif ardente de jouir de Dieu, du Dieu fort et du Dieu vivant. Quand irai-je paraître devant la face de mon Dieu* (3)?

4. *Vous me remplissez de joie par la vue de votre visage. Les délices dont on jouit à votre droite sont éternelles* (4).

5. *Eh! Seigneur, ne me cachez pas votre visage; ne me prenez pas pour votre ennemi* (5).

6. Qui peut dire ni penser quel bonheur c'est que de voir Dieu, de jouir de Dieu, de vivre avec Dieu, de vivre de Dieu, qui est le souverain bien de ceux qui l'aiment, et qui leur sera tout en toutes choses?

(1) Ps. 26. — (2) Psal. 79. 4. — (3) Ps. 41. — (4) Ps. 15. — (5) Job. 13.

7. Si Dieu est le souverain bien, il est donc aussi la souveraine félicité, la souveraine joie, la souveraine liberté, la souveraine charité, l'éternelle sûreté et la très-sûre éternité.

8. De quelque côté que les bienheureux se tournent, ils trouvent des sources inépuisables de joie. Sources de joie dans eux-mêmes en vue de leur béatitude, de leur sainteté, de leur excellence, de tous les dons de l'âme, et de tous les douaires de leurs corps glorieux. Source de joie au-dessous d'eux-mêmes en vue de tous les biens de ce monde, dont ils jouissent sans aucun mélange de mal. Source de joie au-dessus d'eux-mêmes, à cause des esprits bienheureux et des saints, dont la félicité n'est pas à leur égard un objet d'envie, mais au contraire d'une extrême joie, qui les satisfait autant que si elle leur appartenait en propre. De sorte qu'ils ont une joie particulière du bonheur de chacun des saints, dont le nombre étant presque infini, l'objet de leur contentement se multiplie presque à l'infini. Mais après tout, la joie qu'ils ont de voir Dieu surpasse incomparablement toutes les autres ensemble; car enfin, qu'est-ce que Dieu nous peut donner de meilleur que lui-même, puisqu'en le possédant nous possédons tout, et qu'en lui seul nous trouvons tout ce que nous pouvons souhaiter?

9. Certes, la beauté de cet être incompréhensible est si grande, et le bonheur de ceux qui en jouissent est si considérable, que pour le posséder seulement une heure, il faudrait mépriser toutes les délices de la terre, quand elles seraient infiniment plus grandes et plus durables qu'elles ne sont; car enfin tout ce qu'on peut s'imaginer de grand, de riche et d'agréable dans le monde, comparé au bonheur de voir Dieu, est moins qu'une goutte d'eau en comparaison de l'Océan.

10. O souverain créateur! que nous sommes donc obligés de vous aimer par-dessus toutes choses, pour nous avoir

préparé de si grands biens ! O très-doux Jésus, que nous vous sommes redevables de nous les avoir acquis au prix de votre sang !

11. O source d'eau vive ! quand est-ce que je m'approcherai de vous, pour éteindre ma soif dans ces eaux salutaires qui réjouissent votre sainte Jérusalem ? Seigneur, je brûle de soif ; fontaine de vie, étanchez ma soif.

12. Oh ! quand viendra le jour que vous me ferez entendre ces douces paroles : *Entrez dans la joie de votre Seigneur ?* O joie par-dessus toute joie ! ô joie souveraine, hors de laquelle il n'y a point de joie solide ni véritable ! Oh ! que je sortirais volontiers de ce monde, si c'était le bon plaisir du Seigneur ! oh ! plutôt à Dieu ! oh ! plutôt à Dieu ! je brûle de soif. Seigneur, faites-moi miséricorde ; *car la fontaine de vie est dans vous-même, et nous verrons la lumière dans votre lumière* (1).

ENTRETIEN POUR LE HUITIÈME JOUR.

Suite des saintes affections et sentiments de l'âme qui aspire au ciel.

« Nous désirons voir Jésus. »

JOANN., 12.

I. CONSIDÉRATION.

Le désir de voir Jésus-Christ. Quatrième sentiment de l'âme qui aspire au ciel.

1. Mon âme vous a désiré pendant la nuit, et je m'éveil-

(1) S. Laurent. Just.

lerai de grand matin pour vous chercher de toute l'étendue de mes désirs et de mes pensées (1).

2. O le désir des collines éternelles ! ô l'attente des nations ! tout désirable et tout désir.

3. Mon âme s'est attachée à vous, ô mon Jésus ! que votre droite me reçoive. Mon âme est blessée de votre amour, elle brûle du désir de vous voir, vous qui êtes la source de son salut (2).

4. *Je suis pressé des deux côtés ; désirant d'une part d'être dégagé des liens du corps, et d'être avec Jésus-Christ, et j'espère, par la miséricorde de Dieu, que Jésus-Christ sera encore maintenant comme toujours glorifié dans mon corps, soit par ma vie, soit par ma mort ; car Jésus-Christ est ma vie, et la mort m'est un gain* (3).

5. O Jésus, l'espérance du genre humain, étoile de la mer qui éclairez nos ténèbres et guidez notre voyage, port de salut où vos amis vivent en assurance, je vous salue et soupire après vous ; quand aurai-je le bonheur de parvenir à vous ?

6. O bon Jésus, ma force, mon refuge, mon protecteur, mon libérateur, en qui j'espère, en qui je crois et que j'aime par-dessus toutes choses ; appelez-moi, cher guide de ma vie, et je vous répondrai : Me voici, Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?

7. Ouvrez-moi, Seigneur, la porte de la vie ; tendez votre droite à l'ouvrage de vos mains ; cette droite, dis-je, qui a été attachée à la croix pour moi.

8. Je me donne tout à vous, ne me rejetez pas de votre présence : faites-moi miséricorde, Dieu de vérité, vous avez racheté mon âme, faites-moi entendre cette douce parole : *Vous serez aujourd'hui avec moi en paradis.*

9. O Jésus, recevez-moi entre ces bras que je baise avec

(1) Is., 26. — (2) Josaphat apud Damasc. in ejus vita. — (3) Phil., 1.

respect, entre ces bras amoureux qui ont été étendus pour moi sur la croix. Recevez-moi par votre miséricorde, Seigneur Jésus, recevez mon esprit. Ainsi soit-il.

II. CONSIDÉRATION.

Le désir de la vie éternelle. Cinquième sentiment de l'âme qui aspire au ciel.

1. *J'ai fait une demande au Seigneur, et je la lui ferai toujours, qui est d'habiter dans la maison du Seigneur durant tous les jours de ma vie, afin de contempler les délices du Seigneur (1).*

2. *Que vos tabernacles sont aimables, ô Seigneur des vertus ! mon âme languit et se consume du désir d'entrer dans la maison du Seigneur (2).*

3. *Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison, et le lieu où réside votre gloire (3).*

4. *Heureux ceux qui habitent dans votre maison, ô Seigneur ! ils vous loueront éternellement (4).*

5. *Un seul jour dans votre maison vaut mieux que mil'e partout ailleurs (5).*

6. *Mon âme, entrez dans votre repos, parce que le Seigneur vous a fait de grandes grâces ; car il a délivré mon âme de la mort, il a essuyé mes larmes, il m'a relevé de mes chutes. Je plairai au Seigneur dans la terre des vivants (6).*

7. O vie sainte que Dieu a préparée à ceux qui l'aiment ! vie bienheureuse, vie assurée, vie tranquille, vie éclatante, vie toute pure et toute sainte, vie sans mort, vie sans tristesse, vie sans douleur, vie sans inquiétude, vie toute remplie de gloire et de majesté, souffrez que je m'applique tout autant que je puis à considérer l'éclat de votre lumière.

(1) Ps. 26. — (2) Ps. 83. — (3) Ps. 25. — (4) Ps. 83. — (5) Ps. 83.
— (6) Ps. 114.

Les biens qui vous accompagnent sont si excellents , que je ne puis m'empêcher de les désirer avec toute l'ardeur dont mon cœur est capable ; et plus je vous contemple , plus l'amour que je conçois pour vous me fait languir. O vie bien-heureuse, permettez que j'élève sans cesse les yeux de mon cœur vers vous, que je porte vers vous toutes les pensées de mon esprit, et que je règle tellement toutes les affections de mon âme, qu'il n'y en ait pas une qui se rapporte entièrement à vous (1). Lisez les chapitres suivants.

8. O Jérusalem , mère des vivants ! ô cité sainte où Dieu habite ! ô très-chère épouse de Jésus-Christ ! que mon cœur a d'amour pour vous , et que mon âme désire de jouir de votre beauté ! Que mon âme sera heureuse , si une fois je mérite de voir votre gloire, votre splendeur, vos portes, vos murailles, vos maisons, vos places publiques, vos illustres citoyens, et votre roi dans la grandeur et dans la magnificence de sa majesté. Lisez le reste du chapitre (2).

Oh ! que l'âme est malheureuse, qui ne craint point de se priver d'un si grand bien pour les plaisirs du monde, qui sont si vils et si méprisables ! Est-ce si peu de chose que de gagner ou de perdre le royaume du ciel ? O âme chrétienne, celui qui ne soupire pas sans cesse après le paradis n'est pas digne d'en jouir. Lisez, méditez, travaillez, veillez, pleurez, faites tous vos efforts pour arriver à la vie éternelle ; vous ne pouvez rien faire pour elle qu'elle n'en mérite encore infiniment davantage. Mon Seigneur Jésus, faites-moi comprendre cette vérité, non par l'étude, mais par l'onction de votre divin esprit, qui est le maître des cœurs. Donnez-moi la lumière pour la connaître, l'attrait pour l'aimer, et la force pour la mettre en pratique. Ainsi soit-il.

(1) S. Aug. chap. 22 de ses Médit. — (2) Ps. 13.

III. CONSIDÉRATION.

Les regrets de l'âme qui pleure le délai de son départ, et le retardement de son bonheur éternel, pris du Soliloque de l'âme de Thomas à Kempis, chap. 20.

1. J'ai dit dans l'excès de ma douleur : Vous m'avez donc rejeté de devant vos yeux : le retardement de votre gloire m'a blessé jusqu'au fond du cœur ; souffrez que je vous découvre la plaie de mon âme, et que je vous dise que je n'ai jamais senti de plus amère douleur que lorsque je pensais aller jouir de la paix (1).

2. Mais qu'est-il besoin de vous le dire , puisque vous savez tout , et que d'ailleurs vous n'attendez pas de moi aucune consolation , vous qui êtes la consolation de ceux qui sont affligés. C'est moi seul qui profiterai de cet entretien qui m'est nécessaire pour m'enflammer dans votre amour, et donner air à ma douleur.

3. Ah ! si je ne puis encore vous voir, et jouir de votre divine présence, au moins je pleurerai votre absence, car les larmes sont des marques d'amour, qui ne consolent pas peu ceux qui aiment. Plus ils désirent les biens du ciel, plus leurs soupirs et leur componction s'augmentent. Pour moi, je n'ai jamais senti de plus amère douleur, que lorsque je pensais aller jouir de la paix.

4. Hélas ! depuis que par votre grâce j'ai retrouvé la paix de mon âme, l'état où je suis dans ce monde, qui est plein de tromperie , a commencé à me faire sentir davantage sa pesanteur ; car je vois plus clairement combien je suis éloigné de la souveraine paix qui ne se trouve que dans le ciel ; c'est pourquoi je suis contraint de crier vers vous pour vous dire

(1) Is. 38. 17.

que je n'ai jamais senti de douleur plus amère que lorsque je pensais aller jouir de la paix.

5. Oh ! qu'il est fâcheux à qui vous aime , de vivre en ce monde, et de porter le fardeau de ses péchés ! Auparavant je ne sentais pas mon mal, parce que j'étais tout rempli de vains désirs et de soins inutiles de la terre ; mais maintenant que mon cœur se porte avec ardeur vers vous, je ne puis m'empêcher de gémir, et de vous dire que ma paix cause mon inquiétude, et que mon amour fait ma douleur.

6. Car plus vous me donnez de consolation, plus je connais clairement que je ne puis être parfaitement uni à vous en cette vie, ni par conséquent bienheureux.

7. O mon Dieu, tandis que je suis privé de votre vue, tout ce que je vois ici-bas me semble triste ; je ne trouve rien de plus pesant ni de plus dur que d'être éloigné de vous, parce qu'étant blessé de votre amour, je n'ai point d'autre remède à ma plaie que vous-même.

8. Le désir que j'ai de vous voir croît de jour en jour, et je suis contraint de pleurer jour et nuit, parce que j'ai toujours cette pensée dans l'esprit : *Où est mon Dieu ?* C'est pourquoi ma seule consolation est dans mes larmes, et j'y trouve plus de plaisir que si j'avais tous les biens du monde ; car si j'aimais les biens du monde, je cesserais de pleurer.

Je pleure donc incessamment, parce que cette pensée m'occupe incessamment : *Où est mon souverain bien ? où est la joie de mon cœur ? où est la vraie paix et le solide repos de l'esprit ? où sont ces biens ineffables que l'on nous promet ? sinon en Dieu ?* Quand est-ce que je les posséderai , sinon quand je serai parfaitement uni à Dieu sans aucun milieu ? Eh ! quand aurai-je ce bonheur ? je crois, j'espère, mais je ne suis pas encore en jouissance. *Où est donc mon Dieu que j'aime et que je ne vois pas ? Où est mon Dieu, dont l'amour me blesse si souvent, dont l'absence m'afflige, et dont la visite me console quelquefois, mais elle ne remplit*

pas encore tous mes désirs? Où est mon Dieu, pour qui je souffre tant de peines et de travaux? Où est mon Dieu, qui est mon tout, puisque le voir c'est tout savoir et tout avoir?

9. O mon Dieu! montrez-moi votre face, et je cesserai de me plaindre; ne me blâmez pas si je plaide devant vous contre vous-même, c'est votre amour qui me tourmente d'une manière bien étrange. Il me contraint d'attendre, il me commande de désirer, et il ne veut point se consoler, tandis que je demande : *Où est mon Dieu?*

10. Vous savez, Seigneur, combien je souhaite d'être avec vous. Je le désire, quand je suis mal; je le souhaite, quand je suis bien, parce que je ne serai jamais parfaitement bien que je ne sois avec vous. Ayez donc pitié de moi, et donnez-vous à moi, afin que je puisse dire : Voilà mon Dieu; j'ai trouvé enfin celui que j'aime, et je ne le quitterai jamais.

NEUVIÈME JOUR.

VOTRE EMPLOI SERA D'APPRENDRE CE QU'IL FAUT FAIRE
APRÈS AVOIR REÇU TOUS LES SACREMENTS, AVANT QUE
D'ENTRER DANS L'AGONIE.

MÉDITATION I.

Sur la malédiction que Notre-Seigneur donna au figuier qu'il
rencontra en son chemin, parce qu'il n'y avait point trouvé
de fruit.

*Des actes de vertu qui sont les fruits que le malade doit pro-
duire après avoir reçu les sacrements, avant que d'entrer
dans l'agonie.*

« Jamais ne puisses-tu porter de fruit. »
MATTH., 21.

REMARQUE.

Pendant ce peu de jours qui s'écoulèrent entre la solen-
nelle entrée de Notre-Seigneur dans la ville de Jérusalem et
sa douloureuse passion, il avait coutume de se retirer le soir
vers la montagne des Oliviers en Béthanie, et de revenir le
matin pour prier et pour prêcher dans le temple. Un jour
donc (*c'était le lundi*), lorsqu'il revenait à la ville, il eut
faim, et voyant de loin un figuier sur le chemin, il s'en ap-
procha; mais n'y ayant trouvé que des feuilles, parce que ce
n'était pas le temps des figes, il lui dit : Jamais ne puisses-tu
porter de fruit, et à l'heure même le figuier sécha. Ce qui
étonna ses disciples, qui se disaient l'un à l'autre : Voyez

comme ce figuier est aussitôt devenu sec. Aussi saint Chrysostôme remarque que ce prodige était extraordinaire, parce que jusqu'alors Notre-Seigneur n'avait point fait de miracles qui ne fussent utiles aux hommes; mais il voulut montrer par celui-ci le pouvoir qu'il avait de les punir, s'ils ne profitaient de ses instructions, et s'ils ne faisaient de bonnes œuvres. Les saints pères disent que cét arbre chargé de feuilles sans fruit est une figure de la Synagogue; nous le prendrons ici pour la figure d'un homme que le Sauveur du monde trouve dénué de bonnes œuvres à l'heure de la mort.

I. POINT.

Considérez qu'un même arbre ne porte pas du fruit en toute saison; mais qu'un chrétien est obligé en tout temps de produire des actes de vertu et de faire de bonnes œuvres. Dieu le veut, il a faim de vos bonnes actions. Il s'approche de vous par les grâces qu'il vous donne pour faire le bien. S'il ne trouve point de bon fruit en quelque saison qu'il vienne, votre stérilité est criminelle, parce que votre fécondité est au pouvoir de votre volonté (1).

Votre malheur est que vous êtes comme ce figuier sur le grand chemin du monde, au lieu de vous tenir dans la voie étroite, où Dieu verse ses douces pluies. De là vient que n'étant arrosé que des eaux de la terre, et ne recevant pas la pluie du ciel, vous êtes fertile en toutes sortes de vices et d'imperfections, et stérile en bonnes œuvres. Ne craignez-vous point la malédiction de Dieu? Si vous ne quittez cette voie large, qui perd le monde, vous ne la pouvez éviter.

II. POINT.

Considérez que le temps que Dieu donne au malade entre la réception des derniers sacrements et la mort, dans une

(1) S. Aug., serm. 44 de verbis Domini.

pleine liberté d'esprit, est un temps fort favorable, tant pour réparer la perte qu'on a faite pendant la vie par l'omission des bonnes œuvres, que pour en produire de nouvelles. C'est pourquoi il est très-important de le bien employer pour trois raisons que le père Suffren allègue dans son *Année chrétienne*. La première, parce que de l'instant de la mort dépend l'éternité. Un grand roi, dit ce père, étant malade à la mort, fut averti par un des siens, ou par son médecin même, qu'il lui était nécessaire de prendre un peu de sommeil et de repos. A quoi il répartit sagement : J'ai un si grand chemin à faire, qu'il ne faut point songer à dormir. Dites de même à ceux qui voudraient vous divertir de l'application aux choses divines en un temps le plus important de votre vie, auquel il vous faut faire le grand voyage de l'éternité, et gardez-vous bien de perdre un seul moment d'un temps si précieux. La seconde est que le mouvement naturel est toujours plus vite lorsqu'il est proche de sa fin. Vous êtes tout proche de votre fin, il n'y a plus qu'un petit espace qui vous sépare de Dieu, qui est le centre de vos désirs; tâchez donc de pratiquer les vertus chrétiennes avec plus de ferveur que jamais. Voilà le flambeau de votre vie qui se va éteindre, faites que votre piété jette un nouvel éclat. Voilà l'heure de votre départ qui s'approche, faites jouer tous les ressorts de votre âme avant qu'elle sonne. La troisième raison est que plusieurs, après avoir dignement reçu les derniers sacrements, se sont nonobstant perdus, parce que, ne s'occupant pas utilement jusqu'au dernier soupir, ils ont donné entrée à quelque mauvais désir, ou à quelque complaisance dans les péchés passés, et la mort les ayant pris dans cet état, ils ont été malheureusement damnés. Priez Dieu qu'il vous délivre d'un si funeste accident, et qu'il éclaire vos yeux, de peur de vous endormir en un temps aussi dangereux que celui de la mort, afin que votre ennemi ne vous insulte point en disant : Je l'ai vaincu.

III. POINT.

Considérez que Notre-Seigneur maudit le figuier qui n'était pas en faute, pour donner de la terreur aux hommes qui négligent leur salut (1). Car s'il demande du fruit d'un arbre hors de saison, et s'il le fait sécher, en lui ôtant le suc qui le nourrit, quelle rigueur n'exercera-t-il pas envers vous, s'il vous trouve stérile au temps de la récolte? Ne devez-vous pas craindre qu'il vous donne sa malédiction, et qu'il vous condamne au feu éternel? Sera-t-il temps d'y penser, lorsqu'il vous aura ôté pour jamais le secours de ses grâces, sans lesquelles vous ne serez plus en état de produire que des fruits de mort, c'est-à-dire des blasphèmes et des désespoirs qui feront l'occupation éternelle des réprouvés! *O stupidité du cœur humain, qui ne pense qu'à ce qui est présent et ne prévoit point l'avenir!* Voici les moments précieux; voici le jour du salut; voici le temps vraiment favorable. Mais qui peut voir sans douleur qu'un homme étant si proche de la mort, emploie si mal ces mêmes moments qui lui sont donnés par une faveur spéciale pour mériter l'éternité?

(1) S. Isid. Pelus., epist. 81 ad Theop.

MÉDITATION II.

Sur le tribut que nous devons à Dieu à l'heure de la mort.

« Rendez à Dieu ce qui est à Dieu. »

MATTH. 22

REMARQUE.

Les pharisiens conspirant contre le Fils de Dieu, et cherchant quelque prétexte pour le faire mourir, lui envoyèrent, deux ou trois jours avant sa passion, quelques-uns de leurs disciples avec les hérوديens, c'est-à-dire, avec des gens de la cour d'Hérode, pour lui tendre des pièges et le surprendre par cette demande artificieuse : Est-il permis de payer le tribut à César ? Mais Jésus, connaissant leur malice, leur dit : Hypocrites, pourquoi me tentez-vous ? Montrez-moi la pièce d'argent qu'on donne pour le tribut ; et lui ayant présenté un denier, qui était la moitié de ce que l'on payait par tête, Jésus leur dit : De qui est cette image et cette inscription ? De César, lui dirent-ils. Jésus leur répondit : Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. Ses ennemis mêmes admirèrent sa réponse et se retirèrent confus. Pour nous, le fruit qu'il faut en tirer, lorsqu'on est à l'extrémité, n'est pas de voir ce que nous devons aux hommes pour nous acquitter de nos dettes temporelles ; on y doit avoir pourvu avant que la mort nous presse. Le point important est de voir ce que nous devons à Dieu, devant lequel nous allons être présentés. C'est le sujet de cette méditation.

I. POINT.

Considérez que nous devons à Dieu tous les moments de notre vie par quatre titres, que saint Bernard a remarqués au sermon des Quatre Dettes.

Le premier est parce que nous sommes ses créatures. C'est votre créateur, vous êtes sa créature : c'est votre Seigneur, vous êtes son esclave ; il est l'auteur de votre être, et vous êtes son ouvrage. Vous lui devez donc tout ce que vous êtes, puisque vous tenez tout de lui. Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu de lui ?

Le second est parce que nous sommes de grands pécheurs. Mes péchés passés demandent tout ce qui me reste de vie pour faire de dignes fruits de pénitence.

La troisième est parce que nous sommes créés pour la béatitude, qui ne nous sera point donnée, si nous ne l'achetons en nous donnant nous-mêmes à Dieu pour la payer. Je crois que vous désirez être semblable à Dieu, et jouir de la claire vue de ses grandeurs. Pour acheter un si grand bien, ne faudrait-il pas donner tout ce que vous êtes, et tout ce que vous avez, et tout ce que vous pouvez amasser de tous côtés ?

Le dernier est parce que Jésus-Christ a donné sa vie pour nous. Or, quelle proportion y a-t-il entre sa vie et la nôtre ? Quand nous aurions mille vies, elles ne vaudraient pas un seul moment de la sienne, il n'y a point de comparaison. Pourquoi donc ne donnerais-je pas les derniers moments de ma vie, qui est si vile et si chétive, pour tout le cours d'une vie si précieuse ? Pourquoi ne donnerais-je pas tout ce que je suis, et tout ce que je puis, à celui qui s'est tout donné pour me posséder sans partage et sans réserve ?

II. POINT.

Considérez qu'au moment de la mort on nous demandera de qui est l'image que nous portons. L'image naturelle de

notre âme , c'est l'image de Dieu qui a créé l'homme à sa ressemblance. L'image surnaturelle que nous y devons ajouter pour lui donner sa dernière perfection, c'est l'image de Jésus-Christ crucifié, dont le fond est la grâce sanctifiante accompagnée des vertus théologales et infuses qui sont les plus éclatants caractères que les prédestinés doivent porter, pour entrer dans la gloire et dans la joie du Seigneur. Mais les réprouvés en portent une autre, qui est infâme, à savoir, celle du monde et du diable, dont les traits et les caractères horribles sont la vanité, l'impureté, la colère, l'avarice, l'impie, l'erreur, le libertinage et l'athéisme.

Voyez donc de qui vous êtes l'image. Êtes-vous l'image de Jésus-Christ ? Portez-vous les traits de son humilité, de sa pauvreté, de sa pureté, de sa charité, de son obéissance et de ses autres vertus ? Oh ! que vous avez gâté cette image ! Qu'on ne vous flatte point à l'heure de la mort ; n'écoutez point les vaines louanges qu'on vous donnera par complaisance ou par intérêt ; dites que vous n'êtes qu'une fausse monnaie. Entrez dans une sainte confusion d'avoir défiguré en vous l'image de l'homme céleste, et d'en avoir fait l'image de l'homme terrestre. Vous quittez l'image de votre éternel monarque et vous érigez sur votre cœur l'image de la mort. Vous vous perdrez. Chassez au plus tôt l'image du diable du milieu de votre âme, pour y établir celle de Jésus-Christ (1).

III. POINT.

Considérez attentivement ces paroles : *Rendez à Dieu ce qui est à Dieu*. L'obligation de ce précepte s'étend à tous les temps. Si vous l'avez mal accompli durant la vie, ayez un soin particulier de vous en acquitter parfaitement à l'heure de la mort. Vous êtes entièrement à Dieu ; votre corps, votre

(1) S. Ambr. l. 1. offic. 6. 49.

âme, vos sens et toutes vos puissances sont à lui : faites-en un sacrifice d'honneur et de louange à ses divins attributs. Sacrifice de votre vie à la souveraineté de son être, duquel tous les êtres sont dépendants. Sacrifice de votre entendement à la vérité de sa parole infaillible et immuable, captivant la raison humaine sous l'empire de la foi. Sacrifice de votre cœur à son infinie bonté, pour le consumer dans le feu de son amour. Sacrifice de votre mémoire à sa libéralité infinie, pour conserver à jamais le souvenir de ses bienfaits. Sacrifice de votre corps à sa divine justice, pour recevoir les douleurs de la mort en punition de vos péchés. Sacrifice de toutes vos puissances à sa souveraine majesté, pour être uniquement employées à son honneur et à sa gloire, qui est la fin de toutes choses, et qui doit être le centre de tous les mouvements de votre âme. Heureux si vous pouvez finir cette vie mortelle dans ces saintes et amoureuses pratiques, qui donneront commencement à une vie immortelle et glorieuse. Ainsi soit-il.

MÉDITATION III.

De l'invocation des saints à l'heure de la mort, et comment il faut fuir l'abomination de la désolation dans le lieu saint.

« Priez Dieu que votre fuite n'arrive point durant l'hiver, ni au jour du sabbat. »
MATTH. 24.

I. POINT.

Considérez que l'abomination de la désolation dans le lieu saint, prise dans un sens moral, est le funeste malheur du

malade qui meurt dans le péché. Que celui qui lit le comprenne. Vous qui lisez et méditez ceci , entendez bien que votre corps est le temple de Dieu , et que votre âme est le saint lieu où il demeure. Entendez bien que vous êtes menacé de la désolation que la mort y apportera bientôt , si elle y trouve l'abomination du péché. Entendez bien ce qu'il faut faire auparavant, de peur que ce malheur ne vous arrive.

Pensez, en premier lieu, que comme l'impénitence finale est la plus grande de toutes les abominations, c'est aussi la plus grande de toutes les désolations; car c'est l'impénitence qui a désolé et dépeuplé le ciel dès le commencement du monde, par la ruine de ses plus nobles intelligences; et c'est elle qui désole et dépeuple encore toute la terre, en faisant tomber un nombre infini d'âmes dans les enfers. Que s'ensuit-il de là, sinon que le péché étant la chose du monde la plus abominable, il en faut concevoir une souveraine horreur, et le détester par-dessus toutes choses. *Apprenez et voyez quel déplorable mal c'est d'avoir quitté votre Seigneur et votre Dieu (1).*

II. POINT.

Considérez, en second lieu, que pour éviter un si grand mal, et pour être en sûreté à l'heure de la mort, il faut à présent s'enfuir dans les montagnes; c'est-à-dire, retirer son cœur de ce bas monde, pour le porter aux choses célestes. *Sauvez votre âme, disait l'ange à Loth, ne regardez point derrière vous; ne vous arrêtez en aucun lieu aux environs de ce pays; mais sauvez-vous sur la montagne (2).* S'enfuir d'ici-bas sur les montagnes, c'est mourir aux choses mondaines, cacher sa vie en Dieu, s'éloigner de la corruption, vivre dans

(1) Jerem. 1. — (2) Genes. 19.

une parfaite ignorance des choses de ce monde , élever ses pensées et ses affections vers le paradis , et soupirer après l'éternité.

Etes-vous dans cette disposition ? aspirez-vous à la perfection ? ne descendez point ce haut degré , pour vous abaisser aux choses basses de la terre. *Que celui qui est au haut du toit n'en descende point pour emporter quelque chose de sa maison* (1).

Etes-vous hors des compagnies et de l'embarras du siècle , dans une pleine liberté de suivre Jésus-Christ , et de cultiver le champ fertile de l'Évangile ? ne rentrez point dans la foule , pour reprendre les dépouilles de vos vieilles habitudes. *Que celui qui est dans le champ, ne retourne point pour prendre son vêtement* (2). Ayez soin que votre fuite n'arrive point durant l'hiver, c'est-à-dire, que la mort ne vous surprenne point pendant que vous servez Dieu avec froideur. Prenez garde aussi qu'elle n'arrive point *au jour du sabbat*, c'est-à-dire dans un temps auquel vous ne puissiez plus travailler à votre salut. Il faut que ce soin soit continuel, et vous devez veiller à toute heure , et vous tenir en garde , parce qu'il n'y a point d'heure qui soit sans péril, et peut-être que c'est ici la dernière. Au reste, ne vous contentez pas de concevoir de bons désirs sans en venir à l'exécution. *Malheur aux femmes qui seront grosses en ce temps-là ; car alors l'affliction sera si extrême, qu'il n'y en a point eu de pareille depuis le commencement du monde.* Malheur aux âmes qui sont toujours dans de bons desseins , et qui ne mettent jamais en pratique les bonnes pensées que Dieu leur donne ; car c'est à elles que ce dernier jour sera funeste. Leur conscience sera furieusement troublée et agitée ; elles verront bien autrement le mal qu'elles ont fait , et le bien qu'elles ont omis ; elles trouveront leur fardeau plus pesant qu'elles

(1) Matth. 24. 17. — (2) Matth. 24. 18.

n'ont pensé. Fuyez ce malheur de bonne heure, ne dites point que vous le ferez un jour, mais *qu'il n'est pas encore temps*; il est temps de s'éveiller et de rompre son sommeil. Le dernier jour est toujours proche; faites maintenant ce que vous souhaiteriez alors avoir fait; car peut-être que l'heure étant venue, vous direz *qu'il n'est plus temps*.

III. POINT.

Considérez le besoin que vous avez de la prière, pour finir heureusement votre vie. *Priez Dieu que votre fuite n'arrive point durant l'hiver, ou au jour du sabbat*. Priez; car la persévérance finale est un don gratuit qu'on ne peut acquérir par mérite, il faut recourir à la prière. Priez, de peur que Satan vous trouvant désarmé, ne prenne occasion de vous tenter avec plus de violence, et par suite avec plus d'avantage. Priez dès maintenant que vous êtes en pouvoir de le faire; de peur qu'à l'heure de la mort vous n'ayez pas toute la présence d'esprit qui est requise pour l'oraison. L'habitude que vous aurez acquise durant la vie, suppléera à votre faiblesse, et vous facilitera l'usage d'un moyen si nécessaire pour bien mourir.

Recourez donc, en premier lieu, au Père des miséricordes, et dites-lui avec saint Augustin : Seigneur, qui avez tant de fois fait grâce à un pécheur, ayez pitié d'un misérable. Bonté infinie, jetez un doux regard sur ce pauvre criminel; effacez la multitude de mes crimes par la multitude de vos miséricordes. Tournez-vous, en second lieu, vers les sacrées plaies de Jésus-Christ mourant en croix. *Il est horrible de tomber dans les mains d'un Dieu vivant*; mais il est doux de tomber dans les mains d'un Dieu mourant. Dites-lui : Seigneur, vous m'avez écrit dans vos mains avec le sang de vos plaies; lisez ces caractères amoureux, et sauvez mon âme.

Cachez-moi dans vos plaies, et ne permettez pas que je me sépare de vous.

Priez la bienheureuse Vierge, qu'elle vous mette sous sa protection dans cette extrémité, où il s'agit de votre salut éternel. O bienheureuse Vierge, souvenez-vous que votre Fils, en mourant, vous a recommandé mon âme : mère de grâce, mère de miséricorde, protégez-moi contre mon ennemi, et recevez mon esprit à l'heure de la mort. Offrez à votre Fils cette épée de douleur qui perça votre cœur au pied de la croix, pour adoucir les amertumes et les détresses du mien.

Adressez-vous à saint Joseph, dont la mort a été si heureuse, et le suppliez de vous secourir au temps de votre plus grande nécessité. O fidèle gardien de la mère de Dieu, heureux Joseph, qui avez rendu l'esprit entre les mains de Jésus et de Marie, secourez votre pauvre serviteur à ce redoutable moment qui doit décider de son salut. Aimable guide, conduisez mon âme dans le chemin du ciel, et ne la laissez pas en proie aux ennemis de votre Fils.

Invoquez les anges et les saints, et ne doutez point que leur charité ne les porte à vous souhaiter et à vous procurer une bonne mort.

Prince de la milice du ciel, que la providence de Dieu a établi sur ses élus, pour recevoir leurs âmes et les conduire devant son trône, prenez ma défense, dans ce dernier combat, de peur que je ne périsse à ce redoutable jugement.

Ange de Dieu, mon cher et fidèle gardien, qui avez pris tant de soin de moi durant ma vie, c'est maintenant que j'ai plus besoin de votre secours que jamais; ne m'abandonnez point, je vous prie.

Anges du ciel, venez à mon aide, hâtez-vous de m'é secourir, combattez pour moi et avec moi, et faites que je puisse bientôt louer et bénir Dieu dans le paradis avec vous.

O glorieux saints, qui savez par expérience les faiblesses et les infirmités de la nature humaine, secourez-moi dans l'état où je me trouve à présent, et comme vous avez été mes protecteurs durant ma vie, soyez encore mes défenseurs à la mort, afin que je puisse entrer dans votre sainte compagnie pour bénir Dieu avec vous dans l'éternité. Ainsi soit-il.

Vous trouverez la pratique des âmes saintes et vertueuses dans l'entretien du jour suivant.

ENTRETIEN POUR LE NEUVIÈME JOUR.

Les hommages que les saints ont rendus à Dieu en mourant.

« Rendez à Dieu ce qui est à Dieu. »

MATTH., 22.

I. — HOMMAGE A LA SOUVERAINE EXCELLENCE DU PREMIER DE TOUS LES ÊTRES.

Acte d'adoration.

Saint Félix, martyr, allant à la mort, disait à haute voix : J'ai gardé la virginité, j'ai observé l'Évangile, j'ai prêché la vérité; maintenant je m'en vais tendre le cou au bourreau, comme une victime consacrée à Dieu, à qui je fais un sacrifice de ma vie, pour reconnaître sa souveraine excellence, et le pouvoir infini qu'il a sur moi (1). Qu'y a-t-il de plus glorieux que d'être la victime de Jésus-Christ, dit saint Ambroise (2)?

(1) Baron., anno Christi 302, n. 124. — (2) S. Amb., l. de bono mortis, c. 3.

Saint Guillaume, archevêque de Bourges, étant au lit de la mort, demanda instamment le viatique, et du plus loin qu'il entendit venir son créateur, ramassant tout ce qu'il avait de vigueur, il se jeta hors du lit, comme s'il n'eût point eu de fièvre, et s'en alla à grands pas au-devant de lui, dont tous les assistants furent surpris, sachant bien qu'il s'en allait mourir; mais l'amour plus fort que la mort, lui donnait des forces pour surmonter son extrême faiblesse. Sitôt donc qu'il fut arrivé, il se jeta à genoux, et fondant en larmes, il l'adora avec des sentiments de joie et de respect inexplicables. Et afin de lui fléchir les genoux plusieurs fois, et réitérer ses adorations, il se fit relever de temps en temps, nous laissant un exemple signalé du premier hommage que nous devons à Dieu comme au premier de tous les êtres.

Acte d'adoration.

Je vous reconnais, ô mon Dieu, pour mon souverain Seigneur, mon premier principe et ma dernière fin, et pour l'auteur de la nature, de la grâce et de la gloire; et en cette qualité je vous adore et vous fais un sacrifice de ma vie et de mon être, en union du sacrifice de votre Fils sur la croix, et des adorations que la bienheureuse Vierge et les saints vous ont rendues durant leur vie, et qu'ils vous rendront éternellement dans le ciel.

II. — HOMMAGE A LA PREMIÈRE VÉRITÉ.

Acte de foi.

Saint Pierre, martyr, étant blessé à mort par les hérétiques, prononça le premier article du *Credo*: *Je crois en Dieu, créateur du ciel et de la terre*, et mouillant son doigt dans son sang, il tâcha d'écrire ces deux paroles: *Je crois en Dieu le Père*, puis sentant défaillir ses forces, et levant les yeux vers le ciel, il dit avec beaucoup de tendresse: *Sei-*

gneur, je remets mon esprit entre vos mains ; finissant sa vie par le premier article de la foi, qu'il avait apprise et professée si généreusement dès l'âge de sept ans.

Cette profession de foi est la clef de sous les trésors du ciel, selon la promesse avantageuse que saint Laurent fit à saint Hippolyte avant sa mort : *O Hippolyte, si vous croyez en Jésus-Christ, je vous découvrirai de grands trésors, et dès maintenant je vous promets la vie éternelle.*

Saint Robert, de l'ordre des Célestins, étant proche de sa fin, se fit mettre sur son séant, et levant les yeux au ciel tout baignés de larmes, récita le Symbole des apôtres d'une voix claire, intelligible et animée, et puis il ajouta ces paroles qui peuvent servir de modèle :

Je crois, et j'ai toujours cru, je tiens, et j'ai toujours tenu, je fais, et j'ai toujours fait profession de la très-sainte foi que Jésus-Christ a enseignée, que les apôtres ont prêchée, et que la sainte Église romaine tient et enseigne.

J'ai vécu, et je meurs dans la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé, et qui s'est livré à la mort pour moi.

Je crois que mon rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour je me relèverai du tombeau, et j'espère qu'étant revêtu de mon corps, je verrai mon Dieu et mon Sauveur ; voilà ma foi et mon espérance que je garde au fond de mon cœur (1).

III. — HOMMAGE A LA TOUTE-PUISSANCE ET A LA MISÉRICORDE DE DIEU.

Acte d'espérance.

Sainte Catherine de Sienne, joignant l'espérance avec la foi, et s'appuyant sur la miséricorde de Dieu et sur les plaies de Jésus-Christ, qu'elle regardait d'un œil plein d'amour et

(1) Job. 19. 25.

de confiance, disait en mourant : J'ai péché, Seigneur, ayez pitié de moi. Je crois, je crois; ô Dieu très-saint, ayez pitié de moi. Seigneur, vous m'appellez à vous; j'y vais avec confiance, non pas en mes mérites, mais en votre sainte miséricorde, que je vous demande par votre précieux sang. Mon père, je remets mon esprit entre vos mains. En disant cela, elle expira.

Saint François Xavier, *qui ne craignait rien durant sa vie, sinon de n'avoir pas assez de confiance en Dieu, mourut en baissant amoureusement son crucifix*, et disant : Dieu de mon cœur, pardonnez-moi mes péchés par votre miséricorde. J'ai mis ma confiance en vous, je ne serai point éternellement confondu.

Seigneur, la gloire vous est due à double titre, par le droit de votre naissance, et par le mérite de votre mort. Le premier vous suffit, faites-moi part du second que vous avez donné à vos élus. (Ce sentiment est pris de saint Bernard.)

Saint Éphrem avait presque toujours ces paroles à la bouche : Mon cœur a mis sa confiance en Dieu, et il m'a secouru. La miséricorde environnera celui qui espère au Seigneur (1).

Le père Jean Tollenier, de la compagnie de Jésus, étant à l'agonie, se disait à lui-même : Où serons-nous aujourd'hui? Mais en même temps relevant son courage par une sainte confiance, il se répondit : Nous serons, s'il plaît à Dieu, dans le sein de Jésus et de Marie. O Seigneur des vertus, heureux est l'homme qui espère en vous (2)!

Comparons, s'il vous plaît, les trésors des rois et le plus haut point de leur gloire avec cette confiance; n'est-il pas vrai que toute leur félicité ne sera dans notre estime qu'une véritable misère, au prix d'un bien si précieux (3)?

Demeurons fermes et inébranlables dans la profession que

(1) S. Greg. Nyssenus in ejus vita. — (2) Ps. 8. — (3) S. Bernardus, ep. 42 ad Henr., arch. Senenensem.

nous faisons d'espérer en lui, car il est fidèle dans ses promesses (1).

Ne perdez point votre espérance, qui sera suivie d'une grande récompense. Chaque acte que vous faites vous vaut une couronne. Il n'y en a pas un qui ne soit capable de vous enrichir (2).

IV. — HOMMAGE A LA SOUVERAINE BONTÉ DE DIEU.

Acte d'amour.

Sainte Gertrude étant malade, fut visitée de Notre-Seigneur, qui lui apprit à dire au fort de ses douleurs :

Seigneur, j'offre à votre gloire, par le motif de votre très-doux amour, tout ce que j'ai jamais souffert, tout ce que je souffre, et tout ce que je souffrirai à l'avenir. Que votre amour perfectionne mes douleurs, et vous les rende aussi agréables qu'elles me sont sensibles et fâcheuses. Je veux souffrir, puisque vous le voulez ainsi, vous que j'aime de tout mon cœur; c'est pourquoi je veux tout ce que vous voulez (3).

Une autre fois le Fils de Dieu lui promit qu'il remplirait de sa connaissance et de la splendeur de sa divinité tous ceux qui feraient avec dévotion la protestation suivante : Je vous choisis par préférence à toutes les créatures. Je renonce à tout plaisir pour vous plaire; je m'offre à tout souffrir pour votre amour (4).

Oh! qu'il est souhaitable, disait le père Charles de Lorraine, oh! qu'il est honorable d'être tout consacré au culte divin durant la vie, et tout consumé à la mort par son amour! Il est croyable qu'un si saint désir fut accompli en sa personne; ses dernières paroles en sont des marques sensibles : S'il plaît à Dieu que je vive encore, que ce soit pour souffrir davantage : oh! qu'il serait bien mieux de mourir sur

(1) Heb., 10, 23. — (2) Heb., 10. — (3) Lib. 3, c. 33. — (4) Lib. 3, c. 66.

*une croix que sur un lit ! S'il lui plaît de m'appeler à lui, je lui demande ma mort avec sa miséricorde. Ce sera un gain pour lui et pour moi ; je serai sauvé par sa bonté, et il ne sera plus offensé par ma malice. Mon Dieu et mon Sauveur Jésus, puissions-nous vous aimer dans toute l'éternité (1). Le père Cornélius à Lápide, suggérant ces paroles au frère Berk-mans, dans sa dernière maladie, ce fervent novice lui répartit : Oui, mon père, Jésus est le centre de mon âme, le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité. Et une autre fois, ayant reçu la nouvelle de sa mort, il embrassa tendrement celui qui la lui donnait, et lui dit avec un transport de joie : Préparons-nous, mon cher frère ; vous ne pouviez m'apporter une plus agréable nouvelle, et il ne pouvait m'arriver un plus grand bien ; et puis prenant le crucifix avec une merveilleuse ferveur : *Mon Seigneur*, lui dit-il, *vous savez que vous êtes tout mon trésor, que je n'ai rien possédé en cette vie et que je ne possède rien que vous. Eh ! Seigneur mon doux Jésus, ne m'abandonnez pas.**

Le père Jacques Martinez, jésuite, disait en mourant, avec une merveilleuse force : *Seigneur, je désire vous aimer d'un amour très-ardent, comme tous les saints vous aiment, comme tous les anges vous aiment ; et s'il m'est permis de le dire, je désire vous aimer comme la bienheureuse Vierge vous aime ; oserai-je ajouter : mon Dieu, je désire vous aimer comme la très-sainte âme de votre Fils unique vous aime.*

Le frère Alphonse Rodriguez ne pouvait se lasser de dire : Jésus et Marie, mes très-doux amours, faites que je souffre et que je meure pour votre amour. Faites que je sois tout vôtre, et que je ne sois non plus à moi que si je n'étais plus rien du tout.

Un autre saint religieux disait en mourant : Il ne me reste que deux petites pièces, mon corps et mon âme. Je vous les

(1) In ejus vita.

donne, ô Jésus et Marie, et je vous fais mes héritiers universels (1).

Saint François Xavier dit en une de ses lettres que la compagnie de Jésus n'est autre chose qu'une compagnie d'amour (2), c'est-à-dire une compagnie qui ne respire que l'amour de Dieu et du prochain; aussi fit-il bien voir que c'était pour lui véritablement une compagnie d'amour; car il porta toujours sur son cœur, jusqu'à la mort, le nom de saint Ignace et de ses compagnons, qu'il avait tiré de leurs lettres, et qu'il avait mis dans son reliquaire avec la formule de sa profession solennelle, ainsi qu'il nous le dit lui-même, pour nous apprendre que notre vie et notre mort doivent être une vie et une mort d'amour, et qu'à son exemple nous ne devons avoir dans le cœur que le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, qui est le vrai esprit de la compagnie de Jésus (3).

V. — HOMMAGE A LA DIVINE PROVIDENCE.

Action de grâces pour tous les moyens de salut qu'elle vous a préparés de toute éternité.

Les saints, à l'heure de la mort, faisant réflexion sur la conduite que la Providence divine a tenue sur eux, ne la peuvent assez bénir pour les biens qu'ils en ont reçus. Voici les sentiments de sainte Gertrude (4) : Mon Dieu, je loue et adore votre sagesse également puissante et amoureuse, et je reconnais humblement que tout ce que j'ai jamais reçu de biens de votre main libérale est inestimablement au-dessus de mon mérite. Agréez que je vous rende, par votre cœur divin et par la vertu du Saint-Esprit, un cantique de louange de la part de toutes les créatures qui ont été, qui sont et qui seront dans le ciel, dans la terre et dans les enfers.

(1) P. Nadazi Pret. occupat. morient. — (2) Lib. 2, epist. 6. — (3) Lib. 2, epist. 3. — (4) L. 2, c. 9 et 23.

Ils ne la remercient pas seulement des biens qu'elle leur fait, mais encore des maux qu'elle leur envoie. Ainsi sainte Catherine de Sienne, parmi d'extrêmes douleurs qu'elle souffrit l'espace de deux mois, ne cessait de bénir son divin époux, disant : Je vous remercie, ô l'époux éternel des âmes, de ce que vous comblez tous les jours de nouvelles grâces votre chétive et indigne servante. Ainsi saint Laurent disait, au milieu des brasiers ardents : Je vous remercie, Seigneur, de ce que vous m'avez rendu digne d'entrer dans votre gloire par les portes royales des souffrances. Ainsi saint Boniface , martyr, ne disait autre chose, lorsqu'on le déchirait avec des ongles de fer, qu'on lui jetait le plomb fondu dans la gorge , et qu'on lui enfonçait des pointes aiguës entre les ongles et la chair vive, sinon : Je vous rends grâces, mon Seigneur Jésus-Christ, vrai Fils de Dieu.

Ainsi le père Spinola, jésuite, que les Japonais condamnèrent au feu en haine de la foi, étant lié à la colonne, commença le psaume : *Louez toutes le Seigneur, nations de la terre*, et fut suivi par tous les autres martyrs qui étaient avec lui au milieu des flammes, avec tant de joie et d'allégresse, qu'ils ravirent ceux qui étaient présents à ce spectacle, et leur tirèrent des larmes.

Ainsi le père Lessius, s'étonnant de l'honneur que Dieu lui avait fait de le choisir pour porter d'aussi extrêmes douleurs que celles qu'il endura l'espace de deux ans avant sa mort, n'avait point de plus agréable emploi que de l'en remercier, redisant sans cesse ces versets du Prophète-roi : *Bénis le Seigneur, ô mon âme! et que tout ce qui est en moi bénisse son saint nom. Je bénirai en tout temps le Seigneur; sa louange sera toujours dans ma bouche. Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur. Béni soit le Seigneur mon Dieu, qui instruit mon bras à la guerre et mes mains au combat* (1).

(1) Ps. 102.

VI. — HOMMAGE A LA JUSTICE DIVINE.

En esprit de pénitence et d'humilité.

Un des plus importants devoirs du malade à l'agonie est de satisfaire à la justice de Dieu en esprit de pénitence et d'humilité. Il faut, en premier lieu, qu'il se présente devant le tribunal de Jésus-Christ en esprit d'humilité et de confusion pour toutes les fautes qu'il a commises durant sa vie, et qu'il le reconnaisse pour son juge, le priant de lui être favorable. O bon Jésus! qui êtes maintenant un agneau plein de douceur, et qui serez bientôt mon juge, soyez envers moi un véritable agneau et un favorable juge. C'est dans cet esprit que saint Laurent Justinien lui disait, le jour de son bienheureux trépas : Vous savez, Seigneur, que j'ai toujours eu ce dernier jour devant les yeux; bien que si je fais réflexion sur le cours de ma vie, je doive plutôt l'appeler un désordre et une confusion pitoyable qu'une vie; mais, ô bon Jésus, qui êtes la vie et le salut de mon âme, recevez-moi dans l'esprit d'humilité et dans le sentiment que j'ai de mes misères; car ce n'est pas sur la vue de mes mérites et de mes bonnes œuvres que je viens me prosterner devant vous, et répandre mes larmes et mes soupirs, mais sur la confiance que j'ai en votre miséricorde (1). Ce n'est pas que j'ose aspirer aux sièges éclatants de ces bienheureux esprits, qui contemplent de près la très-sainte Trinité; je ne demande que les miettes qui tombent de votre table très-délicieuse et magnifique. Hélas! ce sera encore trop pour moi, si vous ne refusez pas à votre très-petit serviteur un petit coin sous les pieds du dernier de vos élus (2).

En second lieu, il faut que le malade excite en son cœur

(1) In vita S. Laurent. Justin. — (2) Ibidem.

un désir sincère de satisfaire à la justice divine, et que pour cet effet, non-seulement il accepte toutes les douleurs intérieures et extérieures qu'apportent les maladies et la mort, et toutes les privations de biens, d'honneur, de plaisir qui accompagnent la privation de la vie, en punition du mauvais usage qu'il en a fait, mais qu'il s'offre encore à souffrir en ce monde et en l'autre, tout ce que ce juste juge ordonnera, pourvu qu'il le reçoive en sa grâce et qu'il lui pardonne ses offenses. C'est dans cet esprit d'une amoureuse pénitence que sainte Catherine de Sienne disait : Seigneur, mon Dieu, punissez mes péchés. Je n'ai qu'un corps capable de souffrir et de porter tous les coups de votre justice. Je vous le rends et vous l'abandonne. Voilà ma chair, voilà mon sang, détruisez-les. Cassez et brisez tous mes os avec toute leur moëlle, si tel est votre plaisir (1).

En troisième lieu, il faut qu'il unisse ses souffrances et sa mort à celle de Jésus-Christ et de tous les saints, afin de les offrir à la justice divine en satisfaction de ses offenses. C'est ainsi que le père Thomas Holland, anglais, étant conduit au supplice par les hérétiques en haine de sa foi et de son obéissance au Saint-Siège, priait à haute voix, disant : O Père des miséricordes, Dieu éternel, recevez cette victime telle que vous la voyez. Agréez ce peu que je souffre, quoique très-indigne de vous être présenté. Je vous l'offre de tout mon cœur, en union de tous les tourments que mon très-doux rédempteur a soufferts, et de tous les mérites des saints qui ont jamais été et qui seront jamais. Pardonnez-moi, mon Dieu, comme je pardonne à ceux qui me font mourir. Si j'avais autant de vies qu'il y a de gouttes d'eau dans la mer, d'étoiles dans le ciel et de perfection dans votre divine essence, je les offrirais très-volontiers pour votre gloire et pour le salut de mes frères.

(1) Orat. 1.

Enfin, il faut qu'il offre encore à la justice divine toutes les messes, prières, aumônes et bonnes œuvres que ses amis offrent et offriront pour lui avant et après sa mort, disant avec un sincère regret de ses offenses : O mon Dieu, n'entrez point en jugement avec votre serviteur. Mon Dieu, ne me châtiez point en votre fureur, j'aime beaucoup mieux vous satisfaire en cette vie par inclination et par amour ; et ne m'en trouvant pas digne, je vous offre toutes les satisfactions et prières de votre Fils bien-aimé et de la bienheureuse Vierge, des saints, de vos bons serviteurs et de mes frères, qui s'intéressent dans mon salut. Acceptez tout cela, ô mon Dieu, pour les péchés que j'ai commis, que je déteste par-dessus toutes choses, et que je voudrais pouvoir expier avec toutes les gouttes de mon sang.

C'est dans ce sentiment que je veux mourir pour l'amour de vous. C'est avec un esprit humilié et un cœur contrit que je me présente devant vous, Seigneur. Dans cette disposition, ô mon Dieu, vous ne me rejetterez pas. Si vous tenez un compte exact des iniquités, ô mon Dieu, qui pourra, Seigneur, subsister devant vous ?

VII. — HOMMAGE A LA TRÈS-SAINTÉ TRINITÉ.

Acte de glorification.

Le vénérable Bède expira en disant : Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit ; finissant heureusement sa vie par où l'Église finit tous les psaumes qu'elle chante à la gloire de Dieu.

Le père Alexandre Regourd étant près de rendre l'esprit (1), ramassa toutes ses forces pour dire d'une voix mourante : Je meurs dans l'adoration de latrie de la très-sainte Trinité, et d'hyperdulie de la bienheureuse Vierge.

(1) Obiit in collegio Cadurcensi cui præerat, anno 1635, 26 april.

Le père François Folian mourut à Rome, en l'année 1609, le 29 septembre; trois jours avant que de mourir, il fut tellement occupé de la pensée de la très-sainte Trinité, à laquelle il avait toujours été très-dévot, qu'il ne pouvait s'appliquer à autre chose; et à la fin pliant trois doigts en forme de triangle, il rendit l'esprit en les mettant sur sa poitrine. On trouva après sa mort une espèce de triangle miraculeux sur son cœur, qui marquait sa dévotion envers les trois divines personnes. Ensuite de quoi on ensevelit son corps dans un cercueil de plomb, avec cette inscription : Le père François Folian, de la compagnie de Jésus, très-dévot à la très-sainte Trinité.

Oraison de saint Augustin à la très-sainte Trinité, tirée du chapitre 37 des Soliloques.

O Trinité adorable, Père, Fils et Saint-Esprit, qui possédez la même essence et la même éternité! ô seul et vrai Dieu, qui avez pour demeure une lumière éternelle et inaccessible, et qui avez créé la terre par votre souveraine puissance, comme le fondement de ce grand empire du monde que vous gouvernez avec tant de sagesse? O saint, saint, saint, Seigneur Dieu des armées! ô Dieu souverainement redoutable, souverainement puissant, souverainement bon, souverainement aimable et admirable! ô Dieu, à qui toute la gloire et toutes les louanges sont dues! ô seul Dieu en trois personnes, unique essence! ô puissance, sagesse, bonté uniques! ô Trinité indivisible! ouvrez-moi les portes de votre justice pour entrer dans votre royaume, et je chanterai éternellement vos louanges. Je suis comme un pauvre mendiant qui frappe à votre porte, ô souverain père de famille; commandez qu'on me l'ouvre, vous qui avez dit : Frappez, et on vous ouvrira; car je frappe sans cesse à cette porte du salut par mes plus ardents et violents désirs, et par l'abondance des larmes qui coulent perpétuellement de mes yeux; mes

soupirs et mes gémissements ne vous sont point cachés, ne détournez plus de moi votre visage, et ne vous éloignez plus de votre serviteur dans votre colère. Écoutez les cris d'un orphelin qui vous réclame, ô Père des miséricordes, et étendez votre main bienfaisante et secourable, pour me retirer de l'abîme de mes misères et de la boue de mes vices.

Ne souffrez pas que je meure devant vos yeux, que je périsse à la porte de vos miséricordes, et qu'étant dans les bras de l'Église et dans les plaies de Jésus-Christ, je tombe misérablement dans les enfers; mais faites que je me sauve dans votre sein, ô mon divin Père, afin que je contemple les richesses de votre royaume, que mes yeux voient à découvert l'éclatante beauté de votre face, que mon cœur en jouisse, que ma bouche en chante les louanges, et que mon corps et mon âme en reçoivent une béatitude immortelle.

Gloire soit à la puissance du Père, gloire soit à la sagesse du Fils, gloire soit à la bonté et à la douceur du Saint-Esprit dans la durée de tous les siècles. Ainsi soit-il.

Les dernières paroles et les derniers sentiments des saints.

Puisque Dieu est le premier principe et la dernière fin de toutes choses, il est bien juste de lui consacrer le commencement et la fin de toutes nos actions, le commencement et la fin de chaque jour, le commencement et la fin de chaque année, et par-dessus tout le commencement et la fin de notre vie. Saint Thomas estime que tout homme est obligé de se tourner vers Dieu dès le premier rayon de connaissance qui éclaire son esprit, et que c'est là le premier usage qu'il doit faire de sa raison et de sa liberté. Mais qui peut savoir s'il s'est bien acquitté de ce tribut? Nous n'avons presque tous, en faisant réflexion sur le temps passé, que des regrets pour la perte de tant de jours et d'années malheureusement écoulées dans l'oubli de Dieu et de notre salut. Ce malheur nous

rend inexcusables, si nous ne pensons sérieusement à l'avenir, et si nous ne tâchons de sauver au moins du naufrage ce peu qui nous reste de vie pour le donner au service de Notre-Seigneur, et pour obtenir de lui la grâce de bien mourir, et de mieux employer les derniers moments du temps que les premiers.

A cela nous serviront les exemples des saints, dont les dernières paroles et les derniers sentiments sont autant de salutaires instructions et de puissants motifs pour nous porter à bien finir notre vie, si nous ne l'avons pas bien commencée.

J'en ai recueilli ici quelques-uns auxquels vous pourrez en ajouter plusieurs autres, que la lecture de la vie des saints vous fournira.

Sentiments d'amour et de joie.

Saint Edmond, archevêque de Cantorbéry, n'eut pas plutôt aperçu le Saint-Sacrement qu'il avait demandé pour viatique, qu'étendant les bras vers son Sauveur, et versant des larmes d'amour, il s'écria : *C'est vous, Seigneur, en qui j'ai toujours espéré, que j'ai prêché avec vérité, et de qui j'ai toujours cherché la gloire. Vous m'êtes témoin que je n'ai jamais rien aimé et désiré que vous, recevez-moi en votre grâce* (1). Ensuite ayant reçu le dernier sacrement, il embrassa la croix qu'il baignait de larmes, et ne pouvant cacher la joie qui inondait son cœur, il dit avec beaucoup de ferveur : *C'est maintenant que vous puiserez avec joie des eaux des fontaines du Sauveur* (2). Et baisant mille fois les sacrées plaies de Jésus, surtout celle de son cœur, comme s'il eût voulu s'y ensevelir, il rendit doucement l'esprit. Eh ! qui n'envierait un si glorieux tombeau ? Que vous seriez heureux si vous pouviez dire, pour le moins en mourant : *Seigneur, vous sa-*

(1) Fasti Mariani, 16 novemb. — (2) Isa. 12. 3.

rez que je vous aime (1); ou bien comme un grand serviteur de Dieu de la compagnie de Jésus : Je vous aime par-dessus toutes choses. Je regrette sur toutes choses de vous avoir offensé. Voulez-vous n'être jamais triste, vivez bien. La bonne vie est inséparable de la joie; la mauvaise conscience est un tourment perpétuel (2).

Sentiments de confiance en Dieu, et d'un saint mépris des choses de la terre.

Saint Louis se sentant frappé d'une maladie contagieuse, tourna aussitôt toutes ses pensées vers Dieu, et le remercia de la faveur qu'il lui faisait de le délivrer de la prison de son corps, disant souvent : *Faites-nous la grâce, Seigneur, de mépriser tellement les prospérités du monde, que nous n'en redoutions point les adversités.* Puis, en priant pour toute son armée, il ajoutait : *Seigneur, soyez le sanctificateur et le gardien de votre peuple.* Lorsqu'on lui apporta le saint viatique, il l'adora et le reçut avec des larmes qui témoignaient l'ardeur de la tendresse de son amour; et comme le prêtre lui demanda s'il croyait que ce fût le vrai corps de Jésus-Christ. *Je le crois*, lui dit-il, *aussi fermement que si je le voyais en la forme qu'il monta au ciel.* Enfin étant à l'agonie, et levant les yeux en haut, il expira immédiatement après avoir prononcé ces paroles du Prophète roi : *J'entrerai, Seigneur, dans votre maison, je vous adorerais dans votre temple, et je bénirai votre nom.* Voilà l'espérance et la consolation des saints au milieu des souffrances et des assauts de la mort. *Mon fils*, disait la mère de saint Symphorien, lorsqu'on le conduisait au supplice, *mon fils, souvenez-vous de Dieu vivant, armez-vous de sa force et de son esprit; il ne faut point craindre la mort, puisqu'elle nous conduit à la*

(1) Joan. 21. 15. — (2) S. Bern., de interiori domo.

vie. Élevez votre cœur, mon fils, et regardez celui qui règne dans le ciel. On ne vous ôte pas la vie, on vous la change en une meilleure. Si le chemin est étroit et le passage difficile, c'est néanmoins par là que tous les saints ont passé. Ne craignez point les tourments, ils sont de courte durée, et ce moment de peine sera suivi d'une joie et d'une gloire immortelles. A ces paroles, ce généreux martyr, animé d'une sainte ardeur, leva les yeux au ciel, et tendit le cou au bourreau. L'amour divin avait parlé par la mère; la mort parla par le fils, et répondit : *Mes yeux sont toujours élevés vers le Seigneur (1).*

Quittons la terre, contemplons le ciel, dit saint Chrysologue, afin qu'étant conduits par les signes célestes, gouvernés par Jésus-Christ, poussés par le souffle de l'esprit, après avoir surmonté tous les flots des passions, et évité tous les naufrages des vices, nous entrons dans le port du ciel, dans la possession de la vie et dans la joie de la résurrection (2).

Sentiments de pauvreté et de dénûment.

Saint François d'Assise ayant toujours vécu dans un sublime esprit de pauvreté, y voulut aussi mourir; et pour être plus semblable à Jésus-Christ mourant en croix, il se mit tout nu étant près de rendre l'esprit, et couvrit la plaie de son côté avec la main gauche. Ce spectacle tira les larmes de tous les assistants, un desquels prit un vieil habit, et le lui donna en lui disant : Mon frère, vous n'avez point d'habit pour mourir, parce que vous êtes un pauvre mendiant, nous vous donnons cet habit par aumône et pour l'amour de Dieu, recevez-le par obéissance; ce qui combla le saint de joie, se voyant mourir en demandant l'aumône, et n'étant revêtu que d'un habit emprunté. Alors il croisa les bras pour donner sa

(1) Ps. 24. 15. — (2) Ex S. Chrys. serm. 8.

bénédictio à ses frères, les exhortant à l'amour de Dieu et de la sainte pauvreté, et leur enjoignant étroitement qu'ils missent son corps tout nu à terre après sa mort, et qu'ils l'y laissassent l'espace d'un quart d'heure. Puis il se fit lire la passion de l'Évangile de saint Jean, après laquelle ramassant le peu de force qui lui restait, il récita lui-même d'une voix mourante le psaume 141, qui est fort propre pour l'agonie, et finit le cours de sa sainte vie en achevant ce dernier verset : *Tirez mon âme de la prison, afin qu'elle bénisse votre nom. Les justes m'attendent jusqu'à ce que vous me rendiez la récompense.* Certes, si le Fils de Dieu a promis à ceux qui quittent tout pour le suivre, de leur rendre le centuple dès cette vie, et le royaume du ciel après leur mort, saint François avait droit de le lui demander pour récompense de son admirable pauvreté, et de lui dire ces amoureuses paroles du même psaume : *J'ai crié vers vous, je vous ai dit : Vous êtes mon espérance, vous êtes mon partage dans la terre des vivants* (1). En même temps qu'il expirait, un religieux de son ordre, nommé Augustin, qui était à l'extrémité, et qui avait déjà perdu la parole, s'écria tout à coup : *Attendez, mon père, attendez, je vous suis tout à cette heure.* Ceux qui l'assistaient en furent surpris, et lui demandèrent ce que voulait dire ce cri si extraordinaire; mais il leur dit : *Ne voyez-vous pas notre père saint François qui va au ciel?* et il expira à l'heure même. Heureux fils d'un si saint père, heureuse pauvreté, qui est le prix de tous les trésors du ciel ! Heureux celui qui s'est tellement dénué de toutes choses durant la vie, qu'il ne laisse rien à la mort qu'elle lui puisse ôter. Celui qui n'a rien en ce monde trouve tout en Dieu, qui lui tient lieu de toutes choses.

(1) Ps. 87. 10.

Autres pieux sentiments des saints.

Comme la conduite que Dieu tient sur les saints durant leur vie est fort différente, aussi leur donne-t-il de différents sentiments à la mort.

Saint Antonin mourut en prononçant ces paroles : *C'est régner que de servir Dieu*. C'était un effet de la joie et de la consolation qu'il ressentait d'avoir bien servi Dieu, et de l'estime qu'il faisait de son service.

Sainte Thérèse étant à l'agonie, répétait souvent ce verset : *Mon Dieu, vous ne mépriserez point un cœur contrit et humilié* (1). Puis tenant le crucifix, le cœur blessé et le visage tout enflammé de son amour, elle entra en une profonde contemplation, s'entretenant intérieurement avec son divin époux dans une merveilleuse quiétude jusqu'à la mort, et finissant ses jours dans l'exercice de l'oraison qu'elle avait si excellemment pratiquée et enseignée durant sa vie.

Saint Girard, levant les yeux au ciel après avoir reçu le viatique, et faisant le signe de la croix, mourut en invoquant les saints, et disant : Saints de Dieu, secourez-moi.

Saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, rendit l'esprit en prononçant ce sacré nom de Jésus qu'il avait pris pour les armes de sa milice spirituelle.

Le bienheureux Stanislas Kostka, digne fils de saint Ignace, l'imita en ce point, et mourut en répétant les doux noms de Jésus et de Marie.

Saint Minias, martyr, brûlant du désir de voir Dieu, et portant ses regards vers le ciel où son cœur était déjà par avance, mourut en disant ces amoureuses paroles de David : *Mon âme brûle d'une soif ardente de jouir de vous* (2).

Saint Burchard, évêque d'Herbipolis, surmontant la crainte

(1) Ps. 50. 19. — (2) Ps. 62. 2.

naturelle qu'il avait de la mort , par une douce espérance de la vie éternelle , et par un désir brûlant de voir Dieu , s'encourageait lui-même en disant : *Mon âme, pourquoi êtes-vous triste, et pourquoi me troublez-vous? Espérez en Dieu, car je le bénirai à jamais, comme mon Dieu, et comme le salut de mon âme.* Puis se tournant vers Jésus-Christ : *Comme le cerf,* lui disait-il, *soupire avec ardeur près les sources des eaux, ainsi mon âme soupire après vous, mon Dieu. Hélas! quand irai-je paraître devant la face de mon Dieu? Oh! que vos tabernacles sont aimables! Mon âme languit et se consume du désir d'entrer dans la maison du Seigneur* (1). En même temps Notre-Seigneur exauça ses vœux, les portes de la maison de Dieu lui furent ouvertes, et son âme bienheureuse entra dans la joie de son aimable Sauveur.

Saint François de Paul mourut le jour du Vendredi-Saint, environ à l'heure que Jésus-Christ expira. Après avoir reçu les sacrements, il se fit lire la passion; et puis, baisant plusieurs fois le crucifix, il dit tout haut : *Je remets mon esprit entre vos mains, Seigneur* (2); ajoutant ces paroles avec lesquelles il finit sa très-sainte vie, dans l'exercice actuel de la charité et de l'humilité, qui sont les deux vertus fondamentales de son ordre : *O mon Jésus, mon bon pasteur, conservez les justes, justifiez les pécheurs, ayez pitié des fidèles trépassés; pardon, pardon à moi, pauvre pécheur que je suis.*

Saint Isidore, évêque de Séville, dans sa dernière maladie, pria les évêques qui le vinrent visiter de le revêtir d'un cilice, et de le mettre sur la cendre. Dans cet état il adressa sa prière au Fils de Dieu, disant : *Seigneur, qui voyez le fond des cœurs, vous savez que la pénitence n'est pas pour les justes, mais pour les pécheurs; vous avez dit qu'au même instant que le pécheur quittant son vice retournerait à vous en esprit de pénitence, vous oublieriez toutes ses offenses. Re-*

(1) Ps. 42. — (2) Ps. 83.

cevez donc, s'il vous plaît, à cette dernière heure de ma vie, l'humble confession de mes péchés qui sont sans nombre; écoutez mes soupirs et mes gémissements, témoins de la douleur que j'ai d'avoir offensé votre infinie bonté, et m'accordez par votre miséricorde le pardon que je vous demande de tout mon cœur.

Si les plus grands saints n'osent se présenter devant leur juge qu'en état de pénitents, que doivent faire de grands pécheurs comme nous? O Seigneur, n'entrez point en jugement avec votre serviteur, parce que nul homme vivant ne se peut justifier devant vous. Gardez, mon Sauveur, un petit rayon de votre miséricorde pour votre pauvre petit serviteur, disait en mourant le père Georges Collibrant, religieux très-vertueux de la compagnie de Jésus (1).

Saint Richard, évêque de Cicestre en Angleterre, après avoir consacré une église avec un cimetière pour la sépulture des pauvres, envers lesquels il était fort charitable, eut un pressentiment de sa mort prochaine, et voyant qu'il était temps de paraître devant Dieu, il demanda le crucifix, et baisa cent fois les lieux des plaies avec autant de tendresse que s'il eût vu Jésus-Christ mourant sur le Calvaire. Puis, le remerciant de toutes les grâces qu'il lui avait faites : *Mon Dieu*, dit-il, *je vous recommande mon âme*; et aussitôt après recourant à la bienheureuse Vierge : *Sainte Marie*, ajouta-t-il, *mère de grâce, mère de miséricorde, défendez-nous de l'ennemi, et nous recevez à l'heure de notre mort*; et sentant défaillir ses forces, il pria ses aumôniers de répéter cette prière auprès de lui jusqu'au dernier soupir, afin de mourir dans l'exercice actuel de la dévotion envers la mère de Dieu. Il ne pouvait choisir une plus belle porte pour entrer en triomphe dans le ciel.

C'est cette mère de miséricorde qui apparut à sainte

(1) Ps. 30. 6.

Muse, vierge romaine, un mois avant sa mort, et lui montra un grand nombre de vierges qui l'accompagnaient, en lui disant : *Vous serez bientôt avec elles, si vous gardez dans cette grande jeunesse où vous êtes la retenue et la sagesse d'un âge plus avancé, si la modestie règle tous les mouvements de votre corps, et si la dévotion et la pureté partagent entre elles toutes les affections de votre cœur; dans un mois je vous viendrai quérir, si vous faites ce que je vous ordonne.* Ces paroles firent un si grand changement dans cette sainte fille, que tous ceux qui la connaissaient en étaient dans l'admiration. Aussi la bienheureuse Vierge accomplit fidèlement sa parole : l'enfant tomba malade vingt-cinq jours après, et le trentième la Vierge lui apparut; et comme elle l'invitait à venir avec elle, elle s'écria toute ravie de joie : *Je m'en vais, ma chère maîtresse, je m'en vais*, et partit de ce monde au même instant pour aller au ciel en bonne compagnie.

Autres sentiments des saints tirés de l'Écriture.

—

Saint Nicolas de Tolentin, six mois avant sa mort, entendait tous les jours la musique des anges. Son heure étant venue, il appela ses frères, et leur demanda pardon. Il pria son supérieur de lui donner sa bénédiction et de lui administrer les sacrements; puis il se fit apporter une croix, où il y avait un morceau de la vraie croix enchâssé, qu'il adora avec un profond respect; et comme il brûlait d'un grand désir d'aller jouir de Dieu, il répéta souvent ces paroles de saint Paul : *Je désire d'être délivré des liens de ce corps, et d'être avec Jésus-Christ* (1). Il appela ensuite le religieux qui le servait, et le pria, lorsqu'il ne pourrait plus parler, de lui dire souvent ce verset de David : *Vous avez rompu mes liens, je vous offrirai un sacrifice de louanges* (2). Ses

(1) S. Philip., 1. 23. — (2) Ps. 115. 17.

frères le voyant agoniser avec un visage riant, et admirant la joie extraordinaire qu'il faisait paraître à ce moment si redoutable, lui en demandèrent la cause. A quoi il répondit : *Mon Seigneur Jésus-Christ, accompagné de sa bienheureuse mère et de notre père saint Augustin, me convie d'aller au ciel, et d'entrer dans la joie de mon Dieu.* A peine eut-il achevé ces paroles, qu'il rendit l'âme entre les mains de son Sauveur, en disant : *Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains.*

Saint Lambert, martyr, sachant que les ennemis de Jésus-Christ le venaient assassiner, entrant dans son oratoire et prenant le Psautier, il rencontra ce verset à l'ouverture du livre : *Le Seigneur recherchera le sang de ses serviteurs* (1). Peu de temps après, ayant reçu un coup de lance, et étant prosterné en terre, les bras étendus en forme de croix, il dit avec l'Apôtre : *Le monde est crucifié à mon égard, et je suis crucifié au monde* (2); et il expira à l'heure même.

Saint Thomas de Villeneuve, après avoir tout donné aux pauvres, excepté le lit où il était couché, attendant la mort, et désirant sortir de ce monde tout nu comme il y était entré, appela le concierge de la maison épiscopale, qui était pauvre, et lui dit : *Je n'ai plus rien que ce lit, que je vous donne de bon cœur;* et puis il ajouta : *Je vous prie de me le prêter jusqu'à ce que je sois mort; sinon je suis content de mourir sur la terre nue, si vous ne pouvez attendre.* Après cette action héroïque, comblé de joie de mourir comme son maître parfaitement pauvre, il se fit lire la passion selon saint Jean, versant de temps en temps beaucoup de larmes en méditant les mystères qu'il entendait. La passion étant achevée, il fit dire la messe, et lorsque le prêtre eut consacré, le saint commença le psaume 30 : *Seigneur, j'ai espéré en vous, que je ne sois pas confondu à jamais,* qu'il récita

(1) Ps. 9. 13. — (2) Gal., 6. 14.

avec une merveilleuse tendresse, faisant couler de ses yeux deux ruisseaux de larmes, jusqu'à ce qu'étant arrivé à ce verset : *Je remets mon esprit entre vos mains; vous m'avez racheté, Seigneur, qui êtes le Dieu de vérité*, il rendit son âme à celui qui l'avait créé pour sa gloire.

Le grand serviteur de Dieu, Gosmin, abbé de l'ordre de Saint-Benoît, étant proche de sa fin, pria qu'on lui fit la lecture de la passion de Jésus-Christ; et lorsque celui qui lisait vint à ces paroles : *Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite*, on le vit tout d'un coup lever les mains et les yeux au ciel, et les prononcer avec un sentiment extraordinaire d'amour divin, paraissant tout ému, comme s'il eût senti actuellement les douleurs de l'agonie de Jésus-Christ, et bientôt après il rendit l'esprit.

Saint Laurent, évêque, se voyant près d'arriver au port tant désiré du salut, aspirait sans cesse à ce bonheur; et mettant sa confiance en la miséricorde de Dieu, il répétait souvent ce verset avec beaucoup de larmes : *Ayez pitié de moi; mon Dieu, ayez pitié de moi, parce que mon âme a mis son espérance en vous*. Les saints vivent dans la crainte de Dieu, et meurent dans l'espérance; ne changez pas cette conduite, de peur de faire naufrage à la vue du port.

Sainte Cécile disait en mourant : *Seigneur, je vous prie à ce dernier moment de ma vie, que mon cœur vous soit présenté pur et sans tache, afin que je ne tombe point en confusion devant vous*. Oh! qu'une âme doit être pure, pour paraître devant le Saint des saints!

Saint Éloi, évêque de Noyon, fit avant de mourir cette prière : Seigneur, vous laisserez maintenant mourir en paix votre serviteur, selon votre parole. Souvenez-vous, s'il vous plaît, que vous m'avez formé de terre, et que je ne suis qu'un ouvrage d'argile; n'entrez donc point en jugement avec votre serviteur, parce que nul d'entre les vivants ne peut se

justifier devant vous. O Jésus, Sauveur du monde, qui êtes seul sans péché, souvenez-vous de moi et me retirez de la prison de ce corps mortel, pour me conduire dans votre royaume. Je sais que je ne suis pas digne de jouir du bonheur de vous voir; mais vous n'ignorez pas aussi que j'ai toujours mis ma confiance en votre miséricorde, et que j'ai gardé constamment la foi et la confession de votre nom, dans laquelle je veux encore persévérer jusqu'au dernier soupir. Recevez-moi donc, Seigneur, selon votre grande miséricorde, et ne me confondez point dans mon espérance. Je me hâte d'aller au plus tôt à vous; ouvrez-moi la porte de la vie, et ne permettez pas que les princes des ténèbres s'opposent à mon passage, ni que les puissances de l'air me traversent; mais que votre main miséricordieuse me protège, que votre puissance me défende de leurs insultes, et que votre droite me conduise au lieu de votre repos, quand je ne devrais être que dans la dernière place de celles que vous avez préparées à ceux qui vous craignent.

Saint Nicaise, archevêque de Reims, allant au devant de ses meurtriers infidèles et barbares, les rencontra à la porte de son église; et comme en continuant ses heures canoniales il récitait ce verset : *Mon âme est demeurée attachée en terre* (1), un soldat lui trancha la tête, et l'empêcha d'achever le reste; mais il arriva, par un grand miracle, que cette tête séparée de son corps ne laissa pas de poursuivre, et de dire d'une voix articulée : *Redonnez-moi la vie selon votre parole* (2).

Saint Grégoire de Nazianze dit que sa sœur, sainte Gorgonie, mourut en prononçant ces paroles : Je dormirai, et je me reposerai dans la paix et dans l'union, parce que c'est vous, Seigneur, qui m'avez établie dans l'espérance de mon salut. Elles montrent que la mort des justes n'est qu'un doux

(1) Ps. 118. 25. — (2) Ps. 25. 107.

sommeil. C'est ce qu'éprouva un grand serviteur de Dieu de l'ordre de Saint-François, nommé Jacques de Baleron, lequel sentant les approches de la mort, s'écria : O en paix , ô en repos ! ô dormir ! ô reposer ! et dans ce doux transport de joie et d'amour, il s'endormit paisiblement du sommeil de la mort.

Saint Ménas, martyr, au fort de ses tourments, chantait ce verset : Seigneur, voyez mon humiliation et mes peines, et me pardonnez tous mes péchés ; et en tirait tant de force et de consolation, qu'il ajoutait aussitôt après : *Non , toutes les souffrances de la vie présente n'ont point de proportion avec cette gloire que Dieu fera bientôt éclater sur nous* (1).

L'impératrice sainte Adelheidis, étant à l'agonie, s'écriait : Malheureuse que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? Puis, s'élevant à Dieu par une amoureuse confiance, elle acheva ce qui suit : Ce sera la grâce de Dieu par Jésus-Christ, et finit ainsi sa sainte vie par ce doux nom de Jésus, qui fut le sceau de ses héroïques vertus.

Saint Gérembert, abbé de l'ordre de Prémontré, pria qu'on le portât à l'église pour y recevoir le viatique, mettant ainsi en pratique ces paroles du Roi prophète : J'entrerai dans votre maison, je vous adorerai dans votre saint temple avec une crainte respectueuse. Seigneur, conduisez-moi dans votre justice, à cause de mes ennemis, et redressez ma voie devant vos yeux ; bientôt après il expira en disant : Seigneur, conduisez mes pas dans le chemin du ciel, éclairez-moi dans les voies inconnues de l'éternité, et faites que j'y marche en votre divine présence (2).

Saint Grégoire, ce généreux martyr d'Arménie, étant contraint de courir par ses cruels bourreaux, qui lui avaient percé la plante des pieds avec des pointes de clous : *Les serviteurs de Dieu*, disait-il, *allaient et marchaient en pleu-*

(1) Rom. 8. 18. — (2) Ps. 5. 9.

rant, jetant leur grain sur la terre et arrosant de leurs larmes cette divine semence; mais en récompense on les verra revenir pleins d'allégresse, portant leurs gerbes avec eux et les fruits de leurs travaux. Courage, mon âme, nous allons à l'éternité : le chemin est difficile, mais le terme est agréable. Ceux qui sèment avec larmes, recueilleront avec joie (1).

Gérard, frère de saint Bernard, étant à l'agonie, se mit tout à coup à chanter avec une merveilleuse allégresse : *Vous qui êtes dans les cieux, louez le Seigneur, louez-le au plus haut du firmament* (2). Les religieux qui l'assistaient, ravis d'un spectacle si surprenant, coururent en diligence pour avertir saint Bernard, et l'inviter à venir voir un homme qui insultait à la mort. Je fus appelé à ce miracle, dit-il, pour voir un homme qui tressaillait de joie à la mort, et qui lui insultait : O mort, où sont tes victoires ? où est ton aiguillon ? Ce n'est plus un aiguillon, c'est un excès de joie. Le saint arriva encore assez à temps pour entendre la fin du psaume que le moribond achevait de chanter d'une voix intelligible ; après quoi, jetant un amoureux regard vers le ciel, il répéta plusieurs fois ce verset : *Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains.* Puis se tournant vers son frère, il lui dit avec un visage riant : Que la bonté de Dieu est grande, de vouloir bien être le Père des hommes ! et quel honneur aux hommes d'être enfants de Dieu et les héritiers de son royaume ! Oh ! qu'il fait bon de servir Dieu, et que l'on meurt content quand on a bien vécu ! Si le seul récit des bons sentiments que les personnes vertueuses ont à l'heure de la mort nous donne de la consolation, que sera-ce de ceux à qui Dieu les donne comme un essai de leur future béatitude ! Faites un recueil des pieuses pensées et des dernières paroles dans lesquelles vous seriez bien aise de mourir, à l'exemple des

(1) Ps 125. 5. — (2) Ps. 148. 1.

bonnes âmes qui les ont effectivement prononcées au moment de leur mort, afin de les graver dans votre cœur, et de les avoir souvent à la bouche : en voici encore quelques-unes que vous pourrez ajouter aux précédentes.

1. O doux bois ! oh ! que vos clous sont doux ! oh ! que vous portez un doux fardeau ! vous avez été seul trouvé digne de porter le Roi et le souverain Seigneur des cieux.

2. Je veux vivre et mourir entre les bras de mon Sauveur Jésus-Christ crucifié.

3. J'ai toujours été avec Jésus-Christ, j'y suis encore, et j'y serai toujours.

4. Je me suis réjoui, lorsqu'on m'a dit que nous irions dans la maison de Dieu (1).

5. Je bénirai le Seigneur en tout temps : ma bouche publiera à jamais ses louanges. Mon âme, bénis le Seigneur ; que tout ce qui est en moi loue son saint nom. O mon âme, bénis le Seigneur, et n'oublie jamais les grâces que tu as reçues de lui. C'est lui qui te pardonne toutes tes offenses, c'est lui qui guérit toutes tes langueurs, c'est lui qui rachète la vie de la mort, c'est lui qui te couronne de miséricorde et de grâce (2).

6. Vous êtes, mon bon Jésus, la viande des pauvres mortels, qui rassasiez pleinement ceux qui vous reçoivent dignement ; vous êtes le salutaire viatique des fidèles, qui les fortifiez dans le chemin de la vie éternelle. Je vous honore, je vous révère, je vous adore comme mon Dieu. Je n'étais pas digne que vous vinssiez chez moi, vous qui pouvez m'assister et me défendre de mes ennemis d'une seule de vos paroles. Seigneur, vous savez ; vous savez, Seigneur. Ce sont les dernières paroles de Cajétan, après avoir reçu le saint viatique. En disait : *Vous savez*, il expira. Sa grande charité

(1) Dernières paroles du pape Paul IV. — (2) Dernières paroles du pape Urbain VII.

nous fait croire qu'il voulait dire comme saint Pierre : Seigneur, vous savez que je vous aime.

7. *Seigneur, demeurez avec nous* (1).

8. *J'ai fait une demande au Seigneur, et je la lui ferai toujours, qui est d'habiter dans la maison du Seigneur* (2).

9. Seigneur, reconnaissez en moi ce qui est de vous, et oubliez les péchés que j'ai commis (3).

Maurice, évêque de Paris, étant à l'extrémité, reconnut, par une lumière surnaturelle, que l'hostie qu'on lui avait apportée pour viatique n'était pas consacrée. On l'avait fait exprès, quoique mal à propos, parce qu'il était sujet à de grands vomissements. Mais le saint évêque s'écria : *Ce n'est pas là mon Dieu : ôtez, ôtez-moi cela ; je demande le pain du ciel, le viatique des fidèles, la victime de mon salut, le gage de l'immortalité*. Et comme on lui eut apporté une autre hostie qui était consacrée ; alors, comblé de joie, il l'adora, disant : *Voilà le salut du monde, le Verbe du Père, la véritable hostie, le corps vivant de mon Sauveur, vrai Dieu et vrai homme* (4) ; et peu de temps après l'avoir reçu il expira.

Je vous salue, étoile du matin, remède des pécheurs. O vous que Dieu s'est choisie pour épouse, soyez la voie qui nous conduise droit à l'éternelle félicité (5).

Je reconnais mes péchés, ô mon bon Jésus, pardonnez-les-moi, s'il vous plaît ; car c'est pour cela que vous êtes né, c'est pour cela que vous êtes mort, c'est pour cela que vous avez tremblé de peur pour nous, afin que nous fussions en assurance par votre grâce. Ainsi soit-il.

(1) Le cardinal Stanislas Hosias rendit l'esprit en disant ces paroles. — (2) Ps. 25. Dernières paroles de Philippe, fils du duc de Bavière, cardinal. — (3) Dernières paroles du cardinal du Perron. — (4) Martyrol. Gallic. — (5) Dernières paroles de la B. Marguerite Tarva.

LES DERNIÈRES PAROLES DE JÉSUS-CHRIST.

La première.

Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font.

ORAISON.

O Jésus, qui avez prié pour vos ennemis lorsqu'ils vous crucifiaient, pardonnez-moi mes offenses, comme je pardonne de bon cœur à ceux qui m'ont offensé.

Seconde parole.

En vérité, je vous dis que vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis.

ORAISON.

O Jésus, qui avez promis le paradis à la pénitence du bon larron, je vous conjure par votre infinie bonté de vous souvenir de moi à l'heure de ma mort, et de me donner une véritable contrition de mes péchés.

Troisième parole.

Femme, voilà votre Fils; voilà votre mère.

ORAISON.

O Jésus, qui avez témoigné en mourant la tendresse de votre cœur envers votre bienheureuse mère, et qui lui avez recommandé tous vos disciples en la personne de saint Jean, mettez-moi, s'il vous plaît, sous sa protection, et donnez-moi un cœur de fils pour l'honorer et servir toute ma vie. O mère de miséricorde, souvenez-vous que votre fils étant sur l'arbre de la croix, vous a recommandé mon âme; montrez-lui que vous êtes une bonne mère, et que vous prenez soin de son salut.

Quatrième parole.

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé?

Oraison.

O Jésus, qui par un excès d'amour avez bien voulu être délaissé de votre Père, de peur d'abandonner les pécheurs, ne me délaissez point, je vous prie, à l'heure de ma mort, lorsque tout le monde m'abandonnera. Vous êtes mon unique refuge, cachez-moi dans vos plaies, et faites que j'y trouve ma consolation et mon salut.

Cinquième parole.

J'ai soif.

Oraison.

O Jésus, qui avez bien voulu être abreuvé de fiel et de vinaigre, je vous supplie, par cette brûlante soif que vous avez eue de la gloire de votre Père et de ma perfection, de réparer toutes mes froideurs passées, et d'allumer en mon cœur un ardent désir de vous servir et de vous glorifier éternellement. Ainsi soit-il.

Sixième parole.

Tout est consommé.

Oraison.

O Jésus, qui avez entièrement accompli toutes les volontés de votre Père céleste, et consommé par votre mort l'ouvrage de notre rédemption, faites-moi la grâce de consommer et d'accomplir parfaitement avant que je meure, tous les desseins que vous avez sur moi pour votre gloire et pour mon bien.

Septième parole.

Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains.

Oraison.

O Jésus, qui avez remis votre esprit entre les mains de votre Père avant que d'expirer, je vous supplie de recevoir le mien entre les bras de votre miséricorde, au dernier soupir de ma vie. Cachez-le dans le tabernacle de votre cœur amoureux, à ce redoutable moment, auquel il sera en danger de tomber dans un abîme de maux ; mettez-le à couvert dans ce divin sanctuaire, contre tous les efforts de mes ennemis. Faites éclater sur moi les merveilles de votre grâce, vous qui d'un bras tout-puissant sauvez ceux qui espèrent en vous. Gardez-moi comme la prunelle de vos yeux contre ceux qui vous résistent, et qui veulent renverser le dessein que vous avez de me sauver. Couvrez-moi de l'ombre de vos ailes contre ceux qui me persécutent (1).

PRIÈRES DE L'ÉGLISE POUR LES AGONISANTS.

Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Sainte Marie, priez pour lui.
Saints anges et archanges, priez tous pour lui.
Saint Abel, priez pour lui.
Tout le chœur des justes, priez pour lui.
Saint Abraham, priez pour lui.
Saint Jean-Baptiste, priez pour lui.
Saints patriarches et prophètes, priez tous pour lui.

(1) Ps. 26. — Ps. 21. — Ps. 16.

Saint Pierre, priez pour lui.

Saint Paul, priez pour lui.

Saint André, priez pour lui.

Saint Jean, priez pour lui.

Saints apôtres et évangélistes, priez tous pour lui.

Saints disciples du Seigneur, priez tous pour lui.

Saint innocents, priez tous pour lui.

Saint Étienne, priez pour lui.

Saint Laurent, priez pour lui.

Saints martyrs, priez tous pour lui.

Saint Sylvestre, priez pour lui.

Saint Grégoire, priez pour lui.

Saint Augustin, priez pour lui.

Saints pontifes et confesseurs, priez tous pour lui.

Saint Benoît, priez pour lui.

Saint François, priez pour lui.

Saints moines et ermites, priez tous pour lui.

Sainte Marie-Magdeleine, priez pour lui.

Sainte Luce, priez pour lui.

Saintes vierges et saintes veuves, priez toutes pour lui.

Saints et saintes de Dieu, intercédez pour lui.

O Dieu, soyez-lui favorable; Seigneur, pardonnez-lui.

O Dieu, soyez lui favorable : délivrez-le, Seigneur.

De votre colère, délivrez-le, Seigneur.

Des périls de la mort, délivrez-le, Seigneur.

De la mauvaise mort, délivrez-le, Seigneur.

Des peines de l'enfer, délivrez-le, Seigneur.

De toutes sortes de maux, délivrez-le, Seigneur.

De la puissance du diable, délivrez-le, Seigneur.

Par votre nativité, délivrez-le, Seigneur.

Par votre croix et par votre passion, délivrez-le, Seigneur.

Par votre mort et par votre sépulture, délivrez-le, Seigneur.

Par votre glorieuse résurrection, délivrez-le, Seigneur.

Par votre admirable ascension, délivrez-le, Seigneur.

Par la grâce du Saint-Esprit, consolateur, délivrez-le, Seigneur.

Au jour du jugement, délivrez-le, Seigneur.

Nous qui sommes pécheurs, nous vous prions de nous écouter.

Nous vous prions de lui pardonner, écoutez-nous, s'il vous plaît.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Jésus-Christ, ayez pitié de nous.

Seigneur, ayez pitié de nous.

ORAISON.

Proficiscere, anima christiana, de hoc mundo.

Sortez de ce monde, âme chrétienne ; au nom de Dieu le Père tout-puissant qui vous a créée ; au nom de Jésus-Christ, Fils de Dieu vivant qui vous a rachetée ; au nom du Saint-Esprit qui s'est répandu sur vous ; au nom des saints anges et archanges ; au nom des trônes et des dominations ; au nom des principautés et des puissances ; au nom des chérubins et des séraphins ; au nom des patriarches et des prophètes ; au nom des apôtres et des évangélistes ; au nom des saints martyrs et confesseurs ; au nom des saints religieux et anachorètes ; au nom des saintes vierges et de tous les saints et saintes de Dieu. Que votre lieu soit aujourd'hui dans la paix, et votre demeure dans la sainte Sion. Par les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

ORAISON.

Deus misericors, Deus clemens.

O Dieu de miséricorde, Dieu de clémence et de douceur, qui, selon la multitude de vos bontés, effacez les péchés des âmes pénitentes, et qui en remettant les fautes passées en ôtez toute la tache, jetez un regard favorable sur votre ser-

viteur N., et exaucez la prière qu'il vous fait de lui pardonner toutes ses offenses, qu'il confesse et déteste de tout son cœur. Réparez en lui tout ce qui peut avoir été ruiné par la fragilité de la nature, ou corrompu par la malice du démon, et réunissez au corps de votre église un de ses membres, qui a été racheté par le sang de Jésus-Christ. Seigneur, ayez pitié de ses gémissements, ayez compassion de ses larmes, et recevez à la grâce d'une parfaite réconciliation celui qui n'a confiance qu'en votre seule miséricorde.

ORAIISON.

Commendo te omnipotenti Deo.

Je vous recommande, mon très-cher frère, à Dieu tout-puissant, et vous remets entre les mains de celui qui vous a créé, afin qu'ayant payé le tribut à la mort, vous retourniez à votre principe, qui vous a formé du limon de la terre. Que la glorieuse troupe des anges vienne au-devant de votre âme, lorsqu'elle sortira de son corps. Que l'auguste sénat des apôtres qui sont les juges du monde, lui fasse un favorable accueil. Que la triomphante armée des martyrs qui ont blanchi leurs robes dans le sang de l'agneau sans tache, l'accompagne à son entrée dans le ciel. Que la noble compagnie des confesseurs dont l'innocence surpasse la blancheur des lis, l'environne par honneur dans son triomphe. Que le chaste chœur des vierges la reçoive avec des cantiques de joie et d'allégresse. Que les pratriarches l'embrassent étroitement, et lui ouvrent leur sein pour y jouir avec eux du repos qui fait les bienheureux. Que Jésus-Christ vous montre un visage plein de douceur et d'amour, et qu'il vous mette au nombre des saints qui sont toujours avec lui. Qu'il ne vous fasse jamais sentir ni l'horreur des ténèbres, ni l'ardeur des flammes, ni la rigueur des tourments de l'enfer. Que Satan, ce cruel ennemi des hommes, cesse de vous poursuivre avec

toute sa troupe, et que vous voyant sous la protection et la conduite des anges, il s'enfuie, tout frémissant de rage, et qu'il se précipite dans le chaos effroyable de la nuit éternelle. Que Dieu se lève, et que ses ennemis se dissipent à sa présence, et que ceux qui le haïssent s'enfuient de devant sa face. Qu'il les chasse par le souffle de son esprit, comme le vent chasse la fumée, et que les méchants périssent devant lui, comme la cire se fond devant le feu. Que les justes au contraire soient ravis de joie en la présence de Dieu. Que toutes les légions de l'enfer soient donc confondues, et que les ministres de Satan n'osent et ne puissent empêcher votre entrée dans le ciel. Que Jésus-Christ, qui a été crucifié pour vous, vous délivre des tourments. Que Jésus-Christ, qui a bien voulu mourir pour vous, vous délivre de la mort éternelle. Que Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, vous mette dans son paradis pour y jouir des délices éternelles, et que ce véritable pasteur des âmes vous reconnaisse comme une de ses ouailles. Qu'il vous pardonne tous vos péchés, et qu'il vous mette à sa droite parmi la troupe de ses élus. Que vous voyiez votre rédempteur face à face ; que vous soyez toujours en sa présence, jouissant de la claire vue de la première vérité, qui est l'objet de votre béatitude ; et enfin , qu'étant admis parmi les bienheureux, vous puissiez goûter éternellement la douceur de la contemplation divine.

ORAIISON.

Suscipe, Domine, servum tuum.

Recevez, Seigneur, votre serviteur, dans ce lieu de salut et de félicité, que votre miséricorde lui donne sujet d'espérer. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur de tous les périls, de toutes les peines et de tous les tourments de l'enfer. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Enoch et Elie de la mort commune et ordinaire de tous les hommes. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Noé du déluge. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Abraham de la terre des Chaldéens. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Job de ses souffrances. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Isaac des mains de son père Abraham, lorsqu'il le voulait immoler et vous en faire un sacrifice. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Loth de l'embrasement de Sodome. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Moïse de la puissance de Pharaon, roi d'Égypte. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Daniel de la fosse aux lions. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré les trois enfants de la fournaise ardente et des mains cruelles d'un roi impie. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Susanne de la peine et de l'infamie du crime dont elle était fausement accusée. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré David des mains du roi Saül, et de la fureur de Goliath. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré saint Pierre et saint Paul de leur prison. Ainsi soit-il.

Enfin, Seigneur, comme vous avez délivré la bienheureuse vierge et martyre sainte Thècle de trois horribles tourments, que de même il vous plaise délivrer l'âme de votre serviteur,

et lui faire la grâce de jouir avec vous de la possession des biens célestes.

ORAIISON.

Commendamus tibi, Domine.

Seigneur, nous vous recommandons l'âme de votre serviteur N., et nous vous prions, Seigneur Jésus, Sauveur du monde, que comme par votre miséricorde vous avez bien voulu descendre en terre pour l'amour d'elle, vous ne refusiez point aussi de la recevoir dans le sein des patriarches. Reconnaissez, Seigneur, votre créature, qui n'a point été créée par des dieux étrangers, mais par vous qui êtes le seul Dieu vivant et véritable ; car il n'y a point d'autre Dieu que vous, et rien n'est comparable à l'excellence de vos ouvrages. Seigneur, donnez-lui la consolation et le bonheur de vous voir et de jouir de votre divine présence. Ne vous souvenez plus de ses iniquités passées, et de tant d'excès et d'égarements où la violence et l'emportement de ses passions l'ont malheureusement engagée ; car encore qu'elle ait péché, elle n'a point néanmoins perdu la foi qu'elle avait au Père, au Fils et au Saint-Esprit ; mais elle a cru en Dieu, elle a eu du zèle pour la gloire de son nom, elle a fidèlement adoré celui qui est l'auteur de toutes choses.

ORAIISON.

Delicta juventutis et ignorantias ejus ne memineris, Domine.

Nous vous prions, Seigneur, d'oublier les ignorances et les péchés de sa jeunesse, et de vous souvenir de lui selon votre grande miséricorde, dans l'éclat et la splendeur de votre gloire. Que les cieux lui soient ouverts ; que les anges se réjouissent de son bonheur. Seigneur, recevez votre serviteur dans votre royaume. Que l'archange de Dieu, saint Michel, qui a mérité d'être le prince de la milice céleste, le

prenne en sa protection. Que les anges de Dieu viennent au-devant de lui, pour le conduire dans la sainte cité de la céleste Jérusalem. Que le bienheureux apôtre saint Pierre, à qui vous avez donné les clefs du royaume des cieux, lui en ouvre la porte. Que l'apôtre saint Paul, qui a été un très-digne vase d'élection, l'assiste à son entrée. Que saint Jean, le bien-aimé disciple, à qui les secrets du ciel ont été révélés, intercède pour lui. Que tous les saints apôtres, auxquels vous avez donné la puissance de lier et de délier les âmes, parlent en sa faveur. Que tous les saints et tous les prédestinés, qui ont souffert tant de tourments en ce monde pour le nom de Jésus-Christ, prient pour lui, afin qu'étant dégagé des liens de la chair, il mérite de parvenir à la gloire du royaume céleste, par les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Si l'agonie dure plus longtemps, on récite les psaumes 117 et 118.

Si le malade est encore en état d'entendre ce qu'on lui dit, il lui faut suggérer de douces et courtes aspirations qui entretiennent sa dévotion sans le fatiguer.

Mon très-doux Jésus, n'entrez point en jugement avec votre serviteur.

Seigneur, oubliez mes péchés et mes ignorances.

O Fils de David, ayez pitié de moi.

Seigneur, hâtez-vous de me prévenir par vos miséricordes, car je suis réduit à l'extrémité de la misère.

O bon Jésus, soyez véritablement pour moi mon Sauveur.

O mère de Dieu, souvenez-vous de moi.

O bon Jésus, recevez-moi au nombre de vos élus.

Appelez-moi à vous, ô mon bon Jésus, et faites-moi venir à vous.

Tirez une âme de la prison, afin qu'elle bénisse votre nom.

Souvenez-vous, Seigneur, de votre créature que vous avez rachetée par votre précieux sang, etc.

Aussitôt que l'âme est sortie du corps, on dit les prières suivantes :

Venez promptement, ô saints de Dieu. Accourez, anges du Seigneur, pour recevoir cette âme et la présenter au Très-Haut.

Que Jésus-Christ qui vous a appelée, vous reçoive, et que ses anges vous portent dans le sein d'Abraham.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Jésus-Christ, ayez pitié de nous.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Seigneur, donnez-lui le repos éternel.

Et qu'il soit éclairé de la lumière éternelle.

Des portes de l'enfer, Seigneur, délivrez son âme.

Qu'il repose en paix. Ainsi soit-il.

Seigneur, exaucez ma prière :

Et que ma voix s'élève jusqu'à vous.

Oraison.

O Dieu, nous vous recommandons l'âme de votre serviteur N., et nous vous prions qu'étant passé de ce siècle, il ne vive plus qu'à vous, et que tous les péchés que la fragilité humaine lui a fait commettre, lui soient pardonnés par votre infinie miséricorde, et par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

DIXIÈME JOUR.

VOTRE EMPLOI SERA DE VOIR L'ÉTAT D'UNE ÂME A LA
SORTIE DE CE MONDE.

MÉDITATION I.

Les sentiments des saints à l'heure de la mort.

« Il y aura des signes dans le soleil, dans
la lune et dans les étoiles. »

LUC. 21.

REMARQUE.

Les interprètes (1), prenant ces paroles à la lettre, disent que le soleil perdra sa clarté au jour du jugement universel, ou que s'il ne la perd pas, demeurant lumineux en soi, il ne donnera pas sa lumière aux hommes, mais il les laissera dans des ténèbres effroyables, qui les feront sécher de crainte. Nous ne nous arrêtons pas ici au sens littéral ; mais passant au sens mystique, nous considérerons les divers signes qui nous paraissent à l'heure de la mort dans le vrai soleil de justice, qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ. Aux uns, il paraît comme un juge redoutable, et les remplit de frayeur ; aux autres, il paraît comme un juge favorable, et les comble de consolation et de joie. Nous allons voir dans cette méditation les divers mouvements de crainte, de douleur et de joie qu'il excite dans le cœur des justes.

(1) Maldonat., Jansen., Cajet., Abul. Barrad.

I. POINT.

Considérez quelle est la crainte des justes à l'heure de la mort. On ne la peut mieux exprimer que par le récit que Grenade fait de la mort de ce célèbre prédicateur d'Espagne Jean Davila. Le médecin l'étant venu visiter et l'ayant considéré, dit au père qui l'assistait que si le malade avait à faire un testament, qu'il y mît ordre ; à quoi le père répondit qu'il n'en était pas de besoin, et que comme il avait toujours vécu pauvre, il mourrait de même. Alors le médecin se tournant vers le malade, lui dit : Mon père, voici le temps auquel les amis doivent dire la vérité, vous êtes bien mal, et je ne vois point d'apparence que vous en puissiez revenir. A ces paroles, le saint homme leva les yeux au ciel, et s'adressant à Notre-Dame, il lui fit cette courte et amoureuse prière : Souvenez-vous, ô bienheureuse Vierge et mère de Dieu, quand vous serez en sa présence de lui parler en ma faveur. Et puis il dit aussitôt : Je désire me confesser, ajoutant : Oh ! que je voudrais avoir un peu plus de loisir pour me préparer à ce passage ! Ensuite, comme on apportait les flambeaux, afin qu'il reçût le saint Viatique, pendant qu'on allait quérir le Saint-Sacrement, il disait de temps en temps : *Donnez-moi mon Seigneur, donnez-moi mon Seigneur*. Une demi-heure après l'avoir reçu, il demanda l'extrême-onction, et comme on lui dit qu'il n'était pas encore temps, il fit instance qu'on la lui donnât, parce qu'il voulait avoir toute la présence d'esprit pour voir et pour ouïr ce qui se faisait et se disait dans ce sacrement. Un peu après avoir reçu tous ses sacrements, comme une personne de qualité lui demandait s'il ne désirait rien d'elle : Des messes, lui dit-il, des messes. Là-dessus survint le père recteur du collège de la compagnie de Jésus, qui lui dit : *Vous avez maintenant, je m'assure,*

mon père, beaucoup de consolations de Notre-Seigneur : Beaucoup de peur pour mes péchés, lui répartit-il.

Sur quoi Grenade fait cette sérieuse réflexion qui mérite qu'on y fasse une attention particulière.

Il faut sans doute, dit-il, que cette dernière heure soit d'une merveilleuse conséquence, puisqu'un tel homme, qui s'y était préparé par tant de mérites et de vertus, et qui se confessait et communiait tous les jours, désirait encore d'avoir plus de loisir pour y apporter de plus grandes dispositions. et il faut croire que le jugement qui s'y doit porter est extrêmement terrible, vu que ce grand serviteur de Dieu en appréhendait le succès, et demandait instamment des messes pour alléger les peines du purgatoire, auxquelles ils s'attendaient encore, après dix-sept ans de fâcheuses maladies qu'il avait endurées avec une admirable patience, dont un seul jour est capable d'acquitter plus de dettes que plusieurs jours de purgatoire, parce que les peines qu'on endure après la mort, tiennent plus de la nécessité que de la volonté.

Que si les craintes et les frayeurs de cet homme de Dieu nous étonnent, celles que plusieurs grands saints ont ressenties pour le même sujet, ne nous doivent pas moins épouvanter. Saint Arsène étant à l'extrémité, fit paraître tant de crainte, que ses disciples en demeurèrent fort surpris, et lui dirent : Eh quoi ! notre bon père, vous avez peur ? mais il répartit : Mes enfants, cette peur n'est pas nouvelle, elle ne m'a jamais quitté. Les disciples du saint abbé Agathon furent dans la même surprise, le voyant trembler à la mort ; et comme ils lui demandaient quel sujet il avait de craindre : Oh ! que les jugements de Dieu, leur dit-il, sont différents de ceux des hommes ! Saint Hilarion, ce fidèle miroir de toutes les vertus, fut contraint à ce redoutable moment, d'encourager son âme qui craignait de se jeter dans cette vaste mer de l'éternité, et de lui dire pour modérer l'excès de sa crainte :

Sus, mon âme, que crains-tu ? Il y a soixante-dix ans que tu sers Jésus-Christ, et tu appréhendes la mort ?

De tout ceci nous devons inférer que les saints ne sont pas toujours exempts de crainte lorsqu'il faut paraître devant Dieu, mais que leur crainte n'est pas une marque d'imperfection ; au contraire, c'est un effet d'une profonde humilité, d'une rare sagesse et d'une grande perfection. Plus ils ont à perdre, plus ils craignent, vérifiant par là ce que dit le Sage : *Bienheureux celui qui est toujours dans la crainte* ; et nous apprenant par leur exemple que nous devons tous y vivre et y mourir.

II. POINT.

Considérez ce que les saints regrettent en mourant, et quel est le sujet de leur douleur. Celui qui assista sainte Catherine de Sienne à l'heure de la mort, assure qu'elle répéta plus de soixante fois en frappant sa poitrine : J'ai péché, Seigneur, ayez pitié de moi. Puis, regardant fixement et adorant le crucifix, elle dit : O éternelle et adorable Trinité, je confesse ma faute d'avoir été si malheureuse que de vous offenser par ma grande négligence, par mon ignorance, par mon ingratitude, par ma désobéissance, et par plusieurs autres défauts que j'ai commis. Oh ! que je suis misérable d'avoir été si négligente à garder vos commandements, et les inspirations particulières dont vous m'avez favorisée ! J'ai fui les travaux et j'ai trop aimé mon repos. O Dieu éternel, vous m'avez ordonné d'abandonner entièrement l'amour de moi-même, et de ne chercher que la gloire de votre nom dans le salut des âmes, et de prendre avec plaisir cette divine nourriture sur la table de la croix, et j'y ai cherché ma propre satisfaction et ma consolation. Vous m'avez toujours invitée à vous prier et à vous solliciter avec de très-ardents désirs, et avec beaucoup de larmes pour le salut de tout le monde,

et pour la réformation de l'Église ; et moi, misérable, je n'y ai pas correspondu ; au contraire, j'ai croupi lâchement dans ma paresse. Eh ! malheureuse que je suis, je n'ai pas reçu avec tout le respect que je devais tant de grâces et de faveurs que vous m'avez faites, en affligeant ce faible corps de maladies et de douleurs ; et par mon infidélité, je ne les ai pas endurées avec ce grand amour et cet ardent désir de mon salut, avec lequel vous me les avez envoyées. Admirez et imitez ce grand exemple.

Le père Mutius Vitelleschi, général de la compagnie de Jésus, dans sa dernière maladie, se faisait lire tous les soirs l'acte suivant de contrition qu'il avait fait imprimer à Rome, en l'année 1646 : Je reconnais, mon Dieu, par la lumière de la foi, que vous êtes mon souverain Seigneur, et ma dernière fin surnaturelle. Je vous dédie et consacre mon cœur en vous aimant par-dessus toutes choses, et par le motif de cet amour, j'abhorre et déteste souverainement tous mes péchés, seulement parce qu'ils sont contre votre infinie bonté. Je suis infiniment marri de les avoir commis par la seule raison que je vous ai déplu et que je vous ai offensé. Je vous offre, mon Dieu, la résolution que je fais de ne vous plus offenser à l'avenir. Pardonnez, Seigneur, à ce pauvre pénitent contrit et humilié, qui, bien indigne de votre grâce, a recours à votre miséricorde, et qui espère d'elle la rémission de ses péchés, afin qu'ayant purifié son cœur durant cette vie, il vous puisse voir dans l'autre, et jouir de vous éternellement. Ainsi soit-il.

III. POINT.

Considérez la joie spirituelle que les saints témoignent à la mort, les uns parmi les tourments du martyre, les autres parmi les violents assauts des maladies, les autres dans les attaques des démons.

Saint Justin, parlant des martyrs (1), dit que la cause de leur joie est qu'ils espèrent ressusciter par les mérites de Jésus-Christ; et que comme la vigne devient plus fertile lorsqu'elle est bien taillée, de même les serviteurs de Dieu produisent plus de fruit, là où ils trouvent plus de croix et de souffrances. L'amour de Jésus-Christ et le grand désir qu'ils ont de le voir font qu'ils regardent la mort avec une merveilleuse complaisance, comme celle qui les mettra bientôt dans la possession d'un si grand bien. Ainsi saint Maxime et saint Olympe étant interrogés par l'empereur Dèce, où étaient leurs trésors, lui répondirent : *Nous vous le dirons volontiers : Notre unique trésor est l'amour de Jésus-Christ. C'est lui seul qui distribue les vraies richesses, dont vous ne jouirez jamais, si vous ne vous convertissez à lui. Pour les biens temporels, nous y avons renoncé de grand cœur ; et nous n'avons en notre pouvoir que nos corps que nous abandonnons aux tourments. Exercez sur eux toute la cruauté dont vous êtes capable, vous n'avez point d'empire sur nos âmes, vous ne les empêcherez pas d'aller jouir de leur souverain bien.* Ajoutez à cela le secours et la consolation extraordinaire qu'ils reçoivent de la présence miraculeuse des anges et du Fils de Dieu même, qui les comble d'une si sensible joie, que les supplices les plus cruels ne leur semblent que des délices. Ainsi saint Tiburce, martyr, marchant courageusement sur des charbons ardents, disait souvent à son tyran : Apprenez de ce que je fais devant vous, que le Dieu des chrétiens est le seul vrai Dieu ; car ces charbons ne me semblent que des fleurs.

Quant à ceux qui meurent de leur mort naturelle, la consolation qu'ils ressentent à ce dernier moment est quelquefois si grande, qu'il semble que leur mort est un triomphe, et que tout le paradis vient fondre par avance dans leur cœur.

(1) S. Justin, dans l'Apologie qu'il présenta à l'empereur Antonin.

Oh ! que c'est un rare spectacle de les voir dans cet état, et d'entendre les merveilleux sentiments avec lesquels ils rendent leur bienheureux esprit ! *Oh ! qu'il est doux de mourir*, disait le père Suarez étant à l'extrémité, *je ne l'eusse jamais pensé*. Réjouissez-vous avec moi, disait le père Alphonse de Santiago, de la compagnie de Jésus, soyez ravis de joie. Je vois la cour céleste, je vois la bienheureuse mère de Dieu. Nous avons vaincu, nous avons vaincu, s'écria le père Mutius Cæsarini, de la même compagnie, tenant une palme à la main, après un long combat contre le démon, qui faisait ses derniers efforts pour le tenter. Oh ! que je suis bien, disait un autre, en expirant parmi les plus sensibles douleurs de la pierre. Le père Salméron, ce célèbre écrivain de la compagnie de Jésus, qui assista au concile de Trente, répétait souvent ces paroles, le jour de sa mort qu'il avait prédit : Allons à la vie éternelle. Je serai aujourd'hui délivré des misères de la vie. Mon âme se réjouira en son Dieu. Jésus-Christ vit, Jésus-Christ règne, Jésus-Christ tient l'empire du ciel et de la terre, disait un autre, tout ravi de la gloire de Jésus-Christ qu'il allait voir dans le ciel. Ce peu d'exemples vous fera ressouvenir d'une infinité d'autres que vous aurez pu remarquer dans la vie des saints, dont l'heureuse mort vous doit servir de motif pour bien vivre, et de modèle pour bien mourir.

MÉDITATION II.

De ce qui suit après la mort, et combien le jugement particulier est redoutable au pécheur.

« Mon ami, comment êtes-vous entré dans ce lieu sans avoir la robe nuptiale ? Cet homme demeura muet ; alors le roi dit à ses gens : Liez-lui les pieds et les mains, et jetez-le dans les ténèbres extérieures. »

MATTH. 22.

REMARQUE.

Saint Jérôme expliquant la parabole du roi qui fit les noces de son fils, dit que ceux qui refusèrent de s'y trouver sont les Juifs, qui ont été exterminés ; et que ceux qui furent appelés aux noces en leur place sont les chrétiens ; mais que si quelqu'un d'entre eux est trouvé au jour du jugement sans la robe nuptiale de la grâce, il est aussitôt condamné sans appel, et puni sans excuse et sans ressource. La terreur de ce jugement qui frappe le pécheur après sa mort, et qui le trouve sans défense, sera le sujet de cette méditation.

I. POINT.

Considérez que le jugement particulier qui se fait en un instant après la mort est comparé à l'éclair qui porte souvent la foudre avec lui, ce qui le fait craindre de tout le monde. Car son brillant éclat fait bien siller les yeux ; mais le carreau qui tombe fait trembler le cœur. Ainsi la présence de notre juge n'est pas à craindre en elle-même, mais à cause de

l'arrêt foudroyant qu'il porte contre les pécheurs qui se trouvent alors sans paroles et sans défenses. Cet arrêt est redoutable pour quatre raisons.

Premièrement, parce qu'il contient la réprobation du criminel, qui est un acte d'entendement, par lequel le Fils de Dieu, qui est son juge, ayant mis toutes les actions de sa vie dans la balance, tout pesé et considéré avec une grande justice, juge qu'il est indigne de la béatitude, de la gloire et de tout bien, digne de toutes sortes de maux, de peines et de misères. Jugement infaillible qui n'est point sujet à l'erreur ni à la surprise, comme celui des hommes, duquel néanmoins on fait tant d'état, quelque injuste, léger et fautif qu'il soit pour l'ordinaire, et par suite méprisable. Car que m'importe quel jugement les hommes fassent de moi ? mon bonheur, ni mon honneur, ni ma perfection ne dépendent point de leur estime. Mais au contraire tel je suis au jugement de Dieu, tel je suis en effet. Si je suis bien dans son esprit, ma félicité est assurée ; si j'y suis mal, s'il me réproouve, s'il me méprise, s'il me juge indigne de sa présence, je suis infâme et malheureux pour jamais. De là il s'ensuit qu'un réprouvé n'est plus bon à rien qu'à jeter au feu, comme la chose du monde la plus inutile, comme une pièce de mauvais aloi, qu'il faut jeter au billon. Son entendement n'est plus capable d'aucune lumière (1), sa volonté d'aucun acte de vertu, ses actions d'aucun mérite. C'est un sel corrompu qu'on jette dehors pour être foulé aux pieds. C'est un esclave inutile, condamné aux sombres ténèbres d'un cachot perpétuel. C'est un débiteur insolvable, qui a les pieds et les mains liés, dans l'impuissance absolue de rien faire pour s'acquitter et se mettre en liberté. Dans cet état d'impuissance, d'inutilité, d'indignité, il est l'objet du dernier mépris et de la plus grande confusion qui se puisse imaginer ; car Dieu ne le

(1) Job. 38. 15.

connait plus et n'en fait non plus d'état, que s'il n'était point l'ouvrage de ses mains, comme s'il n'avait jamais rien fait ni enduré pour lui. C'est un inconnu, c'est un méchant, c'est un néant devant lui, et il lui déclare qu'il le tiendra pour tel à jamais; et tous les anges et les saints, suivant le jugement du Fils de Dieu, en font le même mépris, et ne le regardent qu'avec un extrême dédain.

Oh ! quel opprobre ! oh ! quel affront ! nous avons tant de peine à souffrir un mépris et un rebut ; que sera-ce donc d'être méprisé et réprouvé de Dieu ? Si nous fuyons la confusion avec tant de soin, que ne fuyons-nous celle-ci qui est la plus grande de toutes ? O Père éternel, ne permettez pas que je sois mal dans l'esprit de votre Fils. Envoyez-moi du ciel cette sagesse incréée, qui est assise à vos côtés et qui me doit un jour juger. Faites qu'elle me soit favorable. *Ne me rejetez pas du nombre de vos serviteurs, et ne me chassez pas avec une ignominie éternelle de votre sainte maison ; car je suis votre esclave et le fils de votre servante* (1).

II. POINT.

Considérez, en second lieu, que cette sentence du juge est redoutable, parce qu'elle porte un éternel abandon de Dieu, qui est une suite de la réprobation ; car il faut remarquer qu'encore que Dieu étende sa providence sur toutes les créatures, comme cause universelle, néanmoins il ne les gouverne pas toutes comme cause particulière, mais il en commet le soin et la conduite immédiate aux causes subalternes, qui les gouvernent sous lui et par ses ordres. Par exemple, chaque élément a son ange qui le régit, et chaque espèce des animaux a le sien qui veille à sa conservation ; et il faut dire la même chose des cieux : mais il n'en est pas ainsi de la

(1) Sap. 9. 4.

liberté de l'homme; elle ne reçoit pas sa conduite immédiate de l'ange, mais de Dieu seul. L'ange tutélaire nous assiste à la vérité et nous guide dans le chemin du ciel, mais il n'agit pas immédiatement sur notre volonté. Il n'est pas le moteur de notre âme; il en est *le compagnon*, comme dit saint Bernard; il se tient près d'elle, mais il n'entre pas dans ses puissances supérieures. Il suggère le bien à notre volonté, mais il ne l'y met pas. C'est pourquoi les théologiens disent qu'il n'appartient qu'à Dieu de s'écouler dans l'âme, d'éclairer notre entendement et de mouvoir notre volonté. Ces deux puissances ne dépendent et ne relèvent que de Dieu : toute faculté créée a besoin de quelque chose qui la détermine à son action ; comme l'œil pour voir son objet a besoin d'une espèce qui le frappe et qui l'applique ; mais la liberté de l'homme pour se déterminer n'a besoin que de Dieu. C'est lui qui lui donne le mouvement vers le bien, c'est lui qui le lui montre, c'est lui qui la conduit, qui la touche, qui l'inspire, qui l'illumine, qui lui fournit les lumières et les affections saintes, et qui opère même sans elle beaucoup de choses en elle-même, comme dit saint Augustin. De là il est aisé de concevoir l'état misérable d'une âme réprouvée qui est dans l'abandon ; car elle est comme une maison abandonnée qu'on laisse tomber en ruine, et qui dépérit peu à peu faute de soin. Dieu cesse de lui vouloir du bien, il la laisse, il en quitte le soin. Il faut donc qu'elle périsse nécessairement, puisque tout son bien est de ne se séparer jamais de Dieu. Et ce qui est déplorable, c'est que sa ruine n'arrive pas peu à peu, mais tout à la fois ; et comme les bienheureux, au premier instant de leur béatitude, entrent dans le comble de tous les biens, et goûtent comme par avance tous les plaisirs de l'éternité ; de même l'âme réprouvée, au premier moment de sa réprobation et de son abandon, tombe dans sa ruine totale, et souffre pour ainsi dire son enfer tout à la fois. Alors Dieu ne lui est plus rien, et elle n'est plus rien à Dieu. Il veillait auparavant à sa con-

servation pour son bien et pour son salut; alors il ne la conserve plus que pour la tourmenter. Auparavant il était son roi, son protecteur, son gouverneur; alors il l'abandonne en proie au démon, qui la traite comme son esclave, dont il fait ce qui lui plaît. Auparavant il était son rédempteur, et en cette qualité il lui donnait des grâces et des lumières en abondance; alors il les retire, et lui déclare que jamais elle n'aura une bonne pensée de sa part ni un bon mouvement, tant que l'éternité durera. Auparavant il était son consolateur dans ses afflictions, sa force dans ses faiblesses, son asile dans les dangers, son conseil dans ses résolutions; alors elle est sans consolations, sans secours, sans appui, ne pouvant se promettre un seul moment de repos ni de soulagement dans la durée infinie de ses misères. Enfin, auparavant il la regardait d'un œil de père, comme l'héritière de sa couronne; alors il la prive de l'héritage céleste, et n'en tient aucun compte, non plus que si elle n'était point du tout. C'est pourquoi l'Écriture met les réprouvés dans le néant, parce qu'après leur mort il n'y a plus pour eux ni grâce, ni miséricorde, ni faveur, ni lumière, ni secours, ni assistance; ils sont tout à fait perdus et anéantis (1). Ils passent, dit Salomon, comme un orage qui ne laisse que de la boue après avoir fait beaucoup de bruit (2).

O Seigneur ! est-ce ainsi que vous abandonnez les âmes qui vous ont coûté tant de souffrances et tant de sang ? Hélas ! il n'y a si petit moucheron dont vous n'ayez le soin, et vous oubliez la plus riche conquête de votre croix. Oh ! que le péché vous déplaît, puisqu'il vous donne tant d'horreur de la plus noble de vos créatures, que vous n'en pouvez plus ouïr parler. O mon Sauveur, ne m'éloignez pas de votre présence et ne m'abandonnez pas, s'il vous plaît. Mon fils, ne m'abandonnez pas vous-même, et je ne vous aban-

(1) Prov. 11. 76. — (2) Prov. 10. 25.

donnerai point. Je ne quitte personne après la mort, sinon ceux qui m'ont quitté les premiers durant la vie.

III. POINT.

Considérez que la sentence du Fils de Dieu ne porte pas seulement réprobation et abandon, mais encore deux autres choses qui la rendent plus redoutable, à savoir, la haine et la vengeance. Pour en comprendre la grandeur, pesez, en premier lieu, que Dieu ne pouvant rien haïr de ce qu'il fait, il ne peut avoir de la haine que pour le péché qui est l'ouvrage de l'homme. Pesez, en second lieu, que ce que Dieu aime hors de soi, il l'aime librement ; mais sa haine est nécessaire ; et comme il ne peut haïr que le crime, il ne peut aussi s'empêcher de le haïr : ainsi toute la haine de Dieu va fondre sur le péché, et par suite sur le pécheur. Pesez, en troisième lieu, que ce que Dieu fait nécessairement, n'a point de bornes ni de mesure ; d'où vient que la haine du péché étant nécessaire en Dieu, elle est aussi infinie.

Or haïr, c'est vouloir du mal ; donc, puisque Dieu hait souverainement le pécheur, il lui veut un mal souverain. La réprobation porte le comble de l'ignominie, parce que la dernière infamie est de perdre l'estime de Dieu, qui est la règle de tout honneur. L'abandon porte la privation de tout bien, parce que comme ce qui n'est point connu de Dieu n'est rien du tout ; de même ce qui n'ait point aimé de Dieu ne vaut rien du tout, il n'y peut rester aucun bien. Mais la haine et la vengeance portent le comble de tous les maux, parce que comme aimer n'est autre chose que de vouloir du bien, aussi haïr n'est autre chose que vouloir du mal. Dieu donc haïssant souverainement le pécheur, il lui veut un mal souverain, et s'il le veut, il le peut faire ; s'il ne le fait pas durant la vie, c'est qu'il ne veut point la mort du criminel, il attend notre pénitence, c'est le temps de la miséricorde ; mais après

la mort, il lui fera infailliblement justice, et son arrêt sera aussitôt exécuté que prononcé. Le juge le prononcera en peu de temps, mais l'exécution durera dans l'éternité. Le pécheur sera éternellement privé de Dieu, et jamais rétabli dans sa grâce ; éternellement brûlé du feu, et jamais consumé ; éternellement tourmenté, et jamais soulagé dans ses tourments.

O sentence rigoureuse ! ô juge redoutable ! qui pourra soutenir le poids de votre colère ? Mon âme, as-tu des forces capables de porter un Dieu vengeur, qui punit éternellement les crimes que l'on commet contre lui. Conçois bien ce que c'est qu'être réprouvé de Dieu, être abandonné de Dieu, être haï de Dieu, être frappé du bras de Dieu d'une plaie éternelle, qui ne se fermera jamais. Voudras-tu bien t'exposer à ce malheur pour un plaisir d'un moment ? Pense sérieusement à ceci. Corrige le passé, règle le présent, assure l'avenir, afin qu'ayant pourvu à ces trois temps, tu puisses à la fin de tous les temps entrer dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

Sentiments des saints pères sur le même sujet.

1. Dans tous les états de notre vie, il faut faire entrer le souvenir du jugement divin, et l'entretenir ; en sorte que lorsque nous faisons quelque chose, la mémoire du jugement résidant en nous, ou plutôt n'en sortant jamais, fasse que nos œuvres soient conformes aux commandements de Dieu. Heureux celui qui se trouvera à l'heure de sa mort n'avoir jamais rien fait sans se souvenir du jugement de Dieu (1) !

2. J'estime qu'il est nécessaire d'avertir que cette tradition de foi nous oblige à penser tous les jours avec soin à l'avènement de notre juge, afin de mettre ordre à nos ac-

(1) Ex S. Hilario in Ps. 118.

tions, et de le faire en la même façon que s'il nous en devait faire rendre compte à l'heure même (1).

3. S'il y a quelque joie dans la vie présente, il la faut tellement ménager, que jamais on n'oublie l'amertume et la rigueur du jugement futur (2).

4. Il n'y a rien de plus utile pour bien vivre que de croire d'une ferme foi que nous aurons pour juge celui qui connaît le secret des cœurs, qui s'offense du vice, et qui se plaît à la vertu (3).

5. Si nous croyons que notre juge doit venir, faisons en sorte qu'il nous trouve innocents. Celui qui vit mal, montre qu'il méconnaît son juge, qu'il ne croit pas qu'il doive venir, et qu'il a peine à se persuader qu'il doive lui-même être jugé (4).

6. On ne peut éviter ce terrible juge qu'avant le jugement. On ne le voit pas maintenant, mais on l'apaise par les prières. Mais au jour de ce rigoureux examen on le verra sur son trône, et on ne le pourra apaiser ; parce qu'il punira dans sa colère tout à la fois les actions des méchants qu'il a souffert si longtemps dans le silence (5).

7. Ayez toujours devant les yeux l'heure de votre mort, et faites tous vos efforts pour hâter votre conversion et l'amendement de votre vie. Ne prenez pas occasion de négliger votre salut de la bonté de votre maître, qui vous souffre dans vos crimes. Plus il prolonge sa patience en vous attendant à pénitence, plus il sera sévère à vous punir si vous la négligez. Si vous croyez que la fin du monde est encore bien éloignée, certes vous devez penser que chacun de nous est fort proche de la sienne. Combien de personnes sont enlevées du monde, et arrachées inopinément de leurs corps au milieu d'une vie délicieuse, pendant qu'elles forment de

(1) Ex. S. Cypr. in Symb. exposit. — (2) Ex S. Hier. super Matth. — (3) Ex S. Ambr. in officiis. — (4) Ex. S. Chrys., serm. 59. — (5) Ex. S. Greg., l. 14 Mor., c. 34, alias 30.

grands desseins pour l'avenir, qu'elles n'achèveront jamais ? Heureux donc celui qui, pour éviter une si grande faute, a toujours eu cette dernière heure dans la pensée, et qui a fait tout son possible pour s'y préparer, et pour n'y être point surpris ! Car vous devez, mes frères, tenir pour certain que la séparation de l'âme d'avec le corps est accompagnée d'une étrange frayeur et d'excessives douleurs ; car les anges viennent pour la présenter au tribunal du redoutable jugé ; et alors, se souvenant du mal qu'elle a fait jour et nuit, elle tremble d'une manière pitoyable ; tâchant de fuir et de se défaire de ses crimes, et demandant seulement une heure de délai pour faire pénitence. Cependant toutes ses actions se présentent à elle, et lui disent : Nous t'appartenons, nous sommes tes ouvrages, nous ne te quitterons point, nous irons avec toi devant le tribunal du juge ; et dans ces entrefaites cette âme infortunée est séparée de son corps avec une horrible frayeur, chargée de crimes et accablée de honte. Il n'en est pas ainsi d'une âme juste, elle ne craint point en sortant de son corps, elle n'est point saisie de peur : au contraire, elle sort avec joie, et s'en va à Dieu avec allégresse, accompagnée des anges qui l'y conduisent. Craignez donc maintenant cette heure, mes frères, de peur que vous ne la craigniez alors malgré vous. Souvenez-vous toujours que vous marchez au milieu des pièges du diable, et par suite soyez toujours prêts, afin qu'au premier commandement que Notre-Seigneur vous fera de sortir, vous trouvant sans aucune tache de péché, vous passiez au repos éternel des saints. Et ne pensez pas que vous demeuriez longtemps en ce monde ; car sitôt que Notre-Seigneur vous l'aura commandé, il ne vous sera pas possible de subsister seulement une heure dans le monde. Prenez donc garde qu'à l'heure de votre décès vous n'attristiez les anges, et vous ne donniez de la joie à vos ennemis (1).

(1) Ex S. Audoeni in vita S. Eligii, l. 2. c. 16.

O mon âme ! l'enfer est un mal terrible, mais le visage de notre juge enflammé de colère est encore plus à craindre ; mais ce qui surpasse la crainte de tous les maux, c'est la privation éternelle de la claire vue de la bienheureuse Trinité qui est la source de toutes les délices. Il vaudrait mieux souffrir toutes les flammes de l'abîme, que de voir le visage du très-doux Jésus en colère, et d'en être éloigné pour jamais (1).

MÉDITATION III.

De la Persévérance.

« Celui qui persévérera jusqu'à la fin ,
sera sauvé. »

REMARQUE.

Saint Thomas (2) remarque que Dieu, dont la bonté se montre beaucoup plus libérale à nous donner les moyens nécessaires pour conserver la vie de l'âme, qu'à nous pourvoir de ce qui est nécessaire à la vie du corps, ne s'est pas contenté de nous donner la vertu de magnanimité, qui nous fait entreprendre des choses grandes et difficiles pour le service de Dieu et pour le salut de nos âmes, avec la vertu de patience, qui nous aide à supporter les choses fâcheuses et pénibles qui se rencontrent dans la poursuite du bien ; mais qu'il a encore ajouté la vertu de longanimité et de persévérance, pour nous fortifier contre l'ennui et l'abattement de cœur que la longueur du temps a coutume de produire, lors-

(1) Ex. S. Bonavent. in Soliloquio, tom. 2, opusc., pag. 123. —

(2) 12. q. 137.

que les maux que nous souffrons et les combats qu'il faut rendre sont de trop longue durée. C'est la pratique de cette vertu qui fera le sujet de cette méditation, comme étant une excellente disposition au don de la persévérance finale, qui dépend purement de Dieu, et qui est le couronnement de ses miséricordes.

I. POINT.

Considérez que la vertu de persévérance est extrêmement rare, à cause de l'inconstance volage de notre cœur, et du peu de fermeté qu'il a dans la pratique de la perfection. C'est pourquoi il a besoin d'un puissant appui pour soutenir sa faiblesse, et de fortes chaînes pour arrêter sa légèreté. Il y en a entre autres quatre considérables qui nous pourront beaucoup servir à ce dessein : la crainte de Dieu, la confiance en Dieu, la présence de Dieu, et l'usage de la prière pour attirer le secours de Dieu.

Premièrement donc, vous devez vous servir de la crainte de Dieu pour vous affermir dans l'amour de la vertu et dans la poursuite de votre salut. *Travaillez à votre salut avec crainte et avec tremblement* (1). Pourquoi? Parce que c'est Dieu qui opère en vous et le vouloir et le faire, selon son bon plaisir; mais que doit-on craindre, puisque Dieu est tout-puissant, et que rien ne lui résiste? Nous devons craindre qu'il ne nous délaisse, dit saint Léon, et qu'étant destitués de son secours, nous ne demeurions dans les faiblesses de la nature (2). Il est vrai que s'il nous délaisse, c'est que nous le délaissions les premiers. Qui en doute? dit saint Augustin; mais c'est cela même que nous devons craindre, et par suite il faut recourir à Dieu, de peur que ce

(1) Philipp., 2. 13. — (2) S. Leo, serm. 8 de Epiphan.

malheur ne nous arrive (1); *car il le permet quelquefois, afin que personne ne présume de soi; mais que tous ceux qui courent dans la lice craignent, ne sachant pas s'ils arriveront au bout de la carrière.*

O Dieu, qui avez promis, par la bouche de vos prophètes, d'imprimer votre crainte dans le cœur de vos serviteurs, afin qu'ils ne se retirent point de vous (2), gravez-la si profondément dans le mien, qu'elle m'attache inséparablement à votre amour. Ne me rejetez point de devant votre face, et ne m'ôtez point votre Saint-Esprit qui en est l'auteur; car que serais-je à moi-même sans vous, sinon un guide aveugle pour me conduire au précipice (3)? Si votre esprit se retire, Seigneur, *l'esprit de l'homme retombe par son propre poids dans la chair; il retourne aux actions charnelles et brutales, il retourne aux concupiscences du siècle, et le dernier état de sa vie devient pire que le premier.* Que fût devenu Daniel, si vous n'eussiez fermé la gueule des lions? Les trois enfants qui furent jetés dans la fournaise de Babylone, n'eussent-ils pas été en un moment réduits en cendre, si vous ne les eussiez garantis des flammes? Et saint Pierre n'eût-il pas été englouti des eaux, si vous ne lui eussiez tendu la main pour le soutenir? Que serait-ce donc de moi, qui suis si fragile, si vous ne me préserviez par votre grâce des flots de la tentation, du feu de la concupiscence et de la fureur des lions rugissants qui tournent autour de moi pour me dévorer?

II. POINT.

Vous devez, en second lieu, prendre l'espérance en la miséricorde divine pour l'appui de votre persévérance. Je suis

(1) S. Aug., de natura et grat. Vide eundem, l. de bono persever., c. 6 et c. 23 de Corrept. et gratia — (2) Jerem. 32. — (3) Lib. 4. Confess., 1.

le Seigneur votre Dieu, qui vous prends par la main, et qui vous dis : Ne craignez point, j'ai pris votre défense, je vous ai mis sous ma protection, je serai toujours avec vous. Dieu vous dit d'un côté : *Tremblez, soyez toujours dans la crainte*; et de l'autre il vous dit : *Ne craignez point*. Il veut que vous craigniez pour éviter l'écueil de la présomption ; il ne veut pas que vous craigniez, de peur que vous ne tombiez dans la pusillanimité. Fortifiez ceux qui sont faibles, affermissez leurs pas. Dites aux pusillanimes : Soyez forts, et ne craignez point.

Eh! que peut craindre celui qui a Dieu pour protecteur? Avec le secours de mon Dieu, je forcerai les murailles et les remparts.

Je m'étonne, dit saint Augustin (1), que les hommes aiment mieux se confier à leur faiblesse qu'à la fermeté inébranlable de Dieu. La volonté de Dieu, direz-vous, m'est inconnue. Quoi donc? êtes-vous plus assuré de la vôtre? Ne tremblez-vous point à ces paroles: Que celui qui est debout prenne garde de tomber. Si donc l'une et l'autre sont incertaines à notre égard, pourquoi l'homme n'établira-t-il pas sa foi, son espérance et son amour dans la plus ferme plutôt que dans la plus faible? Je ne me défie pas, me répondrez-vous, de la bonté de Dieu; mais je me défie de ma fidélité; car la nature humaine est tellement corrompue par la prévarication du premier homme, qu'au milieu des bienfaits de Dieu, nonobstant les commandements qu'il lui fait, et le secours qu'il lui donne, elle penche toujours du côté de la mauvaise volonté à laquelle on ne se peut commettre sans être abandonné de Dieu (2). Cela est très-véritable; mais Dieu vous conseille-t-il de vous fier à votre volonté? Écoutez ce que dit l'Apôtre : Persévérez dans les souffrances sans vous lasser. Dieu vous traite en cela comme ses enfants. Pensez-vous donc qu'un tel

(1) De Præd., c. 41. — (2) S. Prosper, 2 de voc. gent., c. 6.

père puisse abandonner ses enfants? Perdez toute espérance de vous pouvoir sauver tout seul ; je vous le permets volontiers ; *car quand il s'agit du malheur de l'homme, sa volonté est toujours la première cause de sa ruine* ; et c'est là le seul sujet de votre crainte. Vous ne devez rien craindre que de vous retirer de Dieu ; mais quand il s'agit du salut, la volonté de ce bon père est toujours la première cause de votre bien. Unissez-vous donc à elle, suivez-la et ne marchez pas devant, de peur qu'elle ne vous laisse périr, car Dieu trouve en lui-même le sujet de vous faire du bien ; mais vous lui donnez le sujet de vous faire sentir sa justice.

O mon Seigneur et mon Dieu, faites-nous la grâce de mettre notre espérance en vous seul, et de nous cacher sous vos ailes. Protégez-nous et portez-nous. Vous nous porterez étant tout petits, et vous nous porterez jusqu'à l'extrême vieillesse ; parce que quand vous êtes notre force, nous sommes véritablement forts ; mais quand nous nous appuyons sur nous-mêmes, notre force n'est que faiblesse. Notre bien subsiste toujours en vous qui ne mourez point ; et nous ne sommes méchants que parce que nous nous éloignons de vous qui êtes la bonté même. Retournons donc à vous, afin que nous ne périssions pas. Nous sommes assez malheureux pour nous perdre nous-même ; mais notre bien ne peut périr avec nous, parce qu'il est en vous qui êtes toujours vivant. Et quand nous retournerons vers vous, nous ne craignons pas de ne trouver plus la demeure que nous avons quittée ; elle n'est pas tombée pendant notre absence, puisque notre demeure n'est autre chose que votre éternité qui n'est point sujette au changement.

III. POINT.

Considérez que le troisième moyen dont vous devez vous servir pour marcher constamment dans les voies du ciel, est

la présence de Dieu, et le souvenir perpétuel de ses bienfaits.

Car premièrement, ce souvenir nous donne une certaine confusion et une honnête pudeur, qui nous éloigne des plus légères offenses, et qui nous fait dire comme Joseph : Comment puis-je commettre cette faute, et pécher contre mon Dieu, qui m'est si bon et si libéral, et qui me voit en tout lieu ? La présence de Dieu, dit saint Laurent Justinien, est une espèce d'arc spirituel, fait de plusieurs courtes aspirations qui sont comme des traits perçants qui font fuir nos ennemis, et qui blessent même le cœur de Dieu.

Secondement, ce souvenir fait naître en nous une joie secrète et un goût intérieur de la divine douceur qui nous unit étroitement à Dieu, et qui rend nos bonnes œuvres merveilleusement parfaites. Aussi est-ce le remède le plus efficace de la tiédeur et de l'ennui qui abat quelquefois les bonnes âmes. Car, comme l'Hémorroïsse, qu'une longue perte de sang avait rendue toute languissante, fut guérie en touchant le bord de la robe du Fils de Dieu ; de même lorsque Dieu nous touche par de douces et amoureuses inspirations, ou que nous le touchons réciproquement par une vive foi de sa présence, toute la tristesse du cœur se dissipe, et la ferveur de la dévotion se réchauffe et se rallume ; et alors nous disons avec le Psalmiste : *Je me suis souvenu de Dieu, et ce souvenir m'a comblé de joie* (1).

Troisièmement, la vue de Dieu qui remplit tout de sa présence, produit en nous un généreux mépris de tous les respects humains, qui ont coutume non-seulement d'empêcher de grands biens, et de nous priver de grandes récompenses, mais encore de nous faire commettre beaucoup de fautes qui servent de matière au feu du purgatoire. Enfin, la présence de Dieu produit en nous une lumière spirituelle qui nous

(1) Ps. 76. 4.

rend clairvoyants dans nos propres fautes, et en même temps aveugles pour ne voir point les fautes d'autrui. C'est là, selon mon sens, le plus court chemin pour arriver à la parfaite pureté de cœur, que plusieurs cherchent par de longues et pénibles mortifications sans la trouver.

O divin Sauveur des âmes, dont les yeux sont toujours ouverts sur les enfants des hommes, c'est à vous qu'appartient tout bien, toute gloire et tout honneur : celui qui s'attribue le bien, et qui ne vous en rend pas la louange, est un voleur qui vous ravit l'honneur qui vous est dû. C'est pourquoi je reconnais humblement ma pauvreté, et tout ensemble les richesses de votre bonté à mon égard, car vous m'êtes toujours présent, et vous êtes toujours prêt à vous communiquer, pourvu que vous me trouviez préparé à vous recevoir. En quelque lieu que j'aie, ne me laissez point, si je ne vous quitte le premier. Vous me veillez le jour et la nuit, et vous observez tous mes pas et toutes mes actions, comme si j'étais le seul objet de vos soins, et que vous eussiez mis en oubli toutes vos créatures, pour ne penser qu'à moi. Quand je fais une sérieuse attention à ces vérités, je suis saisi de crainte et de confusion, vu l'obligation indispensable que nous avons de vivre dans la sainteté et dans la justice, puisque tout ce que nous faisons est exposé aux yeux d'un juge qui voit tout et qui ne peut rien ignorer (1).

IV. POINT.

Considérez que le dernier et le plus fort appui de votre persévérance est la prière accompagnée d'humilité. Car, comme dit saint Bernard (2), c'est à la persévérance que le diable tend principalement des embûches, parce qu'il sait bien que c'est elle seule qui emporte la couronne. C'est

(1) Ex. capite 14 Soliloq. S. August. — (2) Epist. 32.

pourquoi nous avons besoin d'un grand secours, pour éviter ses pièges, et nous ne le pouvons attendre que de Dieu, qui nous le donne en deux manières. La première par une grâce de protection extérieure, par laquelle il retire ses élus des occasions du péché ; et pour cela même souvent il les enlève du monde, et il avance leur mort, de peur qu'ils ne se pervertissent par la malice du siècle. La seconde, par une grâce intérieure par laquelle il fait que leur volonté s'attache au bien avec constance, et ne s'en sépare point. Or, il n'accorde pour l'ordinaire un don si précieux qu'à ceux qui le demandent avec humilité ; *car il donne la grâce aux humbles, et il résiste aux superbes*. On peut dire de toutes les vertus ce que saint Augustin (1) dit de la chasteté : Nul ne conserve le bien de la chasteté, que celui qui le donne, qui est Dieu même ; car si Dieu ne garde une ville, c'est en vain que veille celui qui la garde. Or, l'humilité est le lieu où ce gardien fait sa demeure ; car il a dit lui-même que son esprit repose sur l'humble. Si donc vous voulez que le bien que vous aimez soit gardé plus sûrement, préparez à celui qui le garde un lieu qui lui soit agréable (2). Saint Antoine vit un jour le monde couvert de lacets, et tout effrayé, il dit en soupirant : Hélas ! qui pourra échapper à tant de dangers ? Mais on lui répondit que ce serait celui qui est véritablement humble. O néant inconnu ! disait la bienheureuse Angèle de Foligny étant à l'agonie ; oh ! qu'il y en a peu qui soient vraiment humbles, et qui connaissent leur néant. Elle ajoutait que c'est à la charité et à l'humilité que Dieu a dit à la mort : Tous mes biens sont à vous (3). Oh ! que vous êtes élevé au-dessus de toutes les créatures ; et néanmoins, Seigneur, les humbles de cœur sont votre maison, où vous faites votre plus délicieux séjour, car c'est vous qui relevez ceux qui

(1) De Bono Persev. c. 6 et 7. — (2) S. Aug., de sancta Virgin. —

(3) Ad Boollandum in ejus vita.

sont humiliés et abattus, et qui empêchez de tomber ceux que vous élevez (1). Je vous rends grâces, mon Dieu, qui êtes toutes mes délices, toute ma gloire et tout mon appui ; je vous rends grâce de tous vos dons. Mais conservez-les-moi s'il vous plaît, comme il vous a plu de me les donner ; car vous me conserverez par ce moyen, et tous les biens que vous m'avez faits croîtront et se perfectionneront de plus en plus (2). Ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde, pour la gloire de votre nom. Conservez et détruisez ce qui est d'imparfait en moi, et n'abandonnez pas ce que vous avez commencé (3). Achevez de nous délivrer comme vous avez commencé, afin que nous cessions d'être malheureux en nous-mêmes, et que nous devenions heureux en vous (4). Ainsi soit-il.

ENTRETIEN POUR LE DIXIÈME JOUR.

De la persévérance finale et des moyens de l'obtenir.

La persévérance finale n'est pas proprement une vertu, mais une faveur spéciale de Dieu, qui consiste dans un secours efficace, tant intérieur qu'extérieur, par lequel il fait que ses élus meurent en état de grâce, et entrent ensuite dans la gloire.

De là vient que les saints pères en font tant d'état, à cause des prérogatives qu'elle a par-dessus toutes les grâces qui la précèdent.

La première est qu'elle rend la vie parfaite, et la mort heureuse, qu'elle donne la consommation à nos mérites,

(1) S. Aug., l. 11. Confess. — (2) S. Aug., 1. Confess., c. 10. — (3) Idem, l. 10 Confess., c. 14. — (4) S. Aug. l. 11. Confess., c. 1.

l'accomplissement à nos bonnes résolutions, le repos à nos travaux, le port à notre navigation, et enfin qu'elle met le sceau à toutes les autres grâces du ciel, qui seraient inutiles sans elle et n'arriveraient jamais à leur fin; car, comme dit saint Cyprien, tout ce qui précède la persévérance finale est un degré pour parvenir au salut; mais ce n'est pas le terme qui finit notre course et qui fait le plus haut point de notre élévation (1).

La seconde est qu'elle joint de plus près l'éternité, qu'elle a plus de rapport et de proportion avec elle. Il faut, dit saint Augustin, qu'il y ait quelque ressemblance entre la récompense et le travail, entre le bien qu'on acquiert et le prix qu'on en veut donner. Or, le prix du royaume des cieux, c'est le travail. Pour donc égaler le prix, il faudrait acheter un repos éternel avec un travail éternel; mais si le travail durait éternellement, jamais on ne parviendrait au repos (2). Puis donc que le travail ne peut pas toujours durer, il faut pour le moins le prolonger jusqu'à la mort; et c'est ce que fait la persévérance finale. C'est pourquoi saint Bernard dit qu'elle représente en quelque façon l'éternité dans sa durée, et que c'est par cette raison qu'on lui rend l'éternité pour récompense, ou plutôt qu'elle rend l'homme à l'éternité (3). Les autres sont passagères et renfermées dans les bornes du temps; mais celle-ci rend leur fruit immortel, et les fait passer du temps à l'éternité.

La troisième est qu'elle a droit de prétendre à la couronne du ciel, et que sans elle il n'y a point de salut. C'est elle, dit saint Augustin, qui couronne tous ceux qui combattent, qui donne le prix aux victorieux, et qui conduit tous les saints au port de la béatitude (4). En effet, le Fils de Dieu n'a pas promis la couronne du ciel à ceux qui commencent, mais à

(1) S. Cypr. de unit. Eccles. — (2) S. Aug. in Ps. 93. — (3) S. Bern. l. 5 de Consid. c. 14. — (4) S. Aug. serm. 8 ad frat. de Eremo.

ceux qui persévèrent dans sa grâce jusqu'à la fin. *Soyez fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai une couronne de vie* (1). On n'a pas égard au commencement, mais à la fin de la vie de l'homme chrétien. Saint Paul avait mal commencé, mais la fin en fut heureuse. Judas avait bien commencé, mais sa trahison infâme rendit sa fin malheureuse, et sa couronne fut donnée à un autre (2). *Celui qui persévéra jusqu'à la fin sera sauvé* (3).

La quatrième est que la persévérance est un don si précieux, qu'elle ne tombe point sous le mérite d'aucune créature mortelle. L'homme juste peut bien mériter par ses bonnes œuvres une augmentation de grâce ; mais il ne peut pas mériter la conservation d'un mérite de condignité, non pas même un seul moment, puisqu'à tout moment il la peut perdre. Il n'y a que le moment de la mort qui le met en assurance, parce que durant sa vie la légèreté de son cœur est si grande, et sa fragilité si étrange, qu'après avoir saintement employé une longue suite d'années, il peut tomber en un instant, et perdre tout ce qu'il avait acquis.

Les sacrements même qui confèrent la grâce *ex operato*, ne peuvent pas pour cela conférer le don de la persévérance finale, parce qu'encore qu'ils nous rendent justes ils ne nous rendent pas impeccables.

La persévérance est donc un don gratuit que Dieu s'est réservé, et qui ne dépend, comme dit le concile de Trente, que de celui qui nous couronne par sa bonté et par sa miséricordes (4).

Mais il faut remarquer qu'il ne le donne pour l'ordinaire qu'à ceux qui le demandent, et qui se disposent à le recevoir par de saintes actions, et par une vie louable et vertueuse, ce qui a donné lieu à cette maxime importante, que celui qui

(1) Apoc. 2. 10. — (2) S. Hier. ad Furia. — (3) Matth. 24. 13. — (4) Ps. 102. 4.

a bien vécu ne peut mal mourir ; et qu'il est difficile qu'un homme meure saintement après avoir mal vécu ; parce que c'est un miracle de grâce, ou pour mieux dire, une grâce extraordinaire qu'il ne faut pas attendre, de peur de nous en rendre indignes par une présomption si téméraire. Il est vrai que Dieu l'a attachée au moment de la mort, pour empêcher que les pécheurs ne désespèrent, puisqu'ils peuvent toujours avec sa grâce se disposer à bien mourir, s'ils n'ont pas eu le soin de bien vivre ; mais ils ne doivent pas pour cela tomber dans la présomption, qui n'est pas un écueil moins dangereux que celui du désespoir, puisque les plus justes mêmes ont toujours le sujet de s'humilier et de craindre jusqu'au dernier soupir de leur vie (1).

Tenons-nous donc constamment entre l'espérance et la crainte, et si nous ne pouvons pas mériter par justice la grâce de bien mourir, qui est la grâce des grâces, demandons-la par miséricorde, et tâchons de l'obtenir par nos prières, dont le fruit est de produire la béatitude. Ne laissons passer aucun jour sans pratiquer quelque exercice de piété envers les saints, pour attirer leur protection à ce dernier moment, qui a des suites si dangereuses ; nous avons plusieurs exemples de personnes vertueuses, qui nous pourront faciliter l'usage de cette dévotion, dont vous trouverez ici diverses pratiques, entre lesquelles vous choisirez celle qui vous plaira, si vous n'en avez point déjà quelqu'autre qui vous soit plus agréable.

Prière du père Canisius à Jésus-Christ crucifié, pour obtenir la bonne mort.

Mon Seigneur Jésus, qui êtes le maître de la vie et de la mort, pour qui nous vivons et pour qui nous mourons, je vous prie, par la très-sainte et très-douloureuse mort que

(1) Ezech. 33. 12.

vous avez soufferte sur la croix , de me faire la grâce qu'au jour de mon trépas, lorsque vous viendrez me juger, vous ne me trouviez pas endormi, ni mal préparé, comme un serviteur lâche et paresseux, mais tout prêt à vous recevoir comme un serviteur fidèle et vigilant. Ne permettez pas que je meure impénitent, ni que je sois surpris de la mort ; mais faites que je sois fortifié et muni d'une ferme bonne foi , d'une vraie pénitence , d'une confession sincère, du sacré viatique et de l'extrême-onction. Lorsque tous les biens fragiles et périssables que l'on possède dans le monde me quitteront, à cet instant, vous, Seigneur, qui vivez éternellement avec vos saints, ne m'abandonnez point, surtout dans le dernier combat que Satan mon ennemi mortel me livrera. Que vos saints anges m'assistent à l'heure de mon départ, qu'ils me défendent contre toutes les tentations, qu'ils me consolent dans mes douleurs, et qu'ils me fortifient dans mes faiblesses. Que la foi , l'espérance , la charité et la patience animent mon cœur d'une sainte vigueur ; que j'aie jusqu'à la fin toute la présence d'esprit nécessaire pour remettre mon âme entre vos mains , et que je finisse ma vie dans une sainte paix, afin de passer heureusement de ce monde dans votre royaume, que vous nous avez acquis avec un si grand prix. O Seigneur, qui avez promis et donné avec une souveraine bonté le paradis à un voleur qui ne s'est reconnu qu'à l'extrémité, souvenez-vous de moi, et oubliez tous mes péchés.

Pratique de saint Edmond, archevêque de Cantorbéry, pour n'être point surpris par la mort.

Saint Edmond formait tous les soirs le sacré nom de Jésus sur son front, afin d'obtenir la grâce de bien mourir. Il avait appris cette pratique dès sa plus tendre jeunesse de la bouche même du Fils de Dieu, qui lui apparut en forme d'un petit enfant, qui portait ce sacré nom marqué sur son front

en caractères éclatants, et qui lui promit qu'il ne mourrait point de mort subite, mais qu'il serait toujours sous sa protection, s'il le marquait tous les soirs sur son front avec le doigt avant que de prendre son repos.

Saint Denis, martyr romain, au plus fort de ses tourments, sentait un notable soulagement en prononçant seulement le saint nom de Jésus, ce qu'il fit souvent jusqu'à la mort; et comme on lui en demandait la raison, il répondit : Ce nom est un nom de victoire pour celui qui le prononce. Prononcez-le donc souvent durant la vie, afin qu'il vous rende victorieux dans le combat de la mort, d'où dépend l'éternité. Formez tous les matins et tous les soirs le signe de la croix sur votre front, sur votre bouche, sur votre cœur et sur votre corps, en disant : *Jésus-Christ crucifié soit dans toutes mes pensées ; Jésus-Christ crucifié soit en toutes mes paroles ; Jésus-Christ crucifié soit en toutes mes affections ; Jésus-Christ crucifié soit en toutes mes actions, et en toutes les puissances de mon âme et de mon corps, maintenant et à l'heure de ma mort.*

Un fervent religieux de l'ordre de Saint-François étant à l'agonie, fut saisi d'une extrême appréhension des jugements de Dieu, qui lui fit jeter de grands cris; mais tout d'un coup il s'apaisa, et reprenant un visage plus calme et plus serein, il prononça cent fois l'adorable nom de Jésus; sur quoi étant prié par ceux qui l'assistaient de dire ce qui lui était arrivé, il avoua humblement qu'étant effrayé des jugements de Dieu, et du compte qu'il faut rendre, la bienheureuse Vierge lui avait apparu, et qu'en lui ôtant ces excessives frayeurs par son amoureuse présence, elle l'avait averti de dire cent fois Jésus, en satisfaction de ses offenses, et puis il expira. Il vous serait facile, si vous craignez la mort, de prendre cette pratique tous les soirs en esprit de pénitence, pour expier les fautes de la journée, et d'y ajouter les noms de Marie et de Joseph; ou bien, pour abrégier le nombre, vous pourriez vous

contenter de prononcer ces saints noms vingt-quatre fois, autant qu'il y a d'heures dans le jour, afin de recommander celle de votre mort à ces trois puissants protecteurs, Jésus, Marie et Joseph.

Prière au Père éternel, pour obtenir la grâce de bien mourir, qu'on tient avoir été révélée à quelques personnes d'une vertu signalée, au rapport de Blossius (1).

Mon Seigneur et mon Dieu, je suis ce pauvre pécheur que vous avez créé par votre éternelle bonté, et que vous avez racheté de la puissance de l'ennemi, par la très-ignominieuse mort de votre Fils unique. Vous avez seul l'empire souverain et le domaine absolu sur toutes les créatures; mon bonheur est entre vos mains; sauvez-moi, mon Dieu, vous le pouvez et je vous en conjure par votre infinie miséricorde, en qui j'espère et me confie.

Autre prière à Jésus-Christ crucifié.

Mon Seigneur Jésus-Christ, par l'amertume de votre passion, que vous souffrîtes sur la croix, particulièrement lorsque votre âme se sépara de votre corps, ayez compassion de mon âme à l'heure de son départ. Ainsi soit-il (2).

Cæsarius assure qu'un saint religieux apparut à son supérieur après son décès, et lui dit que cette prière lui avait beaucoup servi pour adoucir les douleurs de sa mort, et pour abrégier les peines du purgatoire, parce qu'il l'avait toujours récitée avec dévotion en voyant le crucifix.

Autre prière aux sacrées plaies de Jésus-Christ et à la très-sainte Trinité, qui les a ordonnées pour notre salut.

Sainte Mechtilde, priant pour une personne malade, vit en esprit son âme abaissée en la présence de Jésus-Christ, qui

(1) Blossius citatus à Drexelio, c. 3 Prod. æternis. — (2) Prat. spir. part. 1 l. 1, c. 23.

lui montrait ses sacrées plaies qu'elle adorait avec un profond respect, disant : O salutaires plaies de mon très-doux Jésus, je vous salue, je vous salue, je vous salue avec tout le respect et la reconnaissance que je dois à la toute-puissance du Père qui vous a données à nous, à la sagesse du Fils qui vous a supportées pour nous, et à la bonté du Saint-Esprit qui a accompli par vous l'ouvrage de notre rédemption (1).

Autre prière de sainte Gertrude à la très-sainte Trinité, sur le même sujet.

A vous soit honneur et gloire, ô très-douce, très-bonne, très-favorable, très-noble, très-puissante, très-excellente, très-éclatante, très-calme et tranquille Trinité, pour les précieuses plaies de l'unique ami de mon âme.

Sainte Gertrude ayant un jour récité cette oraison cinq mille quatre cent soixante-six fois avant la fête de l'Ascension, Notre-Seigneur lui apparut avec ses plaies émaillées de fleurs toutes d'or, et lui promit qu'il l'assisterait à la mort, et qu'il effacerait les péchés et les négligences de tous ceux qui salueraient ainsi ses sacrées plaies.

Autre prière de saint Bernard aux sacrées plaies de Jésus-Christ.

O passion extrême ! ô profondes plaies ! ô sang répandu avec abondance ! ô douceur ineffable ! ô mort très-amère ! donnez-nous la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Autre prière de saint Ignace à Jésus-Christ crucifié.

Ame de Jésus-Christ, sanctifiez-moi ; corps de Jésus-Christ, sauvez-moi ; sang de Jésus-Christ, enivrez-moi ; eau sortie du côté de Jésus-Christ, purifiez-moi ; passion de Jésus-Christ, fortifiez-moi. O bon Jésus, exaucez-moi ; cachez-

(1) Spirit. grat., l. 5, c. 1.

moi dans vos plaies; ne permettez pas que jamais je me sépare de vous; défendez-moi contre la malice de mon ennemi. Qu'à l'heure de ma mort j'entende votre voix qui m'appelle, et me commande d'aller à vous pour vous louer avec vos saints, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Autre prière de saint François-Xavier à Jésus-Christ crucifié.

Mon Seigneur Jésus-Christ, l'amour et les délices de mon cœur, par les cinq plaies que votre amour envers nous vous a fait souffrir, secourez vos serviteurs que vous avez rachetés au prix inestimable de votre sang.

Autre prière que saint François-Xavier fit faire au Père Mastrilly, lorsqu'il le guérit miraculeusement.

Je vous salue, bois sacré de la croix; très-précieuse croix, je vous salue et me donne et consacre tout à vous pour jamais.

Oraison de saint Augustin, qui contient tous les principaux articles de la passion.

O Dieu, qui pour la rédemption du monde avez bien voulu prendre naissance, être circoncis, être réprouvé des Juifs, être trahi de Judas par un baiser, être lié, être conduit comme un agneau innocent à la mort, présenté indignement devant Anne, Caïphe, Pilate et Hérode, accusé par de faux témoins, battu de fouets et de soufflets, chargé d'opprobres, sali de crachats, couronné d'épines, frappé d'un roseau, couvert d'un bandeau, dépouillé tout nu, cloué et élevé en croix, mis entre deux larrons, abreuvé de fiel et de vinaigre, et blessé d'une lance; je vous prie, Seigneur, par toutes ces très-saintes peines, dont je révère la mémoire, quoiqu'indigne, par votre sainte croix et par votre sainte mort, de me délivrer de l'enfer, et de conduire mon âme où vous conduisîtes le larron qui fut crucifié avec vous, qui vivez et réglez

avec le Père et le Saint-Esprit , dans les siècles des siècles.
Ainsi soit-il.

Oraison de saint François d'Assise.

O glorieuse Dame , qui êtes notre espérance , comme le monde a reçu le Sauveur par vos mains , de même j'espère, par votre bonté, que je verrai Jésus-Christ, mon très-cher maître et mon souverain Seigneur.

Oraison de saint Thomas.

O très-heureuse et très-douce Vierge Marie, pleine de clémence et de bonté, je remets aujourd'hui et tous les jours de ma vie, dans le sein de votre charité, mon corps et mon âme, mes actions, mes pensées, mes volontés, mes désirs, mes paroles, mes œuvres et tout le cours de ma vie et de ma mort. Soyez donc mon asilé, ma consolation et mon appui, contre toutes les embûches et les pièges de l'ancien ennemi, et faites qu'en mourant dans votre amour et dans l'amour de votre Fils, j'entre sous votre conduite dans le port du salut éternel.

Oraison à saint Joseph.

O vous, à qui fut confiée la mère du Seigneur, que ceux qui vous sont dévoués trouvent dans tous les temps un appui auprès de vous, soit que l'adversité les presse, ou que la prospérité leur sourie, daignez toujours, aimable guide, conduire leurs pas. O bon Joseph, qu'ils éprouvent à l'heure de leur mort les effets de votre assistance. Oh ! que vous fûtes heureux d'avoir auprès de vous Jésus et Marie à vos derniers instants, pour recevoir dans leurs mains votre dernier soupir, et vous faire passer ainsi sûrement au royaume des cieux. Puisse notre vie se terminer aussi heureusement que la vôtre !

Nous vous demandons, Seigneur, qu'aidés des mérites de

l'époux de votre très-sainte mère, nous fassions une sainte mort ; il est vrai que nous ne saurions de nous-mêmes obtenir ce bonheur, mais qu'il nous soit accordé par leur intercession.

Oraison à saint Michel.

O prince très-glorieux, Michel Archange, vous à qui le Seigneur a confié les âmes des élus pour les défendre dans le combat et les conduire à la joie du paradis, souvenez-vous de nous, maintenant et à l'heure de notre mort ; et ne nous laissez pas succomber sous les efforts du dragon que vous avez vaincu, mais défendez-nous en tout temps et en tout lieu, et priez pour nous le Fils de Dieu.

Seigneur Jésus-Christ, roi de gloire, délivrez les âmes de tous les fidèles défunts des peines du purgatoire, tirez-les de ce lac profond où elles expient leurs péchés ; qu'elles ne soient pas totalement abîmées dans ce lieu d'horreur et de tourments ; qu'elles ne soient pas tout à fait ensevelies dans la nuit obscure qui y règne, mais que le bienheureux Michel vienne leur donner le signal de leur prochaine délivrance, et commence à faire briller à leurs yeux quelques rayons de cette divine lumière que vous avez promise à Abraham et à sa race.

Oraison à l'ange gardien.

Ange de Dieu, qui êtes mon gardien, vous à qui la bonté suprême m'a confié, soyez aujourd'hui et à l'heure de ma mort ma lumière, ma protection et mon guide.

Le Seigneur a ordonné à ses anges de vous garder dans toutes vos voies.

O Dieu, qui, par un effet de votre admirable providence, avez daigné députer des anges pour être nos gardiens, accordez à l'humble prière de vos serviteurs la grâce d'éprouver pendant leur vie et à l'heure de leur mort les effets de la

protection de ces esprits bienheureux, et d'être associés à leur bonheur dans l'éternité.

Horloge spirituelle en l'honneur de la bienheureuse Vierge, pour obtenir son secours à l'heure de la mort.

Comme nous ne savons pas quand ni à quelle heure du jour arrivera notre mort, c'est une pratique très-utile de la recommander tous les jours et toutes les heures de notre vie à la bienheureuse Vierge, et pour cet effet, de lui offrir chaque jour autant d'oraisons qu'il y a d'heures dans la journée. C'est ce qu'on appelle *horloge spirituelle*, parce que comme l'horloge matérielle nous montre toutes les heures du jour, de même dans cette horloge spirituelle nous les présentons toutes à la mère de Dieu, afin que les prenant sous sa protection, elle y mette aussi celle de notre mort. Voici les oraisons que vous pourrez dire :

1. *Ave, Maria.*
2. *Ave, Regina cælorum.*
3. *Ave, maris stella.*
4. *Salve, Regina.*
5. *Memorare, ô piissima Virgo.*
6. *O gloriosa Domina.*
7. *Maria, mater gratiæ.*
8. *Inviolata, integra et casta.*
9. *Quem terra, pontus, sidera.*
10. *Concede famulos tuos.*
11. *Defende, quæsumus, Domine.*
12. *Deus qui salutis æternæ.*
13. *Famulorum tuorum, quæsumus, Domine, delictis ignosce.*
14. *Interveniat pro nobis.*
15. *Memento, salutis autor.*
16. *Obsecro te, Domina.*

17. *O intemerata.*

18. *Sancta Maria, mater Dei et Virgo.*

19. *Regina cœli.*

20. *Magnificat.*

21. *Stabat Mater.*

22. *Per sanctam virginitatem, et immaculatam conceptionem tuam, purissima Virgo, emunda cor meum et corpus meum. In nomine Patris, et Filii, et Spiritûs sancti (1).*

23. *Sub tuum præsidium confugimus.*

24. *Nos cum prole pia benedicat Virgo Maria.*

Pour plus grande facilité on peut se contenter d'une seule oraison et la répéter vingt-quatre fois.

A la fin on peut dire :

O bienheureuse Vierge, mère de Dieu, je vous recommande cette journée et celle de ma mort avec les heures et les moments qui la composent, à ce qu'il vous plaise me garder pour l'éternité bienheureuse et me présenter à la très-sainte Trinité, parmi les élus qui jouissent de la béatitude. Et afin d'impêtrer cette faveur de votre bonté, je vous offre le tribut de chaque heure du jour, pour les âmes du purgatoire, que vous choisirez selon votre bon plaisir, afin qu'elles m'assistent à l'heure de la mort.

Horloge spirituelle en l'honneur des saints, pour la même fin.

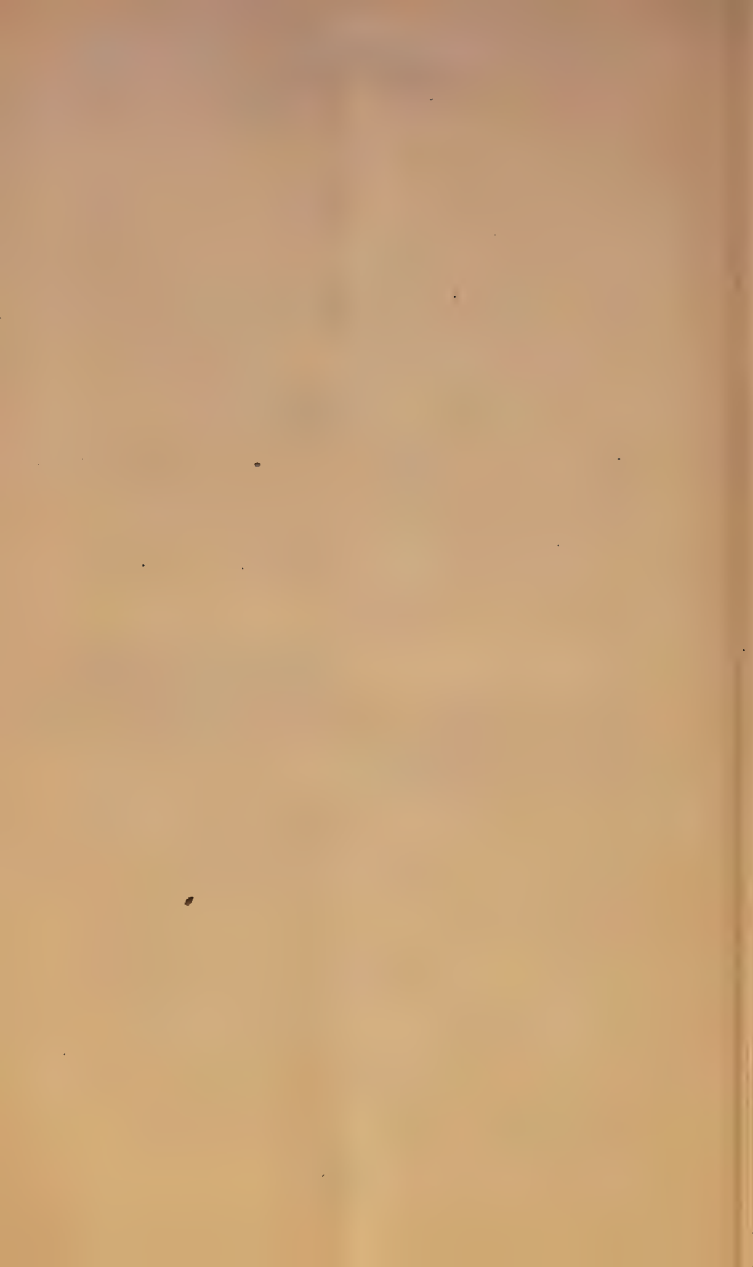
Invokez tous les saints vingt quatre fois, autant qu'il y a d'heures dans le jour, pour leur recommander l'heure de votre mort, et à chaque fois priez-les de vous obtenir quelque grâce particulière, qui vous dispose à bien mourir.

(1) Par votre sainte virginité et votre immaculée conception, Vierge très-pure, purifiez mon cœur et mon corps. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

*Saints et saintes, qui réglez avec Jésus et Marie dans le ciel, impétrez-nous : 1° une foi ferme à l'heure de la mort ; 2° une confiance filiale ; 3° un amour parfait ; 4° une véritable contrition ; 5° une profonde humilité ; 6° une résignation à toutes les volontés de Dieu ; 7° une obéissance très-soumise et très-exacte ; 8° un entier abandon à la miséricorde de Dieu ; 9° une respectueuse soumission à sa justice ; 10° un esprit de pénitence ; 11° une patience à l'épreuve de tous les accidents et de toutes les douleurs de la mort ; 12° une généreuse résistance à toutes les tentations de l'ennemi ; 13° un saint mépris de la vie ; 14° un éternel oubli du monde et de ses vanités ; 15° un détachement de toutes les créatures ; 16° une parfaite pureté de cœur ; 17° un désir ardent de voir Dieu et de le glorifier à jamais ; 18° une amoureuse reconnaissance de ses bienfaits ; 19° un sensible regret de l'avoir si mal servi ; 20° un plein jugement jusqu'à la mort ; 21° une digne réception de tous les sacrements ; 22° une parfaite union et ressemblance à Jésus-Christ mourant en croix ; 23° la persévérance finale dans l'exercice de toutes les vertus chrétiennes ; 24° une sainteté consommée et une heureuse éternité. Il faut à chaque demande répéter toujours : *Saints et saintes, qui réglez avec Jésus et Marie dans le ciel, impétrez-nous une ferme foi à l'heure de la mort.**

Quelques-uns invoquent les saints qu'ils ont eus pour protecteurs chaque mois, et en font une espèce de litanie.

D'autres choisissent deux saints de chaque mois pour répondre aux vingt-quatre heures du jour. Chacun doit suivre le mouvement de la grâce et de la dévotion qui lui est donné.



TABLE

PAGES.

SIXIÈME RETRAITE.

Pour acquérir la paix du cœur par le règlement
des passions.

Pour la veille des exercices. 1

PREMIER JOUR.

LE RÉGLEMENT DES DÉSIRS.

Méditation I. 2

Méditation II. 5

Méditation III. — Moyens de régler et de modérer ses
désirs. 7

SECOND JOUR.

LE RÉGLEMENT DES TRISTESSES ET DÉPLAISIRS.

Méditation I. 11

Méditation II. 12

Méditation III. — Quatre moyens pour adoucir toutes nos
tristesses et déplaisirs. 14

TROISIÈME JOUR.

RÉGLEMENT DES CRAINTES.

Méditation I. — Celui qui craint Dieu ne présume de rien. 16

Méditation II. — Celui qui craint Dieu ne néglige rien. 19

Méditation III. — Celui qui craint Dieu ne se trouble de
rien. 21

QUATRIÈME JOUR.**RÈGLEMENT DE L'AMOUR.**

Méditation I.	23
Méditation II.	24
Méditation III. — Trois liens qu'il faut rompre pour nous unir au Fils de Dieu.	26

CINQUIÈME JOUR.**RÈGLEMENT DE L'ESPÉRANCE.**

Méditation I. — De la sainte espérance.	28
Méditation II. — Du saint désespoir qui consiste à retrancher toutes les espérances humaines et mondaines.	31
Méditation III. — De la sainte présomption qui surpasse toutes les forces de la nature.	36

SIXIÈME JOUR.**RÈGLEMENT DES PENSÉES.**

Méditation I.	38
Méditation II. — Souvenir qu'il faut effacer de notre cœur.	41
Méditation III. — Moyen de fixer notre esprit volage, et d'arrêter toutes nos inconstances.	42

SEPTIÈME JOUR.**RÈGLEMENT DE LA JOIE.**

Méditation I. — Qu'il faut apprendre à souffrir sans consolation.	44
Méditation II. — Qu'il faut apprendre à trouver sa consolation dans la souffrance.	46
Méditation III. — Qu'il faut apprendre à préférer les souffrances aux consolations, et les adversités aux prospérités de cette vie.	49

HUITIÈME JOUR.

Méditation I.	53
Méditation II.	55
Méditation III.	63

SEPTIÈME RETRAITE.

Pour se renouveler dans l'esprit de la perfection, et dans la grâce de la vocation religieuse.

PREMIER ENTRETEN DU 1^{er} JOUR.

La fin de la vocation religieuse. 65

DEUXIÈME ENTRETEN DU 1^{er} JOUR.

La fin de la vocation religieuse. 70

TROISIÈME ENTRETEN DU 1^{er} JOUR.

La fin de la vocation religieuse. 73

PREMIER ENTRETEN DU 2^e JOUR.

Sur l'impeccabilité des saints. 76

DEUXIÈME ENTRETEN DU 2^e JOUR.

De l'esprit de pénitence. 79

TROISIÈME ENTRETEN DU 2^e JOUR.

De l'enfer. 82

PREMIER ENTRETEN DU 3^e JOUR.

De la bonne mort. 84

DEUXIÈME ENTRETEN DU 3^e JOUR.

De la joie et de la ferveur de la dévotion. 87

TROISIÈME ENTRETEN DU 3^e JOUR.

Du royaume de Jésus-Christ. 89

PREMIER ENTRETEN DU 4^e JOUR.

Sur le vœu de pauvreté. 92

DEUXIÈME ENTRETEN DU 4^e JOUR.

Du vœu de chasteté. 95

TROISIÈME ENTRETIEN DU IV^e JOUR.

Sur le vœu d'obéissance. 98

PREMIER ENTRETIEN DU V^e JOUR.

De la solitude et de la vie cachée. 101

DEUXIÈME ENTRETIEN DU V^e JOUR.

Du silence. 104

TROISIÈME ENTRETIEN DU V^e JOUR.

Sur l'humilité. 107

PREMIER ENTRETIEN DU VI^e JOUR.

De la présence de Dieu. 111

DEUXIÈME ENTRETIEN DU VI^e JOUR.

De la charité et de l'amour de Dieu et du prochain. 113

TROISIÈME ENTRETIEN DU VI^e JOUR.

De la vie de l'esprit. 117

PREMIER ENTRETIEN DU VII^e JOUR.

De l'Election. 120

DEUXIÈME ENTRETIEN DU VII^e JOUR.

De l'Election. 123

TROISIÈME ENTRETIEN DU VII^e JOUR.

De l'Election. 126

PREMIER ENTRETIEN DU VIII^e JOUR.

Des sacrées plaies de Jésus-Christ. 129

DEUXIÈME ENTRETIEN DU VIII^e JOUR.

De la dévotion envers la bienheureuse Vierge. 131

DERNIÈRE MÉDITATION.

Pour conclure les exercices. 134

HUITIÈME RETRAITE POUR SE PRÉPARER A LA MORT.

Prise des dernières paroles et actions de Jésus-Christ, depuis son retour dans la Judée jusqu'à sa passion.

Avertissement. 139

MÉDITATIONS FONDAMENTALES

POUR LE JOUR QUI PRÉCÈDE LES EXERCICES.

Méditation I. — Première pensée avec laquelle il faut entrer dans la retraite. 149

Méditation II. — Seconde pensée avec laquelle il faut entrer dans la retraite. 155

Méditation III. — Troisième pensée avec laquelle il faut entrer dans la retraite. 160

PREMIER JOUR.

VOTRE EMPLOI SERA D'APPRENDRE COMBIEN IL EST IMPORTANT DE SE PRÉPARER A LA MORT, DE PEUR D'ÊTRE SURPRIS EN MAUVAIS ÉTAT.

Méditation I. — Il faut se préparer à la mort. 162

Méditation II. — Il faut se préparer à la mort, de peur d'être surpris. 167

Méditation III. — Il faut se préparer à la mort, de peur d'être surpris en mauvais état. 172

Entretien pour le premier jour. — Il faut être prêt à tout moment de mourir et de paraître devant Dieu. 177

DEUXIÈME JOUR.

VOTRE EMPLOI SERA D'APPRENDRE COMMENT IL FAUT SE PRÉPARER A LA MORT; PENDANT QU'ON EST EN BONNE SANTÉ.

Méditation I. — Pour bien mourir, il faut prévenir la mort durant la vie par la pratique continuelle de la mortification. 182

Méditation II. — Pour bien mourir il faut bien vivre, et

pratiquer de bonnes œuvres.	187
Méditation III. — Pour bien vivre il faut souvent penser à la mort.	191
Entretien pour le deuxième jour. — Sur le bon usage des moments pour aller à l'éternité.	196

TROISIÈME JOUR.

L'EMPLOI DE CE JOUR EST D'APPRENDRE COMMENT IL FAUT RECEVOIR DE LA MAIN DE DIEU LES MALADIES ET LA MORT.

Méditation I. — Jésus présente le calice de ses souffrances et de sa mort aux enfants de Zébédée.	210
Méditation II. — Les saintes intentions avec lesquelles nous devons recevoir le calice des souffrances et de la mort.	215
Méditation III. — Les saintes pensées avec lesquelles nous devons recevoir le calice des souffrances et de la mort.	221
Entretien du troisième jour. — Sur le testament, les œuvres pies et la dernière volonté du malade.	226

QUATRIÈME JOUR.

VOTRE EMPLOI SERA D'APPRENDRE COMMENT IL FAUT SE CONFESSER ET PURIFIER SON ÂME, LORSQU'ON EST MALADE, POUR SE PRÉPARER A LA MORT.

Méditation I. — De la confession du malade.	231
Méditation II. — De la contrition du malade.	237
Méditation III. — De la satisfaction du malade.	242
Entretien pour le quatrième jour. — Des moyens d'éviter le feu du Purgatoire.	248

CINQUIÈME JOUR.

VOTRE EMPLOI SERA D'APPRENDRE LA PRATIQUE DE LA PATIENCE QUE LE MALADE DOIT EXERCER POUR RENDRE SA MORT PRÉCIEUSE.

Méditation I. — L'éternité malheureuse, premier motif de patience.	253
Méditation II. — Le purgatoire, second motif de patience.	258
Méditation III. — Le paradis, le bonheur du Lazare, troisième motif de patience.	263
Entretien du cinquième jour. — Sur la vue du crucifix.	270

SIXIÈME JOUR.

VOTRE EMPLOI SERA D'APPRENDRE OU LE MALADE DOIT CHERCHER SA CONSOLATION, ET SUR QUOI IL DOIT ÉTABLIR SA CONFIANCE A L'HEURE DE LA MORT.

Méditation I. — Sur la maladie du Lazare.	281
Méditation II. — Sur la mort du Lazare.	285
Méditation III. — Sur la résurrection du Lazare.	291
Entretien du sixième jour. — Les demandes qu'il faut faire au malade, les avis qu'il faut lui donner, et les pensées qu'on peut lui suggérer pour relever son courage, et le porter à mettre toute sa confiance en Dieu.	297

SEPTIÈME JOUR.

VOTRE EMPLOI SERA D'APPRENDRE COMMENT IL FAUT RECEVOIR LE SAINT VIATIQUE.

Méditation I. — Sur l'entrée de Notre-Seigneur dans la ville de Jérusalem, peu de temps avant sa mort.	313
Méditation II. — Sur l'entrée de Notre-Seigneur dans la ville de Jérusalem, peu de temps avant sa mort.	317
Méditation III. — Sur l'entrée de Notre-Seigneur dans la ville de Jérusalem, peu de temps avant sa mort.	321
Entretien pour le septième jour. — En forme de testament spirituel.	327

HUITIÈME JOUR.

VOTRE EMPLOI SERA D'APPRENDRE COMMENT IL FAUT QUE LE MALADE REÇOIVE L'EXTRÊME-ONCTION, ET SE CÔMPORTE A L'AGONIE.

Méditation I. — De l'agonie sous la figure d'une ville assiégée, et réduite à l'extrémité.	331
Méditation II. — De l'extrême-onction, et de la manière que le malade la doit recevoir.	337
Méditation III. — Ce que le malade doit faire après avoir reçu l'extrême-onction, et les sentiments qu'il doit prendre.	344

Entretien pour le huitième jour. — Suite des saintes affections et sentiments de l'âme qui aspire au ciel.	352
--	-----

NEUVIÈME JOUR.

VOTRE EMPLOI SERA D'APPRENDRE CE QU'IL FAUT FAIRE APRÈS AVOIR REÇU TOUS LES SACREMENTS, AVANT QUE D'ENTRER DANS L'AGONIE.

Méditation I. — Sur la malédiction que Notre-Seigneur donna au figuier qu'il rencontra en son chemin, parce qu'il n'y avait point trouvé de fruit.	359
Méditation II. — Sur le tribut que nous devons à Dieu à l'heure de la mort.	363
Méditation III. — De l'invocation des saints à l'heure de la mort, et comment il faut fuir l'abomination de la désolation dans le lieu saint.	366
Entretien pour le neuvième jour. — Les hommages que les saints ont rendus à Dieu en mourant.	371

DIXIÈME JOUR.

VOTRE EMPLOI SERA DE VOIR L'ÉTAT D'UNE ÂME À LA SORTIE DE CE MONDE.

Méditation I. — Les sentiments des saints à l'heure de la mort.	410
Méditation II. — De ce qui suit après la mort, et combien le jugement particulier est redoutable au pécheur.	417
Méditation III. — De la persévérance.	427
Entretien pour le dixième jour. — De la persévérance finale, et des moyens de l'obtenir.	434

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

